IV

Franciszek Ksawery Godebski
(1801- 1869)

Utwory literackie, prace historyczne
i tłumaczenia.

Autografy, 1824 - 1847 i b.d.

De l'état présent de la Pologne

Discours prononcé par Mr. Xavier Godebski Député
le 29 Nbre 1844.

Mes Compatriotes, J'entreprends le sujet triste et effrayant, et je le fais dans cette conviction, que la célébration du quatorzième anniversaire de notre glorieuse révolution ~~doit être~~ soit surtout, pour nous exilés, le jour de la profonde méditation pour la Cause de notre chère patrie, afin de la servir avec plus d'utilité, avec plus de ~~connaissance de nos devoirs~~ savoir. — ~~a la Cause~~. La première et irréfragable condition de cette possibilité est, la profonde ~~connaissance~~ de notre pays, l'intelligence conscienseuse et cordiale des premiers alimens de l'existence nationale: sans cette connaissance, sans cette intelligence, nous pourrions devenir tout ~~les~~ autres sauf les polonais; et nous qui vivons pour la Pologne, et faisons le voeu d'y retourner, sous peine de perdre la gloire et l'honnêteté, sous peine de l'éternelle ~~destruction~~ oubli, et des malédictions de nos propres enfans, il nous faut rester essentiellement Polonais.

Dieu, multipliant le genre humain et l'ayant réuni dans des nations, avait marqué à chacune d'elles une mission, qui paraissait dans les caractères exclusives, dont la diversité ~~et~~ crée une parfaite harmonie dans le monde morale. Si quelque peuple possède le savoir plus étendu de cette mission, s'il l'accompli avec plus d'habilité, il ne faut pas se tromper, il remporte avec plus de succès, avec plus de force sur les autres peuples, et il affermi son existence sur des bases plus solides.

La mission Polonnaise, comme l'a bien dit Brodzinski, fût: d'étendre l'arbre de la liberté et de fraternité sous le soleil de la religion, et sur la balance du même ciel, ~~exalter~~ occultée modérer les lois du trône et du peuple. — La religion et la liberté, comme les deux Soeurs du même sang, étaient debouts sur le sol polonais, et grandissaient l'une à côté de l'autre: delà, ~~est devenu~~ le caractère religieux et guerrier du peuple, est devenu vaillant, par les traits si vives, & si évidents dans toute sa carrière ~~publique~~ privée & domestique.

Les guerriers polonais avaient combattu pour la réunion d'une idée ~~de~~ savoir de celle la religion & de la patrie; leur palme de martyr fût, celui de citoyen. Par l'influence de l'église et la langue latine, les polonais s'étaient pénétré de la citoyenté des Grecs et des Romains; dans ~~les~~ toutes assemblées ils ~~avons~~ avaient introduit l'ordre des conseils, comme fidèle de Chrétien et de citoyen; d'abord le bien de la foi, après, celui de la république & du roi; ils avaient appellé le peuple c'est la foi ~~les~~ liens, étaient des frères, et la reine, c'était la Vierge et Mère du Christ, avec son chant ils marchaient à la bataille

son image fut gravée sur leurs sabres, et son emblême fût porté sur leur poitrines; avec la plus profonde vénération pour elle, et en son nom formée la fraternité, dont se flattent les plus grands héros tels: que Zołkiewski, Czarniecki, Sobieski le Grand, les Bartois vengeurs de la république en décadence; et ce, ce qu'un de leurs maréchaux, de la vieille souche le Citoyen Chrystowicz a dit: „ Moi qui aime mieux la liberté, „ que toutes les richesses du monde, et qui aime mieux „ la réligion Catholique que la liberté" ne fut non seulement le sublime manifeste de cette confédération là, mais comme la vie toute entière, comme dernier mot, comme l'emblême le plus vrai du polonais, que Mr de Montalabert l'a si bien deviné avec son intelligence merveilleuse. C'est pourquoi Clément XIII ayant béni la nation si fidèle et si illustre à sa réligion, avait déclaré manifestement „ que la totalité „ et la sécurité de la réligion catholique, soient jointes „ à la conservation de la politique de la Pologne." —

A peine la lumière du Christ voilée d'un épais nuage des tribus Slaves, commençait à se faire se jour, que déja deux principes forts & opposés se manifesterent à ces deux deux grandes et hostiles puissances. D'un côté la Pologne et le catholicisme, fraternité & liberté, & sentiment de sa propre dignité et de citoyenté; l'ame guerrière de lumière, toute la force morale et de l'esprit se perfectionnant dans le progrès de la civilisation de l'allemagne & de la France; le riche moisson de la semmence de l'occident. D'un autre, la Moskwa & le schisme, le despotisme & l'esclavage; la prévarication & la ruse, une passion déchainée de pillage & le désir immodéré de la domination, s'insinuant jusqu'à la conscience & de la foi, l'esprit de corromption & d'ignorance, source inépuisable d'oppression & de révolte: cet heritage abject des misérables bisantins —

Le IXe Siècle qui fût témoin du premier réveille de la pologne, apperçut & Ruryk & fils du Nord, établissant la pierre fondamentale de la puissance future des moscovites; bien plus, il apperçut le commencement et le progrès de la désunion orientale — Le combat de deux puissances, partageant le tribut Slave, combat acharné, & sans miséricorde commança sous les murs de Kiiow. Wlodimir le grand n'existait plus lorsque les aigles de Boleslas le grand se reposaient sur les dômes de la capitale russe: ces deux porte-croix, comme leur auteur des Piastes appelle, la croix de l'orient, & celle de l'occident se rencontrèrent sur cette terre, comme s'ils avaient pressentis que les deux principes contraires en eux même pourraient exister l'un à côté de l'autre; mais chacun d'eux, également comme leur successeurs, reconnurent d'un besoin d'un combat mutuel. Une puissance supérieure à la leur les poussâ eux même par la voie inconnue à eux, dont ils entreprenaient d'usurper — Et c'était également alors lorsque Boleslas le grand fit le creux avec son sabre sur la porte de Kiiow, comme aujourd'hui, lorsque le soldat moscovite repasse sa baïonette sur la Colonne de Sigismond, que reste le même problême sous les yeux de toute la Chrétienté, même

problême, aussi grand, plus puissant, incalculable dans ses résultats, & jusqu'aujourd'hui non déterminé : Le quel de deux ordonnera aux consciences, depuis les bords de la mer noir jusqu'à l'embouchure de l'oder & de la Vistule, seraitil le Czar laïques, ou bien l'héritier des apôtres, c'est-à-dire si toute cette vaste étendue restera Polonaise ou Moscovite. Le combat recommencé sur le sol russe, s'est étendu par toute la serie des exploits de deux puissances rivales; tantôt franchement, tantôt en secret, avec plus ou moins de l'évidence réelle de véritable tendence; tantôt faisant l'explosion dans les rencontres de cent batailles, tantôt bouillonant dans les esprits, conspirant les trames dans les Cabinets, & soulevant les discordes spirituelles; avec plus ou moins de succès, adoptant les divers caractères, conformes aux inclinations naturelles ou plutôt aux moyens exclusifs à chaque puissance, aux moyens politiques, et à l'impulsion du spirituelle; selon ce, comme chacune d'elles faisait des efforts de ses forces, perfectionnait son habileté : & la persecution d'aujourd'hui n'est que l'un des resultats infaillibles, ou plutôt l'écart sanguinnaire de ces combats des géants. La Pologne victorieuse aurait unie les tribus vaincus, par le nœud de fraternité, et du mutuel accord de la liberté, comme elle avait faite avec la prusse & la Lithuanie; la Moskwa victorieuse, fit le contraire, car elle a subjugui les vaincus par l'effroi de la tyranie plus monstrueuse, aujourd'hui encore, & par la discipline de l'odieux esclavage.

L'esquisse de la discussion publique ne me permet pas de ce point de vue analyser l'existence de toutes les époques de notre nation : savoir : celles de notre puissance, de notre illustration, de notre préponderance, & que je remets à un moment plus heureux ; quant à aujourd'hui j'indiquerai seulement une cicatrice la plus saignante de notre malheur, et je tracerai les cruautés actuelles.

Les paroles prophétiques de Clement XIII ne se réalisèrent que trop tôt; le Cabinet Jacobin n'a pas encore accompli son meurtre sur la pologne, que depuis des siècle le schisme attentif avec guet à peu sur la force religieuse de la nation polonaise, non pas comme jusqu'alors, equisait l'instrument monstrueux avec l'hypocrysie secrète, & l'insinuation meurtrière de la noire calomnie, mais avec la violence évidente, en plein jour, autorisé par l'omnipotent assassinat des czars, avait commencé sa mission sanguinaire. Toute la russie blanche, la Lithuanie, Volyn, Podole tournaient leurs yeux sur des persecutions religieuses, dont les catholiques du rit greco-unites eprouvèrent du schisme sous Catherine; les enfans de ces victimes-là vivent encore, conservant dans leur memoire de donnies vives de leur pères — Il reste encore dans plusieurs endroits des traces du sang catholique, repandu sur le seuil des églises, que l'habitant de Warkubalow montre aujourd'hui encore le signe de la croix avec un pieux effroi, dont un des martyrs agonisant se trouvant ses dernières forces, avait marqué de ses propres mains sur ces portes de l'Eglise, en criant : frères ! nous

"mourrons ici volontiers pour la foi sainte." Et tous les
habitants montrèrent le désir si ardent pour la couronne du
du martyre, que les farouches exécuteurs ~~eux-mêmes~~ effrayés
par le nombre de victimes volontaires, quittèrent eux-mêmes
la place d'exécutions. Les matricules officielles avaient constatées, que
sous le règne ~~seul~~ de Catherine on a déjà compté au seule 3.160,000
unites, forcement entrainés dans le schisme — ~~Nicolas~~ Nicolas
ce digne fils et successeur de la pieuse Catherine comme il
l'appelle luimême dans son Ukaz ~~destructeur~~ spoliateur
des bien de l'Eglise, que Paul le fils de la pieuse Catherine
avait envoyé dans les provinces usurpées, des popes & évêques
russes avec la mission de détacher les unites de l'Eglise
romaine. Ces missionnaires du nouveau genre, traînèrent
derrière eux la soldatesque armée, et parcourant de village
en village, brisaient les portes des églises catholiques, les
consacrant de nouveau, comme si elles avaient été pro-
fanées — Si quelque Curé ne voulait pas abjurer le catho-
licisme, on le chassait du village, et le remplaçait par
un prêtre schismatique. Dans cette tourmente, les magistrats
convoquaient les habitants, pour qu'ils retournassent à la
religion de leur père, forcement devenus schismatiques; et
lorsque leur insinuations perfides demeuraient sans resultats,
on les a incorporé par de châtiments, ou par corruption
des prosélites — A peine que sous Alexandre, s'améliorait l'
l'état catholique dans les mêmes provinces, lequel, selon
sa propre prévision hérétique, établissait les métropolitains
et rendait plus difficile l'aliance avec Rome qu'il changeait
~~lui-même~~ lui des évêques, et avait publié un bref mémorable du 14 Juin
1819 concernant la construction des églises Catholiques.
Cependant, ~~Ni~~ et la perfidie de Catherine, ~~ni~~ et les folies de Paul,
~~que~~ et le libéralisme bizantin d'Alexandre, ~~pâles~~ paraissent pâles en comparaison
du despotisme sauvage du Mogol, ~~se vantant~~ se vantant avec un
blasphème ~~ir~~ ironique, que sa mission est: " de détruire
le Polonisme & le Dominus vobiscum." —

Pourtant et la perfidie de Catherine, et les
folies de Paul, et le libéralisme bizantin d'Alexandre
paraissent pâles devant la comparaison de ce dernier
despote ~~farouche~~ dont la férocité mogole percé, lequel
se vantait avec un blasphème ironique que sa
mission est: " de détruire le Polonisme & Dominus vobiscum."

De tout le temps l'humanité avait ses Dyoclétiens
et ses Iwans menaçants, elle en avait aussi ses apôtres
et des martyrs couronnés; mais le rôle de persécution, notamment
~~sous~~ sous le rapport d'oppression morale & sous celui de
la corruption sociale, il n'a pu nulle part atteindre
cette perfection, que sous le gouvernement duquel, pour
plus grand fléau de l'humanité, ~~une ruse proverbiale~~
~~des Grecs lâches~~ s'associât une ruse proverbiale des Grecs
lâches, avec le génie menaçant de la force ~~~~ matérielle &
militaire. On sût auparavant aussi dépouiller
l'église des richesses, que ont fait la munificence des
princes & celles des peuples fidèles; mais il n'était venu

5

l'idée à personne de déclarer que la spoliation
de ces propriétés ne venait que de la volonté de ~~[illegible]~~ prévoir (?)
le clergé et la liberté pour des soins incompatibles avec sa mission
et en même temps de lui assurer une existence plus florissante.
On savait aussi auparavant de prodiguer des récompenses
et de distribuer des cordons parmi les renégats et les
traîtres, mais il ne fût venu à personne cette idée de soumettre
un évêque ~~sous~~ à l'inquisition médicinale, pour se convaincre
si la résistance du pasteur contre l'impiété officielle du
~~gouvernement~~ ~~[illegible]~~ fût le résultat de l'affaiblissement
de ses facultés intellectuelles. Enfin, il n'est venu à l'idée
ni à Julien l'apostat, ni à Henri VIII d'établir dans sa
capitale ~~[illegible]~~, et de tenir sous sa
main le collège spirituel, composé des prélats et des
prêtres catholiques, d'imposer ~~de donner arbitrairement~~ à ce Consistoire
un chef procureur ou promoteur, élu parmi les sénateurs laïques
des plus ardents de la propagande de la religion de l'état,
ayant le pouvoir de la direction, et bien connaître les
desseins du Czar, de contrecarrer les délibérations de cette
assemblée infortunée ; élever même ce magistral serviteur au grade de
l'inquisiteur supérieur, l'autorisant d'être présent à les
~~[illegible]~~ délibérations, à connaître ~~[illegible]~~ opinion ~~[illegible]~~ vote de chacun
de ses membres : enfin d'attacher ce collège d'un triple
mandat de recevoir et de publier les ukases anti-catholiques
du Czar, et d'assurer leur stricte exécution, au détriment
de sa propre conscience. L'invention systématique
de l'oppression tellement odieuse pour l'église,
délibérée avec une telle trahison, pour la soumettre
au pouvoir politique, surpasse ~~[illegible]~~ de toutes
les traditions persécutrices : ~~elle~~ c'est l'œuvre purement
moscovite, l'invention de génie de l'absolutisme de
l'autocratie ~~[illegible]~~, lequel, saisissant le mode d'organi-
sation du temps des Tatars, maintient ~~comme~~ dans
l'obéissance ~~[illegible]~~ cette monstruosité géographique, comme l'appelle
Mochnacki, monstruosité de limitante de la Suède et ~~[illegible]~~ des
États-unis, du ~~avec~~ Mexique et de la Prusse, de ~~avec~~ l'Autriche
de la Chine, de ~~avec~~ la Turquie et des Indes orientales. En
attendant, les mains paternelles du suprême synode décla-
rant par toute l'Europe la tolérance de l'autocrate, étaient ~~sont~~
tendues vers ses sujets catholiques, pour les recevoir et les
~~opprimer~~ embrasser, comme elles en avaient embrassé ~~fait~~ leurs frères
unies. ~~Puisqu'il~~ ~~[illegible]~~, Il ne s'agit pas ici du triomphe religieux et
du salut d'âme ; car le catholicisme cesserait de sentir ~~de~~
l'hérésie devant ~~dans~~ le tribunal de la célèbre légitime église,
il aurait cessé d'être le but de sa haine, du moment où
il aurait rompu volontairement toutes ses relations avec
Rome ; du moment où à l'aide de quelques assemblées
quasi synodales, on lui aurait arraché un acte de la
soumission formelle, absolue et illimitée ~~envers~~ à l'égard
du pouvoir du Czar. Qui ~~ne~~ sait si, pour prix de ~~[illegible]~~ tel
subterfuge, l'église catholique ne demeurera ~~la~~ privilégiée

6 / 407

en Russie d'avoir son propre synode dirigeant? qui lesait si le
président du dit synode, archevêque métropolitain de Mohilow
ne fut élevé à la dignité du cinquième Patriarchât, en rempla-
cement du Patriarchat hérétique romain? Et pourquoi ne pourrait-
on pas étendre cette intelligence quasi apostolique jusqu'au
catholicisme, que le suprême synode avait tant montré à l'égard des
unités, libérant leur pasteurs de toute déclaration officielle évidente
à l'accession aux dogmes de l'église dominante, à moins près,
pour qu'ils puissent servir de prétexte de la séparation de
l'Eglise romaine?

Malgré les intrigues séculaires, des guet-à-pents et des violences,
il s'en est préservé néanmoins trois millions des grecs-unites dans
dans les neuf gouvernements detachés de la pologne; toute cette
populace là fut attirée au schisme, & c'est d'un seul coup
& avec les moyens des plus abjects. Une supplique qui fut
envoyé au Saint-Père du fond du pays oprimé, les a découverte
& les a proclamé dans toute la Chrétienté, en soumettant
à la malédiction des petits-fils le plus arrières, les trois noms
des Evêques perfides de ces trois apôtres: Siemasko, Luzczynski
& Zubko,* les quels arrivés à Polock, firent parvenir leur demande
au Synode de St. Petersbourg, pour qu'ils fussent reçu avec
leur clergé & le peuple au sein de l'église moscovite. Le nombre passé de 3000 prêtres unites, avaient reçu
l'ordre de signer cet acte horrible. Ceux qui avait declaré
qu'ils ne voulaient point changer leur religion, furent deporté
au fond de la Russie, pour être incorporé dans les monastères,
pour y trouver la misère, l'humiliation & les souffrances de
toutes sortes, dont le fanatisme le plus farouche et la haine
la plus implacable sont capables de l'inspirer. Le peuple convoqué
violement par paroisses fut forcé de baiser la croix presentée
par des magistrats, qui leur garantissaient que cet acte de piété
ne l'entrainait à aucune consequence. Et en même temps, pour
mieux tromper les individus privés de l'intelligence supérieure, on les a enivré
par masse, leur montrant le knout et instrument monstrueux
dont les bouts se terminent par les fers crochues, comme un
avertissement à ceux qui n'auraient pas voulu écouter; mais
aux obéissants malheureux on distribuât des gâteaux,
des rubans, des mouchoirs et toutes autres colifichets. Pourvu
qu'un seul homme, ou la femme baisât la croix, toute la
paroisse fut inscrite sur la liste, comme passant au schysme,
& à l'instant même on s'emparât de l'église, chassant de là
un prêtre récalcitrant. Paroissiens abusés, privés
de leur prêtre, et repoussant celui qui leur fut imposé, reconnus
pour les revoltés, punis & martyrisés comme tels,
introduits violement dans le temple, furent forcé de se
confesser & de recevoir la communion, qu'ils rejetaient le plus souvent
en sortant du temple. Le témoignage le plus
solennel de la répulsion populaire pour le schysme est, celui
des habitants d'Usacow dans le Gt. de Wilna, témoignage
sublime dans sa simplicité. Après y avoir raconté, l'arrivé
d'une commission extraordinaire le 2. Dbre 1835 & la quelle ayant
convoqué le peuple, et faisant les efforts inouïs
de le rendre rénégat, ils continuent le récit suivant: "Mais
"nous nous sommes tous écrié comme une seule voix, que nous
"voulons vivre & mourir dans notre foi, que nous n'avons jamais voulu

*Note. Ces trois évêques apostats ayant convoqué à Polock tous les Curés,
ils surprirent traitreusement leur signatures dans la formule contenant
la généralité, qu'ils sont prêts de se soumettre à la disposition du Gouvt.
Lorsqu'il y avait assez d'imprudents qui signerent cet acte là,
ne sachant eux même qu'elle a dûe être cette disposition là, c'était
alors qu'on a interprêté leur signature comme le consentement individuel
& celui pour de tous leur paroissiens de devenir schysmatiques.
Dès que l'affaire s'était éclaircie, les Curés au nombre de 300 passé
adresserent à l'instant même leur protestation, y déclarant en leur
noms & en celui de leur paroissiens, que rien au monde ne pourrait
faire changer leur résolution inébranlable de vivre & de mourir
dans l'union Catholique. Pour cela ils ont été tous enlevés
& deporté au fond de la Russie & le Gouvt. de Kursk, & pour mieux
insulter le caractère du prêtre, et le rendre plus sensible à ce tourment là
qu'on les avait attachés aux divers temples schysmatiques, pour qu'ils y
remplissassent le service de diaks & palamars ainsi apellés. Le
respectable père du fils Siemasko qui fut u... évêque
unite ayant & tenu ferme pour rester fidèle à la foi catholique, ne fut pas
envoyé à Kursk, sans doute pour égard de son fils, qui rendit
un service signalé au Gouvt. schysmatique, & au schysme lui même,
seulement ce vénérable père perdit sa cure, & fut suspendu des toutes
les attributions du prêtre.

„ & nous ne voulons pas ce changement. Alors la commission
„ n'écoutant pas nos paroles, commença à agir, c'est-à-dire
„ qu'elle a fait procéder à l'arrachement de nos cheveux, on brisait nos
„ dents sans faire aucune attention à l'effusion du sang qui ruis-
„ selait, on faisait des profondes blessures dans nos têtes, &
„ après, on mettait les uns dans les cachots, les autres on
„ chassait comme des bêtes à cornes à la ville de Lepel. En somme,
„ commission s'apercevant que tous les moyens de cruauté ne produisirent
„ aucun résultat si vivement désiré, avait défendu à tous
„ les prêtres gréco-unites de nous confesser, & de nous rendre
„ tout autre service religieux. Malgré tout cela, nous n'avons
„ non seulement pas abandonné notre religion, mais bien au contraire
„ nous nous sommes récrié: " que le sort de Joseffalle touche nous
„ plutôt, nous le désirons tous ardemment! "

Il est indispensable de mentionner, que, aucun de ces trois évêques apostats ne fut membre du clergé gréco-unite reconnu par le Pape. De trois évêques véritablement gréco-unites qui vécurent alors, ni Żarski, ni Joszyf, ni Szumborski ne signèrent cet acte, & ne conservèrent leur foi à l'Église, quoique Żarski du Collège gréco-unite, & Joszyf du Collège romain en furent membres à St. Petersbourg. Mais ce qui est important à remarquer dans cet acte là, par lequel ces trois évêques abjurèrent leur foi, c'est qu'il n'y a pas un mot de la même foi; il n'y a pas la moindre accusation contre la proffession de l'Église liée avec Rome; on n'a même pas dit en quoi diffère cette foi du Schisme; on parle seulement de la nationalité. Les évêques se plaignirent de ce que les unites sont séparés de leur mère-patrie, qu'ils devinrent étrangers à leur ancienne patrie: & qu'ils ne désirent rien de plus qu'à se nommer Russes ou Moscovites. Ici, comme dans toutes les écrits officiels, pour effacer avec préméditation les souvenirs du passé que sont mélangés les dénominations provinciales des Russes, & des Moscovites, (Ruskich & Rossyjskich) (dénomination presque synonyme,) du peuple, sel issu purement slave, du tribut renouvelé par une conquête des Varègues & des Mongols, des pays liés avec Rome, incorporés à la Pologne, & des pays schysmatiques & moscovites. Dans toutes les documents, qui se rapportent à l'acte d'apostasie, avec la plus grande habilité on a développé le droit de la propriété primitive & récente à ces neufs gouvernements là, perdus par une Catastrophe, & reconquis par le fer, comme ils en proclament déjà aujourd'hui. — Partout le mot de restitution est répété jusqu'à la satiété, semblable à celui de la preuve fictive de la confraternité du sang, & de l'issue même, de la religion, de la langue, & de la, le développement de la même & inséparable patrie, développement amenant involontairement au souvenir de la Pologne, les sophismes d'athées pour elle, mais serviles pour la Mickwa que publiât un Journal à Paris, & ce dans les trois ans à peine après le bouleversement de Juillet, en présence des débris de l'héroïque révolution de la Pologne:
„ Comment contredire à la Russie a-t-on dit une nationalité
„ vaste & profonde sauf un point marqué par des ruines
„ qui fument encore. Sur 68 millions d'habitants, 60
„ millions passés unis leur alliance politique une fraternité
„ antérieure. La même issue, de la religion & de l'esprit

„ ordonne à la politique de respecter cet immense, camp fortifié, „ occupant une neuvième partie du Continent... Là où le Gouvernement chérit la Civilisation, (puisqu'il n'a pas encore de motif de la craindre dans ces 700,000 lieues carrées) il répand les „ bienfaits de la paix intérieure, inconnus jusqu'aujourd'hui „ dans les annales du monde."

Suivant le manifeste & les actes synodales de Plock & de St Petersbourg, actes évidemment dictés par le gouvernement moscovite & conformes à la pensée du Czar, les neufs provinces polono-russes ne sont point une rapine du brigandage commis sur la Pologne, „ mais bien une acquisition politique reconnue „ par le consentement tacite des Complices de l'Occident „ de ce brigandage là; C'est une part ancienne du peuple „ russe, restituée par le droit de la propriété des aïeux, „ sur laquelle en vertu du même droit, inexécuté seulement „ par des fâcheuses circonstances, l'Empereur Russe tient la „ souveraineté illimitée, également comme il le tient sur ses autres „ dépendances. De cette manière nous voyons bien éclaircies & bien justifiées les violences d'aujourd'hui de toutes libertés de ces neuves provinces là; de là le droit de force, opprimant l'église Catholique, laquelle dominait naguère dans ces pays là, abaissée à l'état hérétique, tolérée très faiblement sous les plus dures conditions; de là, une sécularisation du grand nombre des Couvents, & la confiscation de tous les biens de pieux fondateurs, appartenant à l'église Catholique; de là, enfin, les rigueurs exercées sur les prêtres & la privation complète de la protection légale, assurant le Clergé & le saint ministère du prêtre. Et ce pour avoir rendu moscovites ces provinces polonos-russes, ainsi que le royaume de pologne, que se soulève ce spectre menaçant, cette seconde pensée, aux quelles le peuple russe comme son gouvernement se sont rendus familiers; pensée dont l'exécution charme tant l'orgueil du Czar, pensée qui empoisonne même, dans notre exile, quelques esprits pervers, excitant en eux le zèle plutôt littéraire que patriotique; pensée d'unir dans le temps plus ou moins éloigné tous les tribus Slaves dans le même corps politique, gouverné n'importe de quelle manière par l'autocrate de toutes les Russies, lequel aurait volontiers changé, le titre de l'Empereur Russe qui lui fut permis à peine depuis quelques dizaines années, à Celui des Slaves.

Oui, ce que la sagesse Chrétienne des Jagellons bâtissait depuis quelques siècles, ce que le Zèle de Batory & des Vasa exécutât heureusement, cette sainte unité de l'Eglise, & fruits acquis de la tolérance, de la conviction & de la verité, l'œuvre glorieuse du patriotisme & de la lumière d'Izydor, de Sołtan, de Rahozy, de Terlicki, de Pociej, de Rucki, de Korsak, de Winnicki, & de Léon Kiszka, ce fut dans une courte espace de temps, que la violence & la prévarication anéantirent. La Pologne fut diminuée de six millions de ses enfants. Dans son œuvre l'autocrate fit éclater sa joie, le jour de la consommation du sacrilège publique fut fêté par son ordre, et comme il fût couronné la médaille la plus grande perversité politique. Et à l'instant naître

l'extrait des journaux allemands du rapport du Ministre de l'instruction publique en Russie, lequel, dans son cabinet officiel déclare à son maître: que la nationalité de la langue „Russe s'étendent déjà aujourd'hui jusqu'aux frontières teutoniques; „de cette manière elles rentreront dans les endroits, où jusqu'alors „non seulement elles ne furent pas connues, mais même elles y furent haïes". Cessons donc de nous illusionner de notre habilité politique, de la sagesse acquise à l'étranger: l'œuvre moscovite, de l'agrandissement de sa nationalité vers l'occident, est incessante, & évidente, & dans l'état actuel du pays, le seul catholicisme couvre & soutient la nationalité polonaise. De la sainteté de laquelle ~~De~~ la meilleure preuve est l'acharnement avec laquelle se jète le Czar Schismatique; il connait mieux que nous la source de notre force, il connait mieux que nous toutes les blessures de la Pologne, car il les mesure & les approfondi tous les jours, ~~pour~~ afin qu'il ne découvre combien il y a reste de vie.

Tranquillisé du côté de l'union, le Czar tournât toute sa sollicitude vers ses sujets Catholiques. Il leur a déjà donné ~~elles~~ des grandes preuves de sa sollicitude paternelle. A peine a-t-il regagné la Varsovie révoltée, & dépouillé miséricordieusement la demeure de nos Rois, pillé nos institutions scientifiques (1.). fermé des écoles, dénaturé les lois, changé les dénominations des villes & des provinces, enlevé du sein de la Pologne le nombre incalculable des orphelins (2). que ce nouveau Hérodianisme, s'embarrassant avec l'ironie Caligulienne, dit qu'il ne mange pas les enfants Polonais; ce qu'il a fait noble, ce qu'il y a trouvé d'élevé, il l'a abaissé & rendu misérable, ce qu'il y a trouvé d'immorale, il l'a élevé laissé, les comme il l'appelle ~~Sostat~~; la trahison de la patrie & l'esclavage héroïque furent éternisés par des monuments ~~pesants~~ massifs, il a fortifié la fidelité de ses sujets par des Citadelles & de milliers des Canons, afin, comme il a ~~avoué~~ témoigné avec la plus grande bienveillance dans son aveu gracieux & Cordiale, ~~pour~~ pour que d'un seul coup de Canon il ne laissât ~~dimanquent~~ en Pologne pierre sur pierre; & puis il a recommandé à ses agents d'assurer des Gouvernements amis, des peuples de l'Europe indignés de tant des cruautés, que l'ordre règne à Varsovie. Mais surtout & avant tout il s'était occupé promptement d'accomplir la confraternité déplorable, à laquelle nos malheureux pères d'ici prêtaient leur appui, & ~~auxquels~~ que la stupidité du noble encensât la vanité d'alexandre. Pour parvenir à cet but, il a trouvé le seul moyen dans le mélange du sang moscovite avec celui de polonais, jusqu'à ce que le principe du premier l'emporta sur le second. Les Villes & les Cantons furent peuplés par une ~~&~~ ruche de ses Créatures & bes bourreaux; il adjugeât les propriétés des églises du Clergé Catholique célibataire, à ses popes mariés; il dotât ses généraux des propriétés enlevées à la noblesse polonaise, & les colonisât sur le sol polonais, il mariât forcement les autres avec des riches héritières polonaises; & de combien d'un côté, il fortifiât l'affluence du peuple moscovite, de tant d'un autre côté il dépeuplât la grande famille polonaise, par la continuelle conscription & le déplacement violent (3.) rêvant trop tôt, dans l'enivrement de son orgueil, le moment peu éloigné selon lui, dans lequel on ne pourrait plus trouver en Pologne des Polonais, comme des Israélites en Palestine, durant la captivité de Babylone. Et ce rêve pourrait se réaliser, si dans le livre céleste de la justice de Dieu, les mesures ne furent pas établies, dont l'impiété & l'orgueil humain ne seront pas capable d'outrepasser. L'Histoire ancienne nous fait ressouvenir cet empereur païen, lequel, chaque jour, passé sans une bonne action, avait regardé comme perdu.

(1.) Disposition du Czar concernant le vol de la Bibliothèque de l'université de Varsovie

„L'état major de S.M. à St. Petersbourg le 3. févr. 1832. – N.° 994.

au Vice-Roi du Royaume, le Général Feld-Maréchal le prince de Varsovie & le Cte. Paszkievicz d'Erivan.

„S.M. après avoir reçue une réclamation que le Ministre „Cte. Grabowski fit à votre Sérénissime en date du 26 mars sous N.° 3168, „pour laisser ~~la~~ bibliothèque près de celle de l'université de Varsovie, „il m'a ordonné souverainement, pour en informer votre Sérénissime „que S.M. consent de faire laisser à Varsovie, tous les œuvres de la médecine, „ainsi que les livres indispensables à la théologie & l'observatoire – quant „aux livres de droit & autres de cette bibliothèque, S.M. ne trouvant pas „aucune nécessité de maintenir la faculté selon l'ancien usage de „l'université de Varsovie, a daigné d'ordonner que tous ces œuvres là „fussent envoyés à St. Petersbourg, pour que la première ordonnance „fût exécutée. En communiquant à V.A.S. cette suprême décision, „j'ai l'honneur d'ajouter qu'il plaira à S.M. l'acquittement de l'ancienne „dette de 52000 fl. qui pèse sur la bibliothèque publique de Varsovie, ainsi „que celle de 150000 fl. que le Cabinet de médailles en doit, & et sur les „revenus du Royaume; regardant que tous ces objets là appartient „à la Russie de droit de la guerre, puisque l'armée russe prit Varsovie „par la force des baïonnettes.

signé, le Général-aide-de-Camp, Czernisczew".

(2.) „Depuis quelques jours, écrivait un témoin oculaire, le temps „était froid & pluvieux. Ce jour là (le 17 mai) la pluie tombait à „torrent, toutes les rues étaient désertes, quand tout-à-coup on entend „le roulement des voitures & le pas des chevaux, des gémissements & des „cris perçants de femmes. C'était une caravane d'enfants qui, partie „des Casernes d'alexandre, s'avançait vers le pont de Praga, par le „quartier Nowe miasto, la rue Podwale & le fbg. de Cracovie. Chacun „cherche chez lui ce qu'il a de provisions, de vêtemens ou d'argent, l'envoie „ou l'apporte aux voitures, pour ces êtres innocens arrachés pour toujours „à leur familles. De malheureuses mères ne veulent pas les quitter, „elles s'efforcent d'arrêter les voitures, dont les roues les écrasaient; „tout le monde partage leur douleur, tous versent des larmes .... „Pleurs inutiles! le désespoir d'une mère n'a pu toucher les cœurs „des sicaires de la Pologne, mille fois plus sauvages que celui d'une „hyène – Je laisse à deviner les souffrances de ces enfants pendant „les longs voyages auxquels on les a condamnait. Exposés aux intempéries de la saison, mal vêtus, encore plus mal nourris, couchant, la nuit „dans des granges ou à l'air, ~~&~~ brutalisés par les Cosaques qu'on leur „donnait pour escorte, le plus grand nombre succombait à la fatigue, „au chagrin & aux privations. Quelquefois on les faisait marcher à „pied, quand les petites voitures réservées aux malades étaient pleines. „on abandonnait sur la route ~~ceux~~ en laissant auprès d'eux des vivres „pour deux ou trois jours, ceux qui tombaient de lassitude & d'épuisement. „Heureux les morts! Heureuses les victimes que Dieu, dans sa miséricorde rappelait à lui avant qu'elles eussent atteint le but de ce pélérinage „des martyrs! car les survivans sont devenus la proie de cet ennemi que „leurs aînés ont combattu. Devenus les serviteurs de leurs bourreaux, ils „expieront toute leur vie, le crime héroïque de leurs pères. Ils sont perdus „pour leurs familles, perdus pour leur patrie dont ils ignorent même „la langue; de ces hommes nés pour la liberté ~~dont ils ignorent~~ ~~vont~~ on a fait des esclaves; le despotisme a pollué leur âme candide, „& leur a soufflé le poison de la servitude. ~~Certes~~, parmi les crimes „~~du~~ gouvernement russe, celui-ci est le plus horrible, le plus révoltant.

~~[illegible]~~ ie du 17. Mai 1832. ~~[illegible]~~

~~ce passage on dirait que ce passage est un récit des fils pères selon lui, tant il ressemble aux faits relatés dans l'ouvrage de M. de Custine.~~

(3). Comme ~~cet~~ déplacement de la populace, surtout noble, s'exécute

promptement, & sur une grande échelle, il suffirait de transcrire textuellement l'ordre du Gouverneur de Podolie M. Lubianski rendu par lui en 1832 à la police.

„ Il a été arrêté pour la première transplantation, au district de „ Kamieniec 150 familles, au district Ploskirowski 50 familles, de „ Latyczew 100 fam:, de Bracław 100. fam: de Hayzinski 100. fam: „ d'olhopolski 150. fam. de Jampol 75. fam: de Mohylew 75. fam: „ d'usiyck 100. fam: (en tout 1200 familles nobles) 1.er Désigner que „ ceux qui sont établies, c'est à dire ayant ses maisons, ou les bâtiments „ fermiers, demeurant dans leur propres maisons, locataires, ou fermiers, „ mariés, & ayant une famille, et non pas célibataires. Il faut commencer „ par ceux qui prenaient part à la révolte, ou ceux qui par leur manière „ de vivre, & leur conduite, sont suspects & dangereux, toujours conformément „ aux sus-dites conditions, & puis après, combler le nombre désigné par „ des volontaires. 2.° Ne pas désigner ceux, qui ont été placé dans le „ livre généalogique jusqu'au 16. 8bre 1832, quoique non confirmés par „ la commission héraldique, sans excepter ceux qui faisaient nombre „ des insurgés – Ne désigner quant à présent les gentillâtres qui „ sont au service des nobles, ainsi que des avocats, intendants, & &c.

(4). Dans la Podolie seule & c'est dans l'intervalle de deux ans on s'est emparé de 150 Eglises Catholiques pour les rendre au culte schysmatique.

(5°). En 1832, l'apostat Szkowski proffesseur de l'université de St. Petersbourg, fut envoyé aux écoles catholiques tenues par des religieux en qualité d'inspecteur – Dans l'une de celles il a inscrit sur le livre d'inspecteur examinateur: „ qu'un enseignement de la religion catholique doit être supprimé". – Ce monstre le savait bien qu'il ne serait pas écouté par les prêtres, & par conséquent qu'ils seraient jugés comme des révoltés. Effectivement ils ont été expulsés, & l'église fut rendue aux popes russes.

Le Czar Chrétien ne dormirait pas tranquillement, s'il ne pouvait pas consoler son cœur ~~par~~ avide d'un deuil de quelque famille, ou ~~par~~ une larme de l'orphelin polonais.

Cependant il s'était occupé avec la plus grande activité, avec un zèle outré de l'affaire de l'Eglise; les anciens édifices sacrés négligés ou enlevés, ne pouvaient plus être renouvellés, il n'en fut plus permis d'en de construire les nouves; les Couvents, et les établissements charitables mêmes, ~~détruits~~ détériorés en plus part, furent menacés d'être rasés complètement, le clergé dispersé, et réduit à la plus grande misère, l'entrée au Séminaire rendue plus difficile, & presque fermée, l'Académie ~~séculaire~~ des prêtres déplacée de Vilna à St. Petersbourg, fut rendue sous la direction Schysmatique; les Chaires théologiques furent confiées aux apostats & aux popes; & dans les écoles catholiques tenues par les prêtres l'enseignement catholique fut défendu, (5.) Les biens mobiliers & immobiliers furent confisqués, les enfants catholiques deportés furent élevés dans le Schysme, ceux provenant du mariage mixte, furent reconnus schysmatiques, ~~pourvu que~~ si le père ou la mère professaient la religion russe. Les Catholiques Romains furent forcés d'embrasser le Schysme, dès que le pope, le magistrat, ou le premier délateur, avaient dénoncé que leurs prédécesseurs furent jadis unites; si l'enfant catholique fut baptisé par le prêtre unite, ou si l'Eglise fut consacrée par l'évêque du rite greco-russe, (ce qui arrivait souvent lorsque l'union existait) l'enfant fut inscrit sur la liste schysmatique, & l'Eglise fut enlevée aux Catholiques; les prêtres condamnés à la pénitence & enfermés dans les Couvents pour leur inconduite, trouvent la récompense & la protection du Gouvernement, dès qu'ils manifestent le désir d'embrasser le Schysme; les Catholiques, ~~faisant le service~~ militaires après s'être retourné dans leur maisons, sont mentionés dans leur démission comme appartenant au Schysme, quoique ils n'abjurèrent jamais leur propre religion, & aucun prêtre catholique ne a pu les confesser, ni baptiser leur enfant; à Wilna dans l'enfant Jesus les sœurs n'osent plus recevoir des enfants naturels, car dans le cas contraire elles seraient obligées de ~~faire~~ réquérir sans délais un soldat du poste le plus rapproché, afin que celui-ci amenât le pope, pour faire baptiser le pauvre enfant comme schysmatique, quoique il en fut primitivement baptisé comme un catholique. Dans le dernier ~~cas~~ excès de blasphème, de l'insulte & de la violence, partout où il n'y a pas d'Eglise schysmatique, le même autel catholique fut désigné pour le service schysmatique.

En attendant, lorsque nous nous vantons au milieu des étrangers, nous narrateurs des martyrs polonais pour la foi, nous menaçons avec notre Pologne de vingt deux millions habitans, & nous disputant avec l'acharnement, & sophismant comme les Grecs sous l'yatagant de Mahomet, nous écartelons nos forces par diminuons une défiance, l'amour-propre & la jalousie, nous faisons retarder le moment du soulèvement en masse; là, sur le sol polonais, où la populace diminue par milliers des milliers, & où les sbires de différent degré prophétisent officiellement, qu'en l'an de grâce 1845, on ne trouvera plus aucun catholique dans les provinces volées par le premier brigandage: quant aux autres il en arrivera de même.

12

a 387 6

(17)

Stan obecny Polski

Rzecz odczytana w Towarzystwie Literackiem na publicznym obchodzie 29 Listopada 1844.

Smutny, przerażaiący podeymuię przedmiot; a podeymuię go w przekonaniu, że obchód dzisiayszy powinien być przedewszystkiem, dla nas szczególnie, głębokiem rozpamiętywaniem Oyczystey sprawy, abyśmy iey pewniey służyć i z ~~pożytk~~ istotnym dla niey pożytkiem pracować mogli. Pierwszym i niezbędnym warunkiem tey możności iest gruntowna znaiomość swoiego Narodu, serdeczne poięcie głównych żywiołów Narodowego iestestwa. Bez tey znaiomości, bez tego poięcia, możemy zostać wszystkiem, tylko nie Polakami, a nam żyiącym dla Polski i dążącym do Polski, pod utratą czci ~~stan~~ i sławy, pod karą wieczystey zagłady i przekleństwa własnych dzieci, Polakami i iedynie Polakami być należy. Bóg rozradzaiąc plemię człowiecze i skupiaiąc ie w narody, ~~nad~~ naznaczył każdemu z nich posłannictwo objawiaiące się w wyłącznych cechach których rozmaitość i sprzeczność tworzą doskonałą moralnego świata harmonię. ~~Posłannictwem Polski~~ Im naród który iaśnieyszą ma swego posłannictwa wiedzę, im ie dzielniey spełnia, tem silniey przeważa w ludzkości, tem trwaley i gruntowniey byt swóy utwierdza. — Posłannictwem Polski ~~był~~ iak to szczytnie wystawił Brodziński ~~[illegible]~~ było:

pod słońcem religii rozwinąć drzewo
wolności i braterstwa, i na szali u samego
Nieba zawieszony umiarkowić prawa tro-
nu i ludu. ~~Powstaniem tego było ocalić~~
~~na granicy barbarzyńskiego i cywilizowanego~~
~~świata; wzięła tę powinność za wiarę~~
~~i wolność ludu walczyć i cierpieć: cudo-~~
~~wnem nakoniec przeznaczeniem, z grobu nawet~~
~~wystąpił, na odgłos zamachu na wolność~~
~~ludów, stanąć dla ich przestrogi, jako Piotrowin~~
~~na świadectwo zbrodni na sobie dokonanej.~~
Religia i wolność, jako siostry jednej krwi
razem na ziemi Polskiej stanęły, i razem
obok siebie wzrosły: ~~i charakter Narodu~~
stąd religijno-rycerski charakter narodu
wybijający się ~~w~~ tak żywemi i dobitnemi
rysami w całem jego publicznem i
domowem życiu. — Rycerstwo Polskie
walczyło dla zjednoczonej idei ~~wolności~~
i wiary i Ojczyzny: palma jego męczeńska
była oraz palmą obywatelstwa. Przez
Kościół i język Łaciński przeszli się
Polacy zarazem Obywatelstwem Greków
i Rzymian: na Sejmach wprowadzili
porządek narad, jako zakon Chrześciański
i Obywatelski: naprzód dobro wiary,
potem Rplitej i Króla: lud wiarą siebie
bracią, a Dziewicę Matkę Chrystusa
Królową swoją obwołali. Jeżeli było to
pomysł Orzechowski, było to raczej na-
tchnieniem pełnem tajemniczej świętości.
Marya, ~~ut~~ córka zubożonego roda
Dawida, Oblubienica ubogiego cieśli
cudowna Matka Zbawiciela ludzkości,
świętem natchnieniem obwołaną została
Królową ludu Piasta Kołodzieja, któremu
Aniołowie zwiastowali koronę ludu
dla Chrześciaństwa walcząc przeznaczonego.
Z Pieśnią Bogarodzicy wystąpowali ~~Polacy~~

Ojcowie nasi do boju, wizerunek Jéj na
chorągwiach swoich ryli, godło Jéj na piersiach
swoich ~~[illegible]~~ nosili: cześć ku Niéj i w Imię Jéj
zawiązywaném Bractwem chlubili się
najdzielniejsi ~~[illegible]~~ Wojsk Hetmani
Żółkiewski, Czarnecki, Sobieski i Barscy
upadającéj Rpltéj mściciele; a to co jeden
z ich ~~[illegible]~~ Marszałków, ~~[illegible]~~
~~[illegible]~~
~~[illegible]~~ wyrzekł: "Ja który
Kocham wolność więcéj nad wszelkie
Dobra tego świata, i który Kocham Wiarę
Katolicką bardziéj jeszcze niż wolność"
nie tylko ~~[illegible]~~ wierszytym(?) Konfederacyi
Owéj Manifestem było, ale, ~~tak~~ [illegible]
uważa Montalembert, piszący [illegible]
~~[illegible]~~ Polskiéj, całego życia Polski jest
wyrazem i treścią. Dla tegoto Klemens
XIII błogosławiąc ~~[illegible]~~ prawowiernemu
i tak świetnemu Wiarą swoją Narodowi,
~~[illegible]~~ uroczyście oświadczył że całość
i bezpieczeństwo Religii Katolickiéj było
połączone z utrzymaniem stanu polity-
cznego Polski. ~~upominającego jednocześnie~~
~~Cesarza Niemieckiego, Królów Hiszpanii~~
~~i Francyi aby bronili swoich braci~~
~~Katolików w Polsce, którzy za chwałę~~
~~Chrystusa Pana walczyli.~~ —

Zaledwie światło Chrystusowe grube
pomroki Sławiańskich plemion rozwi-
dniać poczęło, już zaraz wyjawiły się
dwa silne i oporne pierwiastki dwóch
przeciwnych ~~[illegible]~~ sobie potęg które
w Sławiańszczyźnie wyższości ~~miały~~ i rząd(?)
się przewaznie miały(?). Z jednéj strony Polska
i Katolicyzm ~~[illegible]~~
~~[illegible]~~
~~[illegible]~~
~~[illegible]~~
~~[illegible]~~

~~[illegible]~~
~~ści~~ Braterstwo i wolność, uczucie własnéj
godności i obywatelstwo uzromnicione
najświetniejszym wieńcem poświęcenia
i męczeństwa; duch rycerstwa i światła,
cała umysłowe i moralne siła wyrabiająca
się w postępie cywilizacyi ~~Francyi~~ i Niem-
miec i Francyi: bogate żniwo zachodniego
zasiewu. — Z drugiéj Moskwa i schizma,
despotyzm i niewola, ~~[illegible]~~, pruday-
~~[illegible]~~ i chytrość, wyuzdana chęć łupiestwa
i niepowściągniona żądza panowania
odzierające się aż do sumienia i wiary:
dach zepsucia i ciemnoty, źródło
niewyczerpane ucisku i buntu ~~[illegible]~~: hydra
spuścizna zniknionych Bizantynów.
Wiek IX który był świadkiem pierwszego
Polski ocknienia, wydał także Ruryka
syna Północy, stawiającego węgielny kamień
przyszłéj moskiewskiéj potęgi: co większa
wydał początek i wzrost odszczepieństwa
wschodniego, najzaciętszego, jak czasy uka-
zały téjże Polski wroga. Walka dwóch
~~[illegible]~~ obrządków dzielących słowiańszczy-
znę, walka zacięta, nieubłagana, wieczysta
rozpoczęta się pod murami Kijowa. Wło-
dzimierz W. zszedł ze świata nie zmierzywszy
oręża z Bolesławem W. Dwaj ci tragiczni
koryfa, jak ich Autor Piastów mianuje, Koryfea
Wschodu i Koryfea Zachodu nie spotkali się
na téj ziemi, jakoby przeczuwali że przeci-
wne sobie pierwiastki istnieć obok siebie
nie mogą; ale każdy z nich, równie jak ich
następcy, uznali potrzebę walki wzajemnéj.
Spuścizna od nich władzca przeszła ich
niewiadomymi drogami do celu który
oba osiągnąć zamierzali. — Jednocześnie wtedy
kiedy Bolesław miecz swój na bramie Kijowa
wyszczerbiał, jak dziś kiedy żołnierz
moskiewski ostrzy swój bagnet o kolumnę,

przed oczami ~~[illegible]~~ całego Chrześcijaństwa Zygmunta, tyś stoi samo wielkie, przewa-żne, nieobliczone w następstwach swoich nierozstrzygnione zadanie, kto od brzegów Morza Czarnego aż do ujścia Wisły, czy Car świecki, czy dziedzic Apostołów, su-mieniom rozkazywać będzie, to jest cała ~~[illegible]~~ średnia Polska czy ~~[illegible]~~ czy Moskiewską ~~Zmoskaloną~~ zostanie. F ~~Polska wystąpiła do tej walki z całym zapałem, z całą bezinteresownością, i całem poświęce-niem Krzyżowego rycerza: w podjęciu niebaczna zaradze wspaniała~~ F

F Walka rozpoczęta na Ruskiem gruncie przeciągnęła się przez całe pasmo dzieiów obu współzawodniczących potęg, to otwarciem, to skrycie, z mniey więcey wyraźnym istotney odrębności wyiawem, to w gwałtownych wybuchaiące starciach na polach bitew, to wrzące w umysłach, gabinetów knujące zmowy i duchowne podniecające spory, z różną powodzeń koleią, różne przybieraiące cechy, stosownie do wszyst-kich każdey z ~~[illegible]~~ przyrodzonych usposo-bień, politycznych możności i ducho-wego popędu, według tego iak każda z nich swoie wytężała siły, swoią wyrobiła biegłość; i dzisiaysze prześladowanie iest ~~jednem~~ z współczesnych następstw czyli raczey krwawym tylko ustępem tych olbrzymich zapasów. Polska zwycięzka byłaby zwyciężone plemiona spoiła węzłem braterstwa i wzaiemnią ~~zobowiązaniem~~ umową wolności, iakto uczyniła z Prussami i Litwą: Moskwa zwycięzka skrępowała zwyciężonych postrachem ucisku i karnością niewoli.

Ciasny zakres publiczney rozprawy nie dozwala mi ~~z tego stanowiska~~ rozpatrzyć z tego stanowiska ~~wszystkich~~ ~~całey naszey~~ wszystkich epok naszego narodowego istnienia: ~~dzisiey~~ epoki naszey potęgi, naszey świetności, nawet przewagi odkładam do szczęśliwszey chwili, ~~gdy~~ dzisiay ~~[illegible]~~ skreślę naszą porozbiorową niedolę i obecne okropności. —

~~Przepowiednia Klemensa~~

Ziściły się niestety aż nad-to wcześnie proroctwa wyrzeczone Klemensa: inszego gabine-towy Jakubinizm rozboiu swego nie dokonał na Polsce, niedy od wieków na iey duchową siłę czychaiące Schizma, nie iuż iak dotąd skrytym podstępem i taiemną zmową z boiecki obłąkaney czerni zaostrzyła noże, ale iawnym gwałtem, na białym dniu Carską wszechmocnością uzbroionym napadem krwawą swoią rozpoczęła missyą. Cała Białoruś, Litwa, Wołyń, Podole napełnione były naocznemi świadkami i ofiarami prześladowań religiynych, którzy te pro-winy od Schizmy ~~[illegible] w Katarzyny~~ na Kato-likach grecko-unickiego obrządku za Katarzyny doznały. Żyią dotąd dzieci tych ofiar, w żywey pamięci podania Oyców swoich chowaiące. Jeszcze po wielu miejscach ostały ślady krwi Katolickiey ~~przy~~ w progu Kościołów wylaney i dotąd iszcze pobożnym przestrachem wskazuie mieszkaniec Workabełowa znaczne krzyża który ~~[illegible]~~ ieden z męczenników, ostatnich sił dobywaiąc, własną krwią na drzwiach kościelnych oznaczył, wo-łaiąc:

382

Bracia! tu wszyscy chętnie za Wiarę
Świętą pomrzyjmy! Godny Syn i
następca pobożnej jak ją ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~
nazwanie Wielkiej w swoim
wydzieraniu Dóbr kościelnych Ukazie,
~~[illegible] mianej Wielkiej~~ (Syn) pobożnej
Katarzyny, Paweł wyprawił do nowo-
zabranych ~~Krajów~~ prowincyi tak zwane
Missye Archirejów i Popów dla oderwania
Greko-Unitów od Rzymskiego Kościoła.
Ci nowego rodzaju Missyonarze wiedli
ze sobą zbrojnych żołdaków, a od wsi do
wsi biegając, wyłamywali drzwi u Ko-
ściołów Katolickich, święcąc je na nowo
jakoby sprofanowane być miały. Jeśli
Pleban na Schyzmę przejść nie chciał,
wypędzano go Schizmatyckiego Popa
na miejscu jego sadowiąc. Tymczasem
Urzędnicy zwoływali Mieszkańców nama-
wiając aby do Wiary Ojców swoich wracali;
a gdy namowy skutku nie brały, chłostą
i dybami Prozelitów Schizmie jednano.
~~[illegible]~~ polepszył się stan ~~[illegible]~~ Katolicyzmu
w Moskwie za Alexandra, ~~[illegible]~~
~~[illegible]~~
~~[illegible]~~ który pobożnie według
starego przywidzenia Metropolitów
stanowił i Biskupstwa zmieniał
i pomiędzy od Ukaz z 14 Czerwca 1819 r.
względem budowy Kościołów Katolickich
ogłosił. — Wszakże ~~[illegible]~~ wiarołomstwa Katarzyny,
i ~~[illegible]~~ szaleństwa Pawła, i ~~[illegible]~~ Bizantyński
liberalizm Alexandra nie dorównadzą (błędną)
~~w porównaniu z Mongolską Dzikością~~
~~[illegible]~~
~~[illegible]~~ ~~z cesarskiem~~
~~[illegible]~~ ~~zapamiętałą~~ Despoty który się
który ~~[illegible]~~
z bluźnierczem szyderstwem ~~[illegible]~~ pochwala
że postanowienie jego Ks. Osłobiczem i Dominus
Sobieszczan wytępić. —

/ Urzędowy spis dowodzi że za samego
panowania Katarzyny 8 milijony
160 tysięcy Unitów wciągniono
gwałtem do Schizmy. —

Miała ludzkość po wszystkie czasy swoich Dyoklecyanów i Juljanów: miała koronowanych Apostatów i koronowane potwory; ale kunszt prześladownictwa, ~~rozwinięty~~ i mianowicie pod względem moralnej katowni i moralnego zepsucia ~~[illegible] [illegible]~~ nigdy do takiej doskonałości podniesionym być nie mógł jak pod Rządem przez ~~[illegible]~~ ~~i [illegible]~~ skrytości i chytrość przysłowiowa Bizantyńców ~~na Wschodzie~~ ~~[illegible]~~ spoiła się ~~z najpóźniejszą materyalną potęgą~~ z greckim geniuszem materyalnej i wojskowej siły. —

~~Od czasu jak Kościół Chrystusa P[illegible] na Kalwaryi stanął, prześladowcy jego mówi Montalembert, nie przestawali używać tysiącznych różnych sposobów ku obaleniu jego używać i sprobować. Jedni postępowali drogą [illegible] i męczeni, drudzy szli drogą gwałtu wszelkiego, inni nakazami woli tej dyplomatycznej [illegible] tej najgorszej i najpewniejszej najlepszej [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] w samem łonie Kościoła lub na świecie [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] podległych [illegible] [illegible] w jego [illegible] [illegible] [illegible] sługach, tem co bezpieczniej pod pozorem [illegible] [illegible] Julian Apostata i Filip Piękny przewidzieć [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] z całego systematu [illegible] [illegible] [illegible] ta[illegible] i [illegible] Mikroskali [illegible] doskonaliw wprowadzonych przez Katarzynę i jej [illegible] Mikołaja.~~ Umiano ~~w prawdzie~~ dawniej ~~[illegible]~~ odzierać Kościół z bogactw które mu pobożność Książąt i prawowiernych ludów powierzyła — ~~ale nie miano szczęśliwego pomysłu~~ nikomu nie przyszło na myśl twierdzić że ~~K[illegible]~~ zabór tych własności pochodzi z chęci uwolnienia duchowieństwa od starań niezgodnych z jego powołaniem i zarazem zabezpieczenia mu ~~z~~ pomyślniejszego bytu ~~[illegible] położenia~~. Umiano i dawniej ~~przed tem~~ rozrzucać nagrody i ulgi między odszczepieńców ~~[illegible]~~ i zdrajców. Ale nikomu nie przyszło na myśl poddać Biskupa pod śledztwo lekarskie pod pozorem rozpatrzenia czy opór kapłana przeciw temu prześladowaniu nie był osłabienia władz jego umysłowych skutkiem.

Nie przyszło nakoniec ani Julianowi Apostacie
ani ~~Filipowi~~ Henrykowi ~~Drugiemu~~ VIII.
ustanowić w swojej stolicy i pod ręką swoią
Konsystorza Chrześciańskiego, Duchownego
Kollegium, złożonego z Prałatów i Xięży
Katolickich, nareszcie temu Zgromadzeniu
Promotora wybranego z pośród ~~nay~~ Sena-
torów najżarliwszych i rozkrzewieniu religii
Stanu i mającego władzę wymagania,
kierowania według dobrze mu znajomych
zamysłów Cara, ~~[illegible]~~ skrzywiania
i rozstrzygania narad tego nieszczęsnego
~~[illegible]~~ Zgromadzenia; wznieść nawet owego Urzędnika
na ~~[illegible]~~ zwierzchniczego ~~[illegible]~~ Inkwizytora, upowa-
żniaiące go do obecności przy tych naradach
i do notowania zdań i wotów każdego
z Członków; nakoniec, obciążyć to Kolle-
gium ohydnym Mandatem przyjmo-
wania i ogłaszania Anty Katolickich
Edyktów Cara i zapewnienia ścisłego
wykonania onych, wbrew głosowi
własnego Sumienia. Wymysł ~~ucisku~~
Systematu ucisku tak obelżywego dla
Kościoła, tak zdradziecko ukartowanego
na zupełne poddanie go politycznej
władzy, nieskończenie górnie nad
wszystkiemi prześladowczemi podaniami:
jest to utwór czysto Moskiewski, jenialny
wymysł iedynowładztwa i wszechwładz-
twa Caratu który początkiem swoim,
rzeczy, trybem i organizacyą sięgaiące
Tatarskich Czasów, utrzymuie w życiu
ten potwór ieograficzny iak go Mochnacki
nazywa, potwór graniczący ze Szwecyą
i ~~Stanami~~ Zjednoczonemi Stanami,
z Meksykiem i Prusami, z Austryą
i Cesarstwem Chińskiem, z Turcyą
i z Indyami. —

; świeża Konfiskata wszystkich Dóbr
wszystkich pobożnych fundacyi, należących
do Kościoła Katolickiego: ztąd nakoniec
wszystkie srogości dokonywane na Kapła-
nach i zupełne zniweczenie wszelkich rę-
kojmi zabezpieczających duchowieństwo
i święty urząd Kapłana. A jeżeli owem
zmoskaleniu Prowincyi Polsko-rossyj-
skich, iakoteż Królestwa Polskiego, pow-
stała, iak grożące widmo, ta druga myśl,
z którą się iuż tak Rząd Rossyjski iak
Gabinet iego oswoił, myśl którą się iuż
przedwcześnie duma Carowa pieści, F
zjednoczenia, w mniey więcey oddalo-
nym czasie wszystkich Sławiańskich
plemion w iedną polityczną całość,
rządzoną, w iaki bądź sposób, przez
Samodzierzcę Wszech-Rossyi, któryby
bardzo chętnie ~~ty zaledwie tytuł~~ przed kil-
kudziesięciu ~~[illegible]~~ zaledwie laty ~~[illegible]~~
~~ty~~ pozwolony mu tytuł Cesarza Rossyj-
skiego na Sławiańskiego zamienił.

A tak, ~~że~~ co ~~[illegible] polit~~ mądrość
chrześciańska Jagiellonów przez kilka
wieków budowała, co żarliwość Bator-
ego i Wazów szczęśliwie dokonała
owe święte zjednoczenie Kościoła, nay-
bu ~~[illegible]~~ gnieyszy owoc tolerancyi, przekonania
i prawdy, ~~[illegible] [illegible]~~ chlubne dzieło patryoty-
zmu i światła ~~Metropolity~~ tów Izydora, Sołtana,
Rahozego, Terleckiego, Pocieja, Ruckiego
Korsaka, ~~i Lwa~~ Winnickiego i Lwa
Kiszki, to w przeciągu lat kilku,
~~to~~ gwałt i przedayność zburzyły.
Rozradował się w dziele swoiem
~~Car Aleks~~ Samodzierzca i dziki publi-
cznego bezwstydu corocznie świętkowi
polecił i nayweyższą polityczną niecność
medalem ~~[illegible]~~ uwiecznił.

F myśl dotruwaiąca nawet ~~w[illegible]~~
w naszem tułactwie niektóre skażone umysły,
podniecaiąca w nich więcey literacką
iak patryotyczną żarliwość

3~~9~~6

Już też czytano w Dziennikach Niemieckich wyciąg z Rapportu ~~Zeszłego~~ Ministra Oświecenia publicznego w Rossyi który w urzędowym swoim zapale Ozarowi swemu oświadcza: „Język Rossyyski i Narodowość Rossyyska rozciągają się dzisiay aż do Granic Niemieckich; a tak przyięte one zostały w Mieyscach gdzie dotąd nie tylko ~~były~~ nieznane, ale nawet znienawidzone były." — Przestaniemy się dziwić naszą polityczną biegłością i wśród obcych nabytą mądrością: robota Moskiewska w posuwaniu ~~[illegible]~~ coraz ~~dalszey~~ dalej narodowości swojej na zachód jest ~~[illegible]~~ nieustaiąca i żywa; a w obecnym stanie kraiu sam tylko Katolicyzm narodowość polską ostania i wspiera: naylepszym tego dowodem jest zjadliwość z jaką Car ~~[illegible]~~ na świętości jego: zna on lepiej od nas ~~[illegible]~~ źródło naszej siły, zna lepiej od nas wszystkie rany ~~nasze~~ Polski, bo je codzień rozmierza i zgłębia siły z nich wybadał wiele w niej jeszcze pozostało życia. —

Uspokoiony ze strony Unii zwrócił całą troskliwość na Katolickich świeckich poddanych: nie miał on ~~[illegible]~~ już do ~~Oycowskiey~~ podobnego zostawić im do Oycowskiey pierwotności swojej dowody: zaledwie buntownicy odzyskał Warszawę, Komnat Królów naszych naymiłosierniej obdarł, zakłady naukowe zrabował, szkoły pozamykał, z nazwy miast i prowincyi przestarzałe prawa wykreślił, biedne sieroty ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ z łona Polski wydarł, nowego Herodyanizmu ~~[illegible]~~ zbywaiąc ~~[illegible]~~ Kaligulowym żartem że dzieci polskich nie zjada: co szlachetnego, co wzniosłego znalazł, zbezcześcił i szydził; co nicnego i nikczemnego wykrył, ozłocił i podniósł: zdrady Oyczyzny i heroizm niewoli pomnikami ~~[illegible]~~ uwiecznił: ~~[illegible]~~ wierność swoich poddanych twierdzą i tysiącem dział obwarował

ciły, jakto w serdecznéj łaskawości swojéj
~~wynurzeniu najmiłościwiéj zapowiedział~~
wynurzeniu najmiłościwiéj odświadczył,
za jednym wystrzałem kamienia na kamie-
niu nie zostawił: ~~Ale~~ a przedewszystkiem
zgoło się zaiste urzeczywistnieniem ~~[illegible]~~
~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ onego pobratymstwa, którym niecnego
ink ~~[illegible]~~ erudycya nawz pochlebiwszy ~~[illegible]~~, a którą głupota
szlachcica, próżności Alexandra Kadłita:
najskuteczniejszym ku temu ~~[illegible]~~ środek upatrzył
~~[illegible]~~ w mięszaniu krwi moskiewskiéj z polskaw
Dopókiby pierwiastek pierwszy nie przemógł.
~~Miasta i [illegible]~~ rzesza urzędników swoich
~~[illegible]~~
i Kacapów zaludnił: zatrząsł kościoły
~~[illegible]~~
i dobra duchowne ~~[illegible]~~ żonatym
~~[illegible]~~
swoim przyszedł; Jenerałów swoich
~~[illegible]~~
wzajemnością wyparł szlachcie polskiéj w pora-
~~[illegible]~~
ił i na gruncie polskim osadził, innych
~~[illegible]~~
~~[illegible]~~ bogatemi dziedziczkami polskiemi
~~[illegible]~~
pożenił; i ~~[illegible]~~ o ile z jednéj strony nasyłał
~~[illegible]~~
nakazał moskiewskiéj ludności
~~[illegible]~~
zasiłał, o tyle z drugiéj rodzimą ludność,
~~[illegible]~~
częstym naborem i gwałtownym ~~[illegible]~~
~~[illegible]~~
~~albo tylko~~ uprzywaderzeniem przerzedzał —
~~lub [illegible] rozczulmiewanie się~~
z ~~[illegible]~~
ców ~~[illegible]~~
~~Jenerałom i [illegible] officerom [illegible]~~
~~najwięcéj w [illegible]~~
~~tak [illegible]~~
skim, kiedy ~~[illegible]~~
marząc ~~[illegible]~~ w upojeniu dumy
swojéj ~~[illegible]~~ bliskiej według niego
chwili ~~kiedy~~ w któréj ~~[illegible]~~ Pola-
ków w Polsce szukać przyjdzie i nie
więcéj znaleźć ich będzie można, jak
Żydów w Palestynie w czasie Babilońskiéj
skiéj niewoli. ~~[illegible]~~ marzenie to ~~podobne~~
gdyby w przedwiecznéj sądzie sprawiedli- Częściéby się zapewne
wości Bożych nie były ustanowione
miary, których bezbożność i pycha
człowieka przebrać nie zdoła. F
Ale najczynniéj, najżarliwiéj zaiste
się sprawą Kościoła: świątynie dawne
zaniedbane

Dzieci ~~Rymsku [illegible]~~ lubią się swoim
Tytusem który ilekroć ~~[illegible]~~ dzień jakiś
~~dobrym [illegible] nie [illegible]~~ nikogo
nie uszczęśliwiwszy przebył,
Tytus Rzymski, ~~[illegible]~~ zwykł mawiać
~~dzień~~ ilekroć dzień jaki bez dobrego u-
czynku przebył, ~~[illegible]~~: „Przyjaciołki
dzień ten straciłem!" — Tytus moskiewski ~~[illegible]~~
~~[illegible]~~ nie zasnąłby spokojnie,
gdyby ~~[illegible] sercem~~ żałobą polskiéj takiéj
wdowy i łzą ~~[illegible]~~ polskiéj sieroty
serca ~~[illegible]~~ swego nie ucieszył. —

i Domy miłosierdzia nowych stawiać nie wolno: Klasztory po większej części iuż zniesione, pozostałe bliską zagrożone zagładą. Zakonnicy rozpędzeni i do największej przywiedzeni nędzy: przystęp do Seminaryów utrudniony i niemal zamknięty: Akademja duchowna przeniesiona z Wilna do Petersburga: pod zarząd ~~schyzmy oddana~~ schyzmatyków oddana: Katedry duchowne powierzano Apostatom i Popom: dobra ruchome i nieruchome zabrane; uwięziono Katolików.

Dzieci w schizmie chowane: dzieci zrodzone z małżeństw mięszanych muszą być schyzmatykami jeżeli Ojciec lub Matka należy do schyzmy: ~~Unici Katolickimi~~ Katolicy Rzymscy przymuszeni przechodzić na schyzmę skoroby Pop, urzędnik lub donosiciel jaki oświadczył że ich przodkowie Unitami byli: jeżeli dziecko o~~chrzczone zostało~~ przez Księdza Unijackiego ochrzczone, albo kościół przez Biskupa tegoż wyznania poświęcony został, co się często w czasie trwania Unii zdarzało, osoba wpisana jest w schyzmę, Kościół Katolikom odjęty. Księża skazani na pokutę i zamknięci w Klasztorach za rozpustę, skoro oświadczą chęć ~~[illegible]~~ zostania schyzmatykami, wyjęci z pod władzy pasterzy swoich nagrodę i opiekę Rządu znajdują. Katolicy służący w wojsku, kiedy wracają do domów, mianowani są w dymissyach swoich jako należący do schizmy, ~~żaden ksiądz Katoli~~ lubo się nigdy własnej nie wyrzekli, i żaden Ksiądz Katolicki ani ich do spowiedzi nie przyjmie, ani ich dzieci nie ochrzci.

W Domu Dzieciątka Jezus w Wilnie Zakonnice nie śmieją iuż przyjmować podrzutków, winne są bowiem posłać natychmiast po żołnierza do najbliższego odwachu, a ten sprowadza Popa i chrzci dziecko na Schyzmę chociażby iuż nawet po Katolicku ochrzczone było; i często się zdarza że niemowlę skona zanim wykonawcy prześladowania nadejdą. ⊕

W szkołach przez zakonników Katolickich utrzymywanych wykład nauki Katolickiej wzbroniony:

⊕ Łącząc zniewagę i pogardę przyzwoitości do niedostatku i wszelkiego rodzaju utrapień, rozkazano starym zakonnicom opuścić klasztory, młode zostawiając do pilnowania chorych pod dozorem Urzędników cywilnych. Nakoniec w ostatecznym rozzaleniu bluźnierstwa, urągania i gwałtu wszędzie gdzie Cerkwi nie ma, Ołtarz jeden w Kościele Katolickim na służbę schizmy ~~przeznaczony~~ zostawić kazano.

~~Trzebaby mieć niepracowitość Bayla żeby [illegible] wszystkich~~

W roku 1845 ani jeden Katolik nie ma się znajdować w prowincyach zabranych przez pierwszy Podział: w innych toż samo ma nastąpić później. —

Trzebaby mieć niepracowitość Bayla żeby wszystkich dokonanych niegodziwości niezmierną Encyklopedyę ułożyć i spisać. Nadużyłbym Waszej i własnej cierpliwości gdybym chciał powtórzyć wszystkie z tego względu wydane Ukazy. — Przestanę na dosłownym odczytaniu czterech najgorętszych dokumentów Rządowych które Autor ~~bardzo~~ arcy szacownego w ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ nie dość upowszechnionego dzieła: O prześladowaniu i Cierpieniach Kościoła Katolickiego w Rossyi z całą sumiennością rozebrał. Dla nas Polaków nie potrzebują one Komentarza. —

Greków-Unitów

Liczono do przeszło 3 miljonów w dzie=
więciu Guberniach niegdyś Polskich: cała
ludność wciągniona została do Schizmy
najohydniejszemi sposobami ~~[illegible]~~ ~~wygnaniu~~
~~wszystko Moskwy lub powięziono własiciele~~
~~[illegible] ziemskich, wpływem swoim mogących~~
~~wpływem swoim Apostazyi utrudnić. Lud~~
~~zaś prosty, spędzano Parafjami i zmuszano~~
~~do całowania~~ Wykryta ~~[illegible]~~ tej zgody i obwieściła
w Chrześcijaństwie przesłana do Ojca Ś.
Suplika z głębi uciśnionego kraju poda-
jąc przekleństwu ~~[illegible]~~ nay spólniczących z wnuków
imiona przez wiarołomnych Biskupów
przez Apostatów Siemaszki, Łuszczyń-
skiego i Zubki którzy zjechawszy się
w Połocku, przesłali do Synodu Peters-
burskiego prośbę aby ich przyjęto z ich
Klerem i ludem na łono Kościoła Grecki-
go — Przeszło 3000 tyś. kiszy Uniackich
otrzymało rozkaz podpisania owego hanie-
bnego Aktu. Ci którzy oświadczyli że nie
chcą odmieniać religji, zostali zesłani
do moskiewskich Manasterów ~~w odległe~~
i ~~zesłani na pastwę~~ ażeby tam znaleźli
niedostatek, upokorzenie i wszelkiego ro-
dzaju cierpienia jakie tylko najdzikszy
fanatyzm, najzaciadlejsza nienawiść
natchnąć są zdolne. ⌈ Parafianie pozbawie-
ni swoich kapłanów, a odpychający nau-
czonych pasterzy, uznani zostali za bun-
towników i jako tacy katowani i
więzieni, a potem gwałtem wprowadzani
do Cerkwi, zmuszani byli do spowiedzi
i do przyjęcia Komunji, którą on ~~[illegible]~~ najczęściej
wychodząc z cerkwi ~~najczęściej~~ wypluwali. — Najuroczystszem świadectwem
wstrętu ludowego do schizmy jest
~~świadczenie~~ prostocie świadczenie mieszkańców Ussacza
w Gubernji Wileńskiej: opowiedziawszy
wszem jak 2 Grudnia 183[illegible] r. przybywszy

⌈ Spędzany lud Parafjami zmuszano
do całowania Krzyża, podawanego przez
Urzędników, ~~[illegible]~~ zarzucających że czyn
ten pobożności do niczego nie zobowiązywał
~~[illegible] Dla~~ w tymże samym czasie, dla
~~o[illegible]~~ łatwiejszego oszukania ludzi
pijanych, ~~rozdawano~~ szafowano gorzałkę ~~[illegible]~~
~~gromadzie~~, ukazując zarazem ~~[illegible]~~ batóg, in-
ko przestrogę dla tych którzyby słuchać
nie chcieli: posłusznym rozdawano ~~[illegible]~~
ciasta, wstążki, chustki i inne ponęty.
Niech jeden tylko mężczyzna, lub kobieta
który pocałowali, wpisywano na listę
całą parafję jako przechodzącą na
Schizmę, zabierano natychmiast Ko-
ściół, wypędzając opierającego się
Parocha. —

Szczytna w swojej

Sądowa Kommissya lud zwołała i do odszczepieństwa namawiała, tak dalej rzecz swoią prowadzą: „Lecz myśmy wszyscy iednogłośnie zawołali, że chcemy być i umierać w naszey wierze: żeśmy nigdy nie chcieli i nie chcemy tey zmiany. Wtenczas więc Kommissya zaniechawszy słów, przystąpiła do czynności, to iest zaczęto nas targać za włosy, wybijać ze krwi rozlewem zęby, ciężkie razy w głowę zadawać: toż potem iednych do więzienia wtrącono, drugich popędzono do miasta Lepla. Nakoniec Kommissya widząc że i ten środek skutku pożądanego nie sprawia, zakazała wszystkim Greko-Unickim Kapłanom słuchać nas spowiedzi, lub też inną iakąbądź posługę nam duchowną czynić." — Mimo zaś to wszystko nie tylko oni ~~[illegible]~~ wiary nie odstąpili, ale owszem głośno wołali: Niech nas raczey los Błogosławionego Jozafata potka, tego wszyscy żądamy. —

Wspomnieć tu należy, iż ~~Rzecz iest godna uwagi że iaden~~ ani ieden z trzech Biskupów Apostatów nie był członkiem Kleru Greko-Unickiego ~~[illegible]~~ przez Papieża uznanego. Z trzech żyjących podówczas istotnych Greko-Unickich Biskupów, ani Żarskiego, ani Jozefa ani Szembrskiego ~~[illegible]~~ aktu nie podpisali i wiary Kościołowi swemu dochowali, a ~~[illegible]~~ Żarski Kollegium Greko-Unickiego, Jozef zaś Kollegium Duchownego Rzymskiego w Petersburgu byli Członkami. Ale rzeczą naygodnieyszą uwagi w tym akcie przez który trzey Biskupi wyrzekaią się swoiey wiary iest to, że nie ma w nim ani słowa o fałszywey wierze; nie ma naymnieyszego oskarżenia przeciwko wyznaniu Kościoła połączonego z Rzymem: nie powiedziano nawet

w czem ta wiara różni się od Schizmy; 13
mowa jest tylko o Narodowości. Biskupi
łudzą się że Unii odłączeni są od swojej Matki
Ojczyzny, że stają się obcymi swojej staro-
żytnej Ojczyźnie, nie żądają niczego jedno
nazywać się Rossyan imieniem. Tu, jak
we wszystkich pismach rządowych rozmyślnie
dla zatarcia wspomnienia przeszłości, poniż-
szane są nazwy prowincyi Ruskich a-
Rossyyskich, ludu pochodzenia czysto-sła-
wiańskiego, a plemienia odnawianego
Waręgskim i Mongolskim podbojem, Kra-
jów złączonych z Rzymem, ~~podległych~~
ściolonych z Polską, a Krajów Schyzma-
tyckich i Moskiewskich. We wszystkich
dokumentach odnoszących się do ~~tej Gr~~
Akta Apostazyi ~~[illegible]~~ rozwinięto
z największą przebiegłością prawo po-
przedniej i nieprzedawnionej własno-
ści do owych dziewięciu Guberni, stra-
conych klęską, a odzyskanych powodze-
niem oręża, jak je dzisiaj nazywają.
wszędzie wyraz ~~zjednania~~ przywrócenia powtarzany jest
aż do przesytu, podobnie jak naciągane
dowodzenia o pobratymstwie krwi, o
wspólności pochodzenia, religii, języka
a stąd wywód wspólnej i nierozdziel-
nej Ojczyzny: wywód przywodzący ~~w~~
mimowolnie na pamięć, bluźniercze
dla Polski, śmieszne dla Moskwy ~~w~~
~~mowami~~ Sofizma Dziennika Rozpraw
ta w Paryżu i to we trzy lata zaledwie
po wstrząśnieniu Lipcowem, po bohater-
skiem Powstaniu Polski. „Jakże [illegible]-
cyi Rossyi, powiedziano, szczerej i
głębokiej Narodowości (une nationalité
vaste et profonde) prócz jednego punktu
gdzie jeszcze dymią ruiny (sauf un point
marqué par des ruines qui fument
encore) Na 68 Milionów ludzi, przeszło

60 Millionów tęgy poprzedzające ich
związek polityczny braterstwo. Wspólność
rodu, Wiary i Ducha nakazuie szanować
polityKowi ten niezmierny, warowny
obóz, obeymuiący dziewiątą część stałego
lądu.... gdzie Rząd Kocha cywilizacyą,
ponieważ obawiać się iey nie ma [illegible]
~~potrzeby~~ przyczyny i na 700 000 mil □
rozlewa Dobrodzieystwa pokoiu domowego
nieznanego dotychczas w Rocznikach
Świata."

Według Manifestu i Aktów Synodalnych
Połocka i Petersburga, aktów oczywiście
dyktowanych przez Rząd Moskiewski i zgo-
dnie z myślą Cesarską, dziewięć Prowincyi
Polsko-Rossyyskich nie są iuż bynaymniey
łupem rozboiu dokonanego na Polsce, poli-
tycznym nabytkiem ~~przez~~ usprawnionym
~~potem~~ zgodą wspólników rozboiu i mil-
czeniem przyznaniem ~~ku~~ Zachodu, iest to
starodawna Dzielnica ludu Rossyyskiego
przywrócona mu z nieprzedawnionego
prawa własności przodków, nad którą
z mocy tego prawa, przerwanego tylko
czasowo zbiegiem zatornych wypadków
~~Car Moskiewski~~ Cesarz Rossyyski dzierży
nieograniczone zwierzchnictwo, podobnie
iak nad innemi posiadłościami swoiemi.
Tym sposobem mamy sobie wyiaśnione
i usprawiedliwione dzisiaysze ~~gwałty~~
pogwałcenia wszystkich swobód owych
dziewięciu Prowincyi: ztąd prawo przy-
musu ciśnące Kościół Katolicki; ztąd
obrządek Katolicki przeważaiący niedawno
w tych Kraiach, zniżony do stanu obczyzny,
tolerowany tylko i to bardzo słabo,
pod naytwardszemi warunkami:
ztąd sekularyzacya wielkiey liczby

Klasztorów

413
14
(19)

Żywot
Ludwika Hr. Platera
Senatora Kasztelana K. P. Członka
Towarzystwa K. Warsz. Przyjaciół Nauk,
Vice-Prezesa Towarzys. Literackiego w Paryżu.

~~Żywot Ludwika Platera~~

odczytany na publicznem posiedzeniu
Towarzystwa Literackiego w Paryżu
d. 29 Listopada 1846.—
przez
Xawerego Godebskiego
Posła Lidzkiego.

Paryż
1847.

41

Jednym z naygodnieyszych sposobów obchodzenia narodowych uroczystości iest, bez wątpienia, uczczenie pamięci tych, którzy lata swoie na usługach publicznych zużywszy, byt swóy tak ściśle z bytem Oyczyzny spoili, że żywot ich stał się niejako treścią dziejów kraiowych; a w różnych i trudnych kolejach swoiego obywatelskiego zawodu zostawili współbraciom pożyteczną naukę, szlachetną podniętę, często zbawienną przestrogę. — Trzeba aby naród miał pamięć swoich upłynionych czasów i tych co mu poczciwie służyli, aby się nie stał, według wyrazu naszego głębokiego publicysty „gładką tablicą, na którey każda rewolucya co innego pisze, na którey każda rewolucya, iak gąbka, zaciera dawne napisy!" — Godząc tę potrzebę z uczuciem własney wdzięczności, Towarzystwo nasze postanowiło publicznem wspomnieniem uwieńczyć w dniu dzisiayszym, obywatelską i naukową zasługę Ludwika Platera: i ieżeli gdzie ten hołd mógł bydź przyzwoitym i powinnym, to niewątpliwie w tem gronie, na którego zawiązanie On z całą usilnością wpłynął, które światłem przewodnictwem kierował, nieustaiącym przykładem zagrzewał, niezmordowaną czynnością ożywiał i do ostatniego tchnienia życia swoiego pracą i radą zasilał. — Opatrzność zrządziła, że co On w zadość uczynieniu doczesnym zobowiązaniom złożył, to na duchowny pożytek iego obróconem było: wypłacona przez niego Towarzystwu, na kilka tygodni przed zgonem, zaległość dobrowolney ofiary, pokryta w znaczney części kosztu żałobnego po nim obchodu:

nie przewidywał. Szlachetny starzec, że sam opłacał światło, które wkrótce nad grobowym całunem jego zapalić miano. — Co do mnie, spełniając włożoną na mnie przez Towarzystwo powinność, nie o to się lękam, aby osobista moja ku zmarłemu życzliwość przesadziła pochwałę, ale abym, dla braku dostatecznych wiadomości, nie ubliżył mimowolnie zasłudze i prawdzie. —

Kiedy się w kim prawdziwa zasługa z prawdziwą połączyła skromnością, śmierć dopiero zdziera zasłonę z człowieka i to co było, w ciągu jego żywota, tajemnicą, kilku przyjaciół i krewnych wykrywa się i rozpowiada nad grobem. — Ludwik Plater, potomek wysokich dygnitarzy w Inflantach i w Litwie,(a) spokrewniony z najznakomitszemi domami, nie szukał z tąd chluby, nie przechwalał się tem co nie było jego, nie osłaniał się pożyczoną wartością, czując głęboko że zacność rodowa o tyle tylko do podniesienia osobistej wartości przyczynić się może, o ile staje się podnietą, jeżeli nie wyższych, to przynajmniej równych prac i poświęceń. — Co większa, ten blask rzucony przez przodków żywiej osobistą niemoc wyświeca i osobisty upadek rozgłośniejszym czyni. — Jeżeli nie zbywało Platerowi na zachęcających przykładach w dziejach własnego domu, nie zbywało mu też na surowych ostrzeżeniach: iść za pierwszemi, nie spuszczać z pamięci drugich, stało się dla niego regułą publicznego życia: tak więc żył i postępował, aby dzieci jego, nie wyżej nad Ojca, wzoru i przykładu dla siebie szukać musiały. —

(a) Ród Platerów dawno się Polsce zasługiwać począł: od czasu jak Wilhelm Plater zamek Dynaburgski na Moskwie zdobył i szlachtę Inflancką do obozu Polskiego pod Wieliką sprowadził, aż do pamiętnej nam chwili, w której młoda bohaterka, krótkim acz świetnym połyskiem wyższego nad płeć swoją poświęcenia, imię swoje europejskiem zrobiła, Platerowie piastowali wysokie dostojeństwa w Inflantach, Litwie i na Białorusi: wielu z nich krwią swoją i mieniem, mianowicie w zapasach z Moskwą, klejnot okupiło rodzinny; wielu w usługach administracyjnych, tyczących się rozgraniczenia prowincyi, postanowienia kościołów i rewizyi publicznego skarbu, zdolność swoją rozwinęło. —

Plater nie widział już całéy Polski: urodził się w rok po pierwszym iéy rozbiorze (a), w Epoce nay=trudnieyszych doświadczeń, naygwałtownieyszych wzruszeń, naywiększych wysileń; w Epoce brzemienney naysroższemi klęskami, które, przez pół wieku, zabójczy wpływ obcy i nie mniéy zabójczy własny nierząd gromadził, a które we dwadzieścia lat później, starą Rzeczpospolitę rozsa=dzić miały. — W Epokach tego rodzaiu człowiek prędko doy=rzewa; a edukacya, rozpoczęta na ławach Szkolnych, dokonywa się zwykle w obozie powstania. — Nieszczę=ście, iak burza, kiedy nie łamie, przyspiesza doyrzałość. — Wnosić się godzi, że wysokie ukształcenie, gust wytworny, rozległe wiadomości i biegłość w obcych ięzykach były w Platerze raczéy owocem przyrodzonego dowcipu i usil=ney nad sobą pracy, iak nauczycielskiego mozołu. — Przydać też trzeba, że wielka polityczna Szkoła, do któréy Plater wcześnie przypuszczony został, snadnie czynny i chciwy nauki umysł rozwinąć mogła. — Przybywszy do Stolicy z Oycem na Seym Czteroletni, wprowadzony w towa=rzystwa nayznakomitszych Statystów, publicystów, lite=ratów, któremi się ówczesna Polska chlubiła, pilny świadek obrad, sprowadzaiących rozwiązanie naywa=żnieyszych zasad społecznych, oswoił się z tokiem spraw publicznych, wyrobił w sobie ten takt parlamentarski, tę biegłość kierowania dyskussyą, tę zręczność położe=nia i przeprowadzenia kwestyi, które później, bądź w publicznych, bądź w prywatnych, bądź w Administra=cyynych, bądź w naukowych obradach, wykazał. —

Ustawa 3go Maja była nayenergiczniéyszym

(a) Ludwik Plater nie był synem Ludwika Kazimierza Platera Kasztelana Trockiego, iak to mylnie w Żywotach Straszewicza wyrażono: (ale był iego wnukiem. — Kasztelan Trocki umarł w 1777: ~~Syn iego Józef, ożeniony z Sosnowską, i~~ Oyciec Ludwika był Starostą Dynaburgskim i Podkanclerzym Litewskim. —

wyrazem konaiącego Narodu, iak ostatnim ruchem iego politycznego bytu było zerwanie się do broni, dla odparcia obcego gwałtu, który nienawidził Ustawy 3go Maja, bo się iey lękał, bo wiedział, że Polska 3go Maja stałaby się wkrótce przeważnem na Północy Mocarstwem. — Nienawidzą tey Ustawy również liczni Architekci przyszłey naszey Społeczney budowy, bo znaią, że Ona położyła tamę niekarności i swawoli Szlacheckiey, tym dwom nayzjadliwszym chorobom, które dawney Rzeczypospolitey znurtowały posadę, a z których ani naycięższy upadek, ani naysromotnieysza niewola, ani naydolegliwsze plagi uleczyć nas dotąd nie mogą. — „Istotnie, coś nadzwyczaynego, coś wielkiego musiało zayść w Polsce, przed iey ostatniem tchnieniem, kiedy potem takich cudów dokonać mogła" (a) —

Niespodziane ocknienie Narodu wyprowadziło na iaw całą niecność taiemney zmowy ościennych Gabinetów. — Jeszcze trwały obrady Seymu, kiedy Rossya wypowiedziała nam woynę: Seym przyiął to oświadczenie z godnością: oblicze iego, w ciągu odczytania rozwlekłego Manifestu, było uroczyste i poważne: wszystkie środki nayskutecznieyszey obrony iednomyślnością uchwalone zostały. — Usiłowania chwalebne, ale spóźnione: rokiem wprzódy podięte byłyby ocaliły Polskę. — Król Pruski wezwany o dostarczenie posiłków umówionych ostatnim Traktatem, odpowiedział ~~[illegible]~~ Szalbierstwem. — Pobór uchwalonych podatków szedł leniwo; leniwiey ieszcze zaciąg i uzbroienie żołnierza: wybór Członków Kommissyi Woienney nie odpowiadał bynaymniey ani wielkości

(a) Mochnacki.

przedsięwzięcia, ani naglącey potrzebie: iedni pokątnie umawiali się z Moskwą, drudzy przerażeni większey władzą odpowiedzialnością za szafunek powierzonego im grosza, iak grożącém niebezpieczeństwem Oyczyzny, niewczesną oszczędnością mnożyli trudności i zwłoki: wszyscy nie rozumieli woyny. Zamiast usunąć nieudolnych officerów, posunięto ich na wyższe stopnie według starszeństwa; zamiast skupić wszystkie siły na granicach Moskwy, rozerwano te siły daremném opatrywaniem Pruskiey granicy.— Pułki nieuzupełnione, źle opatrzone, przeciągały z iednego końca Rzeczypospolitey na drugi, stosownie do widoków i mieyscowey wygody możnieyszych właścicieli: ostygać zaczął początkowy zapał, rosła lękliwa ostrożność, następowały nieufność, zwątpienie.— A tak, wiarołomstwo sprzymierzeńca, skład Kommissyi Woyskowey, wybór officerów, stan żołnierza, obok braku karności, porządku i doświadczenia, zapowiadały z góry niepomyślny obrot woyny, która nic nie przyniosła prócz chlubnych wspomnień Zieleniec i Dubienki, a którą w krótce ohydny bunt Targowiczanów, uprawniony przystąpieniem Króla, udaremnił i przerwał.—

Pozwoliłem sobie nadużyć przywileiu Biografa, abym okazał podobieństwo, zachodzące w trybie wszystkich naszych narodowych powstań, podobieństwo z resztą tak uderzaiące, że dosyć byłoby odmienić daty, aby opis iednego mógł posłużyć następnym.— Plater, któremu wola Oycowska nie pozwoliła iść za natchnieniem młodzieńczego zapału, w pierwszych chwilach nowey organizacyi woyska, przełamał tę wolę na odgłos powstaiącey Litwy.— Jasiński wyzwolił Wilno, poruszył

Litwę, stworzył Rząd i Woysko, Moskali pod Niemenczynem i Solami poraził; ale co iego zdolność i dzielność w 300 ludzi rozpoczęła, to niedołężność Wielohorskiego, niewytrwałość iednych, nieporozumienia drugich, zła chęć i przeniewierstwo innych, z tysiącami do upadku przywiodły. — Rzadka bezinteressowność tych, co iak Xiążę Kazimierz Sapieha wysokie dostoieństwa na karabin zamienili powstańca; mężna obrona Wilna przez Jerzego Grabowskiego, śmiałe usiłowania Giedroycia i Wawrzeckiego w Kurlandyi, iunactwo Ogińskiego pod murami Dynaburga, szczery patryotyzm Niesiołowskiego i Kopcia nie były zdolne wstrzymać smutney, niechybney klęski powszechnego rozbicia. — Tymczasem Sierakowski, przy którym Stater obowiązki Adjutanta pełnił, opierał się mężnie przemagaiącym siłom Derfelda: po długiey i morderczey walce blizko Berezy, ustępował ku Brześciowi. — Ale iuż Katarzynie pilno było skończyć z rozpaczą konaiącego Narodu: Repnin zbyt powolnie Litwę dobiiał; rozboie Krzeczetnikowa i Denissowa nie dość spiesznie wyludniały Polskę: odwołała więc woyska swoie od granic Tureckich, a na ich czele postawiła ów potwór woienny, zarywaiący na Tygrysa i na małpę, Suwarowem zwany. — Suwarów przyspieszonym pochodem zbliżył się i przeprawił przez Bug, o cztery mile powyżey mieysca, gdzie Sierakowski przed kilku godzinami, tęż rzekę przebył i obóz rozłożył. — Żołnierz polski, strudzony ośmiomilowym odwrotem i świeżą porażką, zasnął w zupełney niewiadomości bliskiego niebezpieczeństwa. — Suwarów, świadomy tych okoliczności, liczy na zniszczenie i nieład, iedyne zwykle za każdą przegraną, zwłaszcza w młodych i niewyćwiczonych

Szeregach, postanowił niezwłocznie takiem zwycięztwem utwier-
dzić stopę ku sobie wiarę żołdactwa: podstąpił pod obóz w nocy
i przed świtem na niego uderzył. — „Nasza ukochana Matka
kazała mi wymordować wszystkich Polaków! mordujcie...“ —
To była pierwsza i ostatnia Suwarowska przemowa. — Siera=
kowski, na pierwszy alarm, nakazał odwrót; ale przerażenie
wojska odwrót ten w rzeczywistą zamieniło rozsypkę. — Najezdni=
cza horda, upojona powodzeniem, zagrzana barbarzyńską podnie-
tą, zaczęła już nie walkę, ale rzeź istotną, mordując bez litości
i bez względu i tych którym broń wydarta, i tym którzy ją dobro=
wolnie ciskali i tych których już blizny o ziemię rzuciły; a
dalszy swój pochód nieustającym oznaczając mordem, krwawym
szlakiem aż do Pragi dociągnęła, gdzie nowy Tamerlan,
na zgrozę najodleglejszych pokoleń, z gruzów zburzonego
miasta, z ciał kilkunastu tysięcy w pień wyciętych mieszkań=
ców, oblany potokami krwi ludzkiej, oświecony łuną niezmier-
nego pożaru, wśród jęków i przekleństw przerażonej stolicy,
godny siebie, godny ukochanej swojej Matki pomnik
postawił. —

Polska przestała być potęgą polityczną w systema-
cie potęg Europejskich, ale nie przestała być narodem
w gronie familijnem narodów. — Wykreślona przemocą
z karty Europejskiej, wyrobiła w sobie życie domowe
i jestestwo zupełnie familijne, niezbadane, cudowne,
którem trzymając się całą massą, całemi milionami swo-
jego rodu, w pośrodku między zniszczeniem a bytem,
ani się pierwszemu pokonać nie daje, ani drugiego
odzyskać nie może (a)“ — W tem życiu domowem zam-
knął się Plater: i w istocie, charakter jego łagodny,
umysł czynny i samoż fizyczne usposobienie zdolniejszym

(a) Mochnacki —

422

go czyniły do podjęcia wszelkiey Gabinetowey pracy, iak do znoszenia trudów woiennych. — Śmiałość w postanowieniu, porywczość w działaniu, ten popęd gwałtowny, niewyrozumowany, rwący do celu niedosięgnionego pospolitym wzrokiem, nieobięstego zwyczaynym poięciem; ten entuzyazm nieznaiący miary i liczby, ogarniaiący wszystko, łamiący wszystko; przymioty wyłącznych organizacyi, niezbędne w niespodzianey, przelotney chwili nadzwyczaynego wstrząśnienia, olbrzymiego wysilenia, nie były przymiotami Platera. — W ubezpieczonym porządku społecznym w normalnym stanie rzeczy publiczney, odpowiedziałby z godnością każdemu powołaniu, zaiąłby z pożytkiem każde mieysce, odznaczyłby się zarówno na ławie Seymowey, iak na Katedrze nauczycielskiey, w Kole Administracyynem iak w krześle Akademickiém, w Bibliotece, w Archiwum, wszędzie, tylko nie w Radzie Sprzysiężonych, nie w Rządzie powstaiącego Narodu. — Natomiast posiadał przymioty, mało u nas pospolite, a dla braku których rzadko rzecz iaka do zupełney doyrzałości dochodzi, nayświetnieysze pomysły im prędzey się rodzą, tem nagley też giną, naypięknieysze prace, ochoczo podięte, leniwie się ciągną, marnieią: akuratność, regularność, wytrwałość, rządny rozkład zatrudnień i pracy, nadzwyczayna pilność, nadewszystko dziwny duch porządku, wglądaiący we wszystko, obeymuiący wszystko, niefolguiący w niczem, ścisły co do litery, baczny co do minuty. —

W. 1801 r. Plater zaślubił Kuzynę swoią Brzostowską, owdowiałą po Baronie Hilzen. Dom iego stał się patryarchalnym wzorem wszystkich cnót

rodzinnych: otwarty, gościnny, uprzejmy, godzący tegoczesny polor z wiernem przechowaniem Staropolskiego Obyczaiu. —

Korzystaiąc z woiennéy przerwy w 1806 r. — zwiedził celnieysze Kraie Europy, to w nich szczególniéy rozpatruiąc i to od obcych przeymuiąc, co potrzebie oyczystéy odpowiadało naylepiéy, co na gruncie rodzinnym bez przymusu i z pożytkiem przyiąć się mogło. — Wróciwszy do Kraiu, otrzymał, za wpływem Xięcia Ad. Czartoryskiego, ważne i zarówno niedbale iak nieumiejętnie, aż do czasów iego, sprawowane Inspektorstwo lasów w Ośmiu Gubernjach. — Umiejętność leśnictwa wszędzie, w rządnych i oświeconych Narodach, wielkie zrobiła postępy: uczone prace, nieustaiące doświadczenia podniosły ią do rzędu ścisłych Umiejętności: wnioski iéy, niedawno ieszcze próżne i niedostateczne, zwróciły na siebie uwagę prawodawców i uczonych. — Ale u nas ta Umiejętność zupełnym leżała odłogiem: Nie było nas był las, nie będzie nas będzie las, było ulubionym Gospodarzy naszych Axiomatem, z wpływu naturalny wpływ kardynalnéy politycznéy zasady że Polska Nierządem stoi — i iedno z naywaźnieyszych, z naydonioślieyszych źródeł naszego narodowego bogactwa, niebacznie trwonione, spiesznego wymagało zasilenia. — Otwierało się wiec Staterowi obszerne pole zastosowania w praktyce bogatego plonu własnych badań i obcych doświadczeń. — Widział naglącą potrzebę radykalnéy, powszechnéy reformy, przez którą i Osoby i rzeczy przeyść były musiały; ale prawość iego i biegłość nie mogły podołać w walce z systematycznym nieładem i hierarchiczną nieprawością Administracyi Moskiewskiéy:

przerwał daremną usilność", a ogłoszona przez niego w 1807 r. Rzecz o gospodarstwie leśnem była niejako zadatkiem rozleglejszych i korzystniejszych prac, których później w Królestwie Kongressowem dokonał. —

Wielkie dobrodziejstwa, położone w ludzkości, ten właściwy sobie przymiot maią, że najsurowszych sądów próbę wytrzymać mogą, tak, że ani im najciemniejsza zawiść ubliżyć, ani najzarozumialsza pycha zaprzeczyć nie zdoła. — Z iakiego bądź kto punktu zawód polityczny X. Ad. Czartoryskiego rozważać zechce, musi w nim upatrzyć narodową stronę: nadany kierunek wychowaniu ośmiu milionów ludu polskiego wcielonego do Rossyi, zostanie zawsze najpiękniejszą kartą iego życia: potomność nie spamięta może wszystkich iego dostoieństw i tytułów, nigdy nie zapomni że był Wileńskiego Uniwersytetu Kuratorem. — Jeżeli genialny pomysł reformy edukacyjnej Kołłątaja w gruzach kraiu zagrzebany nie został, i myśl poczęta na gruncie Rzeczypospolitej rozwinęła się pod rządem najchytrzejszego, najzaciętszego z dziedziców Tatarskiego Caratu; ieżeli Czacki olbrzymią pracą swoią zadziwia; ieżeli Śniadeccy, Golłuchowski, Lelewel, Szlinski tak głęboko wiarę polską i słowo polskie w serca młodych pokoleń wpoili, że począwszy od owego dziesięcioletniego Michała Platera, aż do heroicznego Zana, niezliczony orszak niedorosłych bohaterów z takim się zapałem o męczeńską palmę ubiegał, że strwożony oprawca z rozpaczą wykrzyknąć musiał: „wypolszczenie ziem polskich o sto lat cofnięte zostało" — ieżeli świetna plejada nowej szkoły Parnass

polski rozwidniła; jeżeli, nakoniec, cała Młodzież Litewska i Ruska jednym głosem, rozlegaiącym się od ujścia Niemna aż do progów Dnieprowych, odegrzmiała hasło Warszawskiey Młodzieży; — wszystko to niepożytey zasługi Wileńskiego kuratora dziełem. Skutkiem iego dobroczynnego wpływu i trafnego współpracowników wyboru, znalazł Sposobność i Plater imię swoie i cichą posługę w dziejach Uniwersytetu zapisać: powołany do wizyty Szkół Litewskich, missyę tę ze zwykłą sobie gorliwością i dokładnością spełnił. —

Zbliżało się rozwiązanie wielkiego zagadnienia, czy Napoleon, czy Alexander o bycie Polski ostatecznie wyrokować będzie. — Powiedzmy tu otwarcie, że nikt wtedy z naszych naypoważnieyszych, naypowszechniey szanowanych mężów o powstaniu własnemi siłami, o odrodzeniu Polski przez Polaków nie myślał: patryotyzm ich osiadł i działał w dwóch przeciwnych obozach: ~~(mówię w dwóch tylko, bo Prusso-Polaków i Austryako-Polaków nigdym sobie wytłumaczyć nie umiał.)~~ — Jedni ufali w Geniusz Rewolucyi Francuzkiey i fortunę Cezara; drudzy w osobiste przymioty okrzyczanego Rycerza Północy. — A przecież, ani ieden, ani drugi nigdy o przywróceniu Polski ściśle niepodległey i niezawisłey od ich woli nie myśleli. — Ale Napoleon był naywznioślejszym wyrazem Zachodniego postępu, pod wpływem którego Polska, zbyt oddalona od Francyi, aby się w nią wcielić miała, prędzey czy później siły swoie poznać i w samoistną potęgę zamienić się

mogła. — Alexander, któremu myśl samoistnej Polski tak straszną i nienawistną była, że świat zdawał mu się za mały, aby w nim wynagrodzenie mógł znaleźć za byt niezależny polskiej korony(a) i Traktatu Tylżyckiego długo wybraniał się podpisać, iż w nim wyraźnie oświadczyć nie chciano: Królestwo polskie nigdy przywróconém nie będzie! — Alexander był skrytym przechowywaczem ~~[illegible]~~ wewnętrznego despotyzmu Iwana Groźnego, ~~[illegible]~~ zręcznym wykonawcą zaborczych zamysłów Piotra W. — Nikt nad niego ~~szlachet~~ uteczniejszą pobożności i szlachetności barwą polityki wdzierstw i gwałtu nie osłonił; nikt częściej Imienia Bożego w przeprowadzeniu ziemskiej nieprawości nie wezwał; nikt się chytrzej do Religii, Chrystyanizmu i interessu ludów odwoływać nie umiał, więcej o uszanowaniu Traktatów i potrzebie dochowania wiary polityczney nie naklamał, czynniej na ostateczne skażenie moralności polityczney nie wpłynął. Ze tém wszystkiém, przyrodzony instynkt naszego ludu bystrzéj, rozumniéj odgadnął wartość naszych połżnych Dobrodzieiów: widział on swobodnego Orła białego na Ratuszu Warszawskim; widział go późniéj uwięzionego w piersiach dwóygłowego potworu: te symbola wymowniéj, wyraźniéj przemawiały do niego iak wszystkie rozprawy liberalistów i teorye konstytucyonistów, których nie rozumiał i nie czytał: Francuz obiasał i osierocał iego chatę; Moskal sypał pieniędzmi, obietnicą i łaską; on iednak Napoleona serdecznie ukochał, pamięć iego w pieśniach swoich i podaniach przechował; Alexandra ledwie znał z imienia i nigdy

(a) Alexander pisał w 1809 r. do Napoleona: „Może dobro iest w ręku W.C.M. mieć mi całą moią ufność więcéj dla mnie pokładać przyiaźni; może ież mi dać nieprzerwany takowéj dowód przypominaiąc sobie com nie raz iuż W.C.M. przywodził i w Tylży i w Erfurcie, na czém to względem bytu Polski, interes Rossyi polega...."
W tymże roku Napoleon wysyłaiąc P. Gorgoli do Petenburga z depeszami, wyrzekł do niego: „Polska iest to prawdzie powód do sporów, lecz świat ten dość iest obszerny, abym się mógł z Cesarzem Alexandrem o wszystko ułożyć....." Kiedy też P. Gorgoli pomienione słowa Alexandrowi powtórzył, odpowiedział Alexander: „Jeżeli przez to ma się rozumieć chęć przywrócenia Polski to się myli bardzo Cesarz Napoleon; w takowym albowiem razie, za małym iest dla nas ten świat, i ia w nim żadnego udziału mieć nie chcę." — (Bignon)

do niego Sercem nie przylgnął. — Plater podzielał złudzenia Wawrzeckiego, Czackiego, Ogińskiego, Grabowskich i wielu innych przedrozbiorowych patryotów, mianowicie na Litwie, z których iedni z całą Dobrą Wiarą i zupełném zapomnieniem o Sobie uwieść się dali, Drudzy poszukiwaniem Oyczyzny usłużyli Samym sobie nie równie więcey, iak tego wzgląd na osobistą godność dozwalał: złudzenia z resztą tak dalece do prawdy zbliżone, że się im naypodeyrzliwszy i naymniey dowierzaiący z ludzi Sam Kościuszko chwilowo poddał. — Kiedy układano listę Polaków, zdolnych zaiąć się przerobieniem ośmiu Gubernji na W. Xięstwo Litewskie, czy nowe Królestwo Polskie, stosownie do tego iak strach zachodu Wielkomyślności Carowi napędzał, Plater znalazł się na liście z Gubernji Mohilewskiey: zasiadał również, wspólnie z Lubeckim i Wawrzeckim, w komitecie zawiązanym do rozkładu woiennych dostaw. — Komitet ten towarzyszył Alexandrowi z Wilna do Petersburga, był świadkiem ogłoszenia Amnestyi, na którey ograniczyły się na teraz wszystkie co do Korony Polskiey proiekta, usłyszał nowe obietnice i zwykłe zalecenia Cierpliwości i Ufności; a gdy po odjeździe Cesarza, przy końcu 1812 r. do domu wrócić zapragnął, zatrzymano go aż do dalszych rozkazów i dopiero go Minister Policyi Bałaszew z tego grzecznego Aresztu uwolnił. —

Runęła potęga Napoleona: Warszawa przyymowała tryumfuiącego Alexandra z większém uniesieniem radości, iak Sobieskiego, kiedy z pod Wiednia powrócił: zarzucała ulice kwiatami, oświecała domy, wznosiła zwycięzkie łuki, iak gdyby sterczące i oczerniałe zgliszcza Pragi nic iuż w Sobie nauczaiącego nie miały;

a wśród grzmiącey wrzawy balów, parad, muzyk, tań-
ców i hucznych Wiwatów, ledwie się przedarł ieden ostrze-
gaiący głos Wieszcza:

Timeo Danaos et dona ferentes. –

Przybyli i Deputowani Litewscy do Warszawy; ale
iuż nie z tą pełną nadzieią, nie z tem ślepém zaufaniem,
iak ieszcze w 1814, kiedy ich ze wszystkich ośmiu Guber-
nji i z Białostockiego i z Kurlandyi nawet razem do
Petersburga wezwano dla omamienia Europy, przed
rozpoczęciem narad Wiedeńskich: tą razą przybyli iuż
tylko ledwie z trzech Gubernji, z Wileńskiey, Grodzień-
skiey i Mińskiey; a ieżeli w którym z nich coś ieszcze
z dawnych pozostało uroień, to ich do reszty wybrani
posłuchanie Cesarskie rozłudzić było powinno, acz
ich Cesarz w Komnatach Królów Polskich, w mun-
durze Jenerała polskiego i z orderem Orła Białego
przyymował. – Skończyła się polityczna farsa.
Gubernje zostały Gubernjami: Xięstwo Warszawskie,
uszczuplone w granicach, zakreślonych Traktatem
Tylżyckim, pozbawione Poznania i Krakowa, koleb-
ki i grobu starey Piastów rodziny, dostało, z mocy
Wiedeńskiego Traktatu, Konstytucyą i niekoronowa-
nego Króla W. X. Konstantego i Nowosilcowa. –

Plater, Członek Deputacyi Wileńskiey, pozo-
stał w Warszawie: tu dla niego zaczął się okres nay-
czynnieyszy iego publicznego życia, okres naypełniey-
szy pożądanych dla niego prac i trudów, w których
całą swoią zdolność i działalność rozwinął. – Umieszczo-
ny w Radzie Administracyyney, sprawował przez
czas krótki obowiązki Radzcy Sekretarza Stanu,
urządził Bibliotekę Rady Stanu i ciągle się iuż nią

od tąd zajmował; — zredagował znaczną część celnicznych postanowień, przygotował, wnosił i popierał w Seymie wiele projektów ważnych, mianowicie Statutu Organizującego Senat i Prawa Kredytowego. — Zasiadając w Kommissyi Wyznań Religijnych i Oświecenia publicznego należał do Organizacyi Uniwersytetu Warszawskiego i innych Szkół w Królestwie. Wszystkie te liczne, różne i często jednoczesne powinności, obok naukowych i towarzyskich zobowiązań, z równą gorliwością spełniał, jedna nie zawadzała drugiéy, na wszystko czas znajdował, ciężar pracy rządnym jéj zwalniając rozkładem. — Nigdzie się jednak z większym dla Kraiu nie odznaczył pożytkiem, iak na Dyrektorstwie Dóbr i Lasów Rządowych. — Podjęte już dawniéy prace, nabyte doświadczenie w czasowym zarządzie lasów prowincyi wcielonych do Rossyi wielce go już usposobiły ku temu: znalazł się że tak powiem, na swoim gruncie: przyszło mu walczyć z przeszkodami rozmaitego rodzaju, odpierać zarazem i zastarzały nałóg i żądzę nowości, zapewnić przewagę doświadczeniu i postępowi. — Jasne widzenie rzeczy, sumienne zamiłowanie dobra publicznego, trudna do podeyścia przenikliwość, wyrobiły w nim przedziwnego Administratora; ~~dokładne~~ gruntowne rozpoznanie przedmiotu, głębokie nim przejęcie siebie, porządne wyłożenie, pożądanego nauczyciela; prawość, uprzejmość, przystępność, wyrozumiałość, miłego i szanowanego zwierzchnika. — Własnym zawsze przykładem młodszych podniecając ochotę, w urządzonéy przez niego Szkole leśnéy sam niektóre przedmioty wykładał: nakoniec dla upowszechnienia potrzebnych wiadomości w Kraiu, ustanowił Dziennik, pod imieniem Sylwana, obeymujący ~~[illegible]~~ wykład treściwy Gospodarstwa i Administracyi lasów i wszystkich pomocniczych nauk, nowe spostrzeżenia tak ziomków iak obcych z praktycznem ich zastosowaniem

i krytyczny rozbiór dzieł ogłoszonych, a wszystko stylem ia-
snym, płynnym i w sposób dla każdego dostępny: wielką
część artykułów sam napisał, nadsyłane przeziérał, objа-
śniał. —

Zawiązane w Warszawie, pod Rządem Pruskim,
w patryotycznym celu utrzymania i strzeżenia mocno podów-
czas zagrożoney mowy oyczystey, Towarzystwo Przyiaciół
Nauk przetrwało wszystkie kraiu koleie, wzmocniło swóy
naukowy zastęp, rozszerzyło zakres swoiego wpływu, zawiąza-
ło rozległe za granicą stosunki, pomnożyło swoie zbiory,
wzmogło zasoby, szczególniey od czasu, iak postawiło u steru
Staszyca, tego naypraktyczniéyszego filantropa, który z nayc
szczytnieysza abnegacya, na iaka serce Chrześciańskie zdobyć
się może, skąpiąc sobie w naypiérwszych potrzebach, krocie
zebrane własną pracą, wrócił ludowi z którego sam wyszedł
i z mądrą hoynością, poruczany sobie zakład uposażył.
Roczniki Towarzystwa daią naylepszą miarę położonych
w niem zasług: często w nich imie Platera napotkać mo-
żna: Plater od 1815 r. prace Towarzystwa podzielał, a
obiąwszy kierunek Wydziału Umieiętności, tak go wzorowo
urządził, że inne Wydziały do naśladowania pociągnął. —

Podniesiona w niektórych Lożach Wolno-mular-
skich przeciwko wymagalnościom Petersburgskim opozy-
cya, która ostateczne Loż zamknięcie przyspieszyła, a którą
Plater mocno popiérał, była podobno głównym powodem
niełaski i wyraźney niechęci, z iaką go od ważnieyszych
działań usuwać zaczęto, zaymuiąc go iedynie odrabianiem
spraw bieżących w sprawie Administracyyney Królestwa.
Tymczasem smutny stan finansów naszych zatrwożył
Alexandra, a raczéy nastręczał mu pożądaną sposobność
przywiedzenia do skutku skrycie kartowanych zamysłów.

Kwestja skarbu stała się kwestją konstytucyjnego bytu Królestwa. — Chodziło, jak się wyrażał Cesarz, o wy=
„ rzeczenie względem narodowego istnienia Polski i nay=
„ droższego dobra Polaków, o stwierdzenie doświadczeniem,
„ czy Królestwo Polskie mogło, w owczesnej swojej orga=
„ nizacyi, podołać z własnych funduszów politycznemu
„ i cywilnemu bytowi, którem obdarzone zostało, lub też
„ czy miało, niemożność swoją udowodniwszy, uledz
„ zaprowadzeniu porządku rzeczy więcey zastosowanemu
„ do szczupłości sił swoich." — Lubecki został Mi=nistrem Skarbu. — Urzędnik ten nie z teoryi lecz z pra=ktyki wyrosł, nie z książek lecz z ludzi siebie ukształcił: posiadał trudną sztukę wydobycia z każdego człowieka tego wszystkiego, co w nim nayposyteczniejszego wi=dział; szukał ludzi zdatnych, umiał ich znaleźć i użyć; nie pominął Platera: znał go dawno i dobrze, i jemu też Dyrektorstwo naymozolniejszego Wydziału w Ministerstwie swojem, Wydziału Kon=troli powierzył. — Nie spełniła się tą razą groźba Samodzierzcy: upadł główny pozór zamierzonej narodu zagłady: Lubecki przekonał że Polska cywil=nemu i politycznemu bytowi swemu z własnych funduszów podołać może. —

Powstanie 29 listopada znalazło Platera w Senacie: Plater przyjął powstanie sercem pol=skiem, acz nie z tym bezwzględnym zapałem, którego w nim ani wiek, ani zbyt żywa pamięć zawiedzionych kilkakrotnie nadziei nie były w stanie podniecić; atoli idąc za uczuciem powinności obywatelskiej, po=stanowił sprawie narodowej gorliwie służyć i w tem

postanowieniu aż do końca wytrwał. Przy Dyktatorze pełnił obowiązki Sekretarza; a po ustanowieniu Rządu Narodowego, otrzymał polecenie udania się do Paryża, aby tamże, łącznie z Jenerałem Kniaziewiczem interes Polski popierał; nim iednak Warszawę opuścił, zostawił iey, iakoby w upominku chlubny a rzadko naśladowany bezinteressowności przykład.- W d. 22 Stycznia, Senat, na wniosek Dembowskiego i Platera, uchwalił, „że Senatorowie, wbrew Konstytucyi mianowani, do dalszego postanowienia pozostać maią w Izbie", z któréy pomienieni dwaj Kasztelanowie sami ustąpić chcieli.—

Plater i Kniaziewicz przybyli do Paryża w Marcu: iak Missyą swoią spełnili, iak odpowiedzieli zaufaniu Narodu dowodzą nayiaśniéy urzędowe pisma, które Plater z całą starannością zebrał, zachował, uporządkował i przedziwnym Summaryuszem opatrzył, aby wszelkie poszukiwania w tym ogromie łatwem dla każdego uczynił i stanął przed sądem potomnych tak, iak stanął tam gdzie gwar namiętności ludzkich nie dochodzi, gdzie wszelka spada zasłona.(a) Przestańmy szukać przyczyny niepowodzeń naszych Dyplomatycznych w postępowaniu Agentów naszych: szukaymy iéy raczéy, w uprzedzeniu w ówczesnym stanie Narodów, na których liczyliśmy pomoc.- Jaki był stan Francyi?- Odpowiada naylepiéy Autor Dziesięcioletniéy Historyi:(b).

„Rossya uwikłana w zamysłach przenoszących miarę swoią iéy możność; Prussy w zatargach z prowincyami Nadreńskiemi; Austrya zagrożona duchem

(a) Pisma te składaią cztery wielkie Tomy in folio: Plater, na kilka [illegible] przed śmiercią, zamierzył skreślić sprawozdanie czynności swoich dyplomatycznych w ciągu Narodowego Powstania.-

(b) Louis Blanc

„ wolności w Niemczech, duchem Niepodległości we Włoszech; Anglja niepewna, niespokojna, bezsilna; Portugalja i Hiszpanja w oczekiwaniu wojny o następstwo Tronu; Włochy, Belgja, Polska, złorzeczące Traktatom 1815 r. i na pierwsze hasło powstać gotowe: taki był stan Europy, kiedy ją Rewolucya 1830 r. zaskoczyła i olśniła.....

„ Byłto bez wątpienia cudowny zbieg okoliczności, czyniący zakcinem od powiększenia Francyi zbawienie wszystkich uciśnionych Narodów. – Szlachetność celu godziła się tutay z ważnością materyalną. Skarbu: chcieć uspakaiać, a co większa bać się Królów Europy, w takim stanie rzeczy, było nie tylko samolubstwem, ale dziecinstwem, ciasnotą widoków i niemocą umysłu. –

„ Ale aby Rząd iaki mógł działać przeważnie na zewnątrz, musi mieć możność swobodnego działania wewnątrz. – Tylko Arystokracyom gruntownie osadzonym, iak Arystokracya Angielska, lub Królom samowładnym, iakim był Ludwik XIV lub Demokracyom dzielnie zbudowanym, iaką była Konwencya, danem iest powzięcie i dokonanie wielkich przedsięwzięć. – Monarchja Reprezentacyyna, podobna tey która z łona rewolucyi wyszła, zostawiała u szczytu budowy społeczney dwie władze rywalizuiące z sobą, to iest nieprzyiazne sobie i wzaiemnie tylko siebie wyniszczać zdolne. – Ztąd ruchawość nie do pogodzenia z duchem ciągu i systematyczną niewzruszonością, warunkami niezbędnemi do osiągnienia rozległych celów. – Ograniczaiąc władzę Królewską, poddaiąc wszystkie szczegóły iey bytu pod zazdrosną kontrolę, narzucaiąc iey burzliwe zgromadzenia

któremu nie chcąc uledz, zwalczyć je lub przekupić musiała, forma konstytucyjna stawiała Naczelnika Państwa w trudnem bardzo położeniu: parła go do poświęcenia wszystkiego żądzy zachowania korony.— Xiążę, trzymający w rezerwie berło dla swojego Syna, nie może mieć w dostatecznym stopniu abnegacyi świątości.— Chociażby nie był samolubcem jako człowiek, jest nim jako Ojciec rodziny: i to jest głó-wna wada władz dziedzicznych....

„ Jakoż Ludwik Filip i z charakteru i z pozycyi był tylko pierwszym mieszczaninem swojego Królestwa; a mieszczaństwo nie dawało się bynajmniej zręcić blaskiem heroicznych przygód. Złożone w części z Bankierów, kupców, fabrykantów, rentjerów, spokojnych i trwożliwych właścicieli, uległo prawie całe bojaźni nieprzewidzialności. Wielkość Francyi, dla niego, była to wojna; a w wojnie widziało jedynie przerwę stosunków handlowych, upadek tego lub owego przemysłu zatamowanie wywozu, zawieszenie wypłat, bankructwo. Nie zmienili się bynajmniej ludzie którzy, kiedy nieprzyjaciel dobijał się do bram stolicy, naprzód w 1814, a później w 1815, krzyczeli: precz z Napoleonem!

„ Owe szkody niedopuszczające podźwignięcia polityki francuzkiej i stronie rewolucyjnej, nie leżały tedy w Europie: leżały w samejże Francyi...."

I co mogli podołać nasi, przez nikogo nieuznani Agenci, gdzie żeby się raz jeden do tronu przybliżyć mogli, najgorliwszy nasz przyjaciel Lafayette wyjść" musiał nie tylko z granic zwykłego umiarkowania ale z karbów powinnej grzeczności; gdzie Reprezentanci

narodu w obec najżywszych uczuciu ludu, biorącego do serca każdą naszą pomyślność i każdą niedolę, po siedmiomiesięcznych patetycznych rozprawach, ledwie się na to oświadczenie zdobyli, że Izba Deputowanych upatrzyła w czułych wyrazach Króla drogie dla siebie przekonanie, iż Narodowość polska nie zginie; a jeszcze dwa dni przedysputowano czy wyraz assurance czy certitude położyć (a). — Co mogli nakoniec tam, gdzie najpopularniejszy z Dziennikopisów, otrząśniony zaledwie z kurzawy redaktorskiej National, mąż stanu Minister, świat publicznie oświadczył że „Polska nie mając gruntowych granic, musiała zostawać pod wpływem Rossyi; a że Rossya Turkom Mołdawję i Wołoszczyznę, a tem samem ujście Dunaju odebrać chciała, Fryderyk W. dowodził że rozbiór Polski będzie nierównie użyteczniejszym dla bezpieczeństwa zachodniej Europy. Interes zatem, jaki Polska obudza, jest interesem uczucia, a nie polityki. —

Ostatnia Nota podana P. Sebastianiemu jest niejako treścią usiłowań Agentów naszych w Paryżu i dla tego ją powtórzyć widzę potrzebę:

„Panie Ministrze,

„Po sześciu miesiącach trudów, prac i daremnych zabiegów, widzę się dzisiaj na tym samym punkcie, na jakim znaleźliśmy się po przybyciu naszem do Paryża; widząc położenie naszej Ojczyzny krytyczniejsze, jak kiedyżkolwiek, działając niemniej w interesie Świętej Sprawy której służymy, jak stosując się do rozkazów naszego Rządu i dla osłonienia naszej własnej odpowiedzialności, mamy zaszczyt przedstawić wykaz treściwy tego wszystkiego, czegośmy od Gabinetu francuskiego żądali, jakotéż

(a) Z równym użytkiem za naszych swarliwych czasów, Marcin Czechowicz z Jezuitą Rauben, spowiednikiem Zygmunta III, o słowo Petra przez trzy dni dysputował w Lublinie. —

436

sposobu w iaki nam odpowiedzieć za rzecz właściwą osą-
dził. – Ten wykaz prawdziwy i szczery przyłoży się do prze-
konania, że z naszey strony nie oszczędzono ani przełożeń
ani próśb, ani nalegań i że nie nas winić o to przyjdzie-
iciel, pomimo wypadków Lipcowych i Dobrodzieystw, ia-
kie też wypadki Swiatu przynieść były powinny, pomimo
cudów walecznosci polskiey, pomimo wszystkich usiłowań
i wszystkich ofiar swoich, Polska zalana krwią obroń-
ców swoich, wymykaiąc się Europie i Wolności dla których
tak łatwym zostać mogła nabytkiem, wpada na nowo
pod iarzmo Samodzierży. –

„ Zaledwie Polska porwała się do broni, dla odzyska-
nia swoiey niepodległości narodowey, pospieszyła żądać
pomocy od Francyi. – Wsparcie to mogło się objawić:

„ 1mo przez pośrednictwo;

„ 2° przez neutralność potęg sąsiednich Polsce;

„ 3° przez iawne działanie;

„ 4° przez uboczne pomoce. –

„ Wolicki żądał tych rozmaitych sposobów wsparcia;
żądalismy ich równie. –

„ Niedyśmy przybyli, Ministeryum otrzymało urzędo-
wną wiadomość, przez Berlin, że Warszawa kapitulowała
po bitwie Grochowskiey i sprawa polska zdawała się zu-
pełnie zgubioną. – Gabinet odmówił więc wszelkiego rodzaiu
wsparcia, obiecał tylko przyiazne swoie wdanie, celem ukoie-
nia zemsty i gniewu zwycięzcy. – Szczęściem wiadomość ta
była fałszywą. –

„ Ponowilismy tedy wszystkie nasze poprzednicze
żądania. – Po każdem zwycięstwie, po każdey nad Rossya-
nami odniesioney korzyści, odzywalismy się znowu, spodzie-
waiąc się zawsze, że samo trwanie tak nierowney walki
wymoże na Gabinecie francuzkim żądań uczynienie

iednemu z naszych przełożeń.....

„..... Silni naszem ponawianem naleganiem, a nawet doznanemi odmowami, zawsze przeświadczeni że zbawienie Polski iest w interesie Francyi, widziemy się zniewoleni zrobić ostatnie usiłowanie, może niestety! iuż za późne, ale które nam nasze podyktowało sumienie choćby też dla tego, abyśmy się przed naszym Rządem, przed naszym Narodem i przed potomnością usprawiedliwić mogli.—

„ Mamy tedy zaszczyt zapytać się Gabinetu francuzkiego, iaką pomoc sprawie polskiey ostatecznie udzielić zamierza i kiedy ta pomoc udzieloną bydź może.—

„ Pochlebiamy sobie, że wkrótce przychylną odbierzemy odpowiedź: Czas nagli: chodzi tu równie o interes Francyi, iak o zbawienie Polski.—Odmówienie będzie w mniemaniu naszem oświadczeniem zupełnego opuszczenia.—Bylibyśmy zmuszeni uważać wtedy mandat nasz za skończony i pozostałoby nam szukać naszego własnego usprawiedliwienia w podiętych przez nas usiłowaniach."—

Plater i Kniaziewicz podpisali tę notę 23go Września.—W kilkanaście dni późniey ponowiły się na granicy Pruskiey Radzyńskie sceny: Jenerał Rybiński podpisywał swóy manifest, przed złożeniem broni, której żołnierz iuż nie zakopywał, ale ią z rozpaczy łamał; iak gdyby wolno było wodzowi Polaków inny układać manifest nad ten, który Poniatowski wyrzekł, kiedy się w Elsterę rzucił; iak gdyby żołnierz polski, póki ma ieden ładunek prochu w ładownicy swoiey i nieutraconą szablę w ręku mógł zrozumieć" inny manifest ~~ten~~ nad ten, który na piersiach wroga krwią iego wypisywać przywykł.—

Skończył się mandat Platera, ale nie skończyła

43/8

się jego obywatelska powinność nie zamknęła liczba prac poświęconych Ojczyznie. — Samodzierżca rozpoczął na nowo, z całą zaciętością, systematyczne wypolszczenie narodu: pomagali mu to skrycie, to jawnie a zawsze gorliwie współzaborcy Polski, gotując nam na każdą rocznicę naszych świąt narodowych krwawe wiązanie nowych gwałtów, rozbojów i mordów. — Ze wszystkich okolic Polski ciągnęło sieroctwo i kalectwo do gościnnej Francyi. — Plater ujrzał dawnych towarzyszów, dawnych podwładnych: wszystkich jedno wielkie porównało nieszczęście: z nimi wszystkie troski wszystkie niedole wszystkie nadzieje swoje podzielił; z nimi dalej dla Polski pracować nie przestał. — Dom jego acz zubożały nie zamknął się przyjaźni, ludzkości: przedstawiał zawsze ten sam obraz miłości, pokoju i zgody, cnót rodzinnych z polskim obyczajem spojonych: widziano w nim nieraz po dwoje i troje sierot, którym choroba lub niespodziana przygoda macierzyńską wydarła opiekę; a gość trawiony tęsknotą do kraju z równą zawsze uprzejmością przyjęty, w miłym tym obrazie słodką dla siebie wyczerpywał pociechę i z lżejszym sercem odchodził. —

Plater, nieskrępowany służbą publiczną, oddał się cały naukowym zajęciom: przeglądał biblioteki, archiwa; wypisywał, zbierał, porządkował, oceniał i niezmierny zapas materyałów do rzeczy polskich przygotował: rozpoczęte dawniej prace uzupełniał, nowe czynnie popierał; fałsze obce językiem, w jakim wyrażone były, prostował i zbijał. Samo zdanie sprawy Towarzystwa z 1843 r. obejmuje przeszło 80 tytułów

prac Administracyynych, statystycznych, historycznych, polemicznych: wszystkie te prace, prócz tych które do obcych Dzienników przeznaczone były, pozostały w rękopiśmie. — Przydaymy do tego niezliczoną liczbę wypisów, notat, sprawozdań i obszerną korrespondencyą; a przejęci podziwieniem i szacunkiem, przyznamy że Pater miał prawo, do młodszych ziomków, z Augustynem Thierrym powtórzyć: — „Jeżeli interes umiejętności policzony iest w sumie „interesów każdego Narodu, dałem kraiowi mo„iemu wszystko, co tylko daie mu żołnierz pokaleczony „na polu bitew. — Jakiekolwiek będzie przeznaczenie „prac moich, przykład ten, mam nadzieię, nie będzie stra„conym. — Chciałbym aby posłużył do walki z upadnie„niem moralnem; aby mógł zwrócić na prostą drogę nie„które z tych zenerwowanych umysłów, utyskuiących na „brak wiary w siebie, niewiedzących iak się użyć i „szukaiących wszędzie, nieznayduiąc go nigdzie, przed„miotu czci i poświęcenia". — Pracuiąc ciągle bez wytchnienia, miał prawo, powtarzam, złożyć to świadectwo, które w ustach iego podeyrzanem być nie mogło. — Z nauką przeszedł dni nieszczęścia, nie czuiąc ich ciężaru, z nauką sam sobie zacność swoią utworzył i wiek swóy szlachetnie przeżył. —

W Waszem gronie, Szanowni Rodacy, składał on plony swoich poszukiwań, swoich rozmyślań: w Waszem gronie powziął on wielki i śmiały zamiar opisania dawnéy Polski w granicach, iakie ią w 1772 r. przed pierwszym rozbiorem, od państw sąsiednich oddzielały, a to w nayrozleglejszem i nayzupełnieyszem ieograficzney umiejętności pojęciu. — Dodany miał być do dzieła Atlas, zawieraiący mappę ogólną Królestwa i mappy woiewódzkie, tudzież opis

Piat

Kraiów — przed 1772 r. należących do Polski. — Praca, iak pożądana i nagląca, tak niezmierna i trudna, zwłaszcza względem Kraiu, którego tylokrotnie rozszarpywane części tak często oblicze swoie zmieniały, przez tyle różnych Rządów, Administracyi i trybów zagospodarowania przeszły; Kraiu, w którym od wieku prawie nic się ustalić, nic rozwinąć nie mogło; w którym każdy nowy przywłaszczyciel dawnieysze urządzenia z gruntu przewracał, z równą zaciekłością każde wspomnienie pierwiastkowego bytu wygładzał, czego poprzednik nie dostrzegł, to on dorabował, wszystkie dokumenta wykradał lub niszczył, wszystko aż do nazwiska nie tylko celnieyszych miast i osad, ale i naylichszey wioski przekręcił i zmienił; o którym nakoniec piszący własni niedostateczną, częstkową lub przerwaną zostawili pracę, obcy, pod wpływem nieprzyiaznym, iedni z rozmyślną niedbałością prawdy szukali, drudzy z występną dzikością i złą wiarą znane lub wykryte prawdy fałszowali: ztąd źródła iedne mało zasilaiące, drugie zatrute; z iednych mało co wyczerpać, do drugich z niesłychaną ostrożnością i bystrą przenikliwością przystępować należy. — Od czasu, iak upadek Kraiu wytrącił pióro Wyrwiczowi żaden powszechny Jeograf, iak go dziś pojmuiemy, nie zjawił się w Polsce. — Szacowne prace Politowskiego, Marcinkiewicza, Malinowskiego, Balinskiego, Gawareckiego, Balickiego i innych maią na względzie tę lub ową część Polski, często iednego tylko Woiewództwa, iednego Miasta dotyczą; — Głębsze i rozleglejsze poszukiwania Czackiego, Staszyca, Surowieckiego, Gołembiowskiego, Święckiego rozwinęły tylko pewne gałęzie Jeograficzney Umieiętności, i więcey dawnieysze iak świeższe pokłady Oyczystego Gruntu zbadały. Uogólnił się więcey Stanisław Plater, brat Ludwika, w _Jeografii Wschodniey części Europy_, naydokładnieyszy pod

względem oszacowania ludności. — Godne są wspomnienia
w tem miejscu Statystyczne Stowarzyńskiego próby. —
Ale wszystkie te dotychczasowe prace iedynie w skład materya-
łów ~~[illegible]~~ do powszechney Jeografii Polski wejść mogą. — Nay=
celnieysi z pośród obcych Jeografów Malte-Brun i Balbi
pełni są błędów co do Polski. Malte-Brun równie skromny
iak uczony, uważał swoie dzieło iako ramy, do których
zapełnienia uczonych Polaków wzywał: osadzili w nie
iak mogli i swoie i innych szkice Podczaszyński i Chodźko,
uprzedzaiąc Czytelnika, aby więcey na tło, iak na rysy
baczył. — Zarozumialszy Balbi do błędów przyznawać
się nie zwykł. — Rychter do Polski nie doszedł. — Sławny
Erudyt Skaliger mawiał, że trudno iest wszystko przeczytać
i wszystko spamiętać. — Cóż dopiero nie dzisiay, gdzie
wszystkie umieiętności tak dalece postąpiły, że nayszczu=
pleysza naukowa praca wielkiego oczytania wymaga, zwła=
szcza w umieiętności która z dnia na dzień nowe przerwy
zapełniać, nabyte wiadomości prostować i dla nieskończoney
liczby mnożących się ciągle szczegółów, choć wszystkie znać
powinna, wszystkie ogółować musi; która nie zasilaiąc
się w niczem z wyobraźni, wszystko do liczebney wartości
i matematycznego doprowadza pewnika, a którą podey=
muiąc, tyle niemal czasu na wyszukanie dokumentów,
ile na ich odczytanie, porównanie, ocenienie i zogółowanie
wyłożyć trzeba. — Znał dobrze te wszystkie trudności Plater,
znał przeszkody wypływaiące ~~[illegible]~~ tak z niedostateczności
ogłoszonych iuż materyałów, iak ze szczególnego i niekorzy-
stnego położenia piszących, ale się iednemi i drugiemi
nie zraził; biorąc miarę z własney wytrwałości i czynności,
zawiązał Wydział Statystyczny, powołał do niego wszystkich
chętnych rodaków z tułactwa, porozumiał się z uczonymi
w kraiu, zakreślił plan dzieła, pracę województwami

44

rozdzielił; ale sam tylko część przypadającą na niego w zupełności wykonał i że zwykłą sobie skromnością osobistą zasługę na cały Wydział rozciągnął, oświadczając że obficiey i rychley zebrane materyały dały pierwszeństwo Opisowi Województwa Poznańskiego, według którego Opisy innych Województw dokonane być miały, a to dla nadania całemu dziełu iednostayney systematyczności. — Nie chodziło mu bowiem jak sam wyraża, o dogodzenie miłości własney, o próżność autorską, lecz o cel ważny utworzenia Dzieła, Polski i nas rodaków godnego. — Opis Województwa Poznańskiego, dwukrotnie wydany, stanowi iedną z nayważnieyszych zasług naukowych Platera; a wygotowane Obrazy Województwa odpowiadaią naylepiey nowey Definicyi Statystyki, która, według Karola Dupin, iest umieiętnością rzeczy daiących się liczebnie wyrazić. — Równo z oddaleniem się Platera z Paryża ustały prace Statystycznego Wydziału, i prawda ~~wyrzec~~ każe wyrzec, że niezapełnienie zamiarów iego co do Jeografii polskiey, podobnie iak niedokonanie zamierzoney przez Towarzystwo Przyiaciół Nauk w Warszawie, Historyi polskiey, nastąpiło nie tyle dla braku osobistych zdolności i przeszkód mieyscowych, iak dla braku tych właśnie przymiotów, które Plater posiadał. —

Stargany na siłach, troskliwy o los dorosłych dzieci, korzystał z pozwolenia otrzymanego za staraniem brata u Dworu Pruskiego w 1842 r. i osiadł w Xięstwie Poznańskiem, pod Szremem, w dworze z pożyczonych funduszów przez przyiaciół nabytym. Nie znalazł tu spoczynku i szczęścia, których się spodziewał. — Bentham w Deontologii swoiey powiada, że wszystkie „sprawy czystey dobroczynności są dla człowieka

„ ~~[illegible]~~ rzeczywistemi skład-
kami, wnoszonemi przez niego do wspólnego wszystkim
„ funduszu, niejako do kassy Oszczędności Społecznego
„ Szczęścia: Summa tych składek stanowi kapitał, od
„ którego *procent* na nie bądź opłacany przez bliźnich
„ w przysługach rozmaitego rodzaju, bądź dodatnich, bądź
„ też ujemnych." — Jak ten procent Platerowi wypła-
cony został, dowodzą wyrazy listu, pisanego na kilka
tygodni przed zgonem: „ Kłopoty i bieda osobista, połą=
czone z niedolą ogólną do reszty mnie zgnębią i bezsilą:
żyję od dnia do dnia, bez żadnego na przyszłość widoku...
Cóż robić! — Niech się dzieje Wola Boża..." — „ Jestem
dziś nie tylko bez funduszu, ale bez widoku na przy=
szłość" — powiada indziey. — Piastując wysokie w kra=
ju urzędy, nie zbogacił się na nich: umarł nie ustaliw-
szy losu dzieci, inney im prócz prac i zasług swoich
nie zostawiając spuścizny. — Oddalony od nas, nie prze=
stawał myśleć i pracować dla Wydziału, który nigdy za rozwią-
zany uważać nie chciał; dla Towarzystwa którego dobrem
szczerze był zajęty. — Wszystkie jego listy tchną prawdziwie
Chrześciańską rezygnacyą, tęsknotą do swoich towarzyskich
nawyknień, serdeczną życzliwością ku swoim dawnym
Kollegom. — „ Nigdy, pisze w jednym liście, dziękując za
utrzymanie go przy tytule Vice-Prezesa, nigdy świętych
„ obowiązków moich dla Kraju, dla sprawy jego, dla Emigra=
„ cyi i dla Towarzystwa nie zapomnę, i niezachwianą dla
„ nich wierność *usque ad finem* wytrwale dochowam." —
Niebawem śmierć wydarła mu największe dobro, najlepsze=
go przyjaciela, nieodstępną i cnotliwą towarzyszkę, ~~[illegible]~~ z któ-
rą trzy części niemal życia swego przebył; prawdziwą, według
Kochanowskiego *mężowskiey głowy Koronę*. — Nowe, okropne
klęski spadły na Polskę i wszystkie się rozraniły blizny.—

Patrzał osierocony starzec na niepostanowione dzieci swoie, patrzał na publiczną żałobę; widział zatłoczone więzienia, rosnące prześladowania i gwałty; słyszał przerażające opisy dokonaney rzezi nowey, nieznaney w dziejach rządowey [illegible]. — Stał na ziemi rodzinney Lackiego plemienia, gdzie się naypierwey Orły nam zagnieździły, zkąd potem na świat szeroki chwałę i potęgę Lacką rozniosły; spoglądał w oyczyste niebo; ale te pociechy nie podołały zbolałemu sercu; a iako od Boga wszystkie sprawy życia swoiego poczynał, tak Bogu ostatnie iego chwile i krzyż boleści swoiey ofiaruiąc, w dniu 6 Października b. r. długie i pracowite dni swoie skończył. —

Plater, przy wątłey fizyczney organizacyi, późnych lat dożył; skutkiem umiarkowanego i czynnego życia do ostatniey iego chwili czerstwość umysłu dochował; a nadzwyczayna ruchawość oddalała wszelki domysł rychłey zgrzybiałości. — Nie odznaczał się ani okazałością postawy, ani regularnością i pięknością rysów: wzrost zaledwie mierny, skład szczupły, twarz zapadła i ściągła, cera chorowita, ~~wargi grube, nos krótki, oczy wielkie bez blasku~~; ale głęboki wyraz łagodności i słodyczy uszlachetniał te rysy, nadaiąc im ten wdzięk uymuiący, niezawisły od piękności, a często nad samą piękność potężnieyszy; a stateczna pogoda na licach iego rozlana, mogła być tylko spokoynego sumienia odbiciem. —

Długo, bardzo długo Towarzystwo nasze czuć będzie nieobecność Platera: nikt nad niego, ani mu gorliwiey służyć, ani o byt iego troskliwszym być nie może. — Żyiąc w poufnem gronie przyiaciół, miał liczne związki i rozległe stosunki. W tych, którzy go bliżey znali, zostawił żal głęboki i trwały: chlubne wspomnienie ~~Ktor~~ całego polskiego tułactwa iest naypięknieyszym wieńcem człowieka, który nigdy przed innych nie wybiegał i wartością swoią nad słabość innych osłaniał. — Rozmowa iego była wesoła i żywa, a grunt

iey zawsze poważny: obserwator iasnowidzący, posiadał ów
dowcip na zawołaniu i że tak powiem podręczny: szyderstwo
iego było szyderstwem bawiącego się rozsądku nie szyderstwem
wszczącey się miłości własney; wytykało chętnie każdą ~~[illegible]~~ śmie=
szność, ale nie zaczepiło nigdy prawdy ani cnoty. — W pożyciu
swoiem słodki, łagodny, bez uprzedzeń, bez niechęci, nie pozna=
wał polityczney zemsty: w obeyściu przyzwoity, godność swoią
czuć dawał, ale się nią nie przechwalał. — Rozsądek iego pewny
odpychał złudzenia, równie iak przesądy. — W missyach które
spełniał dał poznać bystrość i prawość swoiego sądu: ostro=
żny baczny, umiał traktować z ludźmi i podobać się im wtedy
nawet, kiedy im nie ustępował. — Zbyt oświecony, zbyt szla=
chetny, aby liberalnym być nie miał, z charakteru swego był
optymistą; ale optymizm iego nie był systematyczny, wyro=
zumowany i zimny, uważaiący człowieka iako cyfrę podcią=
gnioną pod ogólne zrównanie, ubliżaiący samemu Bóstwu,
odbieraiąc mu dobroć i ten wzgląd miłosierny na każdego z nas,
iakkolwiek z nas każdy i słabym i małym być może; byłto
raczey optymizm serca — owa życzliwa skłonność upatrywania
we wszystkiem dobrey strony, owo chrześciańskie miłosierdzie,
utrzymuiące się w niewiadomości złego, a ieżli złe dostrzeże,
wymówić go rade i przebaczyć skłonne. — Przyiaciel postępu
przyymował nowość nie za obowiązuiące prawo, ale iako
zwiastunkę myśli, maiącey się rozwinąć dopiero: wiara iego
w przyszłość nie osłabiała w nim czci dla tego co przeszło;
odpychał ów smak samolubny i wstrętny, poddaiący ezoty=
czne dowcipy pod taryffę literackiey komory, a dopuszczaiąc
iak nayrozleglejszy zawód umysłowi ludzkiemu, nie chciał
aby przełamywał odwieczney zapory moralności i rozsądku. —
Znał że popularność iest siłą moralną każdego politycznego
ciała; nie popularność namiętności, którey ciągle dogadzać,
którą głaskać trzeba, popularność trybunów lub tchurzów;

ale popularność publicznego rozsądku, równie godziwych prze-
dów i widoków zachowawczych jak uczuć chwalebnych w na=
rodzie: ta popularność jest siłą, tamta niemocą.—

Pisał wiele i łatwo, z miłą i strojną prostotą, ukazuią-
cą zawsze grunt doskonały klassycznego wychowania, wielką
znaiomość swoiego języka, wstręt od wszelkiey przesady i od
pedantyzmu, sąd zdrowy, takt wytworny, we wszystkiem do=
kładność i silne prawdy uczucie.— Krytyka iego była pewna:
nadętość i gminność kładł na równi ze śmiesznością, a
śmieszność każdą wyszydzał grzecznym dowcipem, który
nie oszczędzał nikogo, acz nikogo do krwi nie ranił.—

Próżno chciałbym zebrać i własne wspomnienia
i podania życzliwości drugich na dopełnienie słabo nakre-
ślonego obrazu.— Wyrazy, służące całemu światu, wyrażaią
niedokładnie to co iest ściśle osobistem, i tak się rzecz ma=
co do charakteru i dowcipu, jak co do rysów twarzy: nie poda=
bna ich dokładnie wyobrazić słowami: są ludzie których
znać nie można, ieśli się ich nie widziało.— A choćbym
też powiedział o Platerze wszystko, co powiedzieć nale=
żało, choćbym powtórzył, że to był mąż gruntownego umy=
słu, obszernych wiadomości, wytrwałej pracowitości i
wzorowey akuratności; obywatel poczciwy i zacny, czło=
wiek którego szacunek przynosił zaszczyt, a którego przyiaźń
darem pożądanym była, zostanie zawsze przymiot ieden
którego dostatecznie wychwalić nie zdołam, przymiot podno=
szący w nim inne zalety, przymiot najrzadszy pomiędzy pu=
blicznymi i naukowymi ludźmi, a tym była: prawdzi=
wa skromność obok prawdziwej zasługi.—


~~464~~

Syn Kazimierza ~~Wojewody~~ Kasztel. Trockiego —

Obecny na Sejmie 1791.

W 1794 ochotnik z dwoma braćmi — odbranie ojca swego i otrzymanie wymazania go z listy proskrypcyjnéy

Adjutant Sierakowskiego w bitwach pod Słonimem, Krupczycami i pod Terespolem. Officer Kawalerii pod Maciejowicami,

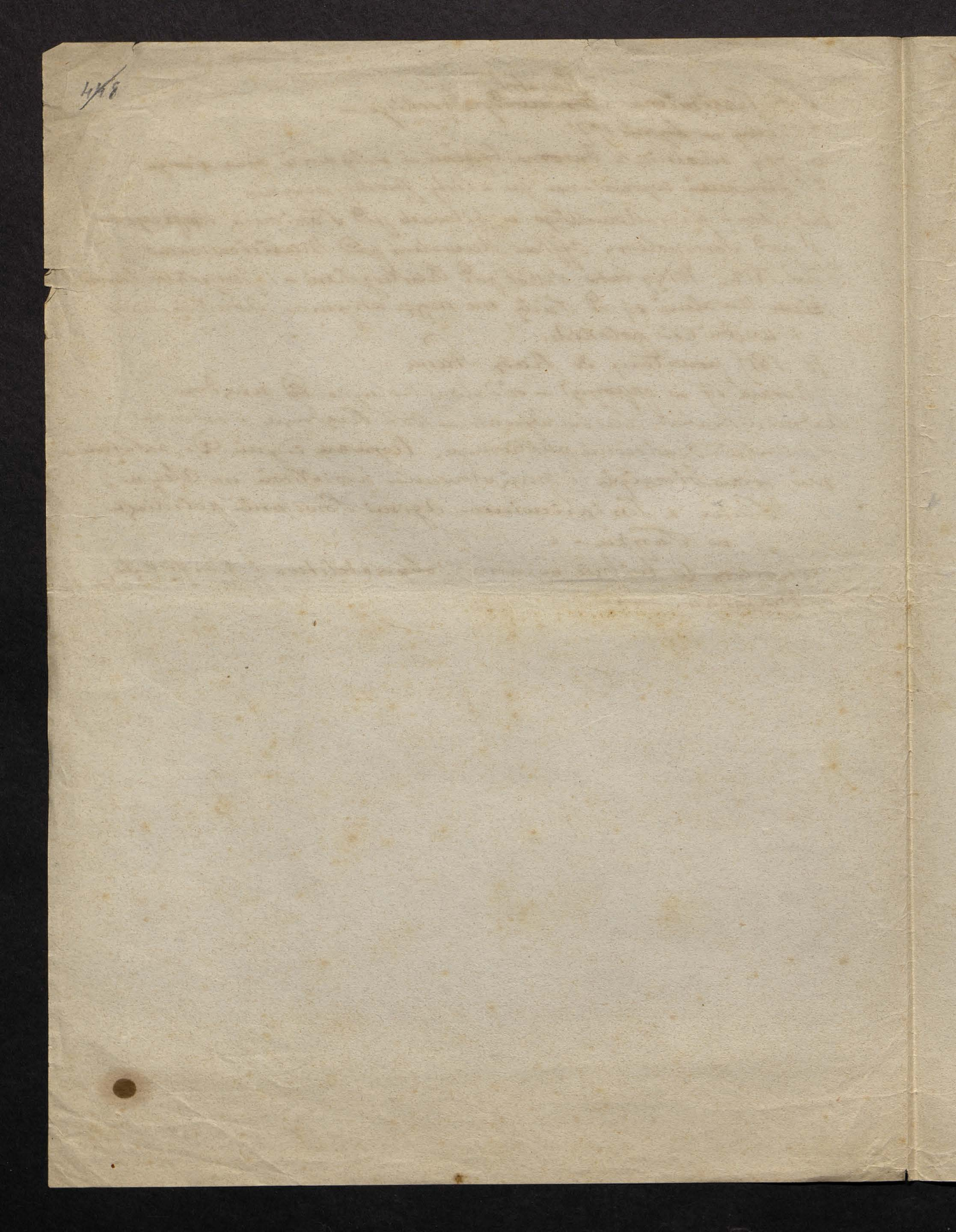
Od 1812. Wizytator Szkół pod Czartoryskim — i Inspektor lasów; ~~Dziś~~ uwalnia się od służby nie mogąc utrzymać Administracyi i urzędników polskich.

W 1815 powołany do Rady Stanu

Narażał się w oppozycyi — oddalony kolejno od urzędów Administratora Lasów, Dyrektora Dóbr Rządowych i członka Kommissyi Oświecenia publicznego. Używany czynnie do załatwienia spraw bieżących i przygotowania projektów na Sejm,

Plater z Kniaziewiczem Agenci Powstania polskiego w Paryżu.

Skazany w Wilnie na utratę obywatelstwa i konfiskatę majątku. —



418

450

Nota Kubalskiego 451 34

Notaty co do s.p. Ludwika Platera

O ile kreślącemu niniejsze wyrazy wiadomo, S.p. L.P. zajmował, ~~[illegible]~~ od lat 30tu, następujące urzędy i godności:

1. Radcy Stanu; (1815 – 1831)
2. Członka Kommissyi Rządowej Przychodów i Skarbu; (1815 – 1831)
3. Członka Kommissyi Rządowej Wyznań Religijnych i Oświecenia publicznego (1816 – 1821)
4. Członka Towarzystwa Królewsko-warszawskiego Przyjaciół Nauk (1815 – 1831)
5. Senatora Kasztelana (1829 – 1830)
6. Członka (Rządu Rewolucyjnego) ambassady Polskiej w Paryżu, Vice-prezesa Towarzystwa Literackiego i t.d.

Co do 1go w tym ~~[illegible]~~ charakterze należał do wszelkich obrad mających za przedmiot rozmaite prawa, postanowienia i Urządzenia krajowe. Tak n.p. Projekta do Statutu organicznego o Senacie, do Prawa kredytowego i t.p. były przez niego wnoszone

lub

45

lub popierane na Seymach 1818, 1820, 1825 i 1830. –

Po objęciu namiestnikostwa przez G^ta^ Zajączka (1816) ~~zost~~ jeduiut, czas niejakiś, obowiązki Rady Sekretarza Stanu.

Prócz tego przez lat 15 zajmował się ~~wykonywał~~ ~~z~~ i czynnościami Inspektora Biblioteki przy Radzie Stanu.

<u>Co do 2°</u> Tu należy Jego urządzenie

<u>a</u> jako Dyrektora Dóbr i lasów Narodowych,

<u>b</u> – – – Kontrolli i dochodów

<u>c</u> – – – wydziału lasów Rządow statych

Pod tym ostatnim względem znacznie odznaczył się urządzeniem technicznym lasów Rządowych, organizacyą Szkoły leśnej w Warszawie, redakcyą pisma poświęconego tej gałęzi gospodarstwa p. t. <u>Sylwan</u>.

<u>Co do 3°</u> należał do organizacyi Uniwersytetu Warszawskiego, i innych Szkół w Królestwie, równie jako do urządzeń tyczących się wolności druku –

Co do 4° pełnił ... obowiązki Preze-
Działu umiejętności (Sciences)
i czytał wiele rozpraw –

Co do 5° Należał do składu Izby
Senatorskiej w czasie Seymu
z roku 1830

Co do 6° po rewolucyi Listopadowej
~~pełnił~~ pełnił obowiązki Sekretarza
Stanu gdy Chłopicki przez Seym
utrzymany został przy Dyktaturze –
Następnie udał się do Paryża gdzie
bawił do roku 1822 trudniąc
się czynnościami dyplomatyczno-
literackiemi jak to ~~wszystkim~~
wszystkim uczestnikom prac jego
bliżej wiadomo.

Uwaga. Zmarły posiadał ordery:

454

Nota Niezabitowskiego.

Rodzice   Starosta (Dyneburgski i Dangeliski

Ojciec podkanclerzy - dziad Kasztelan - matka

zdaje się że z domu Rzewuska -

~~Zamieszkanie~~ -

był daleki współzawodnictwie z Ki i Pi

Okoliczności zamiłowań

nie był w Sejmie Konstytucyjnym, przy Kościuszce

wtedy [illegible] -

Bogusławska Krzyna — za dla Stilzen wdowa

w r. 1801 -

Za powrotem z wojska - po całej Europie

przez lat kilka w r. 1806 -

W r. 1807 wydał dziełko w języku francuz

kim drukowane w petersburgu a teraz

Świecie - Inspektor 8 Guberni Lasów

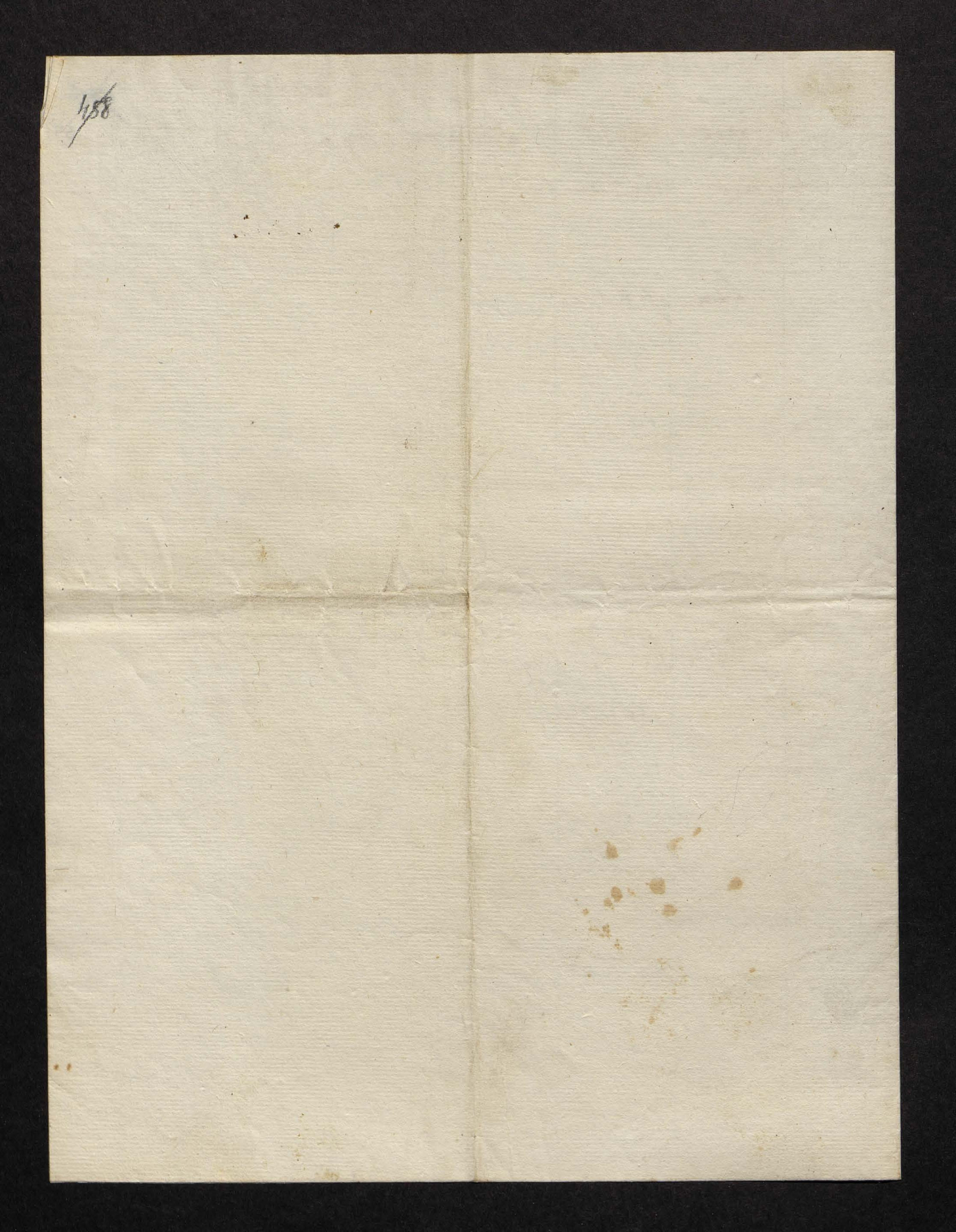
na Litwie - zamieszkanie w petersburgu

Uwolnienie od Insp. Lasów. -

w r. 1810 w zacisze domowe schronił się w

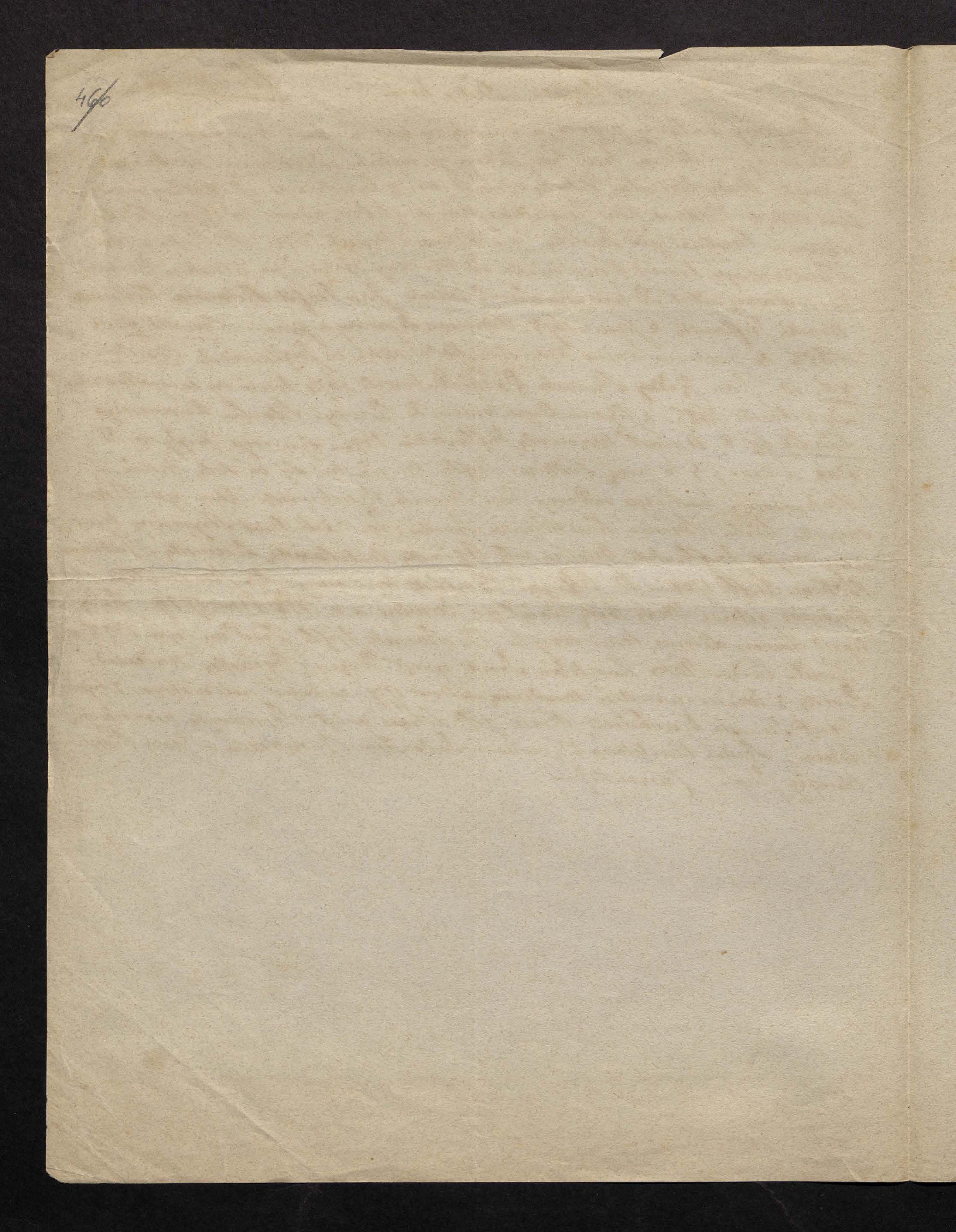
[illegible] do 1812 —

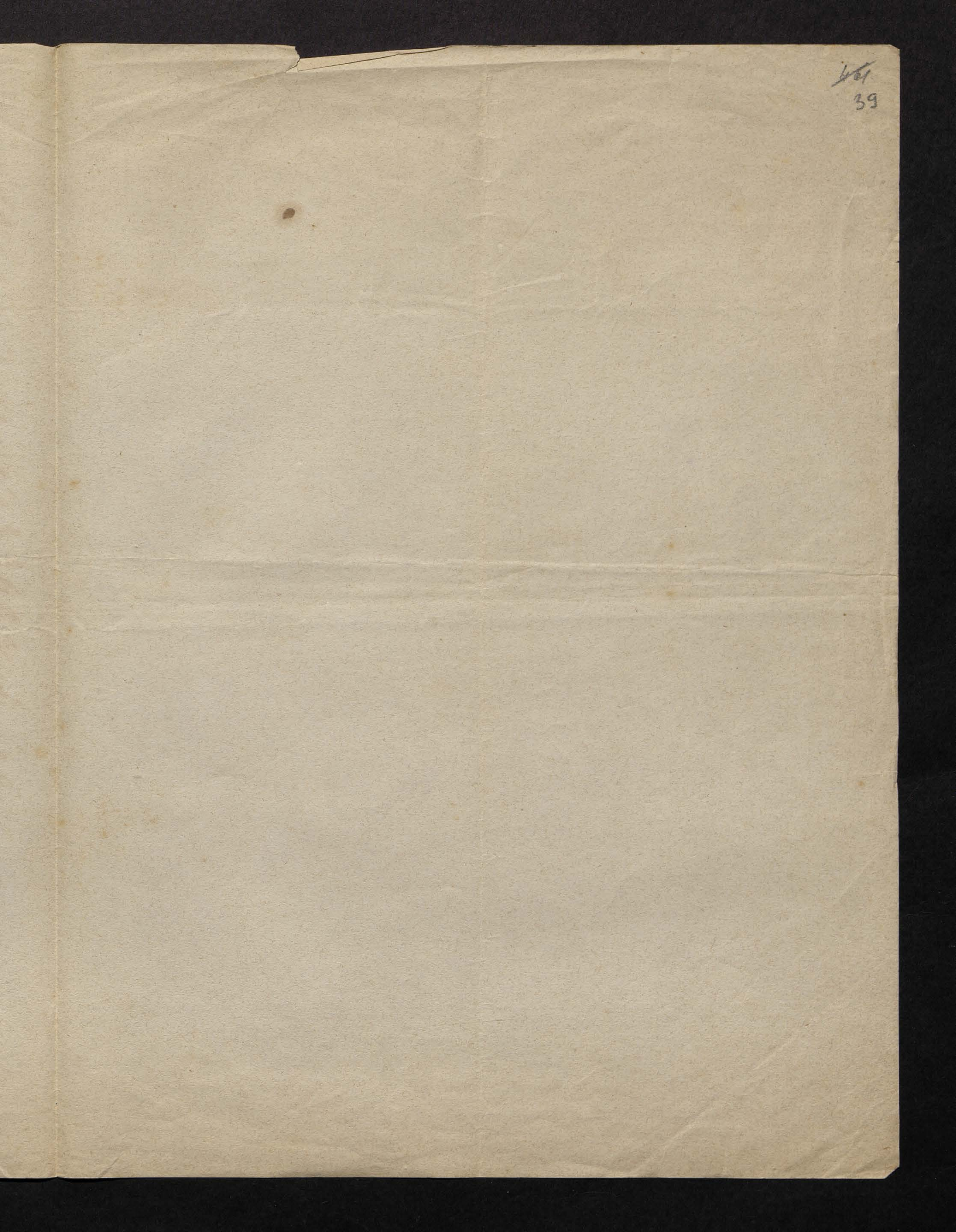
resztę w Królestwie polskim —

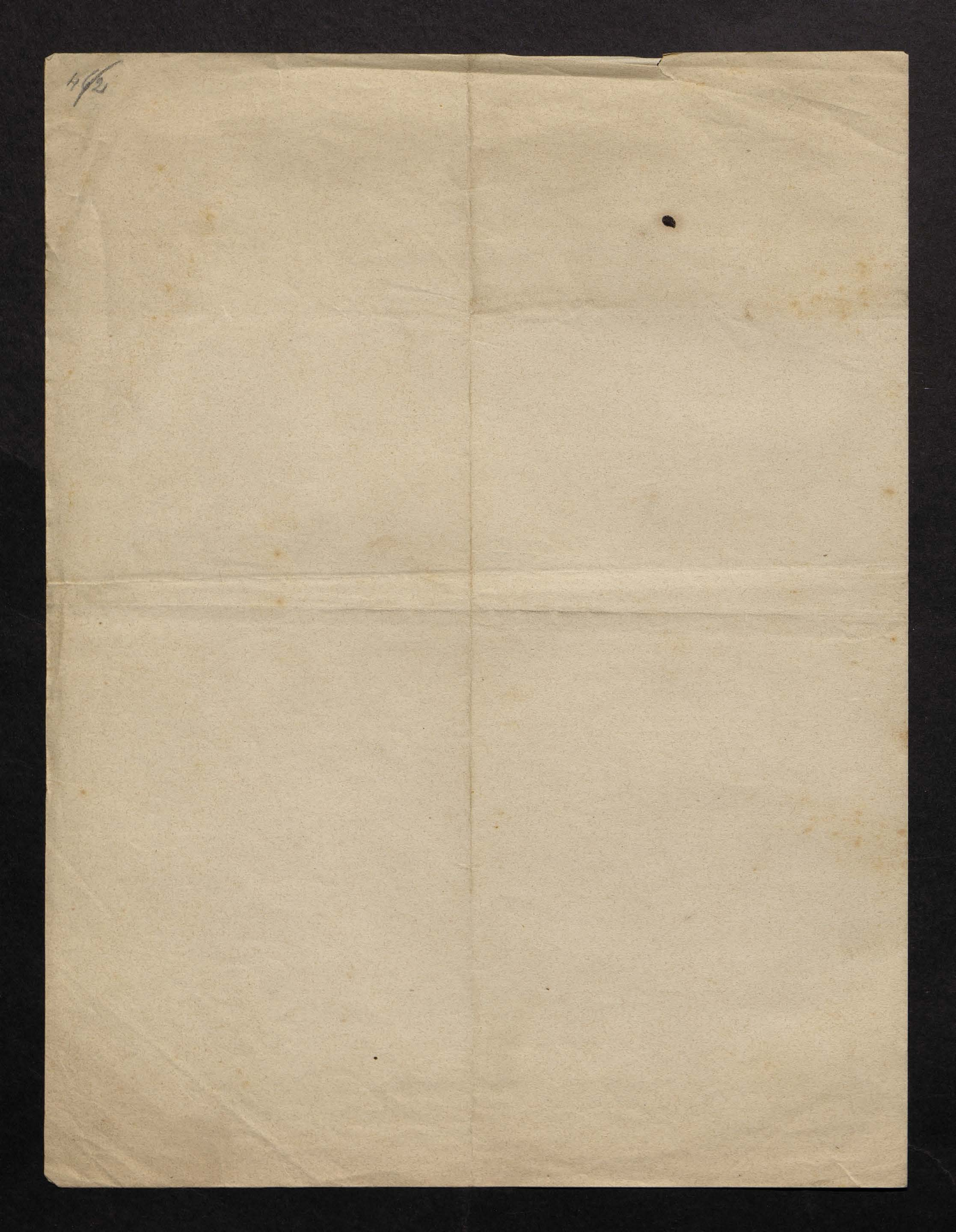

158

Plater. Plater herb. Niesiecki ~~459~~ 38

Trzy pasy na tarczy srebrnej, a czerwony na krzyż z ukosa z góry od prawego boku tarczy, na dół na lewy bok, takiem go widziałem odrysowany na dawnej pieczęci. Plater Wilhelm Sztuką odebrał zamek Dyneburski od Moskwy w r. 1577 tegoż roku w kilkaset koni Inflantczyków przyszedł na pomoc do obozu Polskiego kiego w Moskwie pod Wieliką. Jan Podkom: i Henryk 1632 — N. Plater z Woj: Smoleńskiego, bronił Smoleńska od Moskwy 1634 r. i po kilkakroć Moskwa iarzą swoię odbił od murów Smoleńskich. Jan Teofil Rotmistrz Królewski Wojski Inflancki z Sejmu 1678. Komisarz do pewnych granic. Constit. fol. 9 i 1683 do postanowienia Kościołów Katolickich w Inflanciech Constit. fol. 10 Jan Jędrzej Starosta Starodubowski 1674 tenże czy inny Starosta Dyneburski 1685 — z Sejmu Deputowany do Rewizyi Skarbu Koronnego Constit. fol. 8 Umarł Wojewodą Inflanckim 1696 — Syn jego Ferdynand 1704. a teraz gdy to piszę Podkom: Infl: Ma za sobą także Platerównę. brat jego rodzony Jan Starosta Dyneburski: żona jego Brzostowska herbu Strzemię Kasztelanka Trocka. Inszy ich brat stryjeczny temi czasy Wojski Inflancki, Miał za sobą Ogińską Stolnikównę Litewską. Fabian Podkom. Infl: 1704 — N. Officyał Kamieński temi czasy — M. Marszałek Nadwor: Litew: który laskę wziął po Zawiszy w r. 1738 Um: 1779 — Ferdynand Łowczy Litew: temi czasy — N. Starosta Infl. Poseł na Sejm 1738 r. Konst. Ludw. Plater Kasztelan Trocki pojął Augustę Ogińską Wojewod: Trocką z Wiśniowieckich urodzoną — Um: 1777. zostawił potomstwo, z tych: Józef Starosta Dyneburski; Pisarz pol: Litew: pojął Sosnowską pisarzównę litew: — Siostra Kasztelana zaślubiona z Tadeuszem Burzyńskim. — Jerzy Piotr Chorąży Infl. (Krasicki) —




39


4/2

Do Wydawców Kroniki. —

~~Wiem dla czego~~
~~Były pustki w dziurawym worku stryja mego:~~
~~Gdyby był okiem, nie palcem na rzeczy poglądał,~~
~~Tobym wszystko ia znalazłbym, com żądał.~~
~~Krasicki. —~~

Żądza pisania iest iedną z chorób moralnych dzisiayszego wieku: żyiemy w czasie tak ruchomym, wypadki tak szybko następuią po sobie, tak się zmieniaią, potrącaią i krzyżuią; interesa społeczne tak dalece ulicznej polemiki stały się przedmiotem, że każdy mniey więcey iest zarazem aktorem i widzem, i co tylko słuchem swoim zarwać, wzrokiem do(i)strzedz może, to skwapliwie zapisuie ~~[illegible]~~ iakby się lękał, ażeby nowe wrażenia ~~[illegible]~~ nie zatarły pamięci dawnych; iakby był pewny że rolę, którą w powszechnym ruchu zaiął, niebawem przez innych zastąpiona będzie. Nigdy też ludzie częściey nie przeżywali siebie i wszystkie niemal ich prace noszą na sobie cechę tey zmienności, tey doczesności. — Mieysce historii zaięły pamiętniki, literatura ograniczа się do form i trwałości pism periodycznych, teorya zbiia teoryą, wiara podkopuie wiarę: tym sposobem ludzie i rzeczy w ogólnych tylko przedstawiaią się zarysach, i potomność nie mało sobie zada pracy dla wykończenia obrazu i dla skreślenia dokładney fizyologii naszego społecznego ruchu. — Od niespodziewanego i gwałtownego rozbicia oyczystey nawy rzuceni na obce brzegi, ledwieśmy ochłonąć odetchnąć i opatrzyć się mogli, owiała nas ~~[illegible]~~ powszechna zaraza; umysł rozjątrzony przeciwnościami, ciągle miotany niepewnością losu, długą nieczynnością sprzyiały ią nadto rozwiianiu się zaraźliwych pierwiastków. — Pozbawieni możności działania na powszechność, zamknęliśmy się w indywidualności: zkąd owa nieskończona liczba biografii, portretów, pamiętników, manifestacyi, protestacyi, replik, w których zaimek osobisty ia ~~niepodzielną~~ ~~[illegible]~~ ~~rolę~~ ~~[illegible]~~ nie mało papieru i druku pochłonął. — Co większa, w pośpiechawszy się, przeyrzeliśmy nagle i nadto: obyczay przodków zdał się niedołężnym i pogardy godnym; prostoduszność i szczerota polska śmieszność obudza; ustawy oyczyste mianuiemy szpargałami, narodowe dzieie krwawą historyą gwałtów i przemocy, zaszczyty oyców ~~[illegible]~~ okupione krwią ich i dostatkiem, nazywamy ~~[illegible]~~ pomieszaniem barbarzyństwa: przedrzeźniacze Mirabów, karłowate Dantony utrzymuią, iż ta rewolucya nasza była piękna, szlachetna, kiedy nam wedle nich trzeba było rewolucyi brzydkiey, krwawey....

36/1

Dalej wiszę do dzieła — Zapomnieć o wszystkiem, wyrzec się wszystkiego, wydrzeć wszystko z korzeniem: powstanie nowa Jeruzalem, przybytek nowy, wiara nowa: na kapłanach i lewitach nie braknie; kandydatów ciżba. — Wybornie! — Mniejsza co powie naród... naród daleko, naród biedny i ciemny! ~~[illegible]~~ Nowożytni Modrzewscy, Opalińscy, Fredrowie — naprawiajcie, naprawiajcie Rzeczpospolitę! Żołnierz polski wywalczy ją orężem, obywatel wykupi ją ofiarą swojego mienia. Matki nasze wypłaczą ją u Boga łzami boleści, wy ją wykrzyczycie. — ~~Nie pomnę~~ gdzieim czytał, że niepomiarkowana żądza pisania podobna jest do rozhukanego rumaka, który bez wędzidła zrywa, bierze na kieł i jeźdźca uderza o ziemię.

Runs off, and flings his rider in the dirt.

Mniejsza jeszcze kiedy sam tylko wierzchowy jeździec na tem szkoduje; gorzej kiedy prasa drukarska zamienia się w posąg Paskina, do którego każdy przechodzień bez ~~[illegible]~~ karności paszkwil przylepiał. — Dla dogodzenia tej żądzy, w braku własnych wyrażeń rzucamy się do obcych: nie jeden, który patrząc na rzeczy własnem okiem widział je jasno i wyraźnie, patrząc na nie dzisiaj przez szkło stronnictwa, do którego się przywiązał, ~~[illegible]~~ widzi je przekształcone i zmienne; ~~jak ów [illegible] oszukany dziedzic filozofer w Krasickim. — Naród żyjący w teorjach politycznych, wyrzekł jeden z wymownych reprezentantów francuskich, będzie się [illegible] dysputy, albo w krwawych terroryzmu objęciach. [illegible] choroba smowidła politycznych [illegible]~~ i zawiedziony czytelnik nieraz z oszukanym dziedzicem filozofem w Krasickim, powtórzyć może:

~~Runs off~~

Wiem dla czego
Były paski w dziurawym worku stryja mego;
Gdyby był okiem nie szkłem na rzeczy poglądał
Torby wziął, i ja znalazłbym com żądał. —

Im więcej mnoży się zacięta liczba pism namiętnych i stronnych, tem silniej dawała się czuć potrzeba pisma, któreby łączyło rozsądek polityczny z szlachetniejszem umiarkowaniem i ~~[illegible]~~ przyświecało ~~[illegible]~~ godnością. — Zuchwałość i rodomontada nie przystoją niepewności; gospodarzyć w domu nie posiadając go jeszcze ~~[illegible]~~ jest to jak Nektanabo egipski chcieć zbudować wieżę, któraby ani się wspierała na ziemi, ani ~~[illegible]~~ nie sięgała nieba; a calida et audacia consilia jak je Liwjusz zowie, twarde są w wykonaniu i smutne w wypadku. — Ustalający się codziennie byt naszego pisma, przez rosnącą liczbę nabywców, najlepszym jest dowodem ~~[illegible]~~ tej potrzebie, której mówiłem zadość czynić. — Wracając w stolicy, ~~[illegible]~~ w której centralizuje się

nie tylko interessa obszerney Monarchii, ale i interessa ~~polit~~ całego ucywilizowanego świata, nie zbędzie wam zapewne na przedmiotach do pisania; jeżeli atoli zasługą na waszą uwagę myśli które w głowie żyjącego na ustroni tułacza wysnuć się mogą; jeżeli zgodzą się z przekonaniem Waszem i celem ~~pis~~ Waszego pisma spostrzeżenia które z ustroni swojey w rzeczach oyczystych zrobić podołą, mam nadzieję że im nie odmówicie ~~[illegible]~~ przystępu, choćby też przez wzgląd na panującą dzisiay zarazę piśmienniczą, którey symptomata i nam parafianinom czuć się iuż dawaią. —

Staropolski.

366

A gdy te chmury co świat nasz zaciemia
~~Rozpędzi~~ Opatrzna rozpędzi siła
Zbierzcie me prochy, boby obca ziemia
Zbyt kościom moim ciężyła
Łaska Maryi niech Was uchowa
Oyczyzno moia, Polsko bądź zdrowa

Może mi słońce Oyców nie zaświeci
W tułactwie zakończę życie:
Przeszły dni moie — lecz wy się o dzieci
Krzywdy oyczysty pomścicie
Łaska Maryi i. t. d.

Tam gdzie na ciemnem tle chmurnego nieba
Wieża kościołka bieleie:
Tam myśli nasze, gdzie naszych potrzeba.
Tam wszystkie nasze nadzieie
Łaska Maryi i. t. d.

Widzicie moie dzieci na tey bliskiey wzgórzy
Raz ieszcze chcę być szczęśliwy,
I raz ostatni smutny wzrok zanurzę
W Oyczyste lasy i niwy.
Łaska Maryi i. t. d.

Spieszmy gdy wolną zostawia nam chwilę
Zmordowana czuyność wroga,
Starszyzna w więzach, obrońcy w mogile,
Przed nami daleka droga
Łaska Maryi i. t. d. —

Jeszcze wy dzieci nie znacie tey ziemi
Którą rzucacie tak wcześnie:
Wiek wasz przeżyiecie pomiędzy obcemi,
Polskę przeyrzycie iak we śnie.
Łaska Maryi etc.

Widok ten w duszy chowaycie statecznie
Gdziekolwiek zaydziecie wszędzie
Kray ten odzyskać, iemu służyć wiecznie
To wiarą naszą niech będzie
Łaska

Obyczay zwyczaie świata i dostatki
Niechay was uśpiać nie łudzą
Polska wam wszystkiem, do niey iak do Matki
Zwróćcie myśl i możność całą
Łaska i

Literaci nowożytni
Balzac.

Balzak iest iednym z pisarzy naywięcey godnych uwagi w obecney literaturze francuzkiey, równie dla swoich przymiotów iak dla swoich błędów. Życie iego ma coś w sobie szczególnego i wyłącznie oryginalnego. — Wiele iuż lat upłynęło, iak ten dowcip płodny gromadził z niesłychanym zbytkiem dzieła skazane na wieczną niepamięć. Ktokolwiekby w nim zdołał utworzyć coś porządnego, musiał się wprzódy pozbyć nadmiaru soków żywotnych i sam się niejako oczyścić. Jeżeli nas pamięć nasza nie zawodzi Balzak ogłosił pod przybranem nazwiskiem te niekształtne niedopłody (avorton), te nieorganiczne utwory, płody częstych poronień. —

A tak ~~tu pisarz~~ Balzak przebiegł dwa zawody pisarza; zawód pisarza wzgardzonego, i zawód pisarza znanego; czyli, mówiąc wyraźniey, złego i znakomitego pisarza.

Uwaga ta z naszey strony nie iest dorywcza ani bez celu. We wszystkich utworach tego autora znaydziesz typ ieden prawdziwy i narysowany mocno; typ człowieka który mieysca swego nie znalazł i który pasuie się sam z sobą i z innymi dopóki mieysca swego nie zaymie. Rozpoznasz w tym typie ukazanym wszechstronnie odblask głębokich wzruszeń, miotaiących umysłem malarza. Tak żeglarz, dobiiaiąc do portu, ma serce przepełnione zmiennością morza i członki złamane trudami żeglugi. —

Może też w tey okoliczności życia Balzaka upatrywać należy początek skłonności autora do chętnieyszego narysowywania złych przyrodzeń i postępu występku. Umysł ten, który z takim ~~[illegible]~~ mozołem drogę sobie torował, żywi w sobie dawną przeciwko społeczności urazę. Snadniey on iak ktokolwiek inny wierzyć może iż tysiączne wstępy do gmachu, do którego wdarł się z trudnością, zamknięte są dla silnych charakterów i wznioślejszych umysłów; mści się tedy na swóy sposób oblekaiąc wielkością i wspaniałością wszystkie antisocyalne przyrodzenia. Jednem słowem w owychto zapasach długo ~~[illegible]~~ bezowocnych, w owych usiłowaniach od których długo odbiegało powodzenie znaydziesz po większey części wytłumaczenie pychy stanowiącey grunt przyrodzenia Balzaka, pychy godney uwagi krytyka, bo ona iest głównym źródłem iego literackich ~~[illegible]~~ zalet i błędów. —

Wyznaiemy że, co do nas, chętniey znosimy pychę iak próżność. Próżność ma w sobie coś małego i zgryźliwego co razi i rani. — Trudno żyć z nią w pokoiu, iestto bowiem prawie zawsze niedowiarka która, w gruncie, nie będąc pewna własney swoiey zasługi, chce żebyś ty był o niey przekonany a nawet żebyś ią samą o niey przekonał. Ilekroć masz do czynienia z próżnością, musisz ciągle trzymać w ręku iałmużnę pochwały a ta nienasycona żebraczka ~~zg~~ zruynowałaby samo miłosierdzie. Pycha, przeciwnie, pewna iest swoiey zdolności; weszła w posiadanie swoiey zasługi, wierzy w swóy ~~[illegible]~~ geniusz. —

Snadno obejdzie się bez twoich pochwał; azali ona nie ma swoich własnych wyższych równie ceny w jej oczach? Dość jej na tem żebyś je tylko słyszał: — mówimy wyraźnie: żebyś je tylko słyszał, nie zaś: żebyś ich tylko słuchał — pycha będzie zadowolniona z ciebie. Jest ona autorem własnego swego panegiryku; ty jesteś tylko słuchaczem; a jeżeli znasz dobrze rzemiosło słuchacza; jeżeli posiadasz tajemnicę owych zrozumiałych poruszeń głowy, owych zręcznie zastosowanych zmrużeń oka i biegłych wykrzykników; jeżeli umiesz dobrze wybijać w takt pochwały, podobnie jak kawalerowie Rzymscy słuchający w cyrku muzykalnych fantazyi cesarza Nerona; pycha raczy ci niekiedy rzucić ostatni z kwiatków, których się wprzódy aż do zawrotu głowy upoiła wonią; bo pycha jak dobry książe, czeka aż się wszyscy najedzą, kiedy sama nie głodna. —

Powiedzieliśmy że Balzak ma w sobie wielki zapas pychy, ale pychy dobrej natury, jeżeli tak wysłowić się można; pychy pełnej szczerości i jawności, pychy arcy naiwnej arcy poufałej, pychy sadowiącej się na swojej podstawie bez pomocy niczyjej; pychy à la Bussi-Rabutin, pysznickiego w listach u Pani Sevigné; albo raczej à la Wiktor Hugo, księcia poetów może, ale niewątpliwie króla pysznych. Jeżeli wyznać mamy prawdę, nie śmiemy naganiać tej przywary w Balzaku, tem bardziej że pycha jego nie jest ani niewygodna, ani natrętna. Potrzebował on swojej pychy, jako wiernego towarzysza, któryby wspierał przez cały ciąg jego pierwszego literackiego zawodu. — Ona to pycha przyznawała nieznajomemu podówczas pisarzowi wieńce, których mu odmawiała publiczność: ona to pycha pocieszała go kiedy sam w sobie wchodzić musiał i od własnego uczucia swojej wyższości przychylnego żądał świadectwa.

Powie kto może że co podówczas wymówić się dało, dzisiaj wymówić się nie da; że kto został wielkim panem literatury, powinien się wyrzec intendentury własnej chwały. Uwaga ta jest bez wątpienia sprawiedliwa, ale chcąc być sprawiedliwym we wszystkiem, przydać trzeba iż pycha Balzaka po części usprawiedliwić się daje.

A naprzód, Balzak urodził się w wieku w którym skromność przestała być nieledwie zaletą, żeby zostać wadą, w wieku w którym atmosfera cała tak dalece nasycona jest uprzedzeniem i wyniosłością, że każdy niemi oddycha. Jeden wielki przykład zgubił wiek cały, pełen niesłychanych przygód i cudownych przemian. Odkąd prosty jeden pod-porucznik artyleryi wstąpił z szeregów i zasiadł na tronie, dziwny, niepojęty szał dumy wszystkie opanował umysły.

Każde pojęcie czujące się jakkolwiek na siłe, jakążkolwiek obdarzone władzą, chce zdobyć swoje Austerlitz i wznieść swoją kolumnę. Sylla widział w Cezarze więcej jak jednego Maryusza; mało kto z ludzi dzisiay nie widzi w sobie więcej jak jednego Napoleona. Każdy z nas, ilu nas jest tylko, widzi ukazujące się w odległości przeznaczenia swojego, koronę berło i poły purpurowy

szaty. Głowy encyklopedyczne przebiegaią ulice. Bóg ów niewyczerpany Stwór-ce światów, nie nastarczyłby może uposażyć wszystkich ludzi którzy sądzą się zdolnymi światem zarządzać. – Każdy, kogo tylko spotkasz, umie wszystko bo się niczego nie wyuczył i z naywiększą bezstronnością szafuie swoiemi względami dla wszystkich rodzaiów chwały, gotów odnieść zwycięztwo pod Rocroy rano, napisać Athalję przy śniadaniu, znaleść wszystkie odkrycia Newtona przed obiadem, a siadaiąc do stołu zaimprowizuie nawet, ieśli go o to prosić będziesz, całą politykę Kardynała Richelieu; tak ta boża ieśli nie skomponizuie iescze Mozarta i Haydena w wolnych swoich chwilach. –

Łatwo poiąć że, w pośród tey ogólney zarazy wszelkich miłości własnych, praktyka skromności dosyć iest trudna. Ktoś, zdziwiony wymaganiami Rzydza Maury, rzekł mu pewnego razu: „Ależ moy panie, cenisz się zbytecznie." Maury odpowiedział: „Bardzo mało kiedy sam siebie sądzę, bardzo wiele kiedy się porównywam z innymi." – Balzak słusznie mógłby podobnem tłumaczeniem pychę swoią usprawiedliwić. –

Przydaymy do tego inną plagę naszego wieku, albo raczey inną wadę naszey literatury; wadę mogącą wznioślejsze umysły przywieść do rozpaczy, albo zanurzyć ie w obłąkaniu wewnętrznego zadowolnienia, które u wszystkich prawie znakomitszych pisarzy naszych czasów spotykamy. –

~~Powiemy~~ Odkąd rzeczpospolita literacka stała się pewnym rodzaiem sukursalji giełdowey, w której tyleż się przynaymniey robi maiątków ile wziętości, zawiązało się między literatami towarzystwo wzaiemnego zabezpieczenia, kompanja kupiecka złożona ze wszystkich umysłowych mierności, biegle sprawionych w szyki przeciwko wszelkim zdolnościom zostaiącym za obrębem stowarzyszenia. Mała umysłowa własność wydała woynę wielkiey: demokracya dowcipu rozpoczęła iawne zapasy z arystokracyą dowcipu, naypierwszą ze wszystkich arystokracyi. Talent iest niejako dzieciem Montmorency, któ-rego ~~za~~ okazałe tytuły biią w oczy gminu; stan pośredni (tiers-état) rzeczypospolitey literackiey żadną miarą ~~znieść~~ ścierpieć ich nie może; a głupia zawiść, matka wszelkich rewolucyi, wrzeszczy pod oknami potęg umysłowych: „Woyna pałacom! pokóy chatom!" –

Nieroztropnie i szalenie poczyna sobie, kto pogardza głupstwem. Nie mapodobno ~~dziwny~~ nic silnieyszego nic trudnieyszego do odparcia iak głupstwo. Głupstwo nie ma głowy, ale ma tysiące rąk i nóg tysiące: iest ~~działa~~ czynne i zaborcze; zasiada na wszystkich przystępach, otwieraiąc ie swoim, a zamykaiąc ie dla tych którzy nie uznali go panem i wszechwładzcą. – Nie razeni duchwałe swoie ostrogi wraziło w plecy Gienjuszu i zapewnełło w iedney z takowych przygód Chateaubriand, rażony ~~xxxxx~~ smutnem przewidywaniem rzeczy, wykrzyknął boleśnie wstrząsaiąc głową: „Otóż w tym kraiu głupstwo staie się potęgą." –

Ale na nieszczęście, głupstwo o którem mowa, nie iest bez powabu dla pe-

tnych osób. Jestto głupstwo grzeczne i stroyne, i że tak powiem ozłocona mierność krainy literackiey: ma ono wszystkie swoie papiery w porządku i dobrze ustaloną reputacyą uczciwości swoiey: nigdy, przenigdy nie zapomniało zamieść ulicy przed swoiemi drzwiami ~~nie zani~~ i w dniach nakazanych nie zaniedbało zawiesić urzędowey lampy pod oknami. — Nigdy jeszcze nie ~~[illegible]~~ wykroczyło przeciwko prawu i uchwałom języka; przeciwko rozporządzeniom i przepisom grammatyki; nie zna żadnego natchnienia talentu, ale ~~posiada~~ zna doskonało pisownię. Pod tarczą takich przymiotów, wydało straszną woynę wszystkim wyższym zdolnościom. Co się tyczy pobudki iaka ożywiać ie może, jeśli ono nie wyiawia zawsze, ale przebąkuie niekiedy: przekonan się że ta pobudka acz nie bardzo ~~ina~~ szlachetna ~~otiawia~~ dowodzi przedziwnego zrozumienia ~~pra~~ prawideł rachunkowych. —

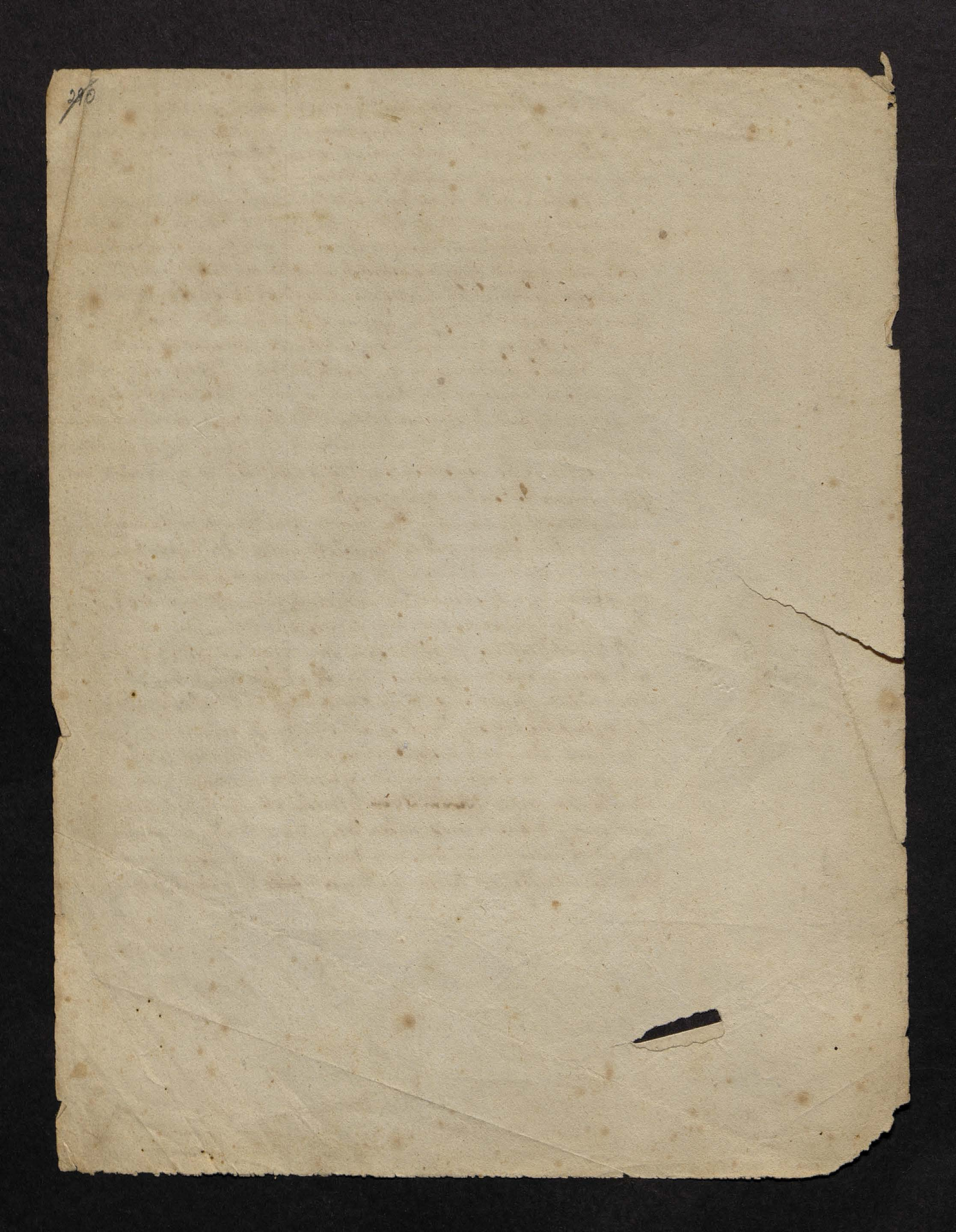
Żyiemy w wieku nieskończenie przemysłowym, w kraiu w którym się chwała eskomptuie. Jeśli mierni pisarze wiążą się razem przeciwko wyższym zdolnościom, to nie dla tego iedynie że wyższa zdolność większy ma udział w publiczney własności, ale że w budżecie literackim większą wyrażona iest cyfrą. Azaliż nie znalezli się krytycy, wyrzucaiący Balzakowi ~~zło~~ pozłoty iego salonu i blask iego obicia? — Azaliż ci ~~[illegible]~~ komornicy literatury nie spisali inwentarza iego zwierciadeł, dywanów i brązów? — Cóż powiem więcey? — Nie policzyliż między wady iego stylu i obłąkania iego myśli, iego karety, laski ozdobioney rubinem i kamerdynera? —

Ztąd to pochodzi że autorowie, czuiący prawdziwą swoią wyższość, pomiatać ią stowarzyszeniem mierności i nawykaią gardzić samą krytyką, chociażby nadużyciom iey tylko gardzić powinni. Krytyka, w ich oczach, staie się nieprzyiaciołką śmiertelną, z którą nie porozumiewać się, ale walczyć trzeba. Unikaiące iey ciosów, zamykaią się w warowniach swoiey pychy i wady ich są nieuleczone. — Balzak nie zasłużyłby może na połowę ~~zarzu~~ ostrych zarzutów iakie mu sprawiedliwa krytyka ~~[illegible]~~ zrobić może, gdyby niesłuszne i niecierpliwe pociski tak dalece go nie oburzyły, że stał się głuchym na wszelkie przełożenia, i sam wadom swoim przysądził apoteozę wobec tych, którzy nie umieli albo nie chcieli uznać szacownych przymiotów iego dowcipu. Pycha iego była mu potrzebną dla stawienia czoła złaconey natarczywości niechętnych; ale zarazem natchnęła mu tę żądzę encyklopedyczności, wykrzywiaiącey, aby tak często, iego pomysły i oszpecaiącey styl iego, wprowadzaiąc do niego nie wiem iaką frazeologią uczoną, podobną dosyć do niezgrabney i ciężkiey kopuły, gniotącey swoim ciężarem kształtne i lekkie kolumny korynckiego porządku. Ta sama pycha która go otwarowała potęgą pracy, iaką rzadko kto z piszących posiada która mu nastręczyła energią obserwacyi opieraiącą się nudom wszelkiego rodzaiu, wzbudziła w nim zarazem chęć nieustannego popisywania się wiadomościami, więcey ~~[illegible]~~ zanudzaiącemi mięszaniną swoią, iak uderzaiącemi głębokością swoią. I tak n. p. w romansie Père Goriot, ~~[illegible]~~ Balzak umieścił rozbiór lekarski

obok rozbioru filozoficznego, chciał konieczanie pokazać się iednocześnie filozofem i literatem i pochwycił, że tak powiem, na uczynku iskawkę śmiertelną, żeby w dziwacznych brzmieniach wyrazić ostatnie odgłosy rozstraiaiącey się organizacyi i przeraźliwe bełkotanie konania. —

Ta iest główna wada Balzaka. Chciałby on zawsze pochwycić razem kilka rodzaiów chwały. Drugi Pik z Mirandoli popiera, za każdym danym przedmiotem, sławne swoie zadanie: de omne re scibili. — Romanse swoie, pełne prawdziwych i żywych spostrzeżeń, chciałby zamienić w katedry; z frazesów, częstokroć tak wyrazistych, chciałby złożyć Iliadę; z bohaterów swoich, tak energicznie poiętych, przyzy na olbrzymów. — Nie trzeba by, sądzę, prosić go długo, żeby się wdał w rozmowę o woynie z Bonapartem, o geologji z Cuvierem, o podróżach z Lapeyrousem, o teologji z Bossuetem. — Dowcipowi iego nie zbywa na wzniosłości, ale na wzniosłości teatralney, będącey szczególną cechą ludzi dzisiayszego wieku, którzy więcey są aktorami iak osobami ról swoich. Poięcie iego więcey iest rozmaite iak zupełne, więcey szerokie iak wysokie; z tem wszystkiem przebiia w nim promień naiwności, należący iedynie do dowcipu wyższego rzędu. —

Łatwo teraz każdy zrozumie, dla czegośmy powiedzieli, że pycha iest główném źródłem równie wad iak zalet Balzaka: dla czegośmy powstali z takiém uniesieniem przeciwko tym, którzy zamieniaią wolność krytyki na ~~w~~ swawolę, a bezstronność iey na rachubę, zniweczyli zbawienną władzę niegdyś wywierzaną przez nią. Ludzie ci zrobili zarazem złą przysługę i krytyce i literaturze. Niezdolni sami nic utworzyć, starali się, o ile to było w ich mocy, sprowadzić poronienie i zagubę płodów rzeczywistey zdolności. Nieśmiertelne plemię Tersyta, na którego plecy zbyt rzadko spada ciężkie Ulissesa berło, żebyśmy mieli opuścić sposobność wyświecenia iego celów i zabiegów. Inną razą zastanowimy się bliżey nad talentem Balzaka: staniemy mu oko w oko, rozbierzemy iego poetykę, ocenimy go iako malarza charakterów: robiąc ~~sprawiedliwy~~ słuszny wymiar tak nagany iak pochwały, przekonamy że bezstronność nasza występuie z zupełną wolnością, tak przeciwko umarłym iak przeciwko żywym nie przenosząc prawdy w samę tylko nekrologi, nie zachowuiąc szczerości ~~tylko~~ wyłącznie dla samego grobu. —



Łowiec drogich kamieni

Miałem prawie lat czternaście, kiedy móy Oyciec zaprowadził mnie na wielki iarmark do Krakowa, dokąd się udał dla kupienia niektórych narzędzi, potrzebnych mu do stanu kamieniarskiego którym się zaymował w Myślenicach. Wielkość miasta, okazałość gmachów, nacisk ludu w ulicach, nakoniec nowość i piękność towarów wystawionych w licznych kramach, zdziwiły mnie i zachwyciły; ale naywięcey mnie uderzyło wyobrażenie zamku, wyrobione z soli i wystawione, według zwyczaiu, przez cały ciąg iarmarku, na podstawie marmurowey, w pośrodku rynku.—

Idąc przez długi czas iedną stroną rynku i upatruiąc sklepu, w którym Oyciec chciał kupić kilka kamieni, ujrzeliśmy wielki tłum ludzi, zebrany koło drzwi niezbyt od nas odległych; a kiedyśmy się ieszcze bardziey zbliżyli, przekonaliśmy się że to właśnie były drzwi do kupca, którego Oyciec móy szukał. Nacisk był tak wielki, że kiedyśmy doszli na dziesięć sążni od domu niepodobna nam było postąpić daley.— Oyciec móy, chcąc iak nayśpiesznіey ułatwić swoie sprawunki, całą siłą przeyście sobie torował.—

— Powoli, powoli, krzyknął ktoś z ludu, czy myślicie że sami tylko iesteście ciekawi widzieć ten opal?

— Cóżto za opal tak ciekawy? — spytał móy Oyciec człowieka stoiącego przy nim.

— Cóż! Jako! nie słyszeliście o tym cudownym opalu znalezionym przez Szmidta, łowca drogich kamieni w górach i ~~za~~kupionym przez Króla za sto tysięcy złotych!—

Oyciec otrzymawszy tę odpowiedź nie mnieyszą od innych powziął ciekawość widzenia opalu; a gdy mu się udało do sklepu przecisnąć, kupiec wprowadził nas obu do tylney izby, wziąwszy z sobą opal i oświadczywszy ludowi że go iuż dzisiay pokazywać nie będzie.—

Oyciec z kupcem zaczęli rozmawiać z sobą o temco ich obchodziło, ia tymczasem trzymałem opal w ręku, oglądaiąc go na wszystkie strony, zachwycaiąc się iego pięknością, a nadewszystko rozmyślaiąc nad wielkością summy którą wynalazca iego zarobił. Nie znałem bynaymniey szacunku drogich kamieni; a lubo Oyciec móy był kamieniarzem, umiałem ledwie rozeznać ieden kamień od drugiego; bo Matka moia postanowiwszy wykierować mnie na prawnika, wcześnie oddała mnie do szkół, gdzie mnie uczono łaciny, ale nie sztuki o~~ceniania~~ poznawania wartości drogich kamieni.—

Z tem wszystkiem, wiedziałem że kamień, znayduiący się w moim ręku, zapłacony został przez Króla sto tysięcy złotych; a że ieden złoty wyobrażał w moiey myśli skarb niewyczerpany, iasną iest rzeczą, że sto tysięcy przewyższały to wszystko co tylko wyobraźnia moia poiąć zdołała.— Nakoniec, kupiec i Oyciec skończywszy swoie rachunki, zaięli się opalem, nie znayduiąc dość słów na wyrażenie iego piękności, iego wysokiey ceny, i nadzwyczaynego szczęścia ~~tego~~ człowieka, który go wynalazł.— Rozmowa ta głębokie na umyśle moim sprawiła wrażenie.— Wyszedłszy od kupca, błagałem Oyca żeby mi pozwolił przypatrzyć się kuglarstwom Ormjanina, który się na rynku rozłożył; ale Oyciec odmówił mi tego, przydaiąc że to pół złotego kosztuie.— Pół złotego, ~~rzekłem~~ pomyślałem sobie, tylko pół złotego! a ów łowiec kamieni znalazł klejnot wartuiący sto tysięcy złotych!— Przez całą drogę z Krakowa do Myślenic ta iedna myśl snuła mi się po głowie i nie spuszczałem z oka gór, spodziewaiąc się co chwila, że na ich szczytach, oświeconych słońcem, zabłysną dla mnie żywe i mieniące się kolory opalu.—

Nie długo po naszym powrocie z Krakowa, Oyciec zachorował, i pomimo silney swoiey budowy, nayczulszych starań Matki i przepisów biegłego lekarza, umarł w ośm dni, zostawiwszy w nienaylepszym stanie pod względem maiątku, całą swoią rodzinę.— Byłem iedynym synem w domu: iedynem moiem dziedzictwem był własny móy przemysł: na nic więcey w świecie oglądać się nie mogłem.—

Nie było iuż mowy o kierowaniu mnie na prawnika; trzeba było myśleć o nauczeniu się iakiego rzemiosła; a że głowa moia zaięta była ciągle wspomnieniami opalu, prosiłem żeby mnie umieszczono u takiego kamieniarza. Matka zezwoliła: dano mi izdebkę na strychu, gdzie miałem ciągle na oczach obfitość drogich kamie-

mi; a sam ten widok utwierdzał w moiey pamięci wspomnienie opalu i stu tysięcy złotych. Przysięgłem sobie
nauczyć się z gruntu moiego rzemiosła, a przecież pracowałem mało. Marzyły mi się ciągle niezmierne bogactwa
i dziwne sposoby przez iakie do nich dostać się miałem. Okienko moiego poddasza wychodziło na błonia których
widok zatrzymywał się na długim łańcuchu Karpat: zamiast szlifować kamienie i doskonalić się w rzemio-
śle, marnowałem połowę dni moich stoiąc w owem okienku, rozmyślaiąc o Szmicie o iego opalu i o iego stu
tysięcach złotych; a ilekroć zasiadałem do pracy, mówiłem głośno sam do siebie: „I dla czegożbym nie miał po-
dobnie iak Szmit, znaleść iakiego opalu!" — Przez cały ten czas nie zwierzałem się nigdy matce z myśli moich;
mawiałem iey wprawdzie czasami, że pewny iestem iż lada dzień zbogacę całą moią rodzinę; ale ona wnosi-
ła ztąd że mam nadzieię zostać biegłym kamieniarzem i zapewnić sobie pracowną niepodległość w tym stanie.

Tym sposobem upłynęły trzy lata; a po tym czasie, prosiłem maystra żeby mi pozwolił odwiedzić iednego
z moich stryiów, mieszkaiącego w Dunaiowicach i zaymuiącego się wypasem bydła. Ale chęć odwiedzenia
stryia była u mnie względem podrzędnym; chciałem w tey podróży zrobić pierwszą próbę przypadkowego zbo-
gacenia; i dla tego opatrzyłem się taiemnie w młotek i inne narzędzia, potrzebne do moiey wyprawy. Stryy,
stryienka i całe ich rodzeństwo przyięli mnie z wielką uprzeymością; a gdym im powiedział że od trzech
lat iestem na nauce u kamieniarza, pod okiem którego nabyłem dość biegłey znaiomości drogich kamieni
i że mayster sam tego żądał żebym sił w własnych w górach sprobował (niech mi Bóg odpuści to kłam-
stwo), dostarczono mi hoynie wszystkiego, czego mi tylko było potrzeba: napełniono mi torbę żywnością,
dano mi krzesiwo, hubkę, nóż do obcinania gałęzi i inne drobne przedmioty. — A potem, otrzymawszy od
całey rodziny życzenia szczęśliwego powodzenia i usilne zalecenie abym dłużey nad cztery dni nie bawił,
zarzuciłem torbę na plecy i wyszedłem rozpocząć zawód łowca drogich kamieni.

Niepodobna opisać szczęścia którego doznałem dostawszy się pod góry. Zdawało mi się że wszystkie bogac-
twa zawarte w ich łonie do mnie kiedyś należeć będą. — Góra, wznosząca się przedemną, była właśnie ta
sama, na którą tak często z okienka moiego patrzałem: w tychto właśnie górach Szmit znalazł swóy
opal; a kiedy on natrafił na kleynot wartuiący sto tysięcy złotych, któż wie azali te góry nie
obeymuią innych kleynotów, dziesięć razy większey wartości. — Głowa moia napełniona była temi przyie-
mnemi myślami, kiedy uyrzałem się na wstępie ciasney doliny stanowiącey w moiem marzeniu granicę
państwa Plutusa. Nie tracąc chwili czasu, wziąłem się do pracy i utrudzałem echa doliny każące
im powtarzać nieustannie głośne uderzenia moiego młotka o skały; pracowałem bez wytchnie-
nia, nie znayduiąc nic takiego coby naymnieysze miało podobieństwo do drogiego kamienia, aż dopóki zbytek
utrudzenia młotka mi z ręki nie wydarł. — Prawdę mówiąc, początek nie dawał wielkiey otuchy; ale pociesza-
łem się myślą, że zapewne nie dość ieszcze daleko zapuściłem się w góry. — Kiedy mi przyszło położyć się
na twardey ziemi i noc pod gołem niebem przepędzić, żałowałem na chwilę ubogiego moiego posłania pod
strychem; ale przygotowałem się iuż naprzód na podobne niewygody: wiedziałem że im się poddać
należy i pokrzepiłem się nadzieią że dzień następny szczęśliwszy będzie. —

Obudziłem się na dwie godziny przynaymniey przed świtem, i wyglądałem dnia z taką niecierpliwością,
iak gdyby pierwsze iego promienie ukazać mi miały niewyczerpane bogactwa. — Długo wprzódy nim iescze
słońce szczyty gór oświecać zaczęło, torowałem sobie drogę przez strumienie i skały, zmierzaiąc ku oddalone-
mu więcey rozdołowi: daremne usiłowania dnia wczorayszego nie wzięły mi bynaymniey odwagi; miarkuiąc
atoli nadzieie moie, spodziewałem się że, iezeli los nie nastręczy mi takiego opalu iak Szmitowi, zawsze przynay-
mniey coś takiego wynaydę co mnie w marzeniach moich przyszłego zbogacenia się utwierdzi. Tego dnia
napełniłem torbę moią, wprawdzie nie opalami, ale kamieniami i minerałami które, iak mi się zdawało
dostatecznie trudy moie wynagrodzą. Szmit, mówiłem sobie, nie od pierwszego razu znalazł swóy opal
w górach; nie należy być zbyt niecierpliwym. Nazaiutrz, wróciłem na drogę wiodącą do mieszkania stryia,

zbieraiąc inne kamienie idąc; i co miałem dopiero czwartego dnia wrócić, stanąłem u Stryia trzeciego wieczora. — Cała rodzina, na widok bogactw zbieranych przezemnie, winszowała mi na wyścigi.
— Patrzcie, to granat, to lapis-lazuli, to rodzime złoto; ale nie znalazłem iescze Opala. —
— Wszystko przyydzie w swoim czasie, byle umieć czekać, rzekł Stryy: a wiele też myślisz te kamienie przynieść ci mogą?! —
— Ani wątpliwości, że trzysta złotych naymniey, odpowiedziałem.
Stryy rzucił na mnie niedowierzaiącym wzrokiem; ciotka natrąciła coś o małych dzisiay przychodach z dzierżawy; a kuzynki, o kilka lat młodsze odemnie, uważały mnie iako naydziwnieyszego młodzieńca w Galicyi.
Nazaiutrz, pożegnałem się z moiemi dobremi krewnemi i odszedłem unosząc z sobą moie bogactwa. Ale że wiedziałem sam bardzo dobrze iż połowa moich kamieni żadney nie miała wartości i że, w rozmowie ze Stryiem, przesadziłem o połowę wartość innych, siadłem nad brzegiem strumienia, i przeyrzawszy iak nayskrupulatniey moią torbę, wrzuciłem większą część kamieni w wodę i ~~przek~~ utwierdziłem się w przekonaniu, że reszta blisko pięćdziesięciu złotych wartować może. — Nim do matki wróciłem zaszedłem do moiego maystra którego zastałem przy robocie; i wytrząsnąwszy kamienie z torby, wziąłem ich garść i kładąc ie na stole przed nim rzekłem: — „I ia też coś z sobą przyniosłem.” —
On brał kamienie ieden po drugim, nic nie mówiąc bo był to człowiek milczący; i przeyrzawszy ie mimochodem, rzucił w kąt przeznaczony na okruchy bez żadney wartości. — ~~Skarb~~ Wykładałem na stół wszystkie moie skarby, i wszystkie bez wyiątku, w nieszczęsny kąt poszły. W ostatniey garstce znaydował się kamień na którym wielkie budowałem nadzieie i który naznaczyłem z umysłu, kiedym go pokazywał Stryiowi. Mayster z większą uwagą przypatrzył się temu kamieniowi, ale po chwili rzucił go w kąt za innemi, mówiąc: — „Wszystko to ~~[illegible]~~ plewy mój chłopcze: wracay do roboty.” —
Wszystkie tedy moie nadzieie spełzły na niczem; i nie pamiętam czy kiedy w życiu całem czułem się nieszczęśliwszy, iak przez długie trzy godziny, które upłynęły nim spać poszedłem. —
Rzuciłem się w łóżko, ale zasnąć nie mogłem i przemyśliwałem ciągle nad nieszczęściem burzącem ~~[illegible]~~ nayświetnieysze moie marzenia: nagle przychodzi mi na myśl, że mayster mógł się pomylić i że naznaczony przezemnie kamień ~~od~~ inaczey przez drugiego kamieniarza ocenionym zostanie. Wstawszy tedy cicho, wemknąłem się ostrożnie do warsztatu maystra i zapaliłem małą lampę przy dogorywaiącym ogniu kominka. Zacząłem potem szukać w nieszczęsnym kącie moiego kamienia, ale nigdzie go znaleźć nie mogłem: przeyrzałem starannie, ieden po drugim, wszystkie okruchy, przybliżaiąc ie do światła; na próżno! — Znużony, siadłem przy stole, na którym leżały narzędzia szlifierskie; mayster bowiem zaięty był właśnie odpolerowaniem przezroczystego ~~[illegible]~~ hyacyntu. Praca nie była iescze skończona; a odpolerowana strona leżała obrócona ku mnie; biorę kamień do ręki żeby mu się przypatrzyć i poznaię moią naznaczoną stratę! — Nie wahałem się długo nad tem co robić miałem; zabrałem moią własność, wróciłem do moiey izdebki, ubrałem się iak nayspiesznieу i chociaż zaledwie północ wybiła, udałem się natychmiast w drogę ~~ku~~ do Krakowa, zostawiwszy dla maystra bilecik w którym oświadczyłem mu, że przekonawszy się że iest złodziey, służbę iego porzucam i zabieram ~~mój~~ klejnot będący moią własnością, co stryy mój poświadczyć może, bo go w obecności iego naznaczyłem. — Nie trudno mi było kamień móy umieścić; tenże sam kupiec z którym oyciec móy w stosunkach zostawał, dał mi za niego sto złotych, winszuiąc że tak szczęśliwie zawód móy rozpocząłem. Na drugi dzień wróciłem do domu, kupiwszy podarunki dla całego rodzeństwa i zatrzymawszy przeszło osmdziesiąt złotych w kieszeni. —
Po tym wypadku professya moia nie mogła być iuż wątpliwa: pierwsza próba zbyt zachęcaiącym skutkiem uwieńczoną została; a lubo nie znalazłem iescze opala żalić się przecież na los nie miałem powodu: zdało mi się że wielki maiątek iest naytańszą [?] rzeczą do ~~[illegible]~~ zrobienia. —

Pieniądze otrzymane za Hyacynt posłużyły mi do oporządzenia się na drugą wyprawę. — Zostawiłem czterdzieści złotych w domu: wybrałem się ku Kościelcowi, w sam dzień dziewiętnastey moiey rocznicy, unosząc błogosławieństwo Matki i serdeczne trzech Sióstr życzenia: obiecałem każdey z nich piękny posag, iak tylko znaydę opal, choćby też wartość iego dwudziestu tysięcy złotych nie przeniosła. Dobre dziewczęta ~~[illegible]~~ cieszyły się iak gdyby iuż postanowione były; co do mnie, wychodząc z Myślenic, patrzałem na prawo i na lewo, upatruiąc iuż naprzód mieysca gdzie sobie dom zbuduię, wróciwszy z moiey wyprawy.

Pierwszego zaraz dnia, kiedym się w Góry zapuszczał, uyrzałem dwóch ludzi, idących przedemną; zrównawszy się z nimi, poznałem że byli iuż w wieku podeszli; podarta odzież, lica wychudłe i blade okazywały iak nayświększą nędzę. Wdałem się z nimi w rozmowę i dowiedziałem się że odbywam podróż z ludźmi poluiącymi na złoto.

— Czemuż raczey, spytałem, nie zrobiliście się łowcami drogich kamieni?" —

A kiedy im to pytanie zadawałem, cieszyłem się w duszy, że nie znalazłem w nich współzawodników. Wzruszyli ramionami z uśmiechem, a ia z moiey strony litowałem się nad obłąkaniem tych ludzi skazuiących się na dobrowolną nędzę, zamiast sobie kupić zamek i piękną zaprowadzić stadninę, iak to Szmit uczynił. —

Przez cały rok, przepędzałem znaczną część każdego dnia w Górach. — Niekiedy trud móy wynagrodzonym bywał; częściey cały móy zbiór ledwie mi kilka groszy przynosił. Z tem wszystkiem, nadzieia moia nie upadała bynaymniey i praca moia nie zdała mi się uciążliwą na chwilę.

Każdego poranku zeskakiwałem z łóżka, pełen zapału i nadziei i każdego wieczora zasypiałem z niecierpliwością wrócenia nazaiutrz do moich poszukiwań. — Dnie, nie przynoszące mi żadnego zysku, uważałem tylko iako zwłokę należną fortunie: każda zorza odżywiała moie złudzenia; a kiedy iedno uderzenie młotka nie oderwało opala od skały, cieszyłem się myślą że drugie będzie szczęśliwsze. —

Nakoniec iednego dnia, w rok prawie po moiem wyyściu z macierzystego domu, znalazłem kamień, ukazuiący iak naywyraźnieysze cechy szacownego opala. Odpolerowałem z pośpiechem bok ieden, a ~~[illegible]~~ mieniące się odłyski zachwyciły oko moie. „Nadeszła wreście, zawołałem nadeszła chwila maiąca wynagrodzić wszystkie moie trudy!" Kamień znaleziony przezemnie mało co był mnieyszy od opala który mnie zachwycił w mieszkaniu Krakowskiego kupca i który mocno utkwił mi w pamięci. — Dla tego też byłem pewny że móy opal mniey od 50 000 zł. wartować nie może. —

Wracaiąc drogą ku domowi, oddawałem się nayulubieńszey moiey zabawie; to iest marzyłem sobie rozmaite plany, iak bogactw moich użyię, iak niemi rozporządzę? i tą razą nie bez pewney zasady, bo te bogactwa były w moim ręku. Trzeciego dnia stanąłem w domowych progach i powitany zostałem z całem wylaniem radości Matki która, po długiey nieobecności syna ogląda na nowo. Twarz moia zdradziła prędko ważność taiemnicy, w łonie moiem ukrytey; opal wydobyty został z kryiówki i z tryumfuiącem wyrzeczeniem ukazany był całemu zdziwionemu rodzeństwu. —

Nie chciałem stracić ani iedney chwili w przywiedzeniu do skutku moich planów. W następnym tygodniu otwierał się wielki iarmark w Krakowie; postanowiłem być na nim. Rozporządzenie moich pięćdziesięciu tysięcy złotych nie wiele zaięło mi czasu. Przyobiecałem Siostrom posagi. Każda z nich miała otrzymać dwa tysiące złotych, co ie zrobi naymaiętnieyszemi dziedziczkami w Myślenicach. „Matce dam cztery tysiące, a za pozostałe czterdzieści tysięcy kupię sobie hrabstwo iakie w Woiewództwie: mała moia kuzynka Róża z Dunaiowic obiecuie być dobrą żoną." — Wszystko iak naylepiey ułożone było w moiey głowie: wybrałem się do Krakowa w pierwszy dzień Jarmarku: siedziałem na dobrym koniu, kupionym za resztuiące pieniądze ze sprzedaży Hyacyntu; opal, zamknięty w małym, skórzanym woreczku zawiesiłem sobie na szyi na mosiężnym łańcuszku; wyścignąłem kilka osób w iedną ze mną zmierzaiących stronę i spoglądaiąc na nie, mówiłem sobie: „żaden z tych ludzi nie posiada opala wartości 50,000 złotych."

Przybyłem przed południem do miasta, i zostawiwszy konia w iedney gospodzie na przedmieściu, ~~po~~ udałem się piechotą na rynek, trzymaiąc się pilnie ulic, które z oycem moim przed pięciu laty przebiegłem. Ileż to się rzeczy od owego czasu zmieniło! Do iakichże nadzwyczaynych wypadków doprowadziły mnie ówczesne zwiedzenia! Błogosławiony dzień który oyca mego do Krakowa sprowadził! — Gdyby był na iarmark nie przyszedł, nie byłbym nigdy widział cudownego Opala; nie byłbym nigdy słyszał o żadnym łowcu drogich kamieni; i nie szedłbym teraz sam na iarmark z kleynotem wartości 50,000 złotych! —

Nie miałem przyczyny powątpiewać o poczciwości Kupca z którym iuż raz wszedłem w układy; ale nim do ostatecznego rozporządzenia skarbem moim przystąpiłem, chciałem nacieszyć się rozkoszą posiadania tego kleynotu, chciałem żeby mój opal tyle narobił hałasu, ile opal przedany królowi przez Szmula. Obszedłem tedy do koła rynek, upatruiąc sposobności roztrąbienia mojego szczęścia i rozsławienia wartości posiadanego kamienia. Postępuiąc ~~z~~ dumnie i rzucaiąc okiem to na lewo to na prawo, uderzony zostałem nadzwyczayną kosztownością i rozmaitością towarów, rozłożonych na długich stołach, pod obszernym namiotem: iakiś Lewancki kupiec, paląc faykę, siedział przy nich: widziałbyś tu drogie kławaty, złotogłowy perskie, przetykane złotem makaty, iedwabne tkaniny, ~~[illegible]~~ drogie ~~[illegible]~~ przyprawy i wonności z Arabii i z Indów, pałasze Damasceńskie których rękoieść osadzona w złoto i kość słoniową, połyskiwała drogiemi kamieniami, gumy Afrykańskie, świątynie i pagody z kości słoniowey ryte i z kosztownego drzewa, przepyszne mozaiki florenckie, kameie i ryte kamienie których robota przewyższała w wartości materyał: takieto bogactwa napełniały bazar Lewanckiego Kupca. Ale iakożkolwiek bogate iakożkolwiek pracowne były te przedmioty, nierównie rzadsze, nierównie szacownieysze rzeczy błyszczały na oddzielnym stole: naydroższe kamienie, brylanty, szmaragdy, rubiny, szafiry, topazy rozmaitey wielkości, poukładane szeregami, w kręgi albo ustawione w piramidy, tęczyły żywe swoie farby i blaskiem raziły oczy. Ale we wszystkich tych skarbach nie dostrzegłem opala. —

— Przyiacielu, rzekłem do kupca, iesteś ~~[illegible]~~ królem iarmarku; na twoich stołach zgromadzone są skarby Wschodu; wszystkie krainy w świecie zniosły ci swoie daniny, a przecież, ile mi się zdaie, brak ci iedney rzeczy. —

— Jakaż to iest rzecz odpowiedział kupiec nie odeymuiąc fayki od ust, którąbyś przydać żądał do moiey wystawy?

— Podziwiam, rzekłem daley, tę pyszną piramidę złożoną z drogich kamieni: widzę w niey rząd podwóyny topazów, dwa rzędy rubinów, dwa rzędy szafirów, dwa rzędy szmaragdów i rząd ieden brylantów, wszystko uwieńczone tą przepyszną perłą. — Chciałbym widzieć na iey szczycie Opal.

— Łatwoby mi było bardzo zrobić tę zamianę, powiedział kupiec, odłożywszy tą razą faykę; ale moiem zdaniem perła lepiey zakończa piramidę. Młodzieńcze, wiedz, że nie ma takiego kleynotu wydobytego z wnętrzności ziemi, któregobym ia nie miał w posiadaniu moiem i gotów iestem ~~poło~~ stawić w zakład wartość tey całey piramidy że iestem w stanie pokazać ci pięknieyszy kamień każdego rodzaiu, iak którykolwiek kupiec z Krakowa... z Polski... co mówię! z całey Europy. —

Domówiwszy tych słów, rzucił tryumfuiące spoyrzenie na swoie stoły i znowu faykę palić zaczął. —

Rzekłem sam w sobie: — Nie ma on Opala — gdyby go miał, pewnoby go był wystawił na sprzedaż: zbyt on iest pyszny ze swoiego zbioru, żeby skarb taki ukrył. — Odrzekłem tedy natychmiast. —

— Nie mogę ia stawić w zakład wartości odpowiedniey tey piramidzie, bo iey nie posiadam; ale założę się o wartość kleynotu który ci pokażę, że mi podobnego okazać nie zdołasz.

— Wymień iego wartość, rzekł kupiec z równą zawsze oboiętnością, wierzyć ci będę na słowo. Wybierz pomiędzy moiemi kleynotami wartość odpowiednią; a kto z nas wygra, ten oba przedmioty zabierze. Ty sam rozstrzygniesz azali kamień posiadany przezemnie nie iest od twoiego pięknieyszy.

Uczułem że propozycya iego była bardzo słuszna a nawet bardzo dla mnie korzystna, bo mogłem wybrać w iego piramidzie kamień podwóyney wartości moiego opala; ale zbyt byłem uczciwy żebym miał ~~[illegible]~~ z iego ~~[illegible]~~ zaufania korzystać; wybrawszy tedy brylant, mogący, ~~[illegible]~~ ile mi się zdawało, z 50,000 złotych

kosztować, odłożyłem go na stronę. Tymczasem mnóstwo osób zebrało się koło stołów: ściągnęła ie z razu piękność towarów; a następnie głośna nasza rozmowa tem żywszą obudziła zaięcie. Wszyscy wyglądali z upragnieniem skutku tak ważnego zakładu. — Tym sposobem otrzymałem to, czegom naymniey żądał; to iest sposobność popisania się z moim skarbem i nasycenia moiey próżności: nie wspominam iuż o brylancie który błyszczał przed moiemi oczami, a który iuż za własność moią uważałem. — Odwiązałem łańcuszek z szyi, rozpuściłem woreczek i wydobywszy móy opal, położyłem go przy brylancie. —

— W rzeczy samey, piękny to bardzo opal, rzekł kupiec odrzuciwszy fajkę żeby mu się lepiey przypatrzyć: wartość iego przewyższa wartość wybranego dyamentu; i właśnie też takiego potrzebowałem kamienia na uwieńczenie piramidy. — Móy opal bowiem iest za wielki, iak sam widzisz. —

Mówiąc to, iuż otworzył małą hebanową szkatułkę i położył na stole ten sam opal, który Szmit królowi sprzedał, a którego wspomnienie zbyt było mocno w pamięci moiey wyryte. — Któż opisze co się ze mną działo! — Środki od wszystkich prac moich, wszystkich nadziei, wszystkich obietnic stracony był dla mnie w tey chwili, przez własne moie szaleństwo, przez występną próżność. — Kupiec z całą zimną krwią wrócił do swoiey fajki i zdiąwszy perłę ze szczytu piramidy, umieścił na niey móy opal, mówiąc: Przyznasz teraz że nic piramidzie moiey zarzucić nie można." Zamknął na powrót swóy opal i wziął się spokoynie do porządkowania swoich towarów. —

Oddaliłem się przytłoczony smutkiem; ale wyraz litości patrzących, tak odmienny od tego któregom się spodziewał, mocniey mnie iescze zranił, iak utrata skarbu. Udałem się do moiego znaiomego kupca, ale nie powiedziałem mu ani słowa o tem co się stało. Ale przygoda moia rozgłosiła się wszędzie. Ze wszystkich stron powtarzano że iakiś młodzik, bez doświadczenia, dał sobie wydrwić klejnot wielkiey wartości, przez sławnego kupca z Bassory, Haranzabada; i na domiar umartwienia, wytykano mnie palcami, iako owego niedoświadczonego młodzika.

— Jak mogłeś powziąść takie szalone mniemanie, rzekł mi móy przyiaciel kupiec, że twóy opal wyrówna opalowi Haranzabada! Gdybyś był poprzednio do mnie przyszedł, byłbyś się dowiedział, o czem wszyscy iuż wiedzą, iż król zastawił swóy opal u tego kupca, za znaczną kwotę pieniędzy, ale pod warunkiem, że go nie wystawi na widok publiczny w czasie iarmarku. —

Po tem co się stało, nic mnie iuż w Krakowie zatrzymać nie mogło. Sprzedałem moiego konia, a wracaiąc do domu, zamiast mieć w kieszeni 50,000 złotych, miałem zaledwie dwieście, pochodzące częścią ze sprzedaży konia, częścią z dawney zaległości Łyczkowskiey u kupca. Jakże moie uczucia w ciągu drogi, odmienne były od tych, którychbym doznawał, gdybym był wracał do domu z możnością urzeczywistnienia moich planów! Posag moich sióstr, byt matki, moia kuzynka Róża i moie hrabstwo wszystko zarazem wracało mi na myśl, wszystko wyrzucało mi moie szaleństwo i próżność. — Nie zaprzestałem być nadal łowcem drogich kamieni, uganiaiąc się na nowo za straconą fortuną. — I rzecz dziwna! w chwili kiedy zdawałoby się iż wszystkie moie nadzieie na zawsze dla mnie zniweczonemi zostały, odżywiły się iescze i to z nową mocą. Nowe marzenia bogactw, nowe plany względem ich użycia, ścisły móy umysł i nieledwie zagładziły pamięć nieszczęścia. — W teyże samey chwili powstało we mnie mocnieysze niż kiedykolwiek przedsięwzięcie ponowienia wszelkich usiłowań i przekonanie, że prędzey czy późniey usiłowania te nagrodzone będą.

Nigdy iuż odtąd młotek móy innego nie napotkał opala; ale nadzieia utrzymywała mnie ciągle: usiłowania moie nie zapewniły mi niepodległego bytu, ale dostarczyły mi z czego żyć, odziać się i spodziewać. — Nie ustawaycie i wy moie dziatki; nie zrażaycie się pracą, którey wasz Oyciec śmiało się poddał i miewaycie nadzieię że i wy z kolei otrzymacie pomyślny skutek, który raz prace iego uwieńczył, który byłby szczęście iego ustalił, gdyby go był nie stracił przez niedoświadczenie młodości.

(Echo Britannique)

Polonez.

Jeden z Dzienników francuskich (Impartial) umieścił w Marcu 1836 ciekawy opis balów niemieckich, a szczególniey Balów w Berlinie zwanych Dworskiemi, bo na nie Król z familią swoią uczęszcza. Ktokolwiek zna piękną rozprawę Brodzińskiego o Tańcach polskich, ciekawy będzie bez wątpienia wiedzieć iak Francuz opisał nasz Polonez tańcowany przez Niemców. —

„.... Ale otóż wielka otwiera się Scena ... rozpoczęto Poloneza, a Polonez w tym kraiu dla zakochanych iest bardzo zaymuiącą stronnicą romansu życia. W ięzyku niemieckim, każdy wyraz miłości ma ściśle określone znaczenie. Każdy wyraz iest poważny i uroczysty i nie może bydź, podobnie iak u nas, w rozmaity wykładany sposób. Kobieta nie ośmieli się go wyrzec, nie przewidziawszy wprzódy wszystkich iego skutków, bo skoro raz słowo wyrzeczone, iuż się zobowiązała. Ale, nim do tego wyraźnego przystąpi wyznania, musi przeyść przez kilka pośredniczych szczebli stopni; a pozwolenie tańcowania z nią Poloneza iest pierwszym ogniwem, przywiązuiącym ią do ciebie, iest na wpół wydartą taiemnicą serca, iest taiemnem powierzeniem uczucia którego ieszcze głośno wyiawić nie śmie ... dla tego patrz iak ludzie, zaymuiący się badaczów rzemiosłem, cisną się w około tancerzy, żeby tem snadniey zebrać mogli matteryały do swoiey złośliwey Kroniki, albo żeby mieć na oku szczęśliwego współzawodnika. Ale któż wypowiedzieć zdoła ciężkie udręczenia i taiemne boleści, rozdzieraiące serce Kochanka w ciągu tego wyrazistego tańca! Ileż to rozpaczy, ileż Werterowskich przedsięwzięć wywodził barbarzyński Polonez! Nieszczęśliwy człowiek stoiący tam, na stronie i spoglądaiący na swoią kochankę która tańczy Poloneza z drugim! — Bo też ten taniec iest okropnie długi i wszystkie iego obroty umyślnie, iak się zdaie, na to wynalezione zostały żeby rozdzierać serce wyłączonych z niego i zasilać złudzenia maiących nadzieię wzaiemności. Jestto, na pierwszy rzut oka, długi łańcuch tancerzy i tancerek, rozwiiaiący się, zwiiaiący, zrywaiący się i rozłamuiący na Kadryle i Gruppy, i na powrót rozdzielone swoie wiążący ogniwa. Jestto długa processya, w ciągu którey kochanek może wyrazić swoiey ulubioney wszystko co tylko w snach miłości wymarzył; a dalsze następuie walce w którym się miłość iego ośmiela, a daley wir szalony i ogólny który go do reszty upaia; i zawsze spoyrzenia spotykaią się z sobą, i zawsze ręce splataią się z sobą. — Dla osób szczęsnym losem rzuconych w ten taniec, iestto ray wyobraźni; dla osób skazanych na to żeby patrzyć i zazdrościć, iestto czyściec miłości." —

Rycerze Polscy na Dworze Króla Jana we Francyi.

W Historyi małego Jana Saintré i Damy des Belles-Cousines, napisaney ze stary Kroniki tegoż nazwiska, przez P. de Tressan, a sięgaiącey, według wszelkiego podobieństwa do prawdy aż do czasów Karola VI i rozwiozłey żony iego Izabelli Bawarskiey, tak opisano rycerzy Polskich przybyłych na dwór francuzki.—

„Hrabia Loiseleng ieden z naywiększych panów Polski i wielki urzędnik koronny, bogaty i odważny Woiewoda przybył podziwiać się dworowi Króla Jana, w towarzystwie czterech innych Woiewodów, mało mu ustępuiących w godności.— Wszyscy ci panowie iednoż podiąwszy przedsięwzięcie orężne mieli na ramieniu obrożę złotą, a którey spuszczony łańcuch przymocowany był do nogi, nie utrudniaiąc bynaymniey wolnych poruszeń ciała.— Błagali Monarchę ażeby im pozwolił czekać na swoim dworze dopóty dopókiby nie stawiła się odpowiednia liczba rycerzy którzyby ich uwolnić (a) zapragnęli.—

„Wspaniałość i prostota szlachetna stroiu panów polskich ściągnęła podziwienie całego dworu. Długa suknia z złotogłowu, przypadaiąca dobrze do stanu, dosięgało aż do kolan.— Pas okryty drogiemi kamieniami utrzymywał szeroką zakrzywioną szablę przy boku. Buty lekkie uzbroione złotemi ostrogami; czapka podniesiona na czole, z czaplemi piórami utkwionemi w dyamentowey oprawie; długi płaszcz szkarłatny podbity sobolami albo barankami Astrachańskiemi, spadaiący do połowy nogi i podniesiony na prawem ramieniu kosztownem spięciem z drogich kamieni; wszystko w tym prostym i szlachetnym stroiu łączyło woienną powierzchowność rycerzy Północy z okazałością panów południowych dworów.— Ich grzeczność, słodycz obyczaiów, dały się wszystkim poznać, pomimo dumnego a może nieco dzikiego wyrazu twarzy, który ludy północne, potomkowie uczniów Odyna i Fregi dochowali ieszcze.— Zaraz nowi przybysze zadziwili damy i dworaków francuskich; podobali im się wkrótce; i wkrótce też ta żądza nowych mód, przyrodzona narodowi francuskiemu, naśladować ich kazała. Długie spiczaste (à la poulaine) trzewiki skrzywiły końce swoie o kilka cali; krótka narodowa zwierzchnia sukienka (pourpoint) zaczęła bydź mniey obciągana błyszczącemi egilettami (aiguillettes); kilka nawet strojnych zbytkowności zniknęło zupełnie, albo im umnieyszono przysady."—

Kilku młodych rycerzy i towarzyszów (poursuivant d'armes) pospieszyło zapełnić listę pretendentów do walki, maiącey na celu uwolnienie szlachetnych niewolników miłości polskiey.— Dwaj Marszałkowie Francyi podali tę listę Królowi.— Młody Jan Saintré był iednym

z walczących. – Autor zapewne dla podniesienia wartości swoiego bohatera tak rozporządził walki, aby ta w każdym razie na korzyść iego wypadła. – Powiada iednak że pierwsze spotkania zarówno dla obu stron zaszczytne były. – Ale w spotkaniu na ostrze, młody Saintré walczący z Woiewodą doiselong, wytrącił mu pałasz; ale tyleż grzeczności z odwagą, zeskoczył natychmiast z konia, podniósł przyłbicę, zdiął rękawicę i wziąwszy pałasz Woiewody podał mu go rękoieścią, iakoby przyznaiąc mu wyższość." –

„Łatwo domyślić się można, kończy autor, że dobroć Króla Jana i szlachetna żywa uprzedzaiąca grzeczność dworu nayprzyiemnieyszego i nayświetnieyszego w świecie, wzięły swoie usiłowania, żeby osłodzić panom polskim niesmak i ~~[illegible]~~ wstyd przegraney. – Odjechali nad brzegi Wisły, obsypuiąc młodego Saintré, który ich przeprowadzał dzień cały, kosztownemi darami i oznakami przyiaźni." –

(a) Nazywano uwolnieniem ~~towarzysza~~, w owych rycerskich czasach, odjęcie siłą, grzecznością, albo szlachetną i wspaniałą zamianą, miłosnego godła które rycerz lub towarzysz dobiiaiący się rycerskiego zaszczytu, przyiął i nosić zobowiązał się na zawsze. –

Sadi, czyli próżność uleczona
powieść perska.

Sadi był bardzo piękny: w całey Persyi mówiono o wdziękach o Sadego; i wszędzie nazywano go naypięknieyszym z młodzieży.–

Postawa iego była szlachetna, ruch pełen życia, a oko pałające czarnością; każde uczucie obiawiało się w rysach iego; twarz Sadego była pogodna iak zorza, a na śliczne ramiona spływały długie włosy; iednem słowem, wszystko w iego osobie budziło podziwienie i ściągało pochwały.–

Sadi był bardzo piękny; ale pogarda, naystraszniejsza z chorób duszy, osiadła w sercu Sadego. Podziwienie powszechne, obudzone rzadkim zbiorem zewnętrznych doskonałości, zasiliło iego pychę: wmówił w siebie że umysł iego, podobnie iak piękność, wyższym iest nad umysł innych ludzi i nie ma równego sobie.–

Upoiony przewagą swoich wdzięków i wyższością moralną, zapuścił się dnia iednego w ciemne bezdroża ~~[illegible]~~ niezmiernego lasu.– Splecione gałęzie skupionych drzew zasklepiały go do koła i wązka tylko ~~[illegible]~~ dróżyna snuła się pomiędzy gęstwiną: poszedł nią Sady, a gardząc przeszkodami, rozpierał ręką gałęzie i z wielkim trudem szedł wolno i długo. Nagle uyrzał przed sobą grobowiec mchem obrosły.– Uczucie trwogi i ciekawości podwoiło bicie serca Sadego, zbliżył się do grobowca i wyczytał na nim następujące wyrazy: „Tu leżą w obięciach śmierci, dwie siostry. Nieśmiertelni obdarzyli iedną z nich boskiemi wdziękami; smutna szpetność ~~[illegible]~~ była udziałem drugiey. Przechodniu! podnieś ~~ten~~ kamień a przekonasz się o prawdzie tych wyrazów!"

Boskie wdzięki! zawołał Sadi. Była więc piękniejsza odemnie!– A~~lbo~~ gdy wątpił o tem, podważył szybko kamień chcąc się naocznie przekonać.–

Dwa szkielety ludzkie, obwinięte całunem, dwie czaszki obnażone zarówno i ohydne zarówno, na których żadnego ~~śladu~~ boskich wdzięków nie zostało śladu; dwa straszydła, które owiane powietrzem w proch się obracały, takito widok wnętrze grobowca przedstawiło oku Sadego.–

On też na to niespodziane zjawienie cofnął się z przerażeniem i wstrętem; a z głębi ziemi podniósł się głos stłumiony i mówił: „Szaleńcze! przychodzisz na łonie śmierci szukać wdzięku i chwałości; ale tak piękność iak szpetność, iak wszystko co doczesnem na ziemi pociesza się bytem, wszystko iednemu podlega losowi. Patrz! czeka cię zniszczenie!–

Stań się mądrym!

362

„Sama tylko piękność Duszy ~~niepodlega zepsuciu~~ jest trwała." —

Vierzon
21 Lipca 1834.

1–269

(7) 51

11/5 1834
przedruk X. Gad.

Pasicka

Powieść polska

z Angielskiego, pani Karoliny F. Gore. —

w r. 1833.

Pani Karolina Gore Autorka tey powieści, ~~ogłosiła~~ wydała na widok publiczny przed czterema laty w Anglji kilka dzieł bardzo zaymuiących. — Jey romanse odznaczaiące się trafną rozwagą, uszczypliwą ironją i dowcipem w szczegółach, wielką pozyskały wziętość. — W Powieściach Węgierskich opisała z równym wdziękiem iak wiernością malowniczą krainę którą przebiegła i w któréy czas niejaki mieszkała. — Nakoniec powieści polskie, świeżo wydane a napisane w Polsce, przedstawiaią szereg obrazów obyczaiowych, naznaczonych prawdą lokalną i pełnych dramatyczności. — Sądzimy że powieść niniejsza może dać czytelnikowi wyobrażenie o rodzaiu talentu i sposobie pisania ~~pani~~ znakomitéy autorki. —

„Umrze! pewno, umrze!" — mówiła półgłosem mała Benisia do siostry swoiéy Dziedzilji, która trzymaiąc ią za rękę, stała z nią za niespokoyną gromadką, złożoną z ich matki, ciotki, i iedney czy dwóch wieśniaczek, należących do Pasieki, leżącey w głębi Żmudzi. —

— „Cicho! Benisiu: patrz, iak ciocia Anulka iest smutna. Oh, nie ma iuż nadziei!"

— „Jezus, Marya! ieszcze wczoray rano była tak wesoła i żwawa! Któżby się spodziewał?" —

— „Patrzno, siostruniu, ciocia Anulka ma łzy w oczach. — Już po wszystkiem iestem pewna!" —

I szmer tak smutny podniósł się z małego grona, iż prawdziwy tylko Żmudzin mógłby się domyślić że przedmiotem tylu niespokoyności była Królowa pszczół, właściwiey w Polsce nazywana Matką, która skutkiem iakowegoś przypadku konała, pomimo wszelkich środków niewieścich lekarzy, naydoświadczeńszych w Pasiece. —

U pobożnych i prostodusznych Żmudzinów, pszczoły, główne źródło ich zamożności, zostaią w równem, a nawet i większem poważaniu, iak (rouge-gorge) w Anglji. — Zabić pszczołę w igraszce, byłoby grzechem; zaniedbywać zdrowie i dobry byt roiu, nieprzebaczonym błędem. — Wieczorem, kiedy rodzinne grono skupia się około ogniska, każdy na wyścigi opowiada naycudownieysze dowody zmyślności, nayautentycznieysze i naymniey do prawdy podobne powieści, na pochwałę ulowego ludu. —

W całey Polsce,

a nawet i w całey Europie, na iedney tylko Żmudzi, ciemnota i zabobon nie zaszkodziły moralnemu charakterowi mieszkańców. – Dochowali oni dotąd czystość i prostotę starożytnych obyczajów. – Czczą Boga i służą Jemu; przestaiąc na swoiém, pracowici, cnotliwi i weseli nie znaią zepsucia miast wielkich, ani zamieszek sąsiednich narodów: nieszczęścia polityczne własney Oyczyzny zaledwie do nich dochodzą. –

Okryta pysznemi lasami, zroszona tysiącem źródeł, przerzynaiących w różnym kierunku iey żyzne i urozmaicone grunta, Żmudź podzielona iest na obszerne i dostatnie folwarki, nie zaś iak Litwa na niezmierne i zapuszczone dominja, należące do kilku chciwych magnatów. – Mała liczba szlachty właścicieli w tey prowincyi przesiaduie w domu i nie ma stosunków z dworem. – Kiedy przybywasz w ten uprzywileiowany zakąt Polski, i kiedy widzisz piękności uprawy ziemney, otwarte i wesołe twarze mieszkańców, myśl twoia mimowolnie cofa się w czasy złotego wieku. –

Nad brzegami bystrego strumienia skrapiaiącego lesistą krainę w iednym z naypięknieyszych powiatów prowincyi, leżała pasieka Bremlików. Obecny iey właściciel Jakób Bremlicz otrzymał ią w dziedzicznym spadku po przodkach swoich, których długi i nieprzerwany szereg odnosił iego przywiley szlachecki aż do świetnych rządów Zygmunta Augusta. Był to godny człowiek, gorącego serca, silney budowy i zdrowego umysłu. – Znał dobrze drogę obowiązków swoich i pewnym po niey szedł krokiem; ale umieiętność iego nie zasięgała daley. Szkoły, zaprowadzone dzisiay na Żmudzi, zbyt się późno otworzyły iżby poczciwy Jakób mógł stanąć w neofitów rzędzie, a pomimo przywileiu wykrzyknienia swoiego Nie pozwalam na Seymikach, równie głośno iak iaki Radziwiłł albo Sapieha, pomimo tłustych pastwisk, dorodnych lasów i powszechnego szacunku, cała iego naukowa zamożność ograniczała się mniey więcey na samém tylko czytaniu i pisaniu. Przecież ten lekki połysk cywilizacyi dostatecznie go zalecał na pierwszą umysłowego prostey i wieśniaczey ludności; a wszyscy mieszkańcy wyprzedzali się w oznakach uszanowania dla pana Jakóba i żony iego, albo raczey (iak ią, według zwyczaiu kraiowego, zwano) pani Jakóbowey, stadła nayrozsądnieyszego, naycnotliwszego, naylepszego i nayszczęśliwszego w całym powiecie. –

Dziedzilja, naystarsza z troyga dziatek, zaczęła rok siedmnasty; Benisia i brat iey Jacek, liczące od dziewięciu do dziesięciu lat, zostawały ieszcze pod czynnym dozorem ciotki Anulki siostry Jakóba. Wychowana w klasztorze panien Urszulek w Rosieniach, Anulka poważana była u kmieciów, iak pół-święta i mędrzec pierwszego rzędu. – Jakóbowa, naydzielniejsza gospodyni w powiecie, którey pszczoły wydawały naysmacznieyszy miody, motki naycieńszą przędzę, blech naybielsze płótno, którey biegłość w urządzaniu patoki i wszelkich nalewek głośno

uznana

i zachwaloną była przez hrabiego Slatera, sama pani Jakóbowa, odnosiła się szczególniey do cio-
ci Anulki, czytelniczy nabożnych xiąg, Dyrektora Korrespondencyi, Kanclerza pasieki, wielkiego Koper-
nika ukrytego pod skromnym kwefem Żmudzinki.—

Kwiaty rosnące w około pasieki obwiewały balsamiczną wonią ~~całe zabudow~~ domek właści-
ciela; ~~ul~~ ule stały rzędem na gradusach pod szopą, ~~um~~ z umysłu urządzoną ~~postawiona~~ dla nich; a roie
dzikie, trzymane w rezerwie w lasach, przyczyniały się swoią daniną do pomnożenia ogólnego bo-
gactwa. Niekiedy, prawda, późną iesienią, podkradał się niedźwiedź, przybysz z litewskich la-
sów i podbierał plastry zostawione w barciach, paiąk torował sobie drogę aż do środka ulu;
(phalène) składała swoie iayka w iednym z oczek; ale były to tylko rzadkie i prze-
chodnie nieszczęścia; a obrazy Nayświętszey Panny i Świętego Józefa z lilią w ręku, zdobiące
główny wchód do folwarku, nie mniey dla tego odbierały hołd dziękczynienia, każdego poranku
i każdego wieczora.—

Jaką była owa poczesna rodzina, która, zebrana dzisiay w zagrodzie pasieczney, ubolewała
nad nieszczęściem iedney z faworytek, kiedy iakiś głos młody i brzmiący przerwał powszechne
ięki.—

„Cóż tam takiego?... cóż się stało?... zapytał ~~głos~~ obcy; a nie czekaiąc odpowiedzi, urodzi-
wy młodzieniec ~~przeskoczył~~ przerzucił się przez płot i skoczył w sam środek grządek tymu, rezedy, maieranku,
Anyżu; i zbliżył się do małego grona.—

„Umarła, Ludwiku" — rzekła półgłosem ciocia Anulka, widząc ~~oczy~~ wzrok młodzieńca
wlepiony w nieporuszone ciało matki pszczół.

—„Skoczno prędko po liść (plantain) Maruchno!— krzyknął, uderzaiąc po ramie-
niu starą niewiastę, która wypiastowała niemowlęctwo Jakóba i którą wszyscy nazy-
wali Niańką.—

—„Idźno ty, Benisiu" — mruknęła staruszka, iakoby zniecierpliwiona nakazuiącym to-
nem przychodnia.—

Po kilku chwilach, owad, uwolniony od duszącego oddechu i pieszczot zbyt troskliwych opie-
kunek, wyciągnął skurczone nóżki, obrócił się na bok i wydał stały brzęk, tak długo i tak próż-
no oczekiwany.—

—„Patrzcie, ~~w iakim stanie~~ co się porobiło z ~~z~~ iey skrzydłami! iakiś ptak musiał zranić pszczołeczkę" — po-
wiedział Ludwik w odpowiedzi na powinszowania zgromadzenia.—

—„Bah!— odezwała się kwaśno Maruchna — toć nie trudno zobaczyć co się działo z całym
ulem: cudza matka ~~tam~~ dostała się do niego; pobiły się z sobą; a nasza biedaczka została
wygnana. Chwała Bogu, że panicz powraca dziś wieczór z Wilna, bo od czasu iak wyie-
chał, wszystko do góry nogami przewróciło się w pasiece."—

mówiąc te słowa

Mówiąc te słowa stara zwróciła zapadłe i martwe oko na młodego i biegłego lekarza, który przywrócił życie pszczole. — Zaraz po odjeździe Jakóba na Litwę, ~~kiedy wróciła~~ za sprzedażą lnu, młody cudzoziemiec ukazał się pierwszy raz na Żmudzi. Cel iego podróży był dotąd taiemnicą, a w oczach podeyrzliwey Maruchny, taiemnicą złey wróżby. Umysł staruszki napoiony był mocno przesądami rodzinney ziemi. Cześć wszystkich świętych, których obrazy zawieszone były na gałęziach dębów, bez wątpienia iako pamiątka dawney czci Herulów, którzy każdemu drzewu, każdey roślinie, każdemu kwiatowi, przyznawali iakieś opiekuńcze bóstwo, nie wystarczały żarliwey pobożności Maruchny; składała ona corocznie ofiary bożkowi lnu, Wayżgontowi; ona należała na potrzebę złagodzenia Peruna, boga piorunu, kiedy błyskawica raziła swemi ogniami pokrycie z kory pasieki; ona nie zaniedbywała zastawiać w sąsiednim lesie, uczty przeznaczoney dla zmarłych. Na przekorę zwycięstwom Krzyżaków, którzy w XVI^stym wieku obalili ołtarze pogańskie Żmudzinów, ~~składa~~ oddawała ieszcze cześć Giwoytom, czyli świętym wężom, lęgnącym się w ogromnych lasach tey prowincyi. Iny wieki tak mało osłabiły cześć wieśniaków dla tych gadów, że zabicie iednego z nich poczytywane iest dotąd za pewną wróżbę nieszczęścia. — Ludwik właśnie pozyskał pacunek pani Jakóbowey przez odwagę, z iaką uwolnił małego Janka z więzów iednego z tych odrzuconych bogów. Czyn ten dostateczny był dla wzbudzenia ku niemu niechęci starey Sybilli. —

— „Nie musiał się urodzić Żmudzinem, kiedy się odważa zgnieść głowę iednego z przebiegłych strażników lasu!" mówiła taiemnie do ciotki Anulki — „chociaż udaie że tu przychodzi grzebać w ziemi, albo zbierać kamyki, iak gdyby nie chciał zostawić wszechmocnemu Stworzycielowi żadney z iego przenayświętszych taiemnic. — Wszystko mi się widzi, że iego włóczęga inne ma powody, iak upodobanie w kamieniach, glinie żółtey albo czerwoney i w piecach wapiennych." —

— „Ależ nic złego nie patrzy z tego chłopaka, odpowiadała Anulka, rzecze swoie twierdzenie z żywością, mało zgodną z iey powolnemi wnioskami. — Uwolnił Janka z wielkiego strachu, ieżeli nie z wielkiego niebezpieczeństwa."

— „Tak, tak, ośmielaiąc dziecinę do pogardy obyczaiu przodków." —

— „Nauczył mnie i siostrę dla czego znayduiemy często nasze pszczoły zmarłe, albo umieraiące w środku ~~kwiatu~~ tulipana." —

— „Żeby was podmówić do wyrwania nayppięknieyszych tulipanów, iakich stąd do Memla nie ~~uyrzy~~ zobaczy." —

— „Dowiódł rozumnie Grzegorzowi pasiecznikowi, iaką korzyść mieć może ze sprzedaży zielonych much, których takie mnóstwo na naszych iesionach." —

— „Odciągaiąc tym sposobem chłopca od roboty koło ulów i koło lnu." —

— „Dał też moiey siostrzenicy dziedzicki, przydała ciotka ze znaczącym uśmiechem, ró-

żaniec

z Litewskiego bursztynu taki ie, błogosławioney pamięci, Królowa Jadwiga pewno pięknieyszego do swoich pacierzy mieć nie mogła."–

–„ Napełniaiąc tym sposobem głowę dziewczyny głupstwami i próżnościami, kiedy oyca nie ma w domu! – krzyknęła stara, rozjątrzona do żywego tą ostatnią uwagą; ale Bogu niech będą dzięki, Jegomości tylko co nie widać i wszystkie te ~~[illegible]~~ przywidzenia poydą z dymem: iak przyleciało, tak poleciało ~~[illegible]~~: ieszcze się pan Ludwik tak nie zagnieździł w pasiece żeby go nie można było z niey wypłoszyć!"–

VI.–

Nie Jakóbowa to mogła odprawić ~~swoiego~~ gościa swoiego z suchym gardłem i ustami: Ludwik tedy był zaproszony do domu i poczęstowany szklanką lipca, który mógłby był przynieść zaszczyt sławnym piwnicom Kowieńskim, trzykroć błogosławionym w oczach Litwinów, bo dostarczały ~~[illegible]~~ ulubionego trunku Kościuszce.–

„ Czy nie chciałby z was kto towarzyszyć mi aż do pagórka ku Rosieniom? – rzekł wahaiąc się młodzieniec: Grzegorz upewnia mnie, że znaydę skamieniałe muszle między żwirem, nad strumieniem."–

–„ Kto z nas? wszyscy, ieżeli czas pozwoli, zawołała zacna gospodyni; tamtędy właśnie Jakób ma przebywać bród ~~[illegible]~~, ieżeli się Bogu spodoba, dziś wieczór, wracaiąc do domu. A naprzód Janek pobiegnie z ochotą z wami: nie prawdaż, chłopcze? i Benisia także, ieżeli tylko zechcecie wziąść ten kłopot na siebie i ieżeli nie lękacie się stracić dosyć czasu przenosząc ią przez strumienie i rowy. Co do mnie, zechcecie mi wybaczyć; mam ieszcze ~~do~~ przesiać proso i zgotować kaszę; nie ~~trzeba~~ godziłoby się żeby móy poczciwy Jakób powracał z groszem domu i z gościńcem dla żony, a nie zastał dymiącego się ~~[illegible]~~ krupniku przy ogniu!"–

–„ A Dziedzilja? odezwał się Ludwik, który pomimo krótkiey swoiey zażyłości w tey rodzinie, znał dobrze wszystkie iey zwyczaie: Dziedzilja czy ma także co do roboty?"–

–„ Cóż ty na to, Dziewczyno, rzekła matka: czy przygotowałaś iuż kaszę? czyś ią wysuszyła i przesiała? czy chcesz iść z Ludwikiem naprzeciw Oyca?"

–„ Jeżeli twoia wola, matko – rzekła rumieniąc się dziewczyna.–

–„ Moia wola, moia wola! miły Boże! zrób iak chcesz!"– to rzekłszy pani Jakóbowa zwróciła swoie kroki do kuchni, dla czuwania nad wieczerzą.–

„ Szczęśliwa zezwoleniem matki, Dziedzilja ~~ułoży~~ układała na swoiey głowie powiewną zasłonę, należącą do malowniczego stroiu wieyskiey Żmudzinki, kiedy ciotka Anulka wdała się w tę sprawę, i za podmówieniem surowey Maruchny, wezwała pomocy siostrzenicy do ułożenia wyprawy bielizny przed powrotem ~~[illegible]~~ gospodarza.–

Ludwik

274

Ludwik, lubo mu się ten układ nie podobał wcale, musiał go przyjąć z dobrą miną. A potém Jakubowa zaprosiła go na rodzinną biesiadę wieczorem; ufał swoiemu szczęściu i zręczności, że potrafi sobie upatrzyć chwilę rozmowy z piękną dzieweczyną, któréy rysy tak były delikatne, uśmiech tak wdzięczny, głos tak przyiemny. — Dziedziłja, kochanie rodziców, pycha ciotki i staréy niańki, pod któréy oczyma wzrosła, nie usłyszała nigdy w życiu surowego wyrazu, nie spotkała nigdy zagniewanego wejrzenia, nie doznała żadnéy gorzkiéy boleści, nigdy nakoniec nie zasmuciła, iaki tylko nad przygodą lub cierpieniem iakiego biednego sąsiada. —

Ludwik wziął za ręce dzieci i wyszedł; ale wychodząc na przedsienie ocienione kapryfolją, oddychaiąc powietrzem świeżem i napoionem słodką wonią lipowego kwiatu, który nadawał taką białość miodom pasieki, miał chęć powrócić nazad i użyć całéy swoiéy wymowy, żeby zmienić postanowienie ciotki Anulki. —

— „Oh! nie! nie! biegniymy tam, tam! na te wielkie pagórki —" krzyczała Benisia wyrywaiąc się naprzód z takim zapałem że wszelki zamiar powrotu stał się niepodobnym."

— „Naprzód! naprzód!" — krzyczał ze swoiéy strony Janek, i dzieci, podobnie iak dwa konie puściły się pędem ścieżką, idącą przez obszerny łan prosa, zatrzymuiąc się kiedy niekiedy, już to dla zrobienia dudek z wydrążonéy słomy, już też dla splecenia wieńca z bławatków. —

Wieczór był rozkoszny: lekki deszczyk spadł rano, a łagodny wietrzyk osuszał ostatnie iego krople zawieszone na liściach. — Ludwik ścigał wzrokiem pustą gonitwę chłopczyka i dzieweczynki, pędzących wzdłuż mostu rzuconego na wązkim strumieniu, sączącym się w głębi parowu. — Przysłuchiwał się głośnemu skrzypieniu pierwotnego woza żmudzkiego, złożonego z desek zaledwie ociosanych gorzystego iesionu (frêne) i spoionych iako tako drewnianemi łykami, który ze swoim zaprzęgiem z plecionéy kory posuwał się ciężko z rozory w rozory, po drodze zaledwie oznaczonéy na zwożenie zboża. — W miarę iak się krzykliwy łoskot oddalał, kos siedzący na gałęzi dębu, w pośród złocistéy kurzawy zachodzącego słońca, rozpoczynał wdzięczny śpiew wieczoru. — Lubo Ludwik był sam, lubo słodkie towarzystwo Dziedziłji nie podwaiało iego uciechy, czuł się iednak lekkim, iak gdyby szedł po powietrzu. Czas był tak piękny, niebo tak pogodne, okolica tak zachwycaiąca. — Przyrodzenie szczęśliwe było w około niego, a w nim, serce było rozradowane, bo miał dopiero dwadzieścia trzy lat, pełny był zapału ku wielkim i pięknym rzeczom, posiadał niewyczerpany zapas miłości i nadziei. —

III. —

Dziedziłja wyszła właśnie z domu i zmierzała ku zielonym łąkom, na których bieliły się

płótna; ~~kied~~ wtem ~~zobaczyła~~ spostrzegła panowną Maruchnę, ~~kto~~ ktora chwiejącym się krokiem w tęż samą stronę dążyła. — Łagodna dziewczyna wróciła nazad, żeby wesprzeć ramieniem swoim starą niańkę, którą od dziecińśtwa panować przywykła. —

— „Spocznijmy tutay" — rzekła Maruchna, kiedy dochodziły do niezmierney lipy, rozciągaiącey szeroko swoie i zielone gałęzie przy wchodzie do ulewku. — „Spocznijmy tutay, moie dziecię; nikt nas nie słyszy; wierne tylko nasze pszczoły podeyść nas mogą, a te nie są ani szpiegami ani ~~gaduł~~ plotkami: spocznijmy." — Staruszka siadła na prostey ławie, którą ieszcze Jakób w czasach miłostek swoich z Józefą postawił, i dała znak dziewczynie żeby przy niey zabrała mieysce. —

— „Ciocia Anulka" — rzekła Dziedzilja, przestraszona surową twarzą starey sybilli — „ciocia Anulka przykazała mi żebym się spieszyła, i żebym pozbierała płótna, z obawy....."

— „A ia, przerwie Maruchna, rozkazuię ci zostać i słuchać mnie z uwagą." —

Białe włosy Maruchny i głębokie zmarszczki iey twarzy budziły w dzieciach Jakóba nie mnieyszą trwogę iak przywiązanie. — W oczach Dziedzilji, przywykłey do weyrzeń miłości do scen radośnych, zgrzybiała niańka, ze swoim wybladłym licem, i martwem okiem, była przeraźaiącym i wzniosłym obrazem wieczności. —

Nigdy wprzódy córka Jakóbowey nie ~~oczekiwała~~ słuchała niecierpliwie zgłęcego brzęku który oznaymiał godzinę ~~uczty~~ wieczorney uczty dla przemysłowych ~~kradłszych~~ ~~pracowniczek~~ pszczółek ciotki Anulki. Zdawało się że każda kwiecista gałąź dźwigała tysiące pszczół, tak dalece drzewo było wzruszone i ożywione ruchem i brzękiem. — A przecież kiedy dziewczyna wzniosła swoie oczy ku zielonemu sklepieniu, nie czyniła tego w chęci przypatrzenia się swoim faworytkom o złocistym naszyjniku, z czarnemi pręgami; nie czyniła tego również przez uszanowanie dla małego ołtarzyka, który pobożny pszczelnik Grzegorz, zawiesił wpośród gałęzi, na pamiątkę ~~uczynio~~ zrobionego ślubu; chciała tylko tym sposobem uniknąć śledczego ~~weyrzenia~~ wzroku Maruchny który czuła, albo zdawała się czuć wlepiony w siebie. —

— „Jesteście smutni, ~~moia~~ matko!" — zawołała nakoniec Dziedzilja, spostrzegłszy zbieraiącą się łzę w zapadłem oku staruszki. —

Maruchna wstrząsła głową nie daiąc odpowiedzi. —

— „Bylibyście chorzy?"

— „Nie, dziecię!... Ty to iesteś chora; ty będziesz niezabawem smutna! kielich goryczy napełnia się dla ciebie, Dziedziljo; a stara niewiasta chciałaby go odwrócić od ust twoich, albo wylać go ~~dla ułagodzenia~~ na ofiarę ~~dla ułagodzenia~~ złym duchom." —

— „Porzućmy świat duchów i ofiary dla nich, droga Maruchno;" — odpowiedziała dziewczyna: powiedzcie mi iasno wasze obawy, i daycie mi łagodnie wasze przestrogi."

— „Mogęż mówić łagodnie o tem co zagraża ruiną domowi moich panów?" — krzyknęła niańka. — Widzę cię ~~ie~~ na drodze zagłady, i muszę cię z niey ściągnąć, chociażby ręka moia miała ~~być~~!

la

ta bydź ciężka iak żelazna rękawica woiowniczego Leszka. — Mam ci opowiedzieć żałosną powieść, a ty iey wysłuchać musisz, Dziedziljo! —

„Ze wszystkich sług przywiązanych do folwarku, ia tylko iedna nie iestem poddanką: dowodem tego uszanowanie dla mnie moich panów. — Całe pokolenie kwitnące w około mnie w przeciece, twoy Oyciec, twoia ciotka, ty i młodsze rodzeństwo, wszyscy byliście wychowani przezemnie, wszyscy wykołysani na moich kolanach. Kocham was wszystkich, bo was iuż tylko mam do kochania. Byłam żoną, szczęśliwą, byłam matką; matką pełną pychy i radości: i wszystko przeszło. — Wszyscy odeszli.... wszyscy!... i zostałam.... sama. —

„Moy Oyciec, równie iak twoy, był dostatnim właścicielem na pograniczu Litwy. — Córka iego Marysia (bo zgryzoty nie ściągnęły ieszcze na młodą, wesołą dziewicę z nad brzegów Niemna, zgrubiałego przezwiska Maruchny) poszukiwaną była przez licznych zalotników: ale wybór iey był iuż zrobiony. Paweł miał serce szlachetne i wzniosłe: cóż mnie to obchodzić mogło, że był synem poddanego? — Oyciec iego zbogacił się, ale nie przestał bydź niewolnikiem, on, syn iego i całe ~~pokolenie~~ plemie. —

„Nie ta iedna przyczyna nakazuie mi odrzucić rękę Pawła, zawołał moy Oyciec, kiedym odważyła się wyznać przed nim moią miłość. — Jad zatruł krew tego człowieka! — Azaliż nie widzisz że kołtun wyrył okropne twoie znamie na czole iego i na czole braci iego? — Zadrżałam Dziedziljo! bo to były przerażaiące słowa. — Tak iest, mówił daley moy Oyciec, Paweł urodził się z rodziców których poczciwość i męztwo starły plamę urodzenia. Jest dobry, czuły, szlachetny. Ale więcey trzydziestu lat Marysiu, widziałem w tey rodzinie śmierć trzech synów, ~~umieraiących~~ skutkiem okropney choroby; czwarty trapiony kalectwem żyie dotąd w szpitalu Kamedułów w Mińsku. — Mamże dać córkę moią piątemu? —

„Oycze, odpowiedziałam — wszystko to może bydź prawdą, ale krew Pawła iest czysta i wolno płynie w żyłach iego. — On przynaymniey uniknął tey plagi. — Kiedy wieczorem tańczemy pod lipami, któż nad niego zręczniejszy? Kto żwawiey zawiązuie koło Kruciaszczky? Któż przez trzy zimy ciągle otrzymał nagrodę, przeznaczoną strzelcowi który naywięcey skór wilczych złoży w Maioracie Mińskim? — Nie ocalilże ci życia tobie samemu, moy Oycze, kiedyś przed rokiem wybrał się z myślistwem na łowy niedźwiedzia w nadniemeńskie puszcze? —

— „I cóż to wszystko znaczy? zawołał moy Oyciec — powiedziałem ci iuż raz, niechętniebym wyposażył posag moiey córki synowi niewolnika, ale chociażby Paweł trzykroć był szlachcicem, chociażby nawet brał cię bez posagu, nigdy nie oddam ręki moiey córki człowiekowi którego krew skażona iest iadem kołtuna..."

— „A wy byliście posłuszni? ~~odd~~ odprawiliście waszego kochanka!" — zapytała nadobna Dziedzilja

Dzilja wlepiaiąc ciekawy wzrok w Niańkę.—

—„ Nie — odpowiedziała Maruchna głuchym i poważnym głosem: byłam szalona: wzywałam zemstę Boga. — Następnego roku, oyciec móy umarł; a zaledwie usta iego ostygły, zaledwie głos iego umilkł na zawsze, uciekłam z Oyczystego domu, zostałam żoną Pawła.”—

—„ Ale byłaś szczęśliwa, ~~zawołała~~ droga Maruchno —!” zawołała dziewczyna, bo powieść miłości i zaślubin żywe w niey współczucie budziła.—

—„ Szczęśliwa! — powtórzyła stara kobieta — Dla czegóż w mowie ludzkiey nie ma wyrazu stosownego na odmalowanie radości tych, którzy kochaiąc się od dawna ~~[illegible]~~ w samotności i w milczeniu, nagle widzą się złączeni na wieczność”. — Wszystko było zachwycaiącem w około nas! Wszystko było szczęściem odtąd iak był przy mnie. — Szczęśliwa! cóż mogło wyrównać radości ~~być~~ ~~[illegible]~~ bydź iego na zawsze? Jedno tylko..... Niebo dało mi syna, piękne dziecię, miało uśmiech i rysy Oyca, a widok iego nową w sercu moiem miłość obudził! — Szczęśliwa! Sprawiedliwy Boże! iakaż szczęśliwość ziemska z moią porównać się mogła!”—

Dziedzilja skłoniła głowę swoią na łono Niańki.—

~~—~~„ Oyciec moiego męża umarł; byliśmy bogaci — mówiła daley Maruchna, usiłuiąc odzyskać spokoyność — Paweł był wesoły, pracowity, pobłażliwy: sąsiedzi nasi byli powolni, wiódł nam się handel, ~~a~~ troie ~~naszych~~ mieliśmy dziatek ~~miało~~ pięknych iak Aniołki w raiu. Niekiedy Paweł pobudzał żartuiąc moie oburzenie macierzyńskie, oskarżaiąc mnie o stronnictwo dla małey Zosi, bo głos iey był żałośliwy iak głos Łyski, ~~bo~~ włos iey ~~złocisty~~ ciemno-złotawy spadał w pierścieniach na iey plecki, słodkie iey niebieskie oczęta iaśniały iak promień bóstwa!.... Chwilę tylko.... zaszemrała stara, cisnąc mocno złożone ręce do piersi swoich; chwilę tylko.... niech odetchnę.”—

—„ Dosyć! droga Maruchno. — zawołała dziewczyna. Wiem iuż wszystko. Bóg, który niegdyś dotknął Patryarchę maiącego nayliczniejsze trzody, naypiękniejsze dzieci, nacisnął was ramieniem swoiem! — Widzę wszystko!”—

—„ Nie! nikt tego widzieć nie może, iakom ia widziała. Nikt nie mógł widzieć zmiany która zaszła nagle w twarzy moiey ukochaney Zosi; czoło płonące, lica sine, usta zczerniałe!... To Kołtun!... krzyknął nieszczęśliwy Paweł, kiedy usłyszał łagodny głos dziecięcia, błagaiący ~~na~~ od nas ulgi. A ia nie chciałam ~~[illegible]~~ wierzyć mężowi... i w przestrachu moim, przeklęłam go za ten okropny wyraz... i kiedy iuż nawet włosy dziecięcia blask swóy stracity, kiedy się powikłały i zlepiły, nie chciałam wyznać że to choroba te okropne ~~w~~ wiązała sploty; rozczesywałam ~~[illegible]~~ ie według zwyczaiu ~~[illegible]~~ ręką moią, całowałam blade lica maleńkiey i obiecywałam iey że w krótce będzie ~~[illegible]~~ lepiey. — Nakoniec, obłąkana żalem, ucięłam włosy które co chwila barodziey grubiały. Ucięłam ie i rzuciłam w ogień. — Dziedziljo. Krew była na nożyczkach! a w oim

dni

po tym okropnym czynie, córka moia leżała w grobie; i nastąpiła chwila strasznéy goryczy, w ~~czasie~~ któréy ciérpiałam się że ziemia pokrywa ohydną chorobę biédnego dziécięcia.–

„Przypomniałam sobie w ówczas przekleństwo Oyca, bo wiedziałam że iad krążył w żyłach pozostałych Synów, i w żyłach samego Pawła i że wyrok potępienia cięży nad niemi wszystkiemi.– Nie śmiałam iuż więcéy przechadzać się z niemi po słońcu, z obawy ażeby ciepło nie wzmocniło iadu. Jeżeli deszcz padał, lękałam się iego wilgotnych wyziewów; kiedy wiatr dął, zatykałam mchem każdą szczelinkę w ścianach. Nie mogłam spać w nocy; wlekłam się do kołyski moich synów żeby się zapewnić że ich zręczęta leżały spokoynie i bez gorączki pod nakryciem. Nie miałam pokoiu we dnie: chodziłam od chaty do chaty zasięgaiąc doświadczenia mieszkańców, wypytuiąc się po sto razy o znamiona choroby, aż dopóki obraz odrastaiących paznokci, grubieiących i cuchnących włosów, iątrzących się ran, nie zaiął zupełnie moiéy myśli i nie stał się okropném ~~[illegible]~~ widzeniem duszy moiéy.– Widziałam go po każdém ocknieniu, widziałam co nocy w snach moich.”–

Dziedzilja zadrżała i z ~~boleścią~~ trwogą na Maruchnę patrzyła. Ale nianka nie zważaiąc na to, mówiła daléy: „Obawy moie sprawdziły się aż nadto: oba umarli. Pawełek, starszy, zawsze wesoły i tak do Oyca podobny, zgasł piérwszy, po długiem i strasznem konaniu; Franuś, naymłodszy, ostatni z rodzeństwa, padł ofiarą powolnego cierpienia. Troie dziatek, Dziedziljo, troie dziatek, pięknych, przyiemnych, uwielbianych, oderwanych od serca matki i rzuconych w zimną ziemię, pod murawą lasu. Nie miałam iuż żadnéy nadziei, nie śmiałam mówić o boleści moiéy z mężem, żeby nie upatrzył w téy mowie gorzkich wyrzutów, żeby z nich okrutnéy o siebie nie wyczerpał trwogi.– Nie śmiałam się żalić, nie śmiałam płakać: mogłam tylko modlić się, błagać gorąco ~~[illegible]~~ Wszechmocnego, ze złożonemi rękoma, z rozdartém sercem, ale Wszechmocny był głuchy na modły moie i prawica iego cięży nademną i nad moiemi.– W krótce Paweł oddalił się na cały dzień od naszego strapionego domu: nie chciał iuż trzymać ręki moiéy w swoiéy; iuż mnie nie obeymował ramieniem, kiedyśmy szli płakać razem na grobie dziatek naszych. Dreszcz go przechodził kiedym się do niego zbliżała.– Oh! nie zapomnę nigdy ~~[illegible]~~ przeciągłego wzroku, pełnego przerażenia i czułości iaki utopił we mnie, kiedy go pierwsze ciosy choroby dotknęły. O tak, kochane dziécię, tak, kołtun rozwinął się w nim w naystrasznieyszy sposób. Jego wrzaski, iego szalone wycia wstrzęsły nasze ciche ściany. Dwa lata czuwałam nad nim; w naymocnieyszych ~~paroxyzmach~~ napadach nie odstępowałam od łoża iego:..ale dla czegóż mam dłużéy udręczać twoią litościwą duszę, moia Dziedziljo!..– i on także umarł; a że nie zostawił po sobie syna, iego maiętność, owoce naszego wspólnego przemysłu, wróciły w ręce ~~właści~~ pana gruntu: zostałam wdową, ubogą i sama na świecie.– Wtedy to, moie dziécię, weszłam do domu twoiego dziada, który powierzył troskliwości moiéy swoiego nowo narodzonego Jakóba, drogiéj ~~iedyny~~ ~~pamiątki~~ wspomnienie

wspomnienie ~~pamiątką~~ dla mnie tego wszystkiego, co sama na tey ziemi straciłam." —

— „Słowo tylko, Maruchno! — zawołała Dziedziczka przytłumionym głosem, i nie śmieiąc spoyrzyć w oczy ~~niańki~~ niańce: na rękach Ludwika paznokcie odrastaią na nowo; na głowie Ludwika młode porastaią włosy; a na licach iego blizna....!"

— „Biedne dziecię! rzekła Maruchna — nie mylisz się wcale: ten obcy młodzieniec był iuż i będzie ieszcze ofiarą strasznego Kołtuna. — Nigdy on łupu swego nie wypuszcza: śmiertelny iad iego krąży we krwi Ludwika!" —

IV. —

Tymczasem zupełnie odmienna scena odbywała się na folwarku. Zamiast przebywać bród, nad którym oczekiwali ~~go~~ na niego przyiaciele(?) Ludwik i weseli towarzysze iego, ~~[illegible]~~ Jakób puścił się ścieszką wydeptaną przez piękne iego pastwiska, i przybywszy niespodzianie do domu, przyymował radosne powitanie wszystkich. Dobra Jakóbowa, przyrządzaiąc krupnik, opowiadała mężowi, iak mały Janek o mało co nie został ukąszony przez wielkiego węża, na którego roztrzaskanie nastąpił, iak obcy iakiś człowiek przybiegł mu na pomoc i iako ten obcy był młodym, przystoynym, nazywał się Ludwik i mógłby może iednego dnia nazwać się ich zięciem. —

Roztropny Jakób wstrząsnął głową. — „~~Mam na~~ Spodziewam się, rzekł, że nic podobnego nie wyszło dotąd na iaw w domu. Dziedziczka ~~[illegible]~~ iest dziecko; nie może ieszcze oddalać się z pod oka matki." —

— „A matka iey nie byłaż o rok iedną i cztery miesiące od niey młodszą, kiedy przyięła za męża Jakóba Bremlicza!" — spytała ~~[illegible]~~ zacna Gosposia. —

— „Ależ moia Józia była prawdziwym wzorem statku i rozsądku" — rzecze Jakób. —

— „Jak iak nasza córka." —

— „Ależ ia przynaymniey byłem roztropnym młodzieńcem i biegłym iuż podówczas rolnikiem...." —

— „Ręczę za to że nie bieglejszym od naszego zalotnego Ludwika." —

— „Dobrze, dobrze — nie trzeba nadto przypisywać zalet obcemu. Samowar ~~nowy~~ z Sołoduchy błyszczy bardzo pięknie póki nowy, ale blask iego gaśnie w użyciu. Nie dość iest zgnieść głowę węża (co iuż, między nami mówiąc, nie dobrą iest wróżbą,) ażeby przez to stać się godnym córki właściciela pasieki. A teraz, żono, naley mi szklankę tego wybornego wiśniaku siostry Anulki, bom spragniony z drogi, a chciałbym co prędzey obeyść pasiekę, stodoły i chlewy, zanim siędę do wieczerzy i wysłucham z ~~i opowiem z[illegible]~~ wszystkiego co się wydarzyło w czasie moiey nieobecności: z moiey strony opowiem też com widział i słyszał." —

— A wziąwszy z rąk żony obszerny kubek w którym iskrzał likwor z dzikich wiszni, ~~[illegible]~~ napełniaiące

niaię cały izbę zapachem podobnym do kwiatu heliotropu, Jakób wypił za zdrowie obecnych, i wyszedł obeyrzeć gospodarstwo i pomówić z Grzegorzem.—

Zacny gospodarz nie mógł powściągnąć w sobie lekkiego oburzenia, słysząc za każdym razem, we wszystkich odpowiedziach na swoie zapytania, wspominane imie obcego młodzieńca.— Pan Ludwik poradził to; pan Ludwik zalecił owo; a co większa, pan Ludwik pozwolił sobie niektórych krytycznych uwag nad domowem gospodarstwem pasieki, którego naczelny zarząd Jakób sobie zawarował.—

Każda chmura ~~niesmaku~~ niesmaku przemykała się szybko na czole Jakóba, a kiedy zasiadł na ulubioney sobie ławie blizko szopy mieszczącey ule kiedy małe iego wychowanice skrzydlate, rozeznawaiące powoli swoiego ~~~~ kwiaciarnika i posłuszne zwyczaynym znakom, zrywały się z grządek centuryi, majeranku (sariette) melissy (serpolet) i siadały na rękawie iego żupana, nie było w całey Żmudzi szczęśliwszego człowieka nad Jakóba Bremliera, właściciela owey pasieki.— Gdy powrócił do domu, Janek i Benisia wlazły na iego kolana, wymawiaiące mu ~~~~, w pośród całusów, że na obiad nie wracał. Spostrzegł też młodzieńca pogodnego ~~otwartego~~ czoła, siedzącego poufale przy ognisku, i podał mu przyiazną rękę, iak tego gościnność Żmudzka wymagała; potem ścisnął mu rękę, bo sobie oko w oko spojrzeli, a szlachetne i otwarte oblicze młodzieńca pozyskały serce Jakóba.—

—„Gdzież iest moia córka? gdzie moia dobra Marysia?"— zapytał Jakób.—

—„ ~~Córka~~ Dziewczyna spóźniła się nieco, rzekła cicho Jakóbowa, kładąc swoią okrągłą i pulchną rękę na ramieniu męża— może się lęka ażeby rumieniec ~~iey~~ ~~~~ licców i blask ~~iey~~ ~~oczu~~ nie zdradziły zawcześnie iey taiemnicy przed Oycem."—

Drzwi się otworzyły i Dziedzilja ~~~~ podpieraiąc chwiejące się kroki starey Maruchny, albo raczey sama wspieraiąc się na niey, zbliżyła się do Oyca.—

—„Cóż to ma znaczyć?— mruknął gospodarz, ciągnąc żonę na bok— mówiłaś mi o rumieńcu iey liców, o blasku iey oczu! Ja spostrzegam na iey łagodney twarzy przymuszony uśmiech; a iasne iey włosy zdaią się ciemne przy bladości liców."—

—„Lękliwość dziewicza! odpowie Jakóbowa. Boi się ażeby Oyciec którego kocha nie trzymał źle o osobie którą pokochała. Jakżeś to ieiu dawno kochał się Jakóbie, że nic sobie nie przypominasz.— Nalej biednemu chłopakowi szklankę miodu, niech ią spełni za twoie zdrowie a zobaczysz że zapłonisz dziecko, iak niegdyś zapłoniłeś matkę."—

To rzekłszy zacna niewiasta wyszła z ciotką Anulką ~~~~ przygotować wieczerzę.— Skończyły się prace dzienne. Każdy kmieć czyli poddany pasieki, uszczęśliwiony

powrotem

powrotem pana, przyszedł go powitać w progach domu i odebrać w zamian życzliwe sło=
wo. ~~Obfita rosa~~ Nie słychać już w ogrodzie brzęku pszczół. Obfita rosa skropiła ~~kwiaty~~ li=
ście rozmarynu, lawendy, ~~szałwi~~, ~~bez~~ piwonij ~~[illegible]~~ i przywróciła balsami=
kom i tymiankom rozkoszne ich wonie. ~~Okna izby~~ ~~Otwarcie~~ Okna izby, w któréy się zebrała rodzina
są otwarte i przepuszczają wraz z promieniami księżyca, zapach lip, kapryfolij i aro=
matycznych roślin ogrodu.—

— „Czy nie przywiozłeś nam co z Wilna, Ojcze! — zawołał Janek, wsuwając się ~~[illegible]~~ między
kolanami Ojca, kiedy krupnik i inne posilne potrawy ustąpiły miejsca ogromnéy
misie poziomek rumianych i świeżych.—

— „Czekaj chłopcze, czekaj cierpliwie ~~przyjazdu~~ na przyjazd furmana z Rosieniów, a zobaczysz ~~ich~~
kupę alfabetów, grammatyk, i nie wiem już tam jakich rzeczy mądrych, nie licząc
do nich długiéy rózgi, dla ~~poparcia~~ pomocy lekcyi cioci Anulki.”—

— „Oho! wiemy dobrze że ty żartujesz, Ojcze — odezwały się zarazem dzieci: ty sobie za=
wsze tak z nas żartujesz. Nie mamy czego czekać na furmana, bo ty pewno już teraz
masz gościnia dla każdego z nas w kieszeni.”—

~~Zabawiwszy się~~ Podrażniwszy chwilę ich ciekawości, Jakób dobył z kieszeni ~~toaletkę~~ skrzyneczkę, obejmującą
wszystkie potrzebne ~~sprzęty~~ narzędzia do szycia, z blaszką srebrną na wiece, na któréy wyryta była
cyfra Jakubowéy; daléy, ~~krótki zbiór~~ skrócony rys gospodarstwa domowego, przeznaczony dla Anulki;
różaniec z koralów szwedzkich, poświęcony w Częstochowie, dla staréy Marysi; a
dla pięknéy swoiéy Dziedziczki bogatą zapinkę na czoło, wraz z łańcuszkiem z pereł
i złota.—

— „Prawdziwy strój panny młodéy.” — szepnęła Jakóbowa, spinając błyszczący kley=
not na białem czole dziewicy.—

— „A dla nas, Ojcze! a dla nas czy nic nie ma!” — spytały zawiedzione dzieci.—

— „Obiecałeś mi przywieźć domino” — powiedział Janek.—

— „A mnie hebanowe wrzeciono” — przydała Benisia — A....”—

— „Ciszéy, ciszéy! nic dobrego! — zawołał Jakób z udanym gniewem; śliczna by
rzecz była, do prawdy, żebym jeździł z pasieki do Wilna umyślnie po kupienie
zabawek dla takich krzykliwych żebraków. — Ani myślę wcale o tem; ale przywio=
złem wam coś lepszego i mniéy kłopotliwego.”—

— „Cóż takiego? cóż takiego?” — zapytały razem.—

— „Powieść,” ~~albo~~ a raczéy prawdziwa historya, przynosząca zaszczyt Polsce i Polakom.” ~~[illegible]~~

— O. Daléy,

— „O! dalèy, dalèy, opowiedzcie nam ią!“ — zawołały wszystkie głosy.

— „Zaraz, ~~pozwólcie~~ niech wprzódy podam flaszę naszemu nowemu Gościowi i przyiacielowi“ — rzekł Jakób zwracaiąc mowę do Ludwika, którego wzrok niespokoyny wryty był w bladé i smutne oblicze Dziedzilii. — „Piy, Ludwiku, — zawołał, — piy za zdrowie i szczęście osoby którą kochasz!“ —

Młodzieniec podniósł machinalnie rękę do ust, ale cała iego dusza zaięta była zmianą zaszłą w rysach i postępowaniu Dziedzilii. — Może cierpi! — może ostabła! — ale dla czegóż ta oboiętność, ta oziębłość względem niego? —

— „No, i cóż, Oycze? zaczniycie powieść!“ — zawołały dzieci, spodziewaiąc się że w zapowiedzianéy powieści, czy historyi, będą krwawe bitwy, rozbóynicy, albo Duchy. —

— „Czy wszyscy gotowi?“ — zapytał gospodarz, obwodząc ~~prowadząc~~ okiem ~~po~~ całe koło zebrane ~~około~~ przy nim; a spostrzegaiąc pasiecznika i kilku poddanych, wspartych o drzwi otwarte, — „Weydź, Grzegorzu, — przydał — weydźcie wszyscy, i słuchaycie, bo z powieści moiéy możecie odnieść korzyść, kiedy nie uciechę. —

„Przypominasz sobie żono — mówił daléy, obracaiąc przez ~~grzeczność~~ uprzeymość mowę swoią do żony — przypominasz sobie, że w czasie ostatniéy moiéy podróży do Wilna, wybuchło powstanie ludu przeciwko Moskalom: skończyło się, iak się ~~zwykle~~ zbyt często podobne przedsięwzięcia kończą, na podwoienie ~~ciężaru~~ nieszczęścia uiarzmionych i władzy uiarzmicieli. Jeden tylko półk przeszedł ~~zwiódł~~ na stronę powstańców (a), półk ~~mieszczący~~ obeymuiący w swoich szeregach kilkunastu z tych szlachetnych młodzieńców, których niebaczny i brutalski despotyzm z ław szkolnych ~~szkolnych~~ ściągnął, żeby w nich niewolniczą karnością, zaród wzniosłych i wolnych wyobrażeń stłumić. — Półk ten Oyczyzny złamał wymuszoną przysięgę. — Opuściłem Wilno z pośpiechem, nie chcąc być świadkiem ~~ukarania~~ klęski tych, którzy bronili sprawy drogiéy moiemu sercu, ani pozostać dłużéy w mieście, w którem krew chrześciańska płynąć miała. —

— „A iakeś powrócił, Oycze, — przerwał Janek — złaiałeś mnie za to, żem się wypytywał o katownie, knuty i niewolę Sybirską. — Przypominam sobie, iakeś mi powiedział że cierpienia ludzi, umieraiących za Oyczyznę, inne w sercu Polaka uczucie iak ciekawość obudzać powinny.“ —

— „Dobry ~~z ciebie~~, rozsądny i uważny chłopiec, kiedy pamięta tak dobrze naukę którą mu ~~iuż przed rokiem~~ dał oyciec, rok iuż temu“ — rzekła pobłażaiąca matka i nałożyła na talerz chłopca kupę poziomek. —

— „Powstanie było poniekąd przytłumione — mówił daléy Jakób: studenci, mieszczanie i inni, maiący w nim udział, napełniali więzienia Moskiewskie; ale półk ~~opierał~~ trzymał się ieszcze. —

(a) Autorka przydaie że był to ten sam półk który okrył się sławą na polach Raszyńskich: ~~przebaczyć~~ godzi się przebaczyć cudzoziemcowi podobny anachronizm; ~~Human~~ Polak powtórzyć go nie mógł. —

się ieszcze; a ~~był~~ zręczniejszy, jak ciężkie koractwo, w torowaniu sobie drogi przez bagna i trzę=sawy, przesuwał ~~prowadził~~ Moskali z lasów na bagna, z bagien w lasy, raził ich ~~go~~ nieustannie pomimo znaczney ~~[illegible]~~ ich przewagi w liczbie. Wieśniacy pomagali walecznym wszelkiemi sposobami. Nie trzeba im było wysyłać kommissarzy po żywność. koni, furażu, odzienia mieli dostatkiem: nic zbywało im na niczem. Kobiety szyły dla nich, mężczyźni dowozili wszystkiego; ręce i serca ludu szły za chorągwią powstańców."—

—„Szlachetne serca! godne ręce!"— krzyknął znowu Janek.— Jakób podał flaszę Ludwikowi, żeby wypił za przyszłe bohaterstwo Dziedzica Pasieki.—

—„Nie trudno wam będzie uwierzyć, że ta gorliwość i to współczucie mieszkańców poraziły całą złość mściwych Moskali. Którędy tylko przechodzili, zbierały ~~[illegible]~~ się złowrzeszczące chmury: posucha, nieurodzaj, głód, wszystko było na placu, żeby się tylko wymówić od wszelkiej dostawy.— A kiedy nakoniec spadły śniegi, a Moskale przymuszeni byli ieszcze prowadzić obozowe życie, żeby do szczętu wygubić powstańców, przysięgali że zwycięztwo swoie krwią oblewać będą."—

Jakób zaczynał brać za złe Ludwikowi, że, w pośród namiętnych wykrzykników małego zgromadzenia, on sam tylko zimnym i milczącym pozostał.—„ Młodzik marzy o swoich miłostkach— pomyślał sobie Jakób— godziłoby się żeby Oyczyzna pierwsze w sercu iego zaymowała mieysce."—

—„A ci walecźni czy się trzymaią ieszcze?"— spytała ciotka Anielka, myśląc ~~[illegible]~~ iuż o sposobach przesłania ~~[illegible]~~ ~~lekarz~~ maści i szarpji dla rannych.

—„Nie, siostro, Wszechmocny, w swoich wielkich i niedocieczonych zamiarach, dopuścił ich upadku. Okrążeni ze wszystkich stron, osłabieni ciągłym trudem i czynnością, wytrzymali ieszcze walkę rozpaczy. Rzeź była okropna. szczątek ieden walecznego oddziału wpadł w ręce barbarzyńców.—

—„Nieszczęście! Nieszczęście!"— ięknęło małe zgromadzenie w około Jakóba—„nieszczę=ście!"— powtórzyli Wieśniacy.—

—„Dowódzca półku został wzięty, mówił daléy Jakób: zacny człowiek z siwym wło=sem, który ieszcze pamiętał czasy Dombrowskiego i miał szeroką bliznę na czole. Moska=le skazali wszystkich niewolników na śmierć; zawlekli ich z powiązanemi rękoma i noga=mi na mieysce ostatniego spotkania; ale oko czyieś czuwało nad nimi (a)."—

—„Oko Opatrzności!"— zawołała żegnaiąc się Jakóbowa.

—„Oko Auzteja-Wiza-Gista!"— rzekła Maruchna, która w każdem żywszem wzrusze=niu do swoich runicznych zabobonów wracała.

—„Oko człowieka, ale które, na łaskę Boga, nie mniey było przenikliwe.— Syn Syndy=ka ~~w~~ Wileńskiego, młody i biegły w naukach student Uniwersytetu, przyłączył się z to=warzyszami

(a) Autorka upewnia że opis podobnego zdarzenia słyszała z ust znakomitego Polaka, naocznego świadka.—

rycerzami swymi do powstania. Po upadku sprawy, ojciec ukrył go w swoiey wiosce leżącey w głębi lasów. Moskale zbliżyli się właśnie do niey: młodzieniec, uzbroiony strzelbą, zaczaił się po za murem, zkąd łatwo mógł widzieć przygotowania do okropney sceny. Nie wytrzymał, rzucił się przez mur, wskoczył pomiędzy Moskali i obeymuiąc ramieniem ~~#~~ zacnego weterana — „Strzelba moia nabita — zawołał — pierwszy co się zbliży, padnie trupem!" — „Naprzód! — krzyknął dowódzca Moskali — niech ~~ich~~ ~~[illegible]~~ rozłączcie ich siłą. Schwytaycie obudwóch!" — „Powtórz ieszcze ten rozkaz, ~~[illegible]~~ a zginiesz" — rzekł bohater, mierząc w Dowódzcę. — „Hura! — krzyknął Moskal — ubiy! ubiy! albo ~~[illegible]~~ pałki, tchórze!" — Na tę pogróżkę dziesięciu ~~[illegible]~~ żołnierzów poskoczyło z lancą w ręku; ale wprzód nim stary żołnierz upadł skrwawiony pod ~~[illegible]~~ ich nogi; kula walecznego młodzieńca przeszyła serce Dowódzcy." —

— „Zamordowali go pewnie!" zawołali iednym głosem słuchacze. „Dzielny młodzieniec! Trepka! Sobieski! Kościuszko!" —

— „Zwinny i znaiący dokładnie każdą zarośl, każdą kryiówkę, umknął im, chociaż był ranami okryty. Schronił się do iedney chaty: barbarzyńcy podłożyli pod nię ogień; ale Dowódzca ich zginął; niektórzy z nich brzydzili się czynem oprawców; lękali się przytem wieśniaków; a poddani Syndyka, ostrzeżeni o niebezpieczeństwie pana, zebrali się i zmusili żołdactwo do odwrotu...." —

— „A ów młodzieniec, ów dobry młodzieniec!" zawołało niecierpliwe zgromadzenie. —

— „Ranny, osłabiony, ~~bez przy~~ popalony, wydobyty został bez przytomności z pośród płomieni."

— „Żeby umrzeć!" — rzekła ~~tegoż~~ czuła Dziedzilja, płacząc i składaiąc ręce.... Nieszczęście ciąży nad bohaterami Polski!" —

— „Nie, żeby umrzeć, — odpowiedział Jakób — ale żeby widzieć upadek sprawy, której męztwo iego ocalić nie mogło. — On sam winien był swoie ocalenie stosunkom Oyca, ~~któ~~ który taiemnie przez niego za granicę wyprawiony został." —

— „Niech będzie Bóg pochwalony i przenayświętsza Matka Jego!" — zawołali obecni.

— „W Wilnie, imię młodzieńca ~~sz~~ szanowane iest w równi z imionami naszych starych wiarusów: co do mnie, — przydał Jakób, przecierając ~~[illegible]~~ szybko rękawem ~~[illegible]~~ żupana (koło) oczów — dałbym połowę moiego mienia, nie żeby zostać Syndykiem Wilna, ale żeby ten zacny chłopiec był synem moim." —

— „Dayże mu to imię, prawy obywatelu!" — zawołał Ludwik, rzucaiąc się na szyię Jakóbowi: Day mi twoią córkę i twoie błogosławieństwo, a moie rany, moie cierpienia, moie wygnanie, aż nadto opłacone zostaną!" —

— „I te to szlachetne blizny znieważałaś, iako ohydne znamiona kołtuna" — rzekła cichym głosem szczęśliwa Dziedzilja do starey niańki. —

— „Ale bo też, dla czego zabił węża, strażnika lasu — odpowiedziała Maruchna: to mnie oszukało." —

Vierzon — 11 maja 1834. —

Wyjątek z dzieła: *Le lit de camp – Scènes de la vie militaire*

1812.

Le Polonais.–

1.

Żywa niespokoyność panowała w Wileyce, małem miasteczku Litwy. Głuchy huk dział rozlegający się od czasu do czasu, oznaymiał krwawą bitwę, a większa część mieszkańców [siedzący w progach swoich domów,] z natężonym wzrokiem, i umysłem obłąkanym w tysiącznych domysłach oczekiwała w posępnem milczeniu rozwiązania krwawego dramatu, który się blizko nich odgrywał.–

Wieczór był piękny i niebo czyste; widzieć się dawały tylko, tu i owdzie w kierunku pola bitwy, odrywaiące się chmury dymu, które lekki powiew wiatru popychał i rozpraszał.–

Jednakże kanonada ustaiąc z wolna, zaginęła nakoniec zupełnie w przestrzeni, a cichość okolic przerywana już odtąd tylko była wyciem ~~wilków~~ zgłodniałych wilków, rzucaiących się z rozkoszą na strawę trupów, którą im rzeź ludzka zgotowała.–

Przekonani że nieprzyjaciel cofnąć się musiał ku stronie Wilna, mieszkańcy ochłonęli z bojaźni. „Już się skończyło! niebezpieczeństwo daleko!" – te wyrazy przebiegały z ust do ust. Skupiano się, całowano i winszowano sobie nawzaiem.– Bezpieczeństwo otwierało pole hiperboli.– Strata zwyciężonych była przesadzona, liczba umarłych w trzykroć pięćkroć pomnażana.– I za każdym przegółem za każdem kłamstwem, wzbijało się hurah wesołe.–

Ze wszystkich mieszkańców Wileyki żaden nie oddawał się radości z większem uniesieniem, jak Izaak Izraelita. Siedząc na naywyższym stopniu swoiego wykwintnego balkonu, nie przepuścił nikomu z przechodzących żeby go iestem lub głosem nie przywołał żeby mu nie kazał powtórzyć wiadomości, które już kilka chwil wprzódy słyszał.– Wstręt i boiaźń która w nim wzbudzało zbliżanie się nieprzyiaciela łatwo się tłumaczyły dostatnią powierzchownością iego zamieszkania.– Magazyn iego i piwnice, hoynie opatrzone w zapasy wszelkiego rodzaiu, iakoteż w wódki, miody, francuzkie i węgierskie wina, bardzo były ponętnym przedmiotem dla ludzi wycieńczonych trudami i niedostatkiem.–

Izaak byłby się chętnie podzielił z nimi zapasami swoiemi; ale wymagał w odwecie dobrey brzęczącey monety a że ci synowie Dadana i Belfegora, jak ich zwykle nazywał, nigdy mu inaczey nie zapłacili tylko płazem pałasza na grzbiecie, z tąd wynikło że starzec głęboki powziął wstręt do tego wszystkiego, co tylko broń nosiło, jakiegobądź rodzaiu.–

~~Prawda~~
Walery

należy też po prawdzie powiedzieć że Izaak zniósł większą część klęsk woiennych któremi
woyna Wileykę dotknęła. — Współobywatele iego, zazdroszczące mu bogactw, uzbieranych
z [struck] mozolnie w pocie czoła, kosztem trudów, zniewag i razów które dla naylichszego zysku po-
dejmował, zatruwali mu życie tysiącem goryczy. — Dla tego też troski i praca podstarzyły go
dobrze przed czasem. Grzbiet iego pochylił się: niespokoyność i bezsenność poorały mu lica głę-
bokiemi zmarszczkami; i przyprószyły mu włosy i siwieiącą iego brodę; ale umysł iego nic ze
swoiey czynności i dzielności nie stracił, a fizjonomia iego, niegdyś tak ruchawa, ożywiała
się i odmładniała na sam pomysł zyskowney spekulacyi. Stosunki handlowne Izaaka
rozciągały się od Rygi do Odessy, od Petersburga aż do starożytney stolicy Carów. — Żydzi
i chrześcianie zarówno poważali iego nazwisko: woyna nawet, dosięgaiąc iego oszczędności
[struck] samowolnemi kontrybucyami, z innéy strony przynosiła mu niezmierne summy za
rozmaite awanse i podięte przez niego dostawy. — Wozy iego krzyżowały się po wszystkich
traktach, i nie zmnieyszaiąc iego żarliwości dla dobrey sprawy, z równą gorliwością na-
pełniały magazyny Mińska i Wilna, Łucka i Kaługi. — Biedny Izaak podwoił
prawie swóy maiątek. — Trzeba się po tém wszystkiém dziwić, że sama myśl nieprzy-
iacielskiego nayścia [struck] umysł iego w śmiertelne pogrążała niespokoie. A ieszcze bogactwa
nie były iedynym przedmiotem iego trwogi. — Żądza szlachetnieysza iak żądza złota pa-
nowała w iego duszy: miłość oycowska. — Handlarz następował dopiero po Oycu; a Jes-
syka, iedyna iego córka, Jessyka, iego dobro, iego pociecha, iego chluba, była celem wszyst-
kich iego życzeń, wszystkich iego myśli. — Do niey to naprzód pobiegł Izaak w uniesie-
niu swoiey radości oznaymić pocieszaiącą wiadomość o cofnięciu się nieprzyiaciela. —

Młoda dziewczyna siedziała w nayciemnieyszym zakącie pokoiu Izaaka; piękna
iey głowa była schylona a gęste [struck] pierścienie włosów czarnych które zwyczaiem dziewic
izraelskich, żadnym więzem wstrzymane nie były, rzucały cień posępny na iey lica,
zwykle tak wesołe. iey oczy, pełne duszy i wyrazu, osłonione teraz zupełnie długie-
mi rzęsami, nie odwróciły się na chwilę od naszyjnika z pereł, który podnoszony głę-
bokiemi westchnieniami, kołysał się na bogato haftowaney Jakie, pokrywaiącey ią
piersi; — a w tém głębokiem zadumaniu, palce iey igrały mechanicznie ze sznu-
rami aksamitney kacaweyki, wyłożoney rzadkiem sybirskiem futrem i ściska-
iącey kształtną i wysmukłą kibić. —

— Bądź spokoyna, moia córko, rzekł Izaak, i przestań się trwożyć. Nieprzyiaciel
pobity cofnął się ku Wilnu; nie przyydą nas iuż tu przestraszać swoiemi wystra-
szami,

nie przyjdą nam grozić pałaszami, rabować nas, zarzynać! –

Dziewczyna podniosła zwolna głowę i wzrok iey melancholiczny niebawem znowu opadł ku ziemi. –

– Czemuż twoie oko iest smętne i usta twoie są nieme, kochane dziecię? Dla czego wzdychasz i nie raduiesz się razem z Oycem twoim że Pan nie opuścił swoiego ludu? –

– Ci nieszczęśliwi, móy Oycze, nie są także ludźmi? – Zastanowiłżeś się nad ich okropnem położeniem, nad okrutnym losem, iaki ich czeka? –

– Dziecko iesteś; azali nie wiesz że to są Edomici, którzy kray spustoszyli; Filistyńczykowie, których sam Pan zniszczył; których miecz Anioła zagładziciela tysiącami iedney nocy wyciął? – Obowiązkiem tedy naszym radować się i wdzięczność naszą Panu zastępów oświadczać. – Idź więc, idź moie dziecię, przynieś mi _talith_; bo chcę póyść do bożnicy świętować dzień ten i na chwałę iego psalmy odśpiewać! –

Jessyka powstała z głębokiem westchnieniem, otworzyła szafę i wyięła z niey rodzay płaszcza z białego iedwabiu, z szerokiemi niebieskiemi frendzlami po brzegach. –

Tymczasem Izaak przybliżył się do umiednicy, i umywszy ręce i okrywszy się _talithem_ wyszedł, rzuciwszy raz ieszcze na córkę spoyrzenie radosne i czułe. –

Zaledwie był za progiem, Jessyka przymknąwszy drzwi, odwróciła się zalana łzami. – „Niech się niebo zlituie nademną, bo iestem opuszczona i sama!" –

2. –

Litwa od pięciu miesięcy blizko była teatrem woyny. Ważne interessa sprowadziły potrzebę oddalenia się Izaaka; a przeszkody rozmaitego rodzaiu zatrzymawszy go w Brześciu Litewskim zmusiły go do przedłużenia pobytu swoiego w tem mieście. – Tymczasem niektóre krwawe sceny w okolicach Wileyki oznaymiały przybliżanie się i postępy armii francuzkiey w Litwie. – W takim stanie rzeczy myśl o ukochanem dziecku zostawionem bez żadney obrony, myśl o złupionych bogactwach i spustoszeniu domu nie ~~zostawia~~ dozwalała biednemu starcowi ani snu, ani spoczynku. – Korzystał zatem z pierwszey zmiany w położeniu główney armii nieprzyiacielskiey, ażeby wyiazd swóy przyspieszył. Siadłszy w lekką dorożkę, ciągnioną przez trzy dzielne ukraińskie konie ~~[illegible]~~ puścił się ku miastu obeymuiącemu wszystkie iego przedmioty ~~affekcyi~~ czułości. – Już dosięgał celu swoiey podróży i wewnętrzne zadowolnienie iego wylewało się w rachubach i kombinacyach, czynionych półgłośniem, kiedy nieprzewidziane przeszkody rzuciły się w poprzek iego handlowych dumań i odżywiły podwóyną iego trwogę.

Trzeba

Trzeba było przeiechać w kierunku prostym, kilka dróg, poorany~~ch~~ świeżo przechodem kilku dywizyi armii francuskiey i zatłoczonych podówczas mnóstwem maroderów i bagażów.—

Przeczekawszy kilka godzin, ~~[illegible]~~ w czasie przeciągu długiego szeregu furgonów, Izaak zmuszony był okrążyć znaczny kawał drogi iżby ~~[illegible]~~ wydobydź się z tego chaosu, szczęśliwy przynaymniey że własny zaprzęg ocalił; iuż bowiem kilku żołnierzy rzucało pożądliwem okiem na dzielne ukraińskie rumaki.—

Nowe przestrachy czekały Izraelitę i sługę iego Sula na obraney przez nich drodze.— Zacięta walka stoczoną była właśnie w mieysca, które im przebydź wypadło; a zapadaiący zmrok podwaiał ieszcze okropność obrazu, rozwiiaiącego się przed ich oczyma. Płaszczyzna cała okryta była trupami, ~~[illegible]~~ odartemi z wszelkiey prawie odzieży; a ta krwawa nagość okropną przedstawiała sprzeczność z białością śniegu.— Tu i owdzie poruszał się raniony żołnierz, porzucony i zapomniany w męczarniach konania, i ciężkie chrapliwe westchnienie albo klątwa na wpół wyrzeczona, rozpaczy i niemocy, przerywały tylko kiedy niekiedy cichość tey sceny zniszczenia.

Izaak drżał z boiaźni.— Boże Izraela, zlituy się nad nami! zawołał, a zęby iego dzwoniły z przerażenia....

— Panie, rzecze od siebie Sul, obracaiąc się ku niemu, azaliż nie iesteśmy tutey iak na Dolinie Jozafata? Sam Ezechiel nie mnieyszey musiał doznać zgrozy, kiedy na głos iego podniosły się kości tey doliny....

— Milcz! szalony— przerwał z gniewem Izaak i zimny pot całe iego ciało oblewał— milcz!—

W tey chwili ieden z koni rzucił się z taką siłą iż o mało co iednego dyszla dorożki nie zdruzgotał: dorożka zawadziła o kupę trupów.— Kilka bateryi musiało być ~~[illegible]~~ postawionych w tem mieyscu a ciągła kanonada nie małe pewnie zrządziła tu klęski. Kule poorały cały grunt, a granaty pękaiąc takie powyrywały iamy że dorożka co chwila zagrażała wywrotem. Konie strachały się coraz więcey. Sul musiał zeyść z kozła, żeby ie nieco uspokoić i opatrzyć z bliska drogę, po którey iuż od dawna ~~noga za~~ postępowali noga za nogą. Dostali się teraz na pole zarosłe małemi krzakami i pomykali się wzdłuż okopów, które nieprzyiaciel bagnetem zdobył.—

Iuż też tu Izaak i Sul stracili prawie odwagę podjechania dalej. Za każdym krokiem, nogi końskie ~~w~~ padały na trupy poszarpane kartaczami, albo ie staczały pod koła dorożki, tamuiąc ich ruchy: postępowali z naywiększym trudem: krew krzepła im w żyłach,

i włosy jeżyły się na głowach.—

— Oh, cóżbym nie dał za to, — zawołał nagle Izaak, któremu niebezpieczeństwo tylko wydrzeć mogło słowo tak rażące ucho handlarskie, słowo dać, — cóżbym nie dał za to, żebym się mógł z tey drogi okropności i przestrachu wydostać.—

— Panie, odezwie się Sul, nie śmiem twierdzić, ale rozumiem że nie musimy już bydź bardzo daleko od ~~Karczmy~~ Krasnego gdzie się rozdzielają drogi Wileyki i Wilna. Tam będziemy mogli zatrzymać się nieco i koniom naszym dać wytchnąć.— Czy widzicie to światło, błyszczące tam w borze! Jeżeli się nie mylę, to musi bydź z okien Karczmy, i nie mamy już więcey do niey ~~drogi~~ nad ~~pół~~ godziny drogi.—

Izaak podzielił mniemanie swojego woźnicy i dorożkę skierowano ku Karczmie.—

Żaden z podróżnych nie przeszedł koło Karczmy Krasnego, przy którey krzyżowało się ~~[illegible]~~ kilka dróg bardzo uczęszczanych, żeby nie wszedł do tego obszernego domostwa, już to dla przepędzenia w niem nocy, już też dla spocznienia i nakarmienia dobytku. Kilka budowli, służących na stajnie, wozownie i stodoły, przytykało do głównego domu i tworzyło obszerne podwórze do którego nasi synowie Izraela zbliżali się zwolna i ostrożnie.— Już bowiem uszy ich rażone były gwarem odległym i pomieszanym, ~~[illegible]~~ który zdawał się wychodzić z przedniey strony domu, a który przypisywany był przez nich obecności bardzo dla nich nieprzyjemnej żołnierskich gości.— Do koła karczmy smutny przedstawiał się widok. Tu i owdzie kupy popiołu i węgli, szczątki ~~[illegible]~~ opuszczonych ognisk i biwaków, na wpół spalone snopy, szczęty dachu i belki ogorzałe, potłuczone naczynia, i porzucone na kupę z wnętrznościami domowych zwierząt, energicznie dawały świadectwo ~~[illegible]~~ rabunku i zbytków, jakich się dopuszczały, w swoim przechodzie, nieprzyjacielskie kolumny.—

Izaak i Sul, torując sobie drogę między ~~ruinami~~ zwaliskami, pociągnęli dorożkę pod szopę, oddaloną o jakie sto kroków, i ocaloną w powszechnem zniszczeniu.— Kiedy Sul zajęty był zdejmowaniem uprzęży z koni, Izaak ośmielił się, acz z wielkiemi ostrożnościami, pójść ~~[illegible]~~ na zwiady.—

Pomykał się tedy w zdłuż muru potykając się prawie za każdym krokiem; i już okrążał ostatni kąt zabudowania, kiedy niespodziane uderzenie ciężkiego ciała zbiło go z równowagi: padł żyd, wydając mimowolnie krzyk ~~[illegible]~~ przestrachu. Szukające jego ręce napotkały grzywę końską, a to odkrycie zaledwie bojaźń jego uśmierzać zaczęło, kiedy silna ~~[illegible]~~ ręka schwyciła go za gardło. Kto idzie! krzyknął głos chrapliwy.

— Żyd, ~~biedny~~ nieszczęśliwy żyd, — wybełkotał biedak, mając ściśnioną szyję, jakoby w kleszczach.—

— Szpieg

— Szpieg raczey! i naciskanie palców jeszcze się wzmogło.—
— Oh! Miłosierdzia! litości! Jasny panie! dla biednego kupca!
— Daley, milcz i naprzód marsz! nędzniku!

A ciężkie i częste potrącania rzuciły go zaziajanego aż na próg karczmy.—Wewnątrz karczmy, jaka przerażająca orgja! Szafy połamane, beczki wytoczone z piwnicy i dna ich wybite; wino lało się strumieniem po podłodze i zamieniło się w błoto, wydające zgniłe i odurzające wonie! sprzęty, bety, bielizna, naczynia, zbite, pomięszane i porzucone razem w tey kałuży, wiodącey do izby gościnney, którey ściany trzęsły się od huku i piekielney wrzawy.— Stek marodierów, podwodników i innego taydactwa tego rodzaju, rozłożył się obozem w około stołów.—Łupy ostatnich potyczek, mundury, zegarki, krzyże, pierścienie, przedawały się lub zamieniały, a każdego targu dobijano butelką krążącą nieustannie i wypróżnianą długiemi haustami.—Gwar nierozumianych głosów, mięszanina rozmaitych języków, klątw, śpiewów, sprzeczek, pijanych wrzasków, rozlegała się w okropnych i niezgodnych brzmieniach. Na widok tych najeżonych wąsów, tych liców rozpalonych gorzałką i okurzonych tytuniem, tych różnokształtnych i różnofarbnych odzieży, a szczególniey tych groźnych orężów szczękających o podłogę, Izaak czuł ubywanie ducha, poznał bowiem że miał do czynienia z częścią naymniey ludzką a naywięcey łupieżną całego woyskowego ciała.—

— Przyprowadzam wam szpiega! krzyknął przewodnik jego na wstępie. ~~Na~~ szubienica! szubienica!—taka była pocieszająca dla żyda odpowiedź.—
— Będziesz ~~tam~~ dyndał żydzie! huknął z pod stołu głos energiczny i chrapliwy: żebyś jednak znał naszą łaskę, pozwalamy ci sporządzić testament, pod warunkiem, ma się rozumieć, że nas zrobisz twoiemi jeneralnemi dziedzicami.—

Grzmot śmiechu przerwał mówcy.

— Brawo! ryknęło zgromadzenie.—
— Miłosierdzia! moi dobrzy panowie! iestem niewinny!—
— Dosyć tey gawędy, krzyknął przewodnik: musisz umrzeć; a więc naprzód z pieniędzmi! podziel schedy, ia ci posłużę za rejenta.—

Nowe i głośnieysze hura powitały ten przyjemny żarcik.

— No i cóż, czy namyślisz się?—stary guzdrało! Gdzie ~~mai~~ twoie dukaty?
— Moie dukaty! moie dukaty! jęknął z boleścią Izaak—a ręce jego ścisnęły konwulsyjnie pas—a gdzie ia mam wziąć dukaty? ia biedny żyd.—
— Day tedy co masz, odrzekł drugi, my iesteśmy wymyślni, przyymiemy srebro, talary,

rable. —
— Ja nie mam ani szeląga, moi dobry panowie: nie znaydziecie u mnie grosza przy duszy. —
— Do fryców, do fryców z takiemi baykami, móy Żydku! zawołał trefniś zgromadzenia. — Ja jestem naznaczony exekutorem ostatniey twoiey woli; Daley tedy, powiedz prędzey co chcesz zapisać tym panom. —
— Ja biorę iego kapelusz, zawołał strzelec, bo móy kaszkiet spalił się w biwaku. —
— Ja sobie przysądzam iego trzewiki; moie dobre będą dla wisielca. —
Udręczenie Izaaka przebierało miarę: upadł na kolana.
— Litości! Jaśni panowie! zlitujcie się nademną! Oddam wszystko co mam, tylko mi nie zróbcie nic złego!
— Co się tam zabawiacie z tym biedakiem; odezwał się wtedy iakiś mężczyzna pięknéy postaci, sierżant iednego z cudzoziemskich półków w służbie francuzkiey, który podczas całéy téy sceny nie spuścił z Żyda śledzącego wzroku i żadnego ruchu iego nie stracił. — Nie wstydź-że wam odzierać grzbiet iego z tych gałganów? — Daley, Żydzie, marsz! przydał wypychaiąc go za drzwi: uciekay co żywo! —
Izaak puścił się iak strzała; ale sierżant obracaiąc się do iednego ze swoich ludzi, rzekł mu do ucha, nie traci chwili:
— Idź za nim, Szramo, i uważay co będzie robił i gdzie póydzie. —
Ta decyzya arbitralna podniosła w zgromadzeniu szmer niechęci, który iednakże w czyny nie wybuchnął, bo rozżaleni nie czuli się na siłach. O tysiąc kroków od karczmy rozłożony był oddział konniey, a ten mógłby w potrzebie przydać wagi wyrazom sierżanta: ten brwi zmarszczył i wszystko ucichło.
A potem, iakoby go nic nie obchodziło, przechadzał się z założonemi rękami czekaiąc na powrót Szramy. — Skoro się ten ukazał, odprowadził go w nayciemnieyszy kąt izby, gdzie leżał, na wiązce słomy szczem okryty, człowiek cięžko ranny według wszelkiego podobieństwa do prawdy: człowiek ten spał, a przynaymniey nie dawał bynaymniey uwagi na to, co się w koło niego działo. —
— Cóż tedy? spytał sierżant.
— Jest ich dwoch, rzekł Szrama: stoią przy drodze pod szopą; a z tego com mógł dosłyszyć zdaie się iż maią chęć puścić się drogą ku Wileyce. —
— Nie trzeba żeby się nam wymknęli: rzecze znowu sierżant: Żydziak stary musi mieć grube pieniądze. Uważałem to po wykrętach iakie robił, kiedy ich od niego żądano,

a więcéy ieszcze po niespokoyności z iaką się brał za pas i przysięgnę że pieniądze są w pasie.—

— Dla czegoż go tedy było wypuszczać!?—

— Czy sądzisz żebym się chciał z tą szuią podzielić! nie głupim! Idź, day znak Sokolskiemu, weź nawet z sobą, ieżeli chcesz, Neapolitańczyka; we trzech dacie sobie radę. Czekaycie na mnie na drodze, w rogu lasu, po prawéy od obozu.—

Szrama ~~wyszedł~~ oddalił się natychmiast, a Sierżant wyszedł za nim niebawem, z [illegible]ą miną nie skłoniwszy się nikomu.—

Ranny powstał wtedy z nędznego posłania i korzystaiąc że zgiełku który się ciągle pomnażał, niespostrzeżony przez nikogo, wymknął się z izby.

9.

Sul pośpieszał z zaprzężeniem koni; tymczasem Izaak siedząc na progu szopy, i nie czuiąc ieszcze członków swoich sparaliżowanych przestrachem, wynurzał się w dziękczynieniach i modłach.—

— Moyżeszu, Abrahamie, mruczał pod nosem, wybawcie mnie z tego ucisku! Rozciągnijcie nademną potężną swoią prawicę. Uderzcie tych Moabitów trwogą i w głaz ich zamieńcie.—

Nie domówił ieszcze tych słów ostatnich, kiedy go ktoś zlekka po ramieniu uderzył. Zwrócił się Żyd, powściągaiąc z trudnością krzyk przestrachu, i spostrzegł koło siebie człowieka okrytego białym płaszczem.—

— Miey się na baczności, — rzekł mu ténże; zboycy czatuią na ciebie w pobliskim lesie; zginiesz, ieżeli się ztąd ruszysz!—

— Gwałtu! zawołał Żyd z rozpaczą; a czyliż równie nie zginę zostaiąc tutay? Jeżeli rabusie goręcey w karczmie odkryią mnie, azaliż mnie nie umorzą, iak to iuż ich zamiarem było? Azaliż nie zagrozili mi rabunkiem i szubienicą? Oh! ktokolwiekś ty iesteś, zlituy się nademną, wesprzéy mnie, wybaw! ~~mnie~~ Sprawiedliwy Bóg Izraela hoynie ci ten uczynek odpłaci.... I to mówiąc, ściskał kolana nieznaiomego, i ramiona iego z drżeniem podnosiły się ku niebu.—

Nieznaiomy zdawał się wahać przez chwilę, potém nagle obracaiąc się do Izaaka:

— Niech i tak będzie! pomknij się w cichości wzdłuż muru. Przy lewym rogu karczmy znaydziesz osiodłanego konia, wydobędziesz ostrożnie pistolety z olstrów i przyniesiesz ie tutay.—

Izaak nie mogąc sobie w trwodze wytłumaczyć użytku tey broni, zaczął z razu powątpiewać

w duszy i umysł jego okrutną stoczył walkę między ufnością a przezornością, walkę dotkliwszą nieraz dla człowieka nad ~~[illegible]~~ rzeczywistość. — Wypełnił jednak rozkaz, bo nadzieja nie opuszcza nigdy nieszczęśliwych. —

Sul, przy pomocy nieznajomego, wytoczył jak można było najciszej dorożkę na gościniec. — ~~Gruba warstwa śniegu pokrywająca ziemię~~ Szczęściem śnieg przypadł, a gruba jego warstwa pokrywająca ziemię zgłuszyła turkot koła. Żadne echo nie ocknęło się w przerażającej cichości która ~~panowała~~ ich otaczała. —

~~Skoro~~ Jak tylko Izaak z pistoletami powrócił, Sul wskoczył na kozioł, nieznajomy umieścił się obok Izaaka, a konie ruszyły tak prędko jak tylko ciemność i zły stan drogi dozwolić mogły. —

Wrzawa rozlegająca się z karczmy ~~[illegible]~~ ginęła powoli w odległości. — Izraelita zaczął się uspakajać nie co, kiedy niespodzianie kilku ludzi, wyskoczywszy z kraju ~~[illegible]~~ bliskiego lasu, i pochwyciwszy konie za cugle, grzmiącym zawołało głosem:

— Stój! trzos albo życie!

Przerażony Sul wstrzymał konie; Izaak, jakoby uderzony piorunem, stoczył się z siedzenia w głąb dorożki; ~~[illegible]~~ sam tylko nieznajomy powstał odważnie i zmierzywszy pistolet, krzyknął na rabusia stojącego najbliżej:

— Precz z tąd, jeżeli dbasz o życie!

— Strzeż własnego! — odpowiedział napaśnik, wstrząsając szablą. —

Nieznajomy, nie tracąc serca, dał ognia, a Sokolski padł wydając krzyk okropny. —

Konie, przestraszone wystrzałem, wzięły na kieł, obaliły wszystkie zawady i jak wiatr przebiegły ową ~~[illegible]~~ przykrą drogę, którą strach zagładzał pod niemi. —

Niemała ~~[illegible]~~ przestrzeń oddaliła Izaaka od miejsca niebezpieczeństwa i ledwo przemógł na sobie, żeby ~~[illegible]~~ na miejsce swoje powrócić. — Znikła wreszcie bojaźń, ~~następiła~~ ustępując wdzięczności. — Izaak ~~[illegible]~~ rozwodził się z dziękczynieniem, z oświadczeniami i z tysiącem badań, ale to wszystko na próżno, bo żadnej odpowiedzi nie uzyskał. Zmięszany tem uporczywem milczeniem, wcisnął się w jeden kąt dorożki nie chcąc dłużej przerywać dumań czyli też snu osobliwego towarzysza, którego mu los nastręczył.

Zaczęło już świtać, kiedy wyjechali z lasu. Wilejka malowała się ~~w~~ oku w niewielkiej odległości. Izaak przybliżył się znowu do swojego towarzysza, nie wydającego najmniejszego ruchu, żeby mu się lepiej przypatrzyć.

Biały płaszcz, który na plecy swoje zarzucił, opadł i odkrył ~~[illegible]~~ dwie złote szlify. Znak honorowy błyszczał na jego piersiach. Wszystkie te godła nie pozostawiały już żadnej

wątpliwości

320

i stopniu walecznego młodzieńca, należącego jak to Izaak po barwie i wyłogach munduru rozpoznał do iednego z pułków polskich okrytych chwałą w ostatniey bitwie, którey pobojowisko zeszłego dnia przejechał. —

Nieznajomy miał lewą rękę zwieszoną na chustce; druga chustka obwiązana była w około głowy, w którą także równie ranny być musiał. — W miarę iak się rozwidniało, Izaak dostrzegł krople krwi, która przesyciła chusty złożone na ranach i ściekała po płaszczu. Postrzegł także z uczuciem nieznośney boleści, po śmiertelney bladości rozlaney na licach, bo z zmienionych i bezwładnych ustach, i po wytężeniu członków że młodzieniec omdlał: był to niewątpliwie skutek silnych podrzucań dorożki i boleści iakie mu roztworzona rana sprawiać musiała; widząc go w tym stanie, rzekłbyś iż skonał. —

— Gwałtu! krzyknął Izaak, ten człowiek umarł!... dogorywa!... Salu!.... pędź iak możesz... nie żałuy koni... może go ocalimy ieszcze. —

A w kilka minut po tey przemowie zziajane i zapienione rumaki zatrzymały się przed mieszkaniem Izaaka.

4. —

Turkot pojazdu zerwał Jessykę, czuwaiącą w niespokoyności: wybiegła ku drzwiom i rzuciła się w objęcia Oyca; ale iakież było iey przerażenie na widok człowieka zlanego krwią!

— Biegay córko, krzyknął Izaak, wspieraiąc na swoiem ramieniu swoiego wybawcę z biegay bież i poszlij po Grulika Elizama! biegay bież prędko iak nayprędzey! —

Dziewczyna rzuciła okiem politowania na rannego, i wracaiąc spiesznie do Oycowskiego mieszkania wydała potrzebne rozkazy, i przybiegła niebawem znowu niosąc chusty i maście dla prędkiego opatrzenia. Biedny młodzieniec przeniesiony został z iak naywiększą ostrożnością na łóżko: stał przy nim Izaak jęcząc i załamując ręce. —

— Gwałtu! wołał, iestem człowiek zgubiony! On umarł a Nazareyczycy będą rozumieli że to ia go zamordował! — Ażeż mi odpowiadać za niego, mnie, cobym chętnie własną krew oddał, żeby mu życie przywrócić! —

Tymczasem Jessyka schyliła się na wybladłe czoło młodzieńca; a przykładając pochwytuiące baczne uchem słabe tchnienie zaledwie czuć się dające pulsacye serca:

— Żyie! zawołała: serce iego bieł! — To mówiąc porwała z rąk służącey naczynie obeymuiące Szabasowy balsam i spuściła z wolna kilka kropli na skronie i roztworzone usta nieznaiomego. — Wzrok iey niespokoyny zatopił się w iego oczach. — Krzyk mimowolny

wydarł się z iey piersi, kiedy się iego rozwarta powieka i słabe weyrzenie spotkało się z iey własnem. Biedne Dziewczę! — Pałaiące weyrzenie miłości nie byłoby prędzey i snadniey znalazło drogę do iey serca. —

Krew Dziewczyny ścięła się z przestrachu i żałości, kiedy Cerulik zmierzał głęboką ranę zadaną pałaszem w czoło. — Boleść zrządzona tą operacyą przebudziła go po raz drugi i zarumieniła lekko wybladłe lica. — Oczy iego weyrzały na Jessykę z ~~wyraz~~ bolesnym wyrazem. Dreszcz nieznany przeszedł po wszystkich członkach młodey Izraelitki, i łzy spłynęły po iey pięknej twarzy. — Głos Elizamy przerwał iey zadumanie:

— Niech będzie pochwalony Bóg Abrahama! — zawołał wyciągaiąc sondę, rana nie iest śmiertelna: spóźnione opatrzenie ~~zrobiło się biedy~~ stan iey pogorszyło, ale wszelkie niebezpieczeństwo ustanie wkrótce, ieżeli starannie chodzić około niey będą. —

Te pocieszaiące wyrazy wróciły Jessyce życie. — O! na staraniach zbywać mu nie będzie! pomyślała w duszy. —

I od tey chwili nie opuściła łoża młodzieńca, baczna, niespokoyna, przechodząc co chwila z trwogi do nadziei. —

— Biedny Młodzieniec! mówiła do siebie: on mi Oyca ocalił. A iey oczy wlepione w twarz wybladłą, ale pełną szlachetności, rannego, zraszały się łzami wdzięczności. —

Wdzięczności, oh nie! było to ~~co~~ więcey iak wdzięczność. — Podobne uczucie byłoby zbyt zimne dla iey kochaiącey duszy; a szczęście malujące się na iey powabnych licach, kiedy Cerulik uwiadomił, że niebezpieczeństwo iuż przeszło, to szczęście nie było wyrazem wdzięczności! —

. . . .

— Gdzież iestem? zawołał młodzieniec, kiedy po raz pierwszy ocknąwszy się z głębokiego snu, otworzył oczy i uyrzał wdzięczną postać Jessyki przy sobie. —

— W Wileyce, odpowiedziała z niespokoyną radością, słysząc te pierwsze wyrazy, zaledwie domówione z ust swoiego pupila: w Wileyce w domu moiego Oyca! —

— Twoiego Oyca? mówił daley nieznaiomy, zbieraiąc swoie wspomnienia: twoiego Oyca? — Któż on iest? Ktoż ty iesteś sama, powabne dziecię? —

— Nazywam się Jessyka, iestem córką Izaaka Mikołajewa Izraelity w Wileyce. — Wzrok ~~od~~ nieznaiomego zaszczepił się. —

— A dla czegoż ia tu iestem? zapytał się z niecierpliwością. Dla czegoż nie w szpitalu ~~Wiley~~ Wileyskim? Azaliż nie pod Nowogródkiem raniony zostałem? —

Piękna Żydówka błagała go słodkim i pokornym głosem, ażeby się uspokoił. Potem

odpowiedziała mu

przez iaki zbieg wypadków w Domu się tym znaydował; a głos uroczey dziewczyny nacierał życia, oczy iey błyszczały, kiedy mówiła o szlachetney pomocy, iaką iey staremu Oycu użyczył.—

— Moi towarzysze otrzymali przynaymniey wiadomość o mnie?— zapytał znowu Officer, łagodnieyszym tonem.—

— Nie znamy Waszego nazwiska.—

— Dla czegoż nie zaprowadziliście mnie do Wilna?

— Azaliż stan wasz dozwalał nam tego? mieliśmyż narażać życie naszego Wybawcy?— I dziewczyna zmięszana schyliła głowę.— Ranny nie wyrzekł dotąd ani iednego słowa dziękczynienia.—

Oboie zostawali chwilę w zadumaniu i w milczeniu; podnosząc wreście głowę z uśmiechem wdzięczności:

— Dzięki ci, tysiączne dzięki za twoie starania, piękne moie dziecię, rzekł młodzieniec:... ... aleź twoy Oyciec nie mógłżeby widzieć się ze mną?

— Uyrzycie go niebawem, odpowiedziała: i oddaliła się z sercem pełnem smutku i nieodgadnionych żalów.—

Zaledwie młodzieniec uyrzał Izaaka,— starcze, zawołał, wdzięczny ci iestem za gościnność twoią; ale nie odzyskam spokoyności dopóki nie prześlesz wiadomości o mnie do półku. Uwiadom Półkownika ... w Wilnie, że Kapitan Łoziński leży chory w twoim domu.—

Żyd obiecał z radości żądaniu temu uczynić; a uspokoiony Łoziński przestał okazywać się niecierpliwym i stroskanym.— Odtąd posłuszny zaleceniom Jessyki, wyrażał iey wdzięczność swoią z tkliwem wylaniem, ściskaiąc niekiedy rękę dziewicy zapłonioney z rozkoszy i szczęścia.—

Łoziński mógł niebawem powstać z łóżka i przechadzać się w domu i po ogrodzie.— Przekładał nad duszące powietrze zamkniętego pokoiu orzeźwiaiącą świeżość cienistych ścieżek; wsparty na ramieniu piękney dziewczyny, przechadzał się zwolna; i godziny całe upływały im, iakoby chwile, w słodkich rozmowach.— Młoda Izraelitka słuchała, z uwagą pomięszaną z podziwieniem i dumną radością, powieści przygód woiennego życia. Wyobraźnia iey szła za nim na pole bitwy, przebywała z nim razem wąwozy i rzeki; krzyk zachwycenia witał każde iego zwycięztwo, łza oblewała każdą iego klęskę.— On ze swoiey strony był zachwycony przyrodzonym dowcipem rozwiiaiącym się swobodnie, zdrowym sądem i wybornem zachowaniem dziewicy.—

Serdeczne

Serdeczne iego przywiązanie do Jessyki wzmagało się szacunkiem, który w nim
budziła. —

— Jessyko, rzecze do niey iednego dnia, odsłaniaiąc piękne iey czoło z gęstych pierście-
ni — nie uwierzysz iak dalece iesteś podobna do iedney z moich krewnych: to dzi-
wne podobieństwo uderza mnie często i tem iest przyiemnieysze dla mnie, że ~~mi~~ cią-
gle ~~przywodzi na pamięć~~ ożywia w moiem sercu wspomnienie równie iak ty piękney
i dobrey dziewczyny. Serce młodey Żydówki rosło z radości na te wyrazy; ale
w teyże zaraz chwili uczucie zazdrości ~~[illegible]~~ wcisnęło się w iey umysł. —
— Jakże się nazywa ta krewna, do któréy tak iestem podobna? — spytała. —
— Malwina!
— Malwina! powtórzyła Jessyka — piękne imię! — A ona bez wątpienia nie
mniey ~~iest~~ piękna? rzekła dalej z roztargnieniem widocznem. —
— Jakżeby nią bydź nie miała, odrzekł Łoziński z uśmiechem, kiedy iest po-
dobna do ciebie! —
Twarz dziewczyny żywym okryła się rumieńcem. —
— Cóżbym za to nie dała, gdybym ia widzieć mogła! — zawołała z ~~[illegible]~~ rosnącem
pomięszaniem. —
— Łatwo ci mogę przyiemność tę sprawić, odpowie Łoziński, wyymuiąc z ło-
na mały złoty medalion, zawieszony u szyi na sznureczku ~~[illegible]~~ splecionym z wło-
sów. Patrz — przydał ukazuiąc iey miniaturę: to ona! to Malwina!
— Jakże piękna! zawołała Jessyka błędnie. Oh! wyście mi pochlebili,
ia nie iestem, ni mogę bydź ~~nie~~ tak piękną!
— Jako żywo, Jessyko, godną iesteś porównania. —
Dziewczyna wstrzęsła głową z niedowierzaniem i resztę dnia zdała się roztar-
gnioną i zadumaną. —
Tymczasem Łoziński coraz prędzey przychodził do zdrowia. — Pewnego wieczora, gdy dłu-
żey iak zwyczaynie ~~[illegible]~~ przechadzał się po ogrodzie Jessyka, lękaiąc się aźeby chłodne
powietrze zdrowiu iego nie szkodziło, postanowiła iśdź po niego sama, lubo od niejakiego
czasu zdawała się unikać iego spotkania. —
Wchodząc lękliwym krokiem do gaiu, spostrzegła officera, leżącego na darniowem siedzeniu
i trzymaiącego w ręku miniaturę, która, iak to łatwo było odgadnąć po ~~[illegible]~~ wzrusze-
niu Łozińskiego, przedstawiała rysy iey rywalki Malwiny. Spoyrzenia melancholiczne młodzieńca padały z niewysłowionym wyrazem szczęścia i miłości na drogi dla niego obraz,
i usta iego

chwilami przylegały do niego z ~~[illegible]~~ niejakiem rodzaiem ~~obłąkania~~ szaleństwa które rozdzierało serce bie-
dney Dziewczyny — Nie mogła przytłumić westchnienia na widok tey sceny, a to westchnienie
obecność iey zdradziło. —

— To ty Jessyko! rzekł Łoziński zwracaiąc się ku niey. Cóż mi ~~[illegible]~~ sprowadza przyie-
mność obecności twoiey, droga przyiaciółko!

— Wieczór iest chłodny, odpowiedziała wzruszonym głosem — lękałam się abyście nie na-
razili waszego zdrowia, przedłużaiąc waszą przechadzkę. —

— Twoia to wina, mówił daley Kartuzyn — zaniedbuiesz mnie zupełnie, a ia zapomi-
nam o sobie, kiedy mnie inni zostawiaią samego. —

— Alеż wyście nie byli sami! — rzekła dziewczyna tonem podobnym nieco do wymówki. —

— ~~[illegible]~~ Słusznie mówisz, moia miła; Malwina i ty składaliście towarzystwo moie. —

— Malwina wierzę! Ona musi wam bydź bardzo drogą.... iest ~~to [illegible]~~ zape-
wne blisko spokrewniona z wami. —

— Nie tak blisko: iest to wychowanica moiego Oyca; wzrośliśmy razem oboie iak
brat i siostra. —

— To ~~ona~~ się rozumie — rzekła Jessyka, po chwili wahania — że kochacie Malwinę iak
siostrę! —

— I iak narzeczoną! przydał spokoynie Łoziński. —

Usłyszawszy te wyrazy, Jessyka uczuła dreszcz konwulsyyny ~~po~~ we wszystkich członkach
i wydała krzyk przenikliwy, bo iad, który kroplami wyssała, wniknął w iey serce i krew
w niem zamroził.

— ~~[illegible]~~ Cóż ci to iest, droga przyiaciółko! — zawołał przestraszony Łoziński: bledniesz, drżysz!

— Zimno mnie przeięło, odpowiedziała głosem przytłumionym łzami; wiatr iest ostry;
nie chcecież wrócić do domu!

— Biedne dziecię! Czemużeś mi tego prędzey nie powiedziała! Nigdybym sobie nie
przebaczył, gdybyś z przyczyny moiey zachorować miała! —

Łoziński powstał, wsparł ią swoim ramieniem, otaczaiąc kształtną iey kibić i podwo-
ił kroku, żeby iak nayprędzey do domu powrócić. —

Jessyka ~~[illegible]~~ stanąwszy na progu, podziękowała mu, i pobiegłszy z pośpiechem
do swoiego pokoiu łkaiąc rzuciła się na krzesło. —

Nieszczęśliwa! poymować zaczęła że kochała człowieka, którego stopień, religija
i śluby serca na zawsze oderwać od niey musiały. —

5. –

Nazajutrz Łoziński, zbyt sam stroskany i w własnych zatopiony myślach, ażeby mógł dostrzedz zmiany która zaszła w całey osobie Jessyki, nie uważał że posępność zachmurzyła iey czoło i że przyrodzona wesołość od kilku dni zupełnie ią odbiegła. Milcząca i smutna znalazła się dnia iednego w obecności młodzieńca i zebrawszy całą swoią odwagę, sama rozpoczęła rozmowę.

— Musisz bydź słaby, Panie Kapitanie; chłód wczorayszego wieczora pewnie mu zaszkodził. — Może mu rana iego dolega? —

— Nie może luba dziecię — odrzekł Łoziński podaiąc iey przyiazną rękę; iestem zdrów, zupełnie zdrów teraz; to iest właśnie przyczyna mojego smutku: boli mnie że muszę gnuśnieć w nieczynności, kiedy armia szybkiemi postępuie kroki, i kiedy bracia moi zbieraią żniwo chwały. —

To mówiąc, westchnął.

I dziewczyna westchnęła także. —

— Panie Łoziński, gdybyś był został w Nowogródku ciało twoie byłoby dotąd zagrzebane między trupami, imie twoie byłoby zaginęło w tłumie innych imion! Jedna tylko osoba byłaby zgon twoy opłakiwała: chcesz-że dzisiay, własną nieroztropnością, przyczynić tey przyiaciółce nieuleczone zgryzoty, bo nie zdołasz znieść trudów woiennych; nie, panie Łoziński, nie zdołasz! —

— Jessyko, przyiaciółka o której mówisz, przełożyłaby zgon móy nad hańbę; bo hańba żołnierzowi, Jessyko, zostawać nieczynnym, kiedy inni walczą. — Oh! gdybyś mnie tak kochała iak ona, myślałabyś podobnież. —

Łza spłynęła po licach dziewczyny.

— Hańba czy zgon! — zawołała — obiedwa mnie zabiią!

— Powabne dziecię! Dlaczegoż los zagrzebał tyle wdzięków, tyle szlachetnych przymiotów w murach Wileyki! Godziż się ażeby anioł podobny tobie stał się łupem iakiego nikczemnego handlarza, który ani cię zrozumieć ani ocenić nie będzie w stanie! —

A młodzieniec obwodząc ramieniem dziewczynę, zatopił w iey licach, pełnych wdzięku i wyrazu, spoyrzenie uwielbienia i czułości. —

— Kapitanie, rzekła dziewczyna, uwalniaiąc się lekko z objęcia, ktokolwiek pogardza losem, iaki mu Bóg naznaczył, liczne sobie gotuie cierpienia. —

A po chwili milczenia:

— A więc to pobyt w domu Żyda Izaaka iest przyczyną waszego zmartwienia?

— Nie, Jessyko, powinność, czy słyszysz! powinność nakazuie mi surowe oddalenie;

i gdyby

mnie były dosyć pieniądze, na które czekałem, nie byłbym iuż tutay; ale iakże zbca ~~środków~~, sposobu, bez koni, dostać się do korpusu, kiedy ~~...~~.....

— Czy wam tylko o to ~~idzie~~ chodzi kapitanie? Oh! czemużeś wprzódy tego nie wyznał, wybawco moiego Oyca! ty, bez sposobu, bez koni! Oh! zatrzymay się, błagam cię... chwilę tylko! —

I pobiegła, lekka iak sylf, do ~~gabin~~ Oycowskiego pokoiu. —

Stary Izaak, nacisnąwszy na nos okulary, ważył z religiyną uwagą sztuki złota i składał ie w kupki z wewnętrzną uciechą, która się w lekkiem malowała uśmiechu; iuż się zabierał zsunąć wszystko do ~~twoiey~~ skrzyni.

— Wstrzymay się, móy Oycze, zawołała dziewczyna, którey przybycie nie roztargnęło na chwilę starego skąpca, wstrzymay się! to złoto nie powinno weyść do twoiey skrzyni. —

— Co ty mówisz, kochane dziecię — co chcesz przez to rozumieć? —

A Izaak osłupiały starał się wyczytać z oczów córki czy iest przy zupełnych zmysłach.

— Miałożby to złoto być fałszywe? — Ale ty się mylisz; odważyłem każdą sztukę; a wiedzisz Jessyko, ia się znam na tem. —

— To złoto, móy Oycze, trzeba oddać Łozińskiemu. —

Radbym żebyście widzieli, iak na te wyrazy fizionomia Żyda przeszła przez wszystkie zmiany osłupienia. —

— Oddać moie złoto! — wybełkotał wreście. —

— Niezawodnie, móy Oycze, oddać twoiemu wybawcy, Łozińskiemu. —

A piękna Żydówka, z rozognionem licem i błyszczącym wzrokiem, wytłumaczyła rzecz całą starcowi. Izaak słuchał, potrząsaiąc głową z niecierpliwości i niesmaku. —

Sprzeczne uczucia toczyły walkę w duszy Izaaka Żyda, Izaaka kupca. Polubił charakter Łozińskiego, ale lubił także pieniądze: pieniądze były iego bożyszczem; a nadto obecność officera w iego domu ~~zaraz~~ zabezpieczała go od rabunku i samowolnych kontrybucyi: odjazd Łozińskiego na podwóyny go tedy narażał uszczerbek. —

— Ależ nie podobna żeby nas Łoziński opuścił; zaledwie przyszedł do zdrowia i z ran się wygoił. Miałby iść na zabicie, a dla czego? Dla honoru! piękna mi pobudka. —

— Ale taka iest iego wola, móy Oycze, a my nie mamy prawa iey krępować. — Dozwolimyż, żeby się puszczał w drogę bez pieniędzy?! —

— Nie, po tysiąc razy nie, Jessyko. Azaliż mogę zapomnieć że on mi podał ramię swoie w dniach ucisku i trwogi? —

Wdzięczność wzięła górę w sercu Izraelity. —

— Zanieś mu to złoto: wszystkie dukaty są ważne. — Dam mu nadto list do Mardocheusza Wileńskiego: ten go opatrzy w broń i konie. Sam odwiezie go do Wilna. Ale, przydał,

ocieraiąc łzy dłonią, niech Pan Syonu prowadzi go i powierzy go straży Anioła, ~~albo~~ bo to iest poczciwy młodzieniec bez złości i bez skazy.–

— Oby tak było! pomyślała Jessyka i wróciła z pośpiechem do Łozińskiego którego radość i uniesienie zakrwawiały iey serce.—

Myśl, tylko że przykładała się do szczęścia młodzieńca, zdolna była wyrwać ią z bolesnego zadumania.– Przyspieszała sama troskliwie przygotowania do podróży i wsunęła taiemnie w mantelzak drugą paczkę złota, dar umieraiącey Matki.–

Kiedy Łoziński stroskanemu Gospodarzowi składał podzięki i czule go żegnał, Jessyka ukryta w oddalonym zakątku ogrodu, ze złożonemi rękoma i okiem zroszonym łzami, wznosiła do Nieba modlitwę, obeymuiącą w krótkiey treści wszystkie iey cierpienia:

— O! ty co leczysz rozdarte serca i słodzisz ich bolesć, zlituy się nademną!—

6.—

Wiele tygodni upłynęło; armja francuzka weszła do Moskwy; a żadney wiadomości o Łozińskim.—

— Umarł pewnie! powtarzał często Izaak, umarł biedny młodzieniec; inaczey byłby dawno pisał do mnie i pieniądze odesłał.—

— Umarł! powtarzała do siebie Jessyka, siedząc w oknie i zatapiaiąc oko w pochmurnem niebie iesieni.— Umarł! ale nie dla mnie.— Byłżeby więcey moim, gdyby żył ieszcze!—

Przybycie człowieka w odzieży podróżney przerwało żale Oyca i dumania córki: był to Mardocheusz z Wilna.—

— Bracie, zawołał tenże z tryumfem,— przynoszę ci list od Nazarewiczka wraz z summą którą mu zaliczyłeś.—

— O godny młodzieniec! a co nie mówiłem że zapłaci!—

To mówiąc wyciągał rękę do worków złota z konwulsyyną radością Żyd.

Jessyka rzuciła się na list, i czytała i odczytywała dwadzieścia razy oświadczenia przyiacielskie Łozińskiego dla niey i dla iey Oyca!—

— A to co się znaczy!! zawołał Izaak przeliczywszy i odliczywszy pieniądze na stole.— Jest tu więcey sto dukatów nad te które mu pożyczyłem!— Gwałtu!!— Mali mnie on za lichwiarza!—

Zmięszała się Jessyka.—

— Ale nie, mój Oycze, Łoziński rozumiał pewnie że nam opłacić powinien pobyt w naszym domu.—

A gładkie czoło dziewczyny okryło się żywym rumieńcem.—

— Biada mi! mruczał Izaak: byłbym nędznikiem gdybym grosz ieden przyiął od niego za tę małą usługę.—

— Ale

— Ależ, rzecze Mardocheusz, ieżeli ten dumny Nazareyczyk nie chce mieć żadnego obowiązku dla ciebie, bierz co ci się należy a resztę odeślij. —

Izaak zaczął wówczas rozważać, potrząsaiąc głową, iedną sztukę po drugiey, a nieukontentowanie iego ustępowało z wolna. —

— Mardocheuszu, rzecze do szwagra, trzeba przyznać że to bardzo godny młodzieniec ten kapitan. — Co za dukaty! Mardocheuszu, wszystkie nowe! —

Jednakże Jessyka, ożywiona na chwilę listem Łozińskiego wpadła na nowo w zwykłą melancholiją; a wieści o klęskach Moskwy ~~dolegli~~ wzmagały ieszcze dolegliwość iey cierpień i trwogi. —

— Córko, rzekł iednego poranku Izaak, źli czy dobrzy, przepadli wszyscy! Bóg ich wytępił: padaią tysiącami w nocy, tysiącami we dnie; niech będzie błogosławiony Pan Izraela! —

Izaak w swoim ~~[illegible]~~ zachwyceniu nie uważał na śmiertelną bladość córki. —

— Oh! bez wątpienia, pomyślała te wieści są przesadzone! a potem czyliżby go Bóg nie oszczędził, tak dobrego tak szlachetnego młodzieńca! —

Ale wszystkie te sceny, których dotąd tak ohydne określano opisy, nabierały z dnia na dzień przeraźaiącego charakteru ~~rzeczywistości~~ pewności i nakoniec rozwinęły się w oczach Jessyki w całey ~~okropności~~ rzeczywistości okropności swoiey. — Już napełniało się miasto ze wszystkich stron zbiegami: okryci zaledwie kilku łachmanami, z zapadłym wzrokiem, trupim licem, z zarośniętą brodą, i rozczarganym włosem, wlekli się z trudem wsparci na kiiach. Padali bez duszy na ulicach, niekiedy ~~ro-bi~~ dobywaiąc ostatnich sił dla osięgnienia bliskiego iuż kresu. —

Krzyki rozpaczy przerywały co chwila milczenie nocy. Ścięci mrozem, wycieńczeni głodem, szarpani przez zarłoczne i krążące w około nich zwierzęta, ~~[illegible]~~ zarzucali trupami swoimi codziennie progi domów. Śmiertelność była tak wielka że cmentarz Wileński zaledwie mógł objąć wszystkie te ofiary. —

Krew Jessyki ścinała się w żyłach na nieustanne wieści i nieprzerwany widok tych ~~klęsk~~ nieszczęść. — Spędzała dnie całe w pokoiu zaiętym niegdyś przez Łozińskiego. Serce iey było ściśnione trwogą, a umysł iey ~~[illegible]~~ pogrążał się w bolesnym i słodkiem zarazem dumaniu o ~~[illegible]~~ ulubionym, którego woyna w oddaleniu trzymała. — Czasami upaiała się czarowną myślą rychłego powrotu szczęścia; częściey iednak marzenia iey przedstawiały okropne sceny woienne i Łoziński ukazywał się iey poszarpany kartaczami, okryty ranami, rozciągniony ~~[illegible]~~ porzucony bez żadney pomocy na ~~ziemi~~ śniegu który krwią ~~[illegible]~~ się iego rumienił; — albo leżąc przy gasnącym biwaku, w bezsilney rozpaczy, zasypiał na wieki; albolić też wchodząc w zapasy z dzikim zwierzem, przynęconym krwawemi iego śladami, w okropnym dogorywał zgonie. —

Każdy dzień upływał dla niey w takich bolesnych uczuciach. Szczątki armii francuzkiey przybliżały się do Berezyny, a korpus nieprzyiacielski pospieszał na ~~[illegible]~~ ich spotkanie, żeby ~~[illegible]~~ im zatamować

przeprawę i tym sposobem odjąć ostatni ~~środek~~ ocalenia środek.—

Od Borysowa, punktu najważniejszego w tej sławnej przeprawie, rozpoczęła się krwawa walka, która, pomimo świetnej waleczności wojsk francuskich, a teraz klęską skończyła się dla nich;— a wieczorem tegoż samego dnia, który był świadkiem tych tragicznych wydarzeń, mieszkańcy Wilejki, zaspokojeni wypadkiem bitwy, wrócili do siebie, i Izaak pobiegł do bożnicy podziękować Bogu, że ich od strasznych uwolnił gości.—

— Boże wejrzyj na mnie, bo jestem nieszczęśliwa i opuszczona!— zawołała z boleścią biedna dziewczyna, po odejściu Ojca, rzuciła się na krzesło i dozwoliła wolnego biegu łzom swoim. Wkrótce promyk nadziei odżywił jej odwagę.—

— Któż wie, pomyślała, azali w tej godzinie Łoziński ~~nie jest~~ blisko mnie nie jest. O! jeżeli przechodzi w okolicach Wilejki, zatrzyma się na chwilę, jestem pewna, w domu Żyda Izaaka; i uśmiechała się do tej słodkiej nadziei, kiedy Izaak wpadł bez tchu do pokoju. Salith w nieładzie spadał mu z ramion, twarz jego była wybladła i zmieszana, pot ściekał z jego czoła, a wszystkie jego członki drżały z przestrachu:

— ~~Zbliżają się~~ Już idą... już są....

— Kto, Mój Ojcze?

A głos Jessyki drżał z niecierpliwości, bo pierwsza jej myśl była o Łozińskim.

— Kto?... Francuzi!— spuszczają się z wysokości Gaignu: przednie straże dosięgają już ~~bram~~ do miasta.... czy słyszysz? czy słyszysz?... otóż i oni!... trąby ich grzmią przed naszemi drzwiami; a mury nasze drżą przed nimi, jak niegdyś mury Jericho i Tebei!

Rzeczywiście bruk tętniał już pod stopami koni. Jessyka zbliżyła się do okna, a wzrok jej zatrzymał się na obszernym placu, na którym rozwinął się szwadron kawalerji. Żołnierze pozsiadali z koni, a kilku z nich, w towarzystwie ~~Rabina~~ Urzędnika Cywilnego Żydowskiego, zwróciło się ku mieszkaniu Izaaka.—

— Gwałtu! zawołał nieszczęśliwy starzec, słysząc ich kroki w przedsieniu.... Czegóż oni chcą ode mnie?... zrabować moje izby, rozgościć się w mojej stajni... nie ma poczciwego kapitana; któż mnie obroni?—

Drzwi otworzyły się nagle a cudzoziemcy weszli za Urzędnikiem.—

— Mikołajewicz! rzecze tenże, ze złośliwym uśmiechem (zazdrościł bowiem [illegible] Izaakowi), ci panowie potrzebują przewodnika do Żar: ty ich poprowadzisz!

— Do Żar! krzyknął Izaak, miotany kolejno zadziwieniem i trwogą: do Żar! ja mam ich prowadzić do Żar! w szabas?—

— Musisz!— próżno będziesz się opierał... a potem wszak to tylko piętnaście wiorst od Wilejki.—

— Piętnaście

— Piętnaście wiorst! ~~święty~~ mocny Boże! — nie ~~zrobię~~ pójdę ani jednéy, bo prawo wyraźnie mówi: Każdy będzie się weselił w rodzinie swoiéy, i nie wyydzie z Miasta, siódmego dnia. —

— Chciałżebyś opierać się zwierzchności, przeciwny Izaaku? —

— Dla czegoż chcesz mnie naprowadzić na bezdroże? Azali nie iest napisano: Niech będzie ukamienowany i niech umrze, kto nie pamięta o dniu spoczynku i nie święci go! —

— Dosyć tego gadulstwa, przerwał nagle dowódzca oddziału: prowadziż ten żyd na drogę do Żar? —

— Jak naylepiéy, przysięgam. —

— Kiedy tak, to naprzód marsz. a ieżeli ~~będzie~~ nie będzie chciał iść, przywiązać go do końskiego ogona! —

~~—~~ Dreszcz przeszedł Izaaka; wzrok iego zatrzymał się z przestrachem na ~~mow~~ żołnierzu wydaiącym rozkazy: głos ten nie był dla niego obcy; a kolana ugięły się pod starcem, kiedy rozpoznał ~~dw~~ ostre rysy Sierżanta z karczmy krasnego. —

— Gwałtu! zlitujcie się nademną, iaśni panowie, zapłacę przewodnika który was iak nayprędzéy poprowadzi... Jestem stary i słaby... noc iest ciemna, nie dowidzę i zbłądzę w lesie: mróz iest ostry, zmarznę w śniegu. —

— Uspokóy się! choćbyś też był tak stary iak żyd błądzący od wieków, przydamy ci nóg! —

I bez żadnego względu na krzyki i modły starca, żołnierze związali mu ręce w tył i wypchnęli na ulicę. —

Po kilku chwilach oddział był na drodze ku Żarom. —

Nowe to nieszczęście iak grom uderzyło Jessykę: przytłoczona rozpaczą została bez sił w obięciach służącéy: nagle ~~ocy~~ ocucaiąc się z omdlenia: — Czy słyszysz Miryamo? czy słyszysz brzęk ostrogów w przedsieniu? To on! on przybywa nam ~~na~~ na pomoc! —

~~—~~ I wybiegłszy za drzwi, padła w objęcia mężczyzny kolosalnéy postaci, okrytego obszernym płaszczem kawalerzysty.

— To co innego! krzyknął tenże chrapliwym głosem: otoż to iest należyte przyięcie. Nigdy mnie tak nie powitano w tym przeklętym kraiu. —

Wydzieraiąc się gwałtownie z rąk cudzoziemca, Jessyka pobiegła w głąb pokoiu, ukryć ~~swóy~~ wstyd i żałość! —

Kolumna która ukazała się na wysokościach Gaingu zwróciła się w prawo; szwadron tylko ieden tylnéy straży otrzymał rozkaz udania się do Wileyki i Księcia Żar oddziałem, który właśnie przed kwandransem wziął ~~for~~ Izaaka za przewodnika. Dom iego, nayschludnieyszy w całem miasteczku, przeznaczono na kwaterę dla dowódzcy oddziału: on to właśnie oznaymił przybycie swoie Jessyce w sposób tak głośny i kozacki. — Serykur, to było iego imię, nie zalecał się bynaymniéy przyiemną powierzchownością. — Wysoka iego postać rosła ieszcze w fałdach obszernego płaszcza; ogromny wąs ~~ocienial~~ zwieszał się na zwierzchniéy wardze, a głęboka blizna, ciągnąca ~~się~~ się pasem czerwonym iak krew, od czoła aż do prawego policzka, wzmacniała ieszcze odpychaiący

wyraz ostrych iego rysów. —

Humor iego i zachowanie w zupełney były zgodzie z powierzchownością. Wychowany w obozie, nie odebrawszy żadnych nauk, obcy każdemu słodkiemu uczuciu, we wszystkich swoich czynach iedno miał tylko i iedyne prawidło, wpływ konieczny ~~[illegible]~~ dziwnych iego wyobrażeń o honorze: zawsze pierwszy w obec niebezpieczeństwa, pierwszy na kule, pierwszy na pałasze, urągał śmierci, w iakieykolwiek objawiała się postaci; zuchwały, kłótliwy, burda, uchodził za pierwszego rębacza w armji aż do dnia, w którym iakiś officer polski, wyzwany przez niego w Prado Madryckiem, nie naznaczył twarzy iego głębokim i niezagładzonym dotąd szramem. — Nie widział iuż odtąd swoiego zwycięzcy, ale nieubłaganą ku niemu żywił nienawiść. — Serykur z resztą stałością swoią i odwagą pozyskał wielki wpływ na umysły żołnierzy: kochali go i podziwiali. — Pierwsze z tych uczuć łatwo się dało tłumaczyć łatwością z iaką zamrużał oczy na wszystkie ich rabunki i zbytki. — Serykur wymagał tylko od nich odwagi w czasie bitwy: reszta była dla niego obojętną rzeczą. —

Jakim był Serykur: łatwo odgadnąć, że Izaak i iego córka nie mogli mieć w domu niebezpieczniejszego gościa. —

Serce iednak iego ~~było~~ w niejakim względzie łatwo zranić się dawało: był on czuły na wdzięki kobiet, a ~~kiedy~~ ieżeli ieszcze ~~godn~~ cnotliwa godność podnosiła blask piękności, Serykur skrępowany uszanowaniem, hamował swoią ~~dzi~~ ostrą i ~~[illegible]~~ prostacką zuchwałość. —

Tak też postąpił względem Jessyki: iey postać pełna wdzięku zachwyciła go, a skromność cicha i nakazuiąca sprowadziła go do tonu przyzwoitości i przystoynego zalotnictwa. —

— Moie dziecie, rzecze do niey iednego dnia, kiedy mu dziękowała że, na iey prośby, przywrócił porządek w mieście i położył tamę rozhukanemu żołdactwu: moie dziecie widzisz sama, iak cię kocham. — Niech mnie diabli wezmą, że ty tylko iedna otrzymać to mogłaś. Toć żołnierze moi okrzyczeli mnie ~~tak~~ rozkochanym ~~[illegible]~~ gładyszem. Zrobiłem dla ciebie ofiarę z moiey popularności: wszakże zasłużyłem na nagrodę? — nie prawdaż, droga Jessyko? — przydał obeymuiąc wysmukłą kibić dziewczyny. —

Młoda Żydówka rzuciła na niego wzrokiem pogardy i wyszła. —

— Uporna! krzyknął z gniewem i uderzaiąc w posadzkę pałaszem: uporna, będziesz moią, choćby się niebo i piekło w obronie twoiey sprzysięgły. —

Klnąc z wściekłości, wskoczył na konia i puścił się w cwał ku Żarom. —

— Na koń! krzyknął, dobiegaiąc do naybliższego posterunku. — ~~Za raz~~ Zaledwie wydał rozkaz, rzucił się z małym oddziałem na forpoczty nieprzyiacielskie i w mgnieniu oka ~~spędził~~ ze stanowiska ie spędził. —

— Jessyko, rzekł nazaiutrz po tym wypadku, wchodząc do pokoiu Jessyki; donoszą mi z Żar że nieprzyiaciel natrzeć na nas ~~[illegible]~~ zamyśla: kot się ocknął i wysunął pazury. Muszę się ztąd oddalić. Chcesz-li iść za mną? O! gdybyś wiedziała iak cię kocham! nie mogę rozłączyć się z tobą.—

— Przestańcie tych żartów! odpowie Jessyka, wyrywaiąc rękę którą z miłością pochwycił.

— Jessyko, powtarzam ci, kocham cię, kocham szalenie! Musisz być moią: nie mogę żyć bez ciebie.... ~~cała~~ choćby cała armja rossyjska z Wileyki wyprzeć mnie chciała, nie oddaliłbym się bez ciebie!—

— Ten upór byłby tylko z twoią szkodą — rzekła Jessyka żartuiąc — bo, co do mnie, nie mam się czego lękać ze strony moich rodaków.

— Istoto zimna i nędzna! krzyknął Serykur z niechęcią; a zmieniaiąc natychmiast ton surowy na pieszczotliwą prośbę i obeymuiąc ią czule: pójdź za mną! rzecze: pójdź!

— Zastanów się panie kommendancie. ia mam iść za tobą? — nigdy!—

— I cóż cię może zatrzymywać w tych mieyscach? Za kilka godzin nieprzyiaciel stanie pod murami Wileyki: czekaią cię wszystkie okropności woyny; rabunek, pożar....

— Sprawiedliwy Boże! — krzyknęła żydówka, załamuiąc ręce.—

— Jesteś tu sama, bez opieki, bez wsparcia. — Twoy Oyciec, Bóg wie co się z nim stało! nie powróci iuż pewnie z Żar, kiedy dotychczas nie dał naymnieyszego znaku życia, w tak niewielkiey odległości: wszyscy twoi posłańcy nie wrócili dotąd. Twoia stara mamka, która sama tylko została przy tobie, iakąż ci da pomoc!

— O móy oycze, móy biedny oycze! zamordowali go, ~~[illegible]~~ nikczemni!

— Bądź rozsądna, moie dziecię, mówił daley Serykur, nie narażay się dobrowolnie na naywiększe niebezpieczeństwa: powierz się moim staraniom, moiey opiece. Jak tylko niebezpieczeństwo przeydzie, odprowadzę cię sam do oycowskiego domu.

Młoda żydówka tonęła we łzach.—

— Biedne dziewczę! mówił ieszcze Serykur, przyciskaiąc ią do serca: nie lękay się niczego: pójdź, pójdź za mną: świetna przyszłość czeka cię w moiey Oyczyźnie.— Pójdź! móy oyciec iest bogaty, niezmiernie bogaty, a ia iestem iedynym iego dziedzicem: pójdź!—

Jessyka odwróciła się od niego, a w iey spoyrzeniach malowały się zarazem wstręt

i Za=

i zadziwienie.—

— Kiedy tak, słuchay! ofiaruję ci moią rękę: bądź moią żoną: mnieysza o twoią wiarę, mnieysza co świat powie. Ale czas nagli; mów, nie masz chwili do stracenia.—

— Moie postanowienie iest niezmienne — odpowiedziała ze stałością: — zostaię!—

— A więc nie chcesz iść za mną? krzyknął rozogniony wściekłością.—

— Nigdy!

— Ofiarami gardzisz?—

— Odrzucam ie.—

— Nędzna Żydówko! nie igray z mnie więcey: wstyd mi teraz żem się aż do prośby uniżył.— Jestem twoim panem: co szydzę z twego odmówienia, kiedy mam siłę.—

— Oto ia gardzę twoią pogróżką, iak wzgardziłam prośbą! zawołała Jessyka zapłoniona oburzeniem. Raczey żyć na wieki w nędzy i w nieszczęściu, iak bydź twoią żoną!—

Serykur zgrzytnął z szaleństwa.—

— Dobrze więc, nędzna! hańba tobie! niechże więc zniewagą przylgnie Jessyka Żydówka! Wzgardziłaś mną, Serykurem? Jutro cię czeka bezwstyd i nierząd, Jessyko: iutro będziesz nałożnicą moią; a iak syt będę wdzięków twoich, przeydziesz przez móy szwadron! przez cały szwadron, czy słyszysz? Chcę żeby naynikczemnieysza kobieta w armii wytykała cię palcami z obrzydzeniem i wstrętem: Patrzcie, patrzcie, oto Jessyka Żydówka!—

I postąpił kilka kroków, chcąc pochwycić dziewczynę.

Ale ta rzuciwszy się z szybkością błyskawicy, na pistolety Serykura, leżące na kominie: — Potworo! krzyknęła: ieszcze krok tylko, a mózg ci wysadzę!—

I ręka iey zmierzyła w głowę Serykura.—

Serykur stanął w osłupieniu. W tey chwili otworzyły się drzwi i wszedł Sierżant:

— Co tam nowego? — rzekł żywo Serykur, idąc ku niemu.—

— Źle, panie kommendancie! — Oddział musiał się cofnąć z Żar ku Witeyce. Nieprzyiaciel w ściśnionych kolumnach tuż tuż postępował za nami....

— Na koń cały szwadron! Pluton ieden póydzie naprzód i stanie przy moście koło lasu: niech zginie, ale niech wstrzyma nieprzyiaciela!.... A potem, przydał po chwili namysłu, wrócisz tutay: przyprowadzisz z sobą kilku wybranych i powóz.—

Sierżant wyszedł.—

— Widzisz co się dzieie, mówił przechodząc się szerokim krokiem po pokoiu: Jessyka tym-

czasem

blada i niewzruszona iak poząg, ~~nie~~ została na swoim miejscu. – Chwile są policzone: odpowiaday tak albo nie! –
Jessyka wstrząsnęła głową.
Seryker przybliżył się do niey i łagodząc mowę:
– Zaklinam cię na to wszystko co tylko iest nayświętszego na ziemi, nie przyprowadzay mnie do ostateczności! – Opór twóy daremny. –
– Nigdy, odpowie Żydówka z determinacyą, nie opuszczę tego domu, żeby iść za tobą. –
– Dobrze więc, niech się dzieje co chce! krzyknął Seryker, zapieniaiąc się z gniewu: będzie moią, cokolwiekby to mnie kosztować miało. –
Sierżant wszedł na te słowa.
– Pochwyćcie tę kobietę, zamknijcie ią w powozie i ruszaycie!
Sierżant postąpił do Jessyki. – Schwyciła za pistolet, ale rozbroiono ią wprzody nim wystrzelić mogła. –
– Wynieście ią, mówił daley dowódzca, bez nayzmnieyszey litości dla dziewczyny, która omdlawszy padła na krzesło: przybierzcie sobie do pomocy kilka ludzi i oddalaycie się spiesznie z miasta; ia tymczasem zabawię nieprzyiaciela. –
Wyszedł nagle i zaledwie był na ulicy kilka kul świsnęło mu koło ucha. – Szwadron rozwinął się w szyku boiowym w mieście. –
– Naprzód! marsz! krzyknął na swoich, witaiących go z głośnym okrzykiem radości: – trzeba nauczyć tych śmiałków rozumu – przydał, wskazuiąc na tyralierów naciéraiących coraz bliżey. –
– Do ataku broń! – Trąby zagrzmiały do szarży: naciéray! marsz! marsz! – a cały szwadron puścił się za nim i odpędził nieprzyiaciela aż do lasu, gdzie go nowe czekały zasiłki. –
– Do wszystkich tysięcy diabłów! chcą nam przeciąć odwrót: wstrzymay ich tutay przez chwilę; – rzekł do officera naystarszego po nim w stopniu; ia tymczasem zaymę wąwóz do którego zmierzaią. – To rzekłszy, zwrócił się z iednym plutonem i wpadł z natarczywością na podziwionego nieprzyiaciela. Rozpoczęła się walka, a ulice Wileyki ~~były~~ były świadkami okropney rzezi. Kule krzyżowały się we wszystkich kierunkach, mieszkańcy ukryli się w domach; wszystkie drzwi były zatarasowane, oprócz drzwi Izaaka, którego mieszkanie rabowano od góry do dołu. – Pomimo nayzaciętszego oporu, Seryker wysileniem odwagi ~~otworzył~~ utorował drogę małemu swoiemu oddziałowi i rozwinął się na płaszczyźnie za miastem. –
– Jeszcze nie nadieżdżaią, rzekł ieden z kawalerzystów, w chwili kiedy Seryker podniósł się na strzemionach, ~~starając się~~ upatruiąc drugiey połowy szwadronu. –
– I nie nadiadą pewnie nigdy – odezwał się drugi: iuż byli odcięci i obskoczeni, kiedy-

się zwrócili ku Wileyce. —

— Prawe ramię naprzód! krzyknął w teyże chwili Dowódzca przydaiąc energiczne kler-twę, bo nieprzyiaciel wysuwał się z miasta i zagrażał otoczeniem. — Jednakże śmiała postawa tey garstki walecznych odięła mu chęć bliższego spotkania. Seryiur, obeymuiąc dowództwo tylney straży, cofał się w nayleṕszym porządku. —

. . . .

Pociesz się, Izaaku Mikołajewicz, mówił Rabin Natan, w którego domu znaydował się biedny starzec, trawiony silną gorączką, i nie czuiąc władzy w członkach, tak dalece trud i złe obeyście zbiły iego ciało. — Pociesz się! Bóg pokrzepi twoie siły i wyprowadzi cię z tey okrutney niedoli. Pan nie opuszcza nigdy swoich dzieci! — A ~~Izaak~~ nieszczęśliwy Izaak, miasto odpowiedzi, targał się z rozpaczy po łóżku i ~~[illegible]~~ rwał sobie włosy.

Gdy się cokolwiek uspokoił, Rabin dał mu zażyć kilka łyżek łagodzącego napoiu i starzec przespał kilka godzin. —

Natan znalazł go blizko Żar, zemdlonego i leżącego na śniegu; umieścił go na swoich sankach, i usilnem staraniem przywrócił do życia. —

Przeięty zimnem aż do kości, znieważany i wyśmiany przez żołnierzy, którym służył za przewodnika, Izaak szedł przez całą noc na czele oddziału. Zaledwie świtać zaczęło i Żary ukazywały się w odległości, Sierżant zbliżył się do niego.

— I cóż ty, Żydzie! zawołał, iakże ci posłużyła przechadzka w szabas? — czy liczyłeś też dobrze mile za które będziesz musiał odpokutować w popiele i w prochu? —

Izaak nie mógł ~~[illegible]~~ w sobie utłumić przestrachu: — Iakże iuż cięższą odbydź mogę pokutę? nie iestżem iuż na wpół umarły z trudu i zimna? azaliż ręce moie nie skrzą-te z boleści. — Pozwólcie mi oddalić się, iasny panie — mówił daley błagalnym tonem: — Każcie mi rozwiązać ręce i pozwólcie niech odeydę w pokoiu: oto Żary przed wami: nie możecie iuż zbłądzić! —

— Nie, do pioruna! krzyknął Sierżant, podnosząc głos, nie odeydziesz póki się nie wy-kupisz; ieżeli nie masz pieniędzy przy sobie, pożyczą ci ich twoi współwyznawcy w Żarach. —

— Ja nie mam pieniędzy, iasny panie! rzecze drżący starzec. — O! przez litość! pozwól-cie mi odeyść! Moia córka, moia Jessyka umiera z niespokoyności! —

— Ah! ah! ta piękna dziewczyna to twoia córka? — No, no, nie lękay się o nią; nasz dowódzca osłodzi iey troski oddalenia: on ma cudowne sposoby pocieszania kobiet. —

I Sierżant uśmiechał się śmiechem Mefistofelesa. —

— Co mówisz! krzyknął Izaak, blady z przestrachu i z gniewu: taki człowiek w mo-im domu? ~~koło~~ przy moiey córce? — Boże zlituy się nademną! —

Powinienbyś

nie posiadaj się z radości, niewierny! że twoia psia ~~plemie~~ rassa poprawi się czystą krwią żołnierza.

Izaak nie posiadał się ze złości.

— Niewierny poganinie! synu Beljala i Baala, przekleństwo tobie! — krzyknął, rzucaiąc na prześladowcę swego piorunuiące spoyrzenie: bogdaybyś zakończył życie zgonem Amana! bogdayby cię ziemia pożarła, jak Datana i Abirama! —

— Czy będziesz ty milczał, stary głupcze? Koledzy, naciśniycie no troszkę gardła krzykaczowi... Ale, na Boga, nie mylę się, wszak to On! to ten łotr zabił naszego biednego Sokolskiego wystrzałem z pistoletu! Czekay! zbrodniarzu, odbierzesz twoią zapłatę! Niech mu łeb strzaskaią i niech go porzucą na śniegu; niech leży, dopóki się szatan nie ulituie i przeklętey z niego nie wypnie duszy!

Po tych słowach, spiął konia ostrogami i puścił się cwałem ku miastu; ale żołnierze, więcey ludzcy od swoiego starszego, znaiące nadto powody śmierci Sokolskiego, rozwiązali ręce żydowi:

— Uciekay żydzie, zawołali i strzeż się, żebyś nie wpadł w iego ręce! — bo dla niego życie żyda tyle znaczy, co dla nas kieliszek wódki, kiedy przeydzie przez gardło. —

Izaak chciał biedz, ale siły iego tak dalece wycieńczone były, że padł bez zmysłów koło drogi, i gdyby nie pomoc współ-wyznawcy iego Natana, byłby umarł z trudów i zimna. —

Izaak przyszedł wkrótce do zdrowia i pierwszą iego myślą było wrócić do Wileyki; i nalegał na Natana aby mu do tego ułatwił sposobności. —

— Mikołajewicz, rzecze tenże uroczystym głosem, możesz wrócić do domu oyców twoich, bo nieprzyjaciele twoi prześladowcy iuż go opuścili; ale podobało się Panu doświadczyć twoiey wierności, iako niegdyś Joba, dotykaiąc cię w tem co miałeś naydroższego w świecie. —

— Co mówisz Natanie? spytał przestraszony Izaak: i cóż się takiego stało? —

— Potykano się w samem mieście, i Bóg dopuścił, że dom twóy zrabowano i spalono, pieniądze zabrano. —

— Gwałtu! móy dom spalony! spalony! moie pieniądze, uzbierane z takim trudem, moie dukaty, moie piękne dukaty... gwałtu! iestem zruynowany... zostałem nędznym żebrakiem. Aleź moie dziecię, moia córka, cóż się stało z Jessyką? —

— Ukorz się przed Panem: nie szemray przeciwko temu, który dał poznać głos swóy Jakóbowi, prawo Izraelowi, który żądał od Abrahama głowy iego syna, i z radością widział ofiarę córki Jeftego! —

— Gwałtu!

— Gwałtu. — czy umarła? —

— Lepiejby może dla niey i dla ciebie było. — Filistyńczykowie ~~zaciągn~~ zawlekli ią do swego obozu, i obchodzą się z nią iak ze sługą. —

Słowa te iak grom padły na głowę nieszczęśliwego starca: rwał sobie włosy, złorzecząc. —

— Milcz, Izaaku, nie ~~[illegible]~~ bluźń Bogu Oyców twoich. —

A biédny Żyd, upomniany temi surowemi wyrazami, ~~[illegible]~~ bił czołem o ziemię, modląc się, ukarzaiąc i zalewaiąc łzami. — O! Moia córko! Moia Jessyko, moie Dziécie! Muszę ią widzieć, póydę ięy szukać wpośród prześladowców, wydrę ią z ich rąk, póydę, Natanie! —

— Bracie, ~~[illegible]~~ mówił Rabin, rzucasz się dobrowolnie w paszczękę lwa; nie mogę cię iednak wstrzymywać, bo to iest twoie Dziécie, ciało twego ciała, i nie wątpię o tem, że Bóg, który wyprowadził bez szkody z goreiącego pieca i z iaskini dzikich zwierząt tych, co pokładali w nim wiarę, w dniach prześladowania; ten sam Bóg poda ci pomocną rękę i opiekuńczem osłoni cię skrzydłem. —

Kiedy Izaak, z wylaniem głębokiéy wdzięczności, składał dzięki wybawcy swoiemu i z nim się żegnał, Rabin wsunął mu w rękę dobrze napełniony worek. —

— Weź ten worek, rzecze; oby ten talizman posłużył ci do wybawienia córki; bo serce Mazurczyków nie mniey iest czułe, iak nasze, na dźwięk złota. —

. . . .

Seyfkur połączył się dopiéro z półkiem blizko Niemna; większa część szwadronu nie stawiła się na appelu, a w liczbie ubyłych znaydował się Sierżant, który zemknął zapewne w inną stronę, ciągnąc za sobą piękną Żydówkę. — Niespokoyność Seyfkura przy spotkaniu z półkownikiem, łatwo tłumaczyć się dawała przez surowość, z iakiey ten stary officer słynął w całéy armii. — Nie daremnie też poruczono mu dowództwo nad półkiem, złożonym z żołnierzy rozmaitych narodów, ze zbiegów, ieńców woiennych i. t. d. Godność i energja starego woiownika dokazały cudów i półk iego mógł być dla innych wzorem. — Na iego widok nayniekarnieysi żołnierze drżeli, i w szeregach uroczyste panowało milczenie. —

Wsparty na pałaszu, otoczony officerami półku, półkownik zdawał się, się układać w myśli wstęp do przemowy. Oczy iego połyskuiące z pod gęstych brwi, przebiegały cało koło ~~[illegible]~~ oczekuiące z uwagą, i z uszanowaniem. — W ruchomém wyrażeniu starego żołnierza objawiało się posępne zadumanie. —

Seyfkur wszedł nagle. — Na to niespodziane przybycie, twarz półkownika nabrała ieszcze więcey surowości. —

— Miałeś Wpan zatrzymać się w Wileyce tylko dopóty, dopókiby nieprzyjaciel ~~naprzód~~ ~~nie~~ nie postąpił naprzód; powinieneś był unikać nierownéy i niekorzystnéy walki. — Wracasz z połową szwadronu; druga zniszczona. — Milcz Wpan! — przydał ostrzeyszym ieszcze tonem,

Kiedy Serykur ~~gotował~~ zabierał się do odpowiedzi: gdybym sądził że było skutkiem iego niedbalstwa, iżeby Audytor półkowy zrobił swoią powinność. — łagodnie dalej mowię: Znam cię ~~ta~~ Szefie, twoia odwaga iest dla mnie rękoymią twoiego postępku: pod takim dowódcą szwadron musiał się bić dobrze, iestem tego pewny; ale lękam się, ażeby strata nasza nie była skutkiem nieporządku i niekarności, które ~~raz~~ wkradły się w twoie szeregi. — Szefie iezeliś nie postąpił sobie przeciwko instrunkcyi niespodziany tylko napad może wytłumaczyć tę klęskę: w tey mierze ~~od~~ żądać będę tłumaczenia. —

Serykur spuścił oczy a żywy rumieniec okrył iego czoło. —

— Spodziewam się, mówił dalej półkownik że nie wszyscy ~~zabiiani~~ nieobecni żołnierze dostali się w ręce nieprzyiaciela, i że wielu z nich do półku powróci. — Skoro przybędą, nastąpi śledztwo, i spodziewam się Szefie, że usprawiedliwisz postępowanie twoie. Czas iest dać przykład żeby nas ustrzedz od zupełney zagłady. — Rzućcie panowie okiem w około siebie; nie szabla nieprzyiacielska, nie ostrość pory roku przerzedza nasze szeregi; my sami grób sobie kopiemy. Miasto oszczędzać kray na przypadek klęski, zniszczyliśmy wszystko, spaliliśmy domy, zrabowaliśmy wioski. Bezprzykładnem i ~~postępowaniem~~ barbarzyństwem oburzyliśmy przeciwko sobie mieszkańców: dla tego też raduią się ~~na~~ z naszych cierpień; i korzystaiąc z klęski ostateczny cios nam zadaią. Żołnierze przed którymi drżała Europa, drżą dzisiay sami przed naylichszym chłopem. Nienawiść, zemsta i zdrada ścigaią nas wszędzie; a iednak codziennie rozjątrzamy ~~więcey~~ bardziey nieprzyiaciela okrucieństwem naszem. — Mieliśmyż ginąć iak rabusie, czy umierać iak walecznym przystało? —

Twarz półkownika była zapłoniona i groźna, kiedy tych słów domawiał: zmięszani officerowie nie wyrzekli słowa. —

Nagle żałosne krzyki dały się słyszeć z ulicy. —

— Cóż się to ma znaczyć! — ~~zawoła~~ krzyknął półkownik otwieraiąc okno: gwałty ~~przed~~ ~~moi~~ pod moim okiem! —

Ujrzał bowiem młodą dziewczynę wydzieraiącą się z powozu otoczonego kilku żołdakami. Jakiś Żyd, którego napróżno odpędzić chciano, uczepił się silnie u koła powozu i przyzywał pomocy żałosnym głosem: tłum ludzi gromadził się, rosł co chwila, ~~nie dozwalał~~ wstrzymywał powóz. —

— Cóż to znaczy! ~~mówił dalej~~ zapytał półkownik, zapłoniony z oburzenia obracaiąc mowę do ~~coraz większym zapalaiąc się gniewem. Przywołać natychmiast sierżanta, iadącego przy powozie, zatrzymać powóz.~~ Serykura: czy żołnierze należą do ~~twoiego~~ szwadronu Waćpana: Co się to znaczy!

Serykur zmięszany nie odpowiedział słowa.

— Panie Adjutancie, mówił dalej półkownik, coraz większym zapalaiąc się gniewem:

przywołać

natychmiast do mnie sierżanta, którego między żołnierzami spostrzegam. Zatrzymać powóz! —

Adjutant oddalił się — a półkownik przechadzał się szerokim krokiem po pokoiu. —

— Co znaczy ta wrzawa?! — zapytał wchodzącego sierżanta: Dla czego ta Kobieta trzymana w tym powozie? — czego chce ten Żyd? —

— Jest to Oyciec uwięzioney dziewczyny, panie półkowniku! — odpowie tenże niezmięszany, z bezwstydną pewnością. Ta Żydówka wydała w Wilcyce nasz szwadron w ręce Nieprzyiacioł; a iey Oyciec, ~~wspol~~ uczestniki bez wątpienia tey zdrady. Dawno nam iuż był podany za szpiega. Nasi Żołnierze ścigali go iuż raz w lesie Krasnego, ale wymknął się im przy pomocy wspólników; a ieden z nich zabił biednego Sokolskiego. — Przypadek oddał nam ich w ręce. — Oyciec puścił się w pogoń za córką w nadziei że ią uwolnić potrafi. —

— Do pioruna! krzyknął półkownik: iszcze raz zdradzeni, zdradzeni przez tych Żydaków!? — Czy masz ~~tego~~ na to dowody?! —

— Znaleźliśmy listy córki do Oyca, kiedy tenże bawił w Żarach. Te listy iasno dowodzą że byli w zmowie z Nieprzyiacielem. — Co się zaś tyczy śmierci Sokolskiego, ten oto Żołnierz stoiący przy powozie i naznaczony szerokim szramem, może przyświadczyć, bo wie dużo wszystko i pamięta dobrze Żyda. —

— Jeżeli tak iest, rzekł półkownik, przypłacą drogo zbrodni. — Uwięzić natychmiast z osobna oyca i córkę, żeby się z sobą porozumieć nie mogli. Panie Audytorze, wyświeć skrupulatnie naymnieysze okoliczności tey sprawy. Nie mam czasu sam się tem zaiąć ale sąd woienny wyrzeczę iutro względem obwinionych. Ja sam będę obecny procedurze; biada im, ieżeli nie usprawiedliwią się zupełnie! — Obracaiąc mowę do Officerów: Panowie, udaycie się do swoich oddziałów: za godzinę półk cały stanie pod bronią; i chcę obeyrzeć smutnego szczątki. —

Wszyscy wypełnili rozkaz. Sierżant poszedł za Serykurem do iego mieszkania; i półk od kilku iuż chwil stał pod bronią, kiedy stanęli w szeregu.

8.

Jessyka, zamyślona, siedziała w opuszczoney ~~chwili~~; na wpół rozwaloney ~~chacie~~ chacie, koło gasnącego ogniska. Zmrok zapadał, a biedna dziewczyna odmawiała pół-głosem wieczorne swoie pacierze. —

Głośne Kto idzie? Szyldwacha stoiącego u drzwi, przerwało iey pobożne zaięcie. — Twoy Kommendant! — odpowie głos drugi. Żołnierz ustąpił z uszanowaniem i sprezentował broń. W tejże chwili otworzyły się drzwi i ukazał się Serykur. —

— Czego Wpan

— Czego wćpan chcesz odemnie? zapytała ~~z przestrachem~~ Jessyka, z przestrachem i porywaiąc się z mieysca: oddal się, albo zawołam o pomoc! —

— Milcz! nieszczęsna, ieżeli nie chcesz zgubić i siebie i Oyca. —

— Cóż wćpana sprowadza? — Jestżem ~~twoim~~ iego więźniem? — ~~Ja~~ Miałam prawo spodziewać się że tu przynaymniey wolną będę od iego nienawistnych napaści! —

— Twóy to upor wtrącił cię do więzienia: Drżyy, ieżeli się nie skłonisz: nie wiesz iaki cię ~~tu~~ okropny los czeka. —

— Nie ma dla mnie okropnieyszego losu iak być w twoiey mocy. —

— Dowiedz się, szalona, że cię śmierć czeka; śmierć nayhaniebnieysza! Oskarżono ~~iuż~~ cię żeś nas zdradziła w twierdzy. —

— Boże przedwieczny! zawołała ze obrzydzeniem: możnaż tak daleko złość swoią posunąć! — Ale nie, nikt nie może dać wiary ~~tey~~ tak podłemu oskarżeniu: otrzymam sprawiedliwość. —

— Próżna twoia nadzieia. — Bez żadnych dowodów ~~na~~ niewinności twoiey, którzyby cię chciał bronić? Wierz mi, nie ~~stawiay~~ narażay tak lekkomyślnie życia, bo człowiek od którego los twóy zawisł poświęciłby raczey tysiące kobiet, podobnych tobie, iak iednego żołnierza z połku. Możesz być pewna że nie ujrzysz iuż zachodzącego słońca, i że za kilka godzin zaśniesz na dnie Niemna. —

Jessyka stanęła głazem.

— Widzisz, co cię czeka, miasto życia pełnego wdzięku i miłości: wybieray! —

Odwróciła się z pogardą, nie odpowiedziawszy i słowa.

— Nie bądź tak dumną i nie wmawiay w siebie odwagi, mówił daley zniecierpliwiony Serykur: mogłabyś tego żałować iutro, a iutro byłoby iuż za późno. Wierz mi, słuchay moiey rady; przyimiy ofiary. —

— Cóż mam tedy robić? — cóż mi pozostaie? —

— Ucieczka. Wszystko iest przygotowane; tenże sam człowiek który cię tu sprowadził, odprowadzi cię w pewne mieysce, a ia wkrótce nadjadę. —

— A móy Oyciec! cóż się z nim stanie? — czy ~~on~~ nie będzie przy mnie?

— To nie podobna! Zastanów się sama.

— Zatem móy Oyciec, opuszczony przezemnie ma pozostać w ręku prześladowców! ia mam się oddalić i iść za tobą! nigdy! co bądź wypadnie, zostaię. —

— Nie wyprowadzay mnie z cierpliwości; ieżeli się oddalę wszystko dla ciebie stracone. — Przestań się płonną uwodzić nadzieią. — Nie wyydziesz z tey chaty tylko w moie obięcia, albo przed sąd i na śmierć.

— Wybieram śmierć, ieżeli móy Oyciec nie ma być ocalony — rzekła z żałością.

— Dowiedz

— Dowiedz się tedy, że twóy Oyciec wyszedł iuż z niebezpieczeństwa; i w tey chwili iest iuż daleko. —

— Móy Oyciec ocalony! zawołała Jessyka, powstaiąc z żywością. — Mamże temu wierzyć? Prawdaż to co mówisz? — Czy daiesz mi na to słowo? —

— Przysięgam na honor! ia sam przysposobiłem wszystko do iego ucieczki. Patrz, Jessyko, dla ciebie to ieszcze naraziłem honor i życie. — Miłość przygłuszyła we mnie powinność. O! mówił daley, ściskaiąc iey ręce, zezwól na moie prośby, idź za mną, zapłacę ci z lichwą wszystkie przykrości, których z moiey przyczyny doznałaś. —

— Oddal się! zawołała Jessyka, odpychaiąc go silnie. — Boże Izraela, składam ci dzięki! Móy Oyciec wolny i bezpieczny! Jestem szczęśliwa: nic mnie ztąd nie oddali. —

— Czyś szalona?

— Mniey iak sądzisz, nędzniku! Tyś to sam w własne schwytał się sidła, tyś sam zniweczył wszystkie twoie wybiegi.

Seryckur nie ~~p~~ mógł powściągnąć swoiey wściekłości. —

— Precz, zbrodniarzu, precz! albo zawołam o pomoc. Ja iść za tobą! ia ciebie kochać! Raczey umrzeć tysiąc razy! raczey zagrzebać się żywo pod wodami Niemna, iak żyć w twoich objęciach! —

— Umieray więc! — krzyknął Seryckur zapieniony i wybiegł z chaty. —

Jessyka wzniosła pobożnie oczy i składała niebu dzięki za ~~[illegible]~~ szczęśliwe uwolnienie Oyca. —

. . . .

Ledwie się przegląd półku skończył, sierżant wziął na stronę Szramę.

— Słuchay, rzecze, rzeczy nasze źle idą.

— Źle! dla czego?

— Półkownik zwietrzył awanturkę naszą w Krasnym.

— Tam do diabła! rozstrzela nas bez litości. —

— Żeby się tylko ~~nam~~ tem skończyło... nie widzę innego środka, iak pozbyć się Żyda.

— Dobrze — ale iak?

— Pozwolimy mu drapnąć: nie ma nic łatwieyszego. —

— My! — a kogoż to przez te my rozumiesz? —

— Eh! do diabła! kogoż kiedy nie ciebie i nie siebie. — Jak się zmierzchnie, ty będziesz na szyldwachu przy nim: ia naśpędzę mu Piotra: upewnię go że mu w łeb zapalę; a Żyd nogi za pas: drapnie. —

— Niezły koncept; ale koniec końców ia ~~muszę~~ musiałbym zaiąć mieysce honorowe, przeznaczo-

ne

342

Dla Żyda.

— Bynaymniey. — drapniecie razem! —

— Ja dezertirować! — rzekł Szrama, hardo podnosząc głowę. —

— No, no, nie żżymay się: niby to pierwszy raz w życiu wypadnie ci ratować się szybkością nóg od zbytniego wywyższenia! — A potem interesa nasze woienne djabelnie spadły, i gdziekolwiek się udasz, lepiey ci będzie, iak teraz. —

Szrama zaczął się wahać. —

— O! cóżbym ia sam nie dał za to, żebym się mógł wydostać z tego przeklętego kraiu, ~~gdzie~~ prędzey czy później człowiek iak pies zmarznie, albo wilkom posłuży na strawę! Żyd posłuży ci za przewodnika: zostawiemy mu okrągłą sumkę, a ta wam wygładzi drogę. —

— Zgoda! krzyknął Szrama z determinacyą, zasam z Żydem: przygotuicie wszystko, a nie zapomniycie o iego szkatule. —

. . . .

Skulony na słomie i zanurzony w rozdzieraiących myślach, Izaak drżał z zimna w ~~chlewie~~ kącie chlewa, służącego za więzienie: Sierżant otworzył ostrożnie drzwi i zawołał na niego pół-głosem:

— Żydzie! a gdzież ty, Żydzie!

— Jestem tu, odpowiedział Izaak wstawszy: kto tam? kto mnie woła?

— Spiesz się, trzeba się ztąd oddalić. —

— Gdzież mam iść? czegoż chcą odemnie?

— Umykay, bo cię rozstrzelaią iutro.

— Mnie rozstrzelaią? gwałtu! — cożem zawinił?!

— Oskarżony iesteś o szpiegostwo i o zaboystwo iednego z naszych w lesie krasnego: nasz półkownik nie zna się na żartach i w łeb ci zaświecić każe, ieżeli nie udowodnisz niewinności twoiey.

— Gwałtu! co za ~~okropna~~ szkaradna potwarz! iestem niewinny! —

— Czy będziesz ty milczał, przeklęty krzykało! Głupiec, lamentami swoiemi iescze nam patrol iaki na grzbiet sprowadzi. Słuchay, zarzucaią ci żeś szpieg; ty nie dowiedź ~~[illegible]~~ że tak nie iest, naszpikuią cię tedy ołowiem, ieżeli nie drapniesz co prędzey. —

— Ale gdzież uciekać?! — cóż się stanie z moią córką? —

— Córka twoia zostanie z nami. —

— Moia córka z wami! moie dzieci w dolinie Jozefata, w mocy Molocha! — Nie, nie —

– Nie, nie, wolę umrzeć jak opuścić moie dziecie! –

– Ależ nie skrzecz przed czasem – nic ci się złego nie stanie. –

Ale Izaak zapalaiąc się coraz więcey:

– Możecie mnie oćwiczyć rózgami, Knyczat, możecie mnie poszarpać, poobcinać ręce i nogi, umęczyć iak Eleazara i siedmiu iego braci z ciągu Machabeyskich: nie wyydę ztąd bez moiego Dziecka. –

– Przeklęty Żydzie, czyś ty stracił rozum! rzecze Sierżant zatykaiąc mu usta dłonią: miey że raz przecie rozum. – Twoia córka nie iest iuż w mocy Kommendanta. – Zatrzymano ią, bo ty iesteś mocno skompromitowany, ale iak się wymkniesz, półkownik nie mogąc iey samey nic dowieść, uwolni ią niewątpliwie; a że Dziś albo iutro mamy się ztąd oddalić, przwrócisz sobie nieco później i zabierzesz córkę. –

– Hum, hum – mruczał Żyd uspokoiony nieco, ale nie dowierzaiąc zupełnie chytremu Sierżantowi: a mogęż ia wam ufać? – zkądże wam ta troskliwość o życie Żyda? –

– Czy mnie Diabli z głupcem zadali! Czy nie odgadujesz że nasza opuszczana sprawa w Wileycze trwogi nam napędza? Nie możemy usprawiedliwić przed półkownikiem inaczey naszey klęski, tylko przypisuiąc ią zdradzie; a iak ciebie Diabli wyniosą, będziemy się mogli wyłgać iak zechcemy. –

– Niechże i tak będzie: ieżeli bezpieczeństwo moiey córki wymaga oddalenia moiego, zgoda; ale iak oszukać czujność szyldwacha? –

– Wszystko iest przewidziane: umknę z tobą razem; udacie się ku Mostom, gdzie stoią forpoczty nieprzyiacielskie; ale strzeż się zbliżać do Grodna, bo tam są ieszcze nasze oddziały. – Sądzę że znasz dobrze okolice?

– Bóg Abrahama wskaże mi naylepszą drogę. – A potém nie raz byłem i w Mostach i w Grodnie, i znam doskonale wszystkie drogi. –

– Kiedy tak, to spiesz się: teraz nie będzie więcey iak siódma: dwanaście godzin upłynie zanim się spostrzegą żeś uciekł; a gdyby się nawet i prędzey spostrzegli, mamy teraz co innego na głowie, iak upędzać się za zbiegłym Żydem. Ieszcze słowo: iak iest stan twoiey kieszeni? Spodziewam się że i moia przysługa i fatyga biedaka, który tam czeka na ciebie zasługuią na nagrodę. –

Izaak wydobył z westchnieniem sakiewkę Natana, a Sierżant wypróżnił ią do połowy w własną kieszeń. –

– Oto masz, rzecze do szramy wychodząc z Izaakiem i wsuwaiąc w rękę żołnierzowi wychudzoną sakiewkę: ruszaycie, a ostrożnie, żeby was kto nie widział.

Wyydziecie tyłami:

stamtąd do lasu będzie ze sto kroków: ~~biegnie~~ Uciekaycie i nie żałuycie tchu, bo, iak mi Bóg miły, mogliby wam go diabelnie ukrócić, gdyby was schwytali. —

Nie czekali też dłużey: pobiegli, a Sierżant wyglądał czas niejaki za nimi: przebyli szczęśliwie płaszczyznę śniegu i zaginęli w gęstwinie lasu: Dopiero Sierżant zszedł ze swojego stanowiska i udał się do kwatery Seykura, żeby się wywiedzieć od niego, iak się też iemu u piękney Żydówki powiodło. —

. . . .

Półkownik nie posiadał się z gniewu odebrawszy rapport o ucieczce Izaaka: o dezercyi żołnierza, który stał na straży.

— Zdrayca! rozumie może że ocaliwszy ~~go~~ córki? Nie, na honor — ona odpokutuie za niego. — Przekupywać szyldwacha i namawiać do dezercyi! — musi to być łotr kuty! córka iego ma być zachwycaiącey piękności; nie daycie się uwiedlić panie Audytorze: bo choćby też ~~miała~~ była piękna iak Wenus, nie ma dla niey ani miłosierdzia, ani litości. — Czy skończony wywód słowny? czy przywołano Sierżanta? —

— Trwa przy pierwszem swoiem zeznaniu, i oto złożył ten bilet na poparcie oskarżenia. — Obwiniona pisała go do Oyca, kiedy się znaydował w Żarach: przeięły go nasze patrole. —

— Zobaczmy, rzekł półkownik — otworzył list i czytał co następuie:

„Móy Oycze.

Dla czegoż opóźniasz się ze sprowadzeniem naszych wybawców? Ten który wspierał przodków naszych przeciwko ich nieprzyiaciołom, walczyć będzie za wami. Liczba Ammonitów iest słaba w Wilycze, a Dumni swoią odwagą zasypiaią spokoyni. Gdybyś przeprowadził kilku ludzi determinowanych przez ulicę, opuszczona przez nich, ~~wyginęliby~~ Dasz aby iedna nie uszła. —"

— Niegodziwa! krzyknął półkownik. —

— Sierżant zapewnia nadto mówił daley Audytor, że poznał dobrze Żyda, iak prowadził oddział, który otoczył szwadron i przeciął mu odwrót. —

— Dosyć, ~~dosyć~~ — Dosyć! Żadney litości! Żadnego miłosierdzia! Każę wrzucić w nękę tę nikczemnicę, dla postrachu wszystkich szpiegów wszystkich zdrayców. Niech się Sąd natychmiast zbiera: Seykur będzie obecny. Jego postępowanie zdaie się szczególne: w całey tey sprawie ukrywa się iakaś ~~niedocieczona~~ taiemnica, ale ia ią odkryię. Ten sierżant dawno mi iest znany: szczwany to lis ~~chytra bestia~~: nie śmiem, doprawdy, zeznaniu iego zaufać. —

Sąd woienny

Sąd woienny zebrał się w mieszkaniu półkownika. – Wprowadzono Jessykę. – Prze-
chodziła właśnie przez ciemne nieco przedsienie: ~~kiedy~~ jakiś officer, osłoniony płaszczem,
~~przedarł się~~ przecisnął się przez straże; i rzekł iey cichym głosem:

— Żąday dwudziestu czterech godzin zwłoki, albo zginiesz. —

Jessyka stanęła przed Sądem z uszanowaniem, ale nie okazuiąc naymnieyszey niespo-
koyności. Rzuciła boiaźliwym wzrokiem na sędziów, ale w tem spoyrzeniu malo-
wała się zarazem godność, będąca wyrazem nieskażonego sumienia. –

Kilku officerów ~~zebranych~~ było zebranych razem, pod przewodnictwem półkownika,
w małey izbie. – Na stole, przed Audytorem, leżały papiery dotyczące sprawy. –
Wszystkich oczy zwróciły się z politowaniem na młodą żydówkę, nie budząc w niey
naymnieyszey trwogi: tylko czoło iey okryło się lekkim rumieńcem, na widok Serży-
kura, który wybladły, założywszy na krzyż ręce nie śmiał podnieść oczu. Zaczę-
ło się badanie. – Jessyka odpowiadała spokoynie i ze stałością na wszystkie pyta-
nia. –

— Twóy Oyciec – oderwał się półkownik zniecierpliwiony powolnością form
sądowych – utrzymywał taiemne związki z nieprzyiacielem: ~~gotów~~ uknuć
z nimi naszą zgubę. –

— Móy Oyciec zbyt iest przywiązany do swoiego kraiu, żeby nie miał żywić
śmiertelney nienawiści ku tym, którzy go ~~zabiią~~ pustoszą i niszczą ~~[illegible]~~ woyną; ale
zbyt wielką pokłada ufność w Bogu Izraela, żeby się miał mięszać w zatargi
możnych i bezbożnych. –

— Twóy Oyciec był w Żarach, kiedy nieprzyiaciel ~~wpadł~~ ~~[illegible]~~ zbliżał się
ku Wileyce: co tam robił? –

— Wasi to żołnierze sami porwali go za przewodnika do tego miasta. –

— Dla czego nie powrócił zaraz do Wileyki? –

— Tego ia nie wiem: to tylko powiedzieć mogę, że gdyby on był w domu, wszy-
stkie nadużycia, których się dopuszczono nie miałyby pewnie mieysca.

— ~~Nie~~ Pisałaś do Oyca do Żar i nalegałaś na niego kilkakrotnie żeby wracał? –

— Wyprawiłam dwóch posłańców do Oyca błagaiąc, żeby mnie nie zosta-
wiał samey i bez opieki: żaden z nich nie wrócił z odpowiedzią. –

— Czyś ty list ten pisała? –

— List ten podobny iest do tego, który posłałam przez sługę naszego Juda. –

— Czytay go więc i wyznay coś pisała. –

Jessyka

Jessyka przyrzała podany papier, a lica iey zapłoniły się z oburzenia.

— Niech ten co czyta w sercach i sam tylko zna prawdę — rzekła wznosząc oczy ku niebu — zawstydzi potwarcę! —

— Nie podmawiałaś tedy Oyca, żeby na nas prowadził nieprzyiaciela? —

— Nigdy mi taka myśl przez głowę nie przeszła. — Zaklinałam Oyca żeby wrócił, i uwolnił mnie od napaści i od prześladowań, na iakie mnie samotność i nie=obecność iego narażały. —

— Czyż nie możesz ~~…~~ złożyć żadnego dowodu, na poparcie twego zeznania? — zapytał od siebie Audytor. — Czemże zbiiesz zarzuty oskarżyciela twoiego? —

— Ktoż mnie oskarża? —

— On! — rzekł Audytor, wskazując Sierżanta. — Zdrada twego Oyca iest mu znaną: on to przeiął listy pisane przez ciebie. —

Młoda Żydówka rzuciła na Sierżanta wzrokiem nayględszey pogardy: ale on zniósł to spoyrzenie z nayviększą efronteryą. —

— A więc, nikt tutay, — zawołała, patrząc na Serykura — nie wzniesie głosu swoiego w moiey obronie? —

Wszystkich oczy zwróciły się za iey spoyrzeniem: Serykur zbladł iescze bardziey, ale nie wyrzekł ~~…~~ słowa. —

— Panie Szefie, rzekł wówczas Audytor, czy nie ~~mog~~ miałbyś co przytoczyć na osłabienie ważności skargi? —

Serykur, nie podniosłszy oczu, wstrząsnął tylko głową.

Na twarzy Jessyki malowały się koleyno zadziwienie, wstręt i zimna pogarda. —

— Niech mnie Bóg Oyców moich zasłoni, zawołała, kiedy iuż wszelkie uczucie sprawiedliwości i honoru wymarło na ziemi! —

Rozjątrzony niepoiętem postępowaniem Serykura, pułkownik zwrócił się do Audytora:

— Kończ pan — cóż go zatrzymuie? rzecz iest iasna. Jakaż konkluzya? —

— „Oto iest — rzecze tenże z pomięszaniem: — Zważywszy, że zarzuty objęte w akcie oskarżenia wzmocnione zostały przyznaniem szefa Serykura; zważywszy, że nagła ucieczka Żyda Izaaka nowym iest dowodem przestępstwa tak iego iak córki; zważywszy nakoniec że obwiniona [illegible] niewinności swoiey udowodnić nie mogła, oświadczam że obwiniona Jessyka Żydówka dopuściła się ~~…~~ zdrady, przewidzianey Artykułem . . . prawa ~~…~~ i iako taka ka=

[illegible]

na karę śmierci. — Okoliczności naglące w iakich się znaydowała armja, zagrożona zewsząd i szarpana przez nieprzyiaciela nie dozwalaią złagodzić w niczem surowości prawa. —

Lubo ten wyrok był niejako przewidziany, przecież wszyscy członkowie sądu zostali nim iak gromem rażeni: każdy z nich czuł mocno szczególne położenie i naglące wypadki, które wymiaru surowey sprawiedliwości opóźniać nie dozwalały; każdyby iednak chętnie głos podniósł przeciwko zastosowaniu prawa, gdyby śmiał otwarcie zdanie swoie objawić; ale surowe i zimne rysy półkownika paraliżowały przyiazne uczucia sędziów. —

Całe zgromadzenie było milczące i nieporuszone: nagle zerwał się z mieysca Serykeer:

— Zwłoki! żądam zwłoki! zawołał i padł bez mocy na krzesło: straszny wyraz sprawiedliwości tętniał w iego uszach, i krew ścinał w żyłach. —

Śmiertelna bladość okryła lica dziewczyny: upadła na kolana, i z obłąkanym wzrokiem, ze złożonemi rękami, wzniosła głos błagalny:

— O! ieżeli wam honor, ieżeli wam prawa wasze wzbraniaią zabiiać niewinnego i gnębić słabego; ieżeli was przeraża głos sumienia ścigaiący niesprawiedliwych w tem życiu i wyrok przedwiecznego sędziego przed którym przyydzie wam zdawać sprawę z czynów waszych, nie obciążaycie sumienia waszego morderstwem niewinney dziewczyny: nie odmawiaycie iéy miłosierdzia waszego. Odwleczcie wykonanie wyroku, żebyście nie przekonali się zapóźno, iż eście barbarzyńcami i niesprawiedliwymi byli! —

Głębokie milczenie panowało w sali. —

— Azaliż żaden głos nie podniesie się w obronie moiey! azaliż wszystkie serca są nieubłagane? — mówiła z wyrazem mocnieyszey rozpaczy: wyrzekliścież się wszyscy uczucia ludzkości i politowania? żaden-że z was nie zostawił w Oyczyźnie swoiey córki, iedynego dziecka, a ieżli tak iest, azaliż nie pragnie przycisnąć go do serca za powrotem swoim, azaliż nie drży, aieby sprawiedliwość boska nie ukarała srogości iego na własnem dziecięciu? —

Łzy stłumiły wyrazy dziewczyny; a półkownik odwrócił głowę: głos Jessyki rozdzierał mu serce. I on także niedawno stracił ukochaną córkę. — Dziewczyna spostrzegła iego wzruszenie.

— Panie Półkowniku, i ty może iesteś Oycem, znasz więc dobrze radości i boleści rodzicielskie! O! ulituy się nademną! w imię dzieci twoich, zezwól na zwłokę, zwłokę dnia iednego! Może Bóg ześle mi przyiaciela i niewinność moia dowiedzioną będzie. Boże! mówiła daléy iak gdyby nagłem iakiem uderzona była wspomnieniem: gdybyż on tu był blizko! gdyby mu był wiadomy los Jessyki, pośpieszyłby niewątpliwie, a ta zwłoka byłaby ocaleniem moiem. —

Audytor odgaduiąc myśl półkownika, z poruszaney twarzy, ośmielił się wymówić, że zwłoka tak krótka....

— Czytam we wszystkich spoyrzeniach, przerwał półkownik, uczucie które sam bez zarumienienia wyznaię. — Życzę z całego serca, aieby ta nieszczęśliwa w przeciągu dwudziestu czterech godzin udowodniła niewinność swoią. — Ale ieżeli tego uczynić nie zdoła, niech się dzieie iak chce prawo. — Błagay więc Boga — rzecze do dziewczyny — aby ci zesłał twoiego wybawcę; inaczey, biada tobie!

Wpan, panie

rzeście, — przydał, obracaiąc surowy głos do Serykura, którego wszystkie poruszenia nie uszły iego baczności — Wpan odpowiesz mi swoim honorem za uwięzioną — To niektóry, rzucił znaczące spoyrzenie na Serykura i odszedł. — Serykur opuścił sępowatą iebę zgrzytaiąc zębami: uderzaiąc się w czoło z okropną klątwą: tymczasem Adjutant połkowy zalecił ażeby straż więźnia powierzona była ieszcze dwiema ze szwadronu Serykura. —

— Hędziku! krzyknął szef na sierżanta, chwyciwszy go gwałtownie za gardło w swoiey kwaterze, — nędzniku! coześ uczynił? Jeżeli iey nie ocalę, zadławię ciebie, a sobie w łeb wypalę. —

— Piękna nagroda za całe poświęcenie moie! odpowie niezmięszany łotr. — Możebyś pan wolał żebym zeznał przed sądem, iż to za iego rozkazem porwałem tę żydówkę z Wileyki, i że dla iey miłości przepadła połowa szwadronu? — Nie wiem tylko iakby pan półkownik to wyznanie przyiął..... —

— Zuchwały sługo szatana, będziesz mi ieszcze w oczy odgrażał? — Wychodź z tąd, wychodź łotrze — krzyknął zapalczywie, wytrącaiąc go za drzwi — wychodź, albo się zadeszę. —

Sierżant oddalił się złorzecząc. —

9. —

— Zwłoka, o którą prosiłaś, iuż upłynęła — mówił półkownik Jessyce, stawionej po raz drugi przed sądem, kiedy ostatnia udzielona iey godzina dobiła. — Czy nie masz co powiedzieć na usprawiedliwienie twoie? — Mów bez boiaźni i ~~[illegible]~~ słuszność przyiaznych chęci sędziów twoich dla ciebie. —

— To cobym powiedzieć mogła, odpowiedziała z westchnieniem, zarumieniłoby tylko lice moie, a nie przekonałoby sędziów o niewinności moiey: ~~[illegible]~~ nikt by ~~nie~~ słowom moim nie uwierzył. ~~[illegible]~~. —

— Wspominałaś wczoraj o iakimsiś wybawcy — przydał półkownik rzucaiąc śledczy wzrok na Serykura i na dziewczynę. — Ale widzisz sama, nikt ~~twoiey~~ ~~[illegible]~~ się bronić nie przybywa. —

— A iednakże serce moie powiada, że mój wybawca nie iest z tąd daleko. —

I wiodła smutne spoyrzenie po obecnych: nagle krzyknęła:

— Potężny Boże! ~~to~~ to on.....

Jakiś officer, w cudzoziemskim mundurze, wchodził w tey chwili:

— Panie półkowniku, przepraszam, że ~~tym~~ tak śmiało wchodzę; ~~ale~~ niebespieczeństwo tey nieszczęśliwey niech mnie wytłumaczy. I ona i iey oyciec są ~~nie~~ ~~[illegible]~~ niewinni zupełnie: oskarżenie iest fałszem. — Gotów iest dowieść tego natychmiast; ale przed wszystkim niech mi wolno będzie oddać ~~[illegible]~~ ~~s~~prawiedliwość ~~[illegible]~~ łotra, który nayczarnieyszą potwarzą dopełnieł miary licznych zbrodni. —

— Kto Wpan iesteś? iak się nazywasz? — spytał zdziwiony półkownik. —

— Nazywam się Łoziński, iestem kapitanem w 4tym półku Ułanów polskich. — Dziwny zbieg

przypadków

odkrył mi nayważnieysze okoliczności tey sprawy. Izaak Mikołajew nigdy nie był szpiegiem. — Ten
to łotr (a tu wskazał na Sierżanta) ~~porozumiał~~ zmówił się z kilku koleżkami podobnymi sobie, żeby,
zamordować i odrzeć starca w lesie Krasnego; ia to sam ocaliłem go zadaiąc śmierć
iednemu z uczestników tey wyprawy. —

Łoziński opowiedział daley wszystkie szczegóły wypadku w karczmie Krasnego i
pobytu swoiego w domu Izaaka.

— Co masz na usprawiedliwienie twoie? — zapytał półkownik Sierżanta. —

— Żądam tylko żeby mi dowiedziono tego co mi zarzucaią, — odpowiedział tenże z bezprzykładną
bezczelnością. —

— Nędzniku! krzyknął Łoziński — oto iest dowód, który w iedney chwili zamknie ci usta. —

Otworzyły się drzwi i ukazał się Szrama, skrępowany kaydanami, pod strażą kilku żołnie-
rzy. — Sierżant stracił całą przytomność. —

— Cóż się to znowu znaczy? — zawołał coraz mocniey zdziwiony półkownik. —

— Ten człowiek, rzecze Łoziński, należał do zasadzki w lesie Krasnego; podmówiony przez
tego łotra został dezerterem. —

Występny spuścił oczy, bo nie mógł znieść oburzenia, które się malowało
w spoyrzeniu wszystkich obecnych. —

— ~~Jeden~~ Patrol naszego półku, mówił daley Łoziński, przebiegaiąc wczoray lasy w okolicy Mostów,
spostrzegł dwóch ~~podeyrzanych~~ ludzi, którzy zdali mu się podeyrzanymi, bo szybkim krokiem ku
bliskim posterunkom nieprzyiacielskim zmierzali. Puścił się tedy za nimi w pogoń, pochwycił i
stawił przedemną. — Poznałem łatwo starego Izaaka; a głęboka blizna drugiego zdradziła
niebezpiecznego gościa karczmy Krasnego, wspólnika oskarżycielów tey dziewczyny. — Porówny-
waiąc zeznanie iego z zeznaniem Izaaka, nie trudno mi było odgadnąć prawdę i przychodzę
objawić ią w obec całego świata. —

— A więc Żyd iest schwytany na nowo? — spytał półkownik. —

— Móy Oyciec ieszcze tutay? — zawołała iednocześnie Jessyka, pełna niespokoyności. —

— Nie lękay się moie dziecię, rzekł Łoziński; żadne wam niebezpieczeństwo nie zagraża;
za chwilę oczyszczeni zostaniecie z wszelkiego zarzutu. —

— Jedna tu ieszcze do rozwiązania pozostaie wątpliwość, przerwał półkownik nie zupełnie
zaspokoiony ieszcze. — List tey dziewczyny do Oyca.... —

— List ten, panie półkowniku, nie miał bynaymniey na celu sprowadzenie do Wileyki nieprzy-
iaciela: przedmiotem iego były tylko prześladowania iakich ta dziewczyna doznawała.
List ten, odmienny bez wątpienia od tego, który tu złożony widzę, znaleziony został przy
posłańcu wyprawionym przez córkę do Oyca: Nędznicy przeięli go i niebym za to nie dał

że się moie [illegible]

z mantelzaku którego z nich ukrywa.—

Półkownik ~~dał znak~~ skinął — przyniesiono zaraz mantelzak Sierżanta: nowy ten dowód dobił Tobia: osłupiał i oniemiał: iakoż znaleziono ~~list~~ ostatni list Jessyki i przekonano się że ręka iey udaną a wyrazy zupełnie przekręcone były.—

— Kaydany na ręce i na nogi, krzyknął półkownik: wtrącić Tobia do więzienia i umieścić go w miejscu Żyda.—

— Nic przydam nie więcey, mówił jeszcze Łoziński. — Osoba (tu spoyrzenie iego przenikliwe padło na Serykura) mogąca dać naylepsze objaśnienia w tey mierze, nie ma zapewne chęci głos zabrać. — Rozumiem z resztą, panie półkowniku, że niewinność tey dziewczyny dostatecznie wyświecona została; — i spodziewam się że ją do Oyca odprowadzić pozwolisz.—

— Dokonay wpan szlachetnego swego postępku, ~~panie~~ Kapitanie, i bądź przekonany że ci wszyscy którzy mnie do tey okrutney niesprawiedliwości przywiedli, nie uydą zasłużoney kary.— Co się tycze ciebie, szlachetny młodzieńcze, możesz liczyć na moią wdzięczność.— Oszczędziłeś mi słusznych wyrzutów i gorzkiego żalu.—

Jessyka skłoniła się z cichem wzruszeniem.

— Idź moie dziecię, rzekł do niey stary woiownik, aż do łez wzruszony, podnosząc ią za rękę: niech mi Bóg wybaczy cierpienia, których z przyczyny moiey doznałaś: ~~bież~~ połączyć się z Oycem.—

Jessyka schwyciła iego rękę i oblała ią łzami — i wyszła z Łozińskim.—

— Mościpanowie, mówił półkownik, zwracaiąc głos do zebranych officerów: — Każdy z was oburzony iest bez wątpienia, podobnie iak, podłym czynem, który nam wyświecony został: — splamiono nasz sztandar: — Surowa sprawiedliwość dosięgnie łotra, obrażaiącego honor całego półku. — Chcę ieszcze wierzyć, że on tylko sam wykroczył, trzeba iednak bydź (przydał z przyciskiem i z obróconym wzrokiem na rozpaloną twarz Serykura), ażeby ten na którym okropne podeyrzenie ciąży, usprawiedliwił się przed nami; cały półk wymaga tego.—

Inspektor skłonił się obecnym; wszyscy rozeszli się w uroczystem milczeniu. — Półkownik zatrzymał tylko Audytora i długo sam na sam z nim rozmawiał.—

. . . .

Jessyka była w objęciach Oyca i oboie wylewali łzy wdzięczności i radości.—

— O! pójdźmy, moia córko, — zawołał Izaak, cisnąc ią do serca — pójdźmy podziękować Bogu, Panu Izraela, że nas nie zostawił w mocy nieprzyjacioł naszych i że nam pozwolił wydostać się na wolność, iak ptaszkowi z sideł ptasznika.—

— O! tak, moy Oycze, podziękuymy Bogu oyców naszych, który usta nasze napełnił głosem radości, a serca pociechą; ale nie zapominaymy szlachetnego Młodzieńca, który odniósł

tryumf

z nieprzyjaciół naszych i okrył wstydem prześladowców naszych. —

— Pójdź moie dziecię, uściskaymy nogi tego szlachetnego człowieka. — I poszli oboie do mieszkania Łozińskiego: droga nie była daleka bo Łoziński zaiął pokoy w tymże samym gospodzie co oni; ale wszystkie ich poszukiwania były daremne. — Izaak zaczął się troszczyć, a Jessyka nie mogła pokonać ~~w~~ sobie trwogi o życie ulubionego, bo widziała iakiem okiem ~~na~~ Serykura napnięty ~~spoglądał~~: uważała również groźne iego znaki. — W istocie, zaledwie Łoziński odprowadził Jessykę do Oyca, posłaniec wręczył mu wyzwanie Serykura. — Mieysce spotkania wyznaczono było blisko lasu. —

Łoziński pobiegł na wskazane mieysce: przeciwnik oczekiwał iuż na niego w towarzystwie dwóch swoich półkowych kollegów. —

— Ani słowa, panie kapitanie, zawołał Serykur, skoro go tylko spostrzegł, głosem drżącym z gniewu, ani słowa: ~~pałasz~~ porozumiemy się łatwo pałaszem. —

— Ile sobie przypominam, odpowie Łoziński spokoynie, porozumienie tego rodzaiu zachodziło iuż między nami. —

Twarz Serykura zapłoniła się ieszcze więcey. —

— Pamiętam że się iescze coś Panu należy odemnie; ale zapłacę mu z procentem. —

— Bez wątpienia dla lepszey pamięci, rzecze Łoziński z ironiczną przymówką, zapisałeś Pan sobie dług ten na czole. —

Serykur nie posiadał się z gniewu i dobył pałasza z okropną klątwą. —

— Jeszcze chwila! — zawołał Łoziński — rozumiem, że nas dawne nasze zayście na plac dzisiay nie sprowadza. Żądałeś pan odemnie tłumaczenia, względem niektórych wyrazów i pewnych przymówek, zwróconych przezemnie do osoby pańskiey, przed godziną. — Oświadczam tedy panu, w obec tych officerów, że iesteś w rozumieniu moiem naynikczemnieyszym z ludzi: chciałeś pokryć haniebny postępek, dopuszczaiąc morderstwa; ~~chciałeś~~ [illegible] chciałeś uwieść niewinną ~~[illegible]~~ nocą zapewne ~~[illegible]~~ — ~~[illegible]~~ nie powiodło ~~[illegible]~~ chciałeś plamę honoru twoiego krwią niewinną obmyć. ~~[illegible]~~ — Jesteś podły!.... Jeszcze nie domówił Łoziński, a iuż Serykur, uniesiony zapalczywością, rzucił się na niego: Łoziński zdołał zaledwie wydobyć pałasz i cios zabóyczy odbić. — Ale w tyże chwili zapamiętały przeciwnik pośliznął się na śniegu i padł piersiami na pałasz Polaka. — Żelazo na wskroś go przeszło, krew puściła się strumieniem; skonał niebawem, a ostatnim iego wyrazem była klątwa. —

Łoziński zostawił go staraniu świadków, a sam z pośpiechem wrócił do miasta, ~~aiby iak nayprędzey~~ i w iedney chwili ~~[illegible]~~ przygotował wszystko do podróży. —

Dzięki troskliwey opiece szlachetnego wybawcy Izaak i iego córka wytchnęli kilka dni w Grodnie, po tylu niebezpieczeństwach i trudach. Półk Łozińskiego odebrał rozkaz do wymarszu;

a młodzieniec ~~[illegible]~~ rad nie rad, pożegnać musiał dawnych swoich gospodarzy.

— ~~Okoliczności zmuszają mnie~~ Powinność każe mi znowu rozłączać się z Wami — rzekł do Izaaka, biorąc go czule za rękę; — ale bądź spokojny; przygotowałem wszystko żebyście spokojnie i bezpiecznie do Wileyki dostać się mogli. — Officer dowodzący na forpocztach jest moim przyiacielem: oto list do niego: przyjmie was dobrze i wszelką ~~po~~ da wam pomoc. —

Izaak odpowiedział nayczulsze składając dzięki i błogosławiąc młodzieńca. —

~~[illegible]~~ Jessyka, stała obok oyca, milcząca i nieporuszona. —

— Jessyko, rzecze młodzieniec, a ty nie życzysz mi szczęśliwey podróży? —

Dziewczyna wzniosła oczy zapłakane ~~[illegible]~~ i drżącemi wyrzekła usty:

— Oby Jehowa pobłogosławił tobie i twoim. Łaska Jego nieprzebrana: i nie wszystkich on serca przeprowadza przez bolesne próby, podobnie iak moie. ~~[illegible]~~ — Żyy szczęśliwy z tą, która całą twoią miłość pozyskać umiała.... —

Nie mogła domówić więcey, odwróciła twarz zalaną łzami: boleść ścisnęła iey serce a śmiertelna bladość okryła lice. —

16. —

~~W~~ Kilka lat upłynęło: ~~[illegible]~~ nieprzerwane klęski zniweczyły potężne woyska Napoleona; a Monarchowie Europy, dumni powodzeniem swoiem, pyszni z upadku wielkiego przeciwnika, zamknęli zgasłą iego potęgę w szczupłych obrębach małey wysepki na Śródziemnem morzu: wierni swoiey przysiędze Polacy, z żalem rozłączali z troykolorową chorągwią, pod którą takie żniwo zbierali chwały, i ze smutkiem w sercu, niepewności w nadziejach, wracali z wolna spocząć na szerokich płaszczyznach swoiey Oyczyzny.

Jeden z tych wędrowców zbliżał się z poszanowaniem do starożytnego ~~mieszkania~~ domu swoich przodków: czekało go w nim słodki związek, na którym, od dzieciństwa, szczęście całego życia budował. Był to kapitan Łoziński. — Przyieżdżając blisko Wileyki dowiedział się że stary Izaak umarł ze zgryzoty: córka iego bowiem, trawiona nieszczęśliwą miłością, odrzuciła rękę licznych zalotników i zamknęła się przed światem: ~~[illegible]~~ starzec nie mógł długo patrzeć na boleść córki: ~~[illegible]~~ ciągła iey samotność i tęsknota w grób go wpędziły. —

Zasmucił się Łoziński: nie mógł on zataić przed sobą, że obecność iego zakłóciła na zawsze pokóy biedney dziewczyny, i ~~[illegible]~~ gdyby nie długi iego pobyt w domu Izaaka, Jessyka szczęśliwa i spokoyna żyłaby może dotąd w objęciach starego oyca. —

Łoziński ~~[illegible]~~ połączył się wkrótce z piękną swoią kuzynką; a lubo szczęście młodey

Dey

oblubienicy wszystkie iego zapełniało chwile; lubo pożądany związek urzeczywistnił słodkie marzenia iego młodości, nie raz iednak pamięć Jessyki, nieszczęśliwey iego przyczyny, tey dobrey Jessyki, tak godney lepszego losu, budziła uczucie, i nieraz wpośród naysłodszey domowey sceny myśl natrętna czoło iego marszczyła. – Była to przelotna chmurka którą na chwilę pogodę dnia pięknego zasępia. –

Vierzon. Dm^{ent} du Cher
w Styczniu 1834. –

Dzieje Niemców.

Pierwszy Okres

Pogańska Starożytność

Pierwsza Xięga

Pochodzenie i Obyczaj Starych Germanów.

Rozdział 1wszy

Germański Prabór (a)

Zdaje się że Germanja, nim się zaludniać poczęła, całkowicie okryta była Praborem. – Gdy Rzymianie, na czas krótki przed Narodzeniem Chrystusa, kraj ten poznawać zaczęli, zamieszkiwał go już mnogi lud; a z tém wszystkiem musiała być jeszcze wtedy Germanja bardzo mało ze swego wytrzebiona Praboru, kiedy Rzymianie wymieniają nie tylko wielki Hercyński las, ~~który~~ przebiegający w poprzek całą Germanję, poczęwszy od Czarnego-lasu; ale nadto malują ~~pospolicie~~ powszechnie Germanów, jako ~~lud~~ lud łowiecki, oddający się rolnictwu jedynie z ostateczny potrzeby, i wyraźnie podają, że lasy były święte dla Starych Germanów. – Uroczyskami ich były odrzewione jeziora, w pośrodku nietkniętego Praboru. – Podobne Święte Gaje znalazł już Herodot u Budynów, w północny stronie Czarnego-Morza; a Hyperborejczy wprowadzili je do Grecyi (Święty Gaj Delfów, gdzie była wielka Greków Wyrocznia. – Jako w północny Mitologji Jawor Ygdrazill (b) był Symbolem Wszech-świata, i pierwsi ludzie, Esze (Jawór) i Erle (Wierzba) od Drzew nazwani zostali, takoż i szczególne drzewa poczytane były za Święte po całej Germanji i dziś jeszcze stara cześć ku tekim Drzewom całkowicie nie wymarła. –

Rzymianie cofnęli się przed okropnościami Germańskich lasów. Powiadają nam

Oni,

(a) Przyrostek pra, w języku polskim, podobnie jak ur w języku niemieckim, wyraża odległe pierwotne pochodzenie. (Ur-alt, Ur-ahnen, Ur-enkel, Ur-begriff, Ur-quell, Ur-Wesen, Urwort, Ur-zeit i.t.p.) – Zacóżbyśmy równie dobrze powiedzieć nie mieli Pra-bór (forêt primitive, forêt vierge), jak mówimy Pra-dziad, Pra-ojce, Pra-wnuk, Pra-szczur i.t.p.

(b) Ygdrazill – Ydrazilo – w Celtyckiej Mitologji, Święty Jawor pod którym Bogi zgromadzają się codziennie i sprawiedliwość wykonywają. – Na te zgromadzenia udają się konno i przejeżdżają po tęczy, która jest mostem Bogów. – Gałęzie Jaworu rozciągają się na świat cały i górują nad Niebo. – Drzewo ma trzy korzenie, oddalone niezmiernie jeden od drugiego. – Jeden zachodzi w Krainę Bogów; drugi w Krainę Olbrzymów, niegdyś Otchłań; trzeci okrywa Piekła. – Potwora ogryza tę odnogę spodem. – Pod odnogą, w Krainie Olbrzymów, jest Zdrój, ukrywający w sobie Roztropność i Mądrość. – Stróż zdroju winien swoją mądrość nałogowi upajania się co rano wodą ~~tego zdroju~~ jego. – Ojciec powszechny przyszedł jednego dnia zaczerpnąć wody z tego zdroju, ale dopiero wtedy pozwolenie na to otrzymał, gdy jedno swoje oko w ~~zastaw~~ zakład zostawił. – Pod odnogą w Niebach jest Święty Zdrój Przeszłości. Nimfy, przesiadujące tutaj, zaczerpują ciągle wody zdroju i polewają nią Jawór,

z obawy, aby gałęzi iego nie powiędły. Woda ta ma własność iż każda rzecz się oblana bieleie iak białko iaia. Z tey wody również tworzy się rosa, opadaiąca na doliny: Śmiertelni zowią tę rosę Miodową rosą: ona żywi pszczoły. – Po tém źródle pływaią iescze dwa łabędzie, rodzice wszystkich łabędzi w świecie. – Na gałęziach Jaworu siedzi Orzeł, maiący między oczyma Krogulca. – Wiewiórka przebiega po pniu Jaworu, rozsiewaiąc plotki pomiędzy Orłem, a Wężem ukrytym pod Korzeniem. – Cztery Jelenie hasaią po gałęziach, ogryzaiąc z nich Korę. – W chwili walki Bogów z Olbrzymami, maiącey poprzedzić pożar Świata, Jawor trzęść się będzie gwałtownie, iakoby trwogę Bogów podzielał. –

(a) Dotąd iest nierozstrzygniona przez Naturalistów wątpliwość czy Tur i Żubr odmienne stanowiły gatunki, czy też iednym i tym samym[33] zwierzęciem. – Z tém wszystkiem, samo dwoiste, tak w łacińskim iak w żyiących ięzykach, nazwanie; różnica w opisach, odmienny skład czaszki i odmienne rogów osada, zdaią się za pierwszem przeważać mniemaniem. – Caetani, w opisie Poselstwa swego do Polski, 1596 r., maluie Tura szarego koloru, z wirem (skóra włosami okryta) na czole; który to wir zapach piżma wydawał. – Żubry, utrzymuiące się dotąd w Białowieyskim Praborze, ~~iest~~ kawianego koloru, – maią dwa żebra więcey iak wół pospolity, dość długą brodę i rogi czarne. – Uczony Cuvier mylnie się z prawdą podaie, że Żubry przesiadaią w Karpatach.

że niektóre drzewa, na łódź wyżłobione, trzydzieści ludzi obiąć mogły i że pod zgięciem sterczących korzeni ieździec z koniem mógł przeiechać. W gęstwinach zasiedziały się dzikie zwierzęta; Tur (a) Żubr i Łoś, których dzisiay ani śladu nie widzimy; Niedźwiedź, z którego futrem stary German nie rozłączał się nigdy; wilki, dziki i mnóstwo grubey zwierzyny, która dziś coraz się bardziey przerzedza. – Nigdzie nie było miasta, ba nawet drogi i mostu. –

Z tych zarysów iasno wnioskować można, dla czego Germany nieustannie wędrowali i urodzayne ziemie sąsiadów swoich podbiiali. – Las nie dostarczał im dosyć pożywienia; samotność puszczy budziła w nich zmysł romantyczny, rwący w dalekość; a łowy czyniły ich pochopnymi do zuchwałych przedsięwzięć: owa też samotność utrzymywała pomiędzy nimi na osobistey wolności utwierdzoną społeczną ustawę, na domowey ustroni zagruntowaną czystość obyczaiów i serdeczną starych Germanów tkliwość. – Las rozdziela ludzi, zmusza ich żyć na własną rękę w swobodzie i zabezpiecza ich od zepsucia ściśnionego spółżycia. – Nadto samotność skłaniała charakter Germanów do cudowności, która iuż tak dalece Rzymian zdumiewała. – Łowy budziły w Germanie dziką do boiów ochotę; ale zarazem przeymował on w świętych szumach swoich lasów taiemniczy głos przyrodzenia, który go do dumań i przeczuć podniewiał, i owę zuchwałą dzikość stowarzyszał z tą serdeczną powolnością, która u niewiast i dziewic za coś proroczego i świętego uchodziła. –

Dopiero gdy Germanja Chrześciańską została, podięły mnichy mozoł wytrzebiania lasów i nasyłania do uprawy roli; a gdy też w owym czasów okresie wędrówki ludów ustały, musieli Germanie, pozostali

na swoim gruncie, żeby mieć żyć o czem, coraz więcej świecki żywot na Kmiecy zamieniać. – Oszczeż pomimo tego wszystkiego, pomimo rozroienia się ludności w ciągu ostatnich lat tysiąca, uchowała się ieszcze dotąd znaczna część starych lasów i cudzoziemiec, wstępuiący po raz pierwszy na grunt niemiecki, buyną zieloność iego podziwia. – Również, pomimo wszystkich wielkich mieyskich nagromadzeń i całego mieyskiego pożycia, wiele ieszcze z owego leśnego przyrodzenia, z owego ukochania natury i starey serdeczności w Niemcu pozostało. –

Rozdział 2gi

Pochodzenie Niemców.

Kto pierwszy w święty Prabór wstąpił? – Kto po raz pierwszy pod cieniem niemieckich dębów wypoczął? –

Nayodleglejsza wiadomość o Niemcach iest bardzo ciemna. – Już dawno nad Śród-morzem mieszkaiące ogładzone ludy, ich naydokładniey dzieie swoie skreśliły, kiedy nasza Północ ~~Ziem~~ ieszcze nieznaną była. Z wód tego światłego morza wystąpiła młodzieńcza Historya, iako Bogini i odebrała ofiary od wszystkich okolicznych ludów; ~~kiedy~~ tymczasem w ciemnych lasach Germaryi samo tylko Podanie (Sage) czarodzieyskie iey ~~państwo~~ sprawowała państwo. Już Mędrce Wschodu ~~nauczali~~ w cieniu Palm nauczali, iuż Kupiec z Kartaginy i Fenicyi podnosił swoią kotwicę i swoie purpurowe żagle pędził na odległe morza, Grek swoim kunsztem ziemię upięksział, a Rzymianin swoie olbrzymie ~~Gwałtu~~ Państwo Gwałtu ~~gruntowi nadał~~ gruntował, kiedy Niemiec ieszcze iako dziecie, nieznany i nagi, pośród leśnych zwierząt siedział, ale ie igraiąc nietkniętym podbiał; bo dziecie ~~k~~ królewskiego pochodzenia na to przeznaczone było, aby kiedyś

302

sławą wszystkich przewyższyło czasów. –

Zaledwie Rzymianie sto lat od Chrystusa naliczyli, kiedy występuiąc do boiu z Niemcami, pierwsze o nich pewne wiadomości podali. – Przed owym czasem była dla nich Północ iakoby dziki czarodzieyski las, pełen naydziwnieyszych ziawisk, wieczernica nadzwyczaynych Sagów – ~~Z tem wszystkiem~~ Przecież ~~przez~~ w tych wszystkich Sagach ieden przebiia się charakter. Niemcy objawili się iuż odtąd południowym ludom iako wolny Łowiecki i Woienny Naród. –

Szukaiąc wykładu na Rodowey Tablicy Ludów, w pierwszey Xiędze Mojżesza, iuito Gomera (Cymeryanie, Cymbry) z iego synami Ascenasem (saski Askan), Ryfatem (Ryfeyskie góry, frankowie Rypuary) i Togarmą (Germany); iuż znowu Arama (Irmin, Hermiony) z iego synami Ucem (Azy), Chulem (Gallowie), Geterem (Gety, Goty) i Maszem (Massagety) za Pra-oyca Niemcom ~~po~~ naznaczono. Z tem wszystkiem są to proste nazwisk igraszki, na których nic zyskać nie można. Do tey igraszki należy również naciągnienie Nibelungów na Nifilim (a). –

Poważnieysze są nierównie do Indów odnosy. Język niemiecki iest dotąd staro-indyyskiemu pokrewny. Wodan, Bóg-Oyciec wszystkich Niemców, iest to Indyyski Buddha, Oyciec dwunastu Ditów, którzy tysiąc lat przeciwko Indyyskim Bogom walczyli, a potem wywędrowali. – Wielu mniema, że Buddha był naystarszym i iedynym u Indów Bogiem, pókąd się religja Bramy, a z nią surowy podział na Kasty (dziedziczne stany) nie rozwinęły, a xięża Kasta Braminów całego panowania na rzecz swoią nie ~~wy~~zagarnęła. – To pewna, że późniey służebne Kasty zbuntowały się przeciwko xięziom, różnicę Kast zniosły i nowego Buddhę, iako

~~(a) Według pisarzy francuskich, Nibelungi iest to Romantyczne poema ludów tego nazwiska, zamieszkałych w średnich wiekach części starej Skandynawji. Luzytez obcy Kunsztem, przesiąkaiące Cywilizacją, błąkały się pomiędzy ciemnotą Mitologicznych podań Skandynawji, a światłem Chrześcijaństwa. –~~

(a) Nifilis – Niflheim – nazwisko iednego z dwoyga piekieł Skandynawów – siedlisko naywiększych zbrodniarzy. –

Boga uczciły, który dotąd po całych Indyach pokłon odbiera. Z owych-to wojennych Kast, gdy te na północ wywędrowały, wyszły może dzielne wojownicze ludy, które później, na Północy, iako czciciele Wodana czy Odina a innemi słowy mówiąc, iako Niemców odnajdujemy (a).

Prawie toż samo mówi Podanie Greckie o Tytanach. — Kronos z dwunastą Tytanami, czyli pierwotnymi Bogami, walczyli przeciwko Jowiszowi i młodym Bogom. Pioruny Jowisza zgruchotały Tytanów: Kronos uciekł do łożyska Boreasza na Kaukazie, którego Najwyższy garb dotąd Elborus się zowie. Prometeusz Najstarszy z Tytanów, który ogień z Nieba wyniósł, aby go ludziom udzielił, przez zawistnego Jowisza, na tysiąc lat, do Kaukazu przykutym został. — Bardzo późnego ieszcze nazywali Grecy pochodnemi od Tytanów ludy, które, pod nazwiskiem Senonów, w trzecim Stuleciu po Chrystusie, z wnętrza Niemiec, przez Dunay, na Włochy i Grecyą przeciągnęły. —

Greckie o Deukaljonie Podanie. — Po potopie Deukaljon iedynie z-żoną swoią, Pirrą pozostał. — Rzucali kamienie po za siebie, a z tych nowi ludzie powstali: Są to Herakliдzy wędrowcy, którzy wyszedłszy z Kaukazu Zachód zaludnili. — Na tem zamyka się wiele Niemieckich Sagów. Tacyt słyszał od Nadreńskich Niemców, że pospolity Niemieckiego Narodu Pra-oyciec zwał się Thuisko (według innego sposobu wymawiania Thuisto) i że z ziemi wyszedł. — Syn iego Mannus spłodził trzech synów, od których trzy główne plemienne odrogi Niemców pochodzą: Ingefony, Hermiony i Istefony. Do pierwszych należą, według Pliniusza Chauki (od Kaukazu), których późniey iako Saxonów odnajdujemy. Starzy iednak Saxonowie mieli Podanie, że ich Naród z pierwszym swoim Królem Askanem (może Azen-chan, to iest Wódz Azów)

(a) W naystarożytnieyszych językowych pomnikach Niemców często iest mowa o Antach, Entach, iako o Pra-narodzie; za szczególniey też Budowy i [illegible] mianowane są „Antowem dziełem". — W wielu też nazwaniach mieysc i osób uchowały się wyrazy: Ant, Anzo, Ent, Enz, Int, Intto, Indo i.t.d. Średniowieczna Niemczyzna zowie Indye Endia. — Mone's Anzeiger — Jahrg. 1836. I.

pierwotnie ze skalnego Starcu wyszedł. Według staro-północnej Sagi, Bury, Pra-ojciec Azów, przez boską iałowicę ze solnej skały wylizany został.-

Zgadza się z tym Podaniem Saga Snorra o Wędrówce Azów. Pra-ojciec Azów, Buri, mieszkał w Asgard (Borcasz na Kaukazie).- Syn iego Boer miał trzech synów: Wila, Wę i Odyna (Wodan).- Ostatni przez Bogów Kraiowych wygnany, powędrował przez Gardaryk (Rossya) i Saxonję do Szwecyi, gdzie sobie Sigtun (Upsala) nową stolicę Bóstwa osadowił.-

Inne o wędrownictwach Sagi wyświecaią nowe pochodzenia.- Kronikarz Hunibald wyprowadza Franków iako zbiegów z Troiańskiey Woyny i doprowadziwszy ich do Renu gdzie im Xanten (od Troiańskiey rzeki Xanthus) założyć.- Staro-saska Kronika wywodzi Saxonów iako zbiegów z woyska Alexandra W. i sprowadza ich do ~~krainy Hadeln~~ nadmorskiey Krainy Hadeln.- Pobratano również Odysseusza i Eneasza, którzy dawno wprzódy wywędrowali z Troi, z Bogiem Odynem i z pierwszym Wodzem Saxonów Askanem (Askaniusz, syn Eneasza).- Ciemniejszem iescze od owych Sagów iest Podanie o stałym wędrownym Bohatérze Herkulesie, który także do Niemiec zawitał i tamże cześć miał odbiérać.-

Rozdział 3ci

Ciemność pierwiastkowych czasów.-

Plemienne odnogi ludów, które później pod ogólnem nazwaniem Niemców występuią, ~~miał~~ ~~przyb~~ nosiły popriednio inne nazwiska i nie podobna ich dokładnie od sąsiedzkich ludów odróżnić.-

Według naystarodawniejszych podań Greckich, żyli w północney stronie Czarnego-Morza Skytowie, na wiele odnóg rozkrzewiony, ale

W obyczajach jednostajny i waleczny naród. –
Domyślano się że ich nazwisko oznacza ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ Łuczników (Schützen) ~~[illegible]~~ i że, jeżeli nie wszyscy, to przynajmniej znaczna ich część w Niemców przeszła. – Ani potężni Persowie, ani Alexander W. podbić ich nie zdołali. –

Grecy nazwali najpółnocniejsze ludy, po tamtej stronie wielkiego łańcucha gór, ciągnącego się od Kaukazu, przez Niemcy, aż do Alp i oddzielającego południową Europy połowę od północnej, Hyperboreami, to jest, ludami osiadłymi po za siedliskiem Boreasza (wiatr północny). – Mianują też ludy „długo żyjącemi i najsprawiedliwszemi z ludzi.“ –

Nieco później występuje nazwisko Keltów (Celtów). Osadzono ~~je~~ ich na zachód od Scytów i pośrednio zamieszkałe ludy Keltoscytami (Celto-scytami) przezwano. – Domyślano się zarazem że nazwisko ich oznaczało rycerza (Helden), ludy te bowiem arcy były waleczne. –

Z pośrodka owych ludów występują znowu Kimmeryanie czyli Kimbry (Cymeryanie, Cymbry), którzy z najodleglejszego zachodu, z Anglji i Danji, gdzie ślady ich siedlisk znaleziono, do Azyi Mniejszej i Włoch wtargnęli. Nazwisko ich oznaczać miało wojaka (Kämpfer). –

Nie chcę zapuszczać się w wywodzenie licznych podań o owych północnych ludach, raz dla tego że w owych podaniach religijne obrazy i historyczne przygody pomięszane są razem w najzawikłańszy sposób; powtóre, że one do nas ~~[illegible]~~ z obcych stron i tylko częściowo, bo jedynie przez poetów, rozkochanych w baśniowości, wniesione zostały; a potrzecie, że nie podobną jest rzeczą w podaniach o Scytach, Hyperboreach, Cymeryanach i Celtach, odznaczyć ściśle to, co jest właściwie niemieckiem. –

Pomiędzy Scytami ~~domyśla się wyraźnie~~ wyjawiające się ~~[illegible]~~ nie same tylko niemieckie, ale i sławiań-

skie

i Tatarskie ludy, ~~dotąd ieszcze~~ dotychczas
na Wschód ~~i~~ ~~Wzgl[illegible]~~ od Niemców osiadłe. –

Do Hyperboreów należały prawdopodo-
bnie, prócz Niemców, i finsko-letyckie plemio-
na Laponji, Finlandji, Kurlandji, Estonji
Inflant i Litwy, które przez Niemców aż do
Północnego Oczyłądka i do niedostępnych lodo-
watych skał Wschodniego Morza odpędzone
~~[illegible]~~ były. –

A ~~[illegible]~~ chociaż pomiędzy Celtami mianowane
są plemienne ludy, które niewątpliwie Niemie-
ckiemi były, z tem wszystkiem ogólne to nazwi-
sko służy zupełnie odmiennym od ~~[illegible]~~ Niemców ludom
~~[illegible]~~, które ~~przed [illegible]~~ wcześniej wywędrowały, a
którym właściwy język dotąd się ieszcze, acz
w słabych pozostałościach, w Szkocji, Irlan-
dji, Krainie Walów i Bretanji uchował. –
Są to Gallowie, ~~[illegible]~~ Galjeny, Walchy, dotych-
czas przez Niemców Wälsche zwani. – W całej
rozciągłości Dunaju znayduią się i ~~[illegible]~~ dotąd
miejscowe nazwania z Galickiego języka, prze-
ciż nie ~~[illegible]~~ w wewnętrznych Niem-
cach w północnej stronie Dunaja

Kymry (Cymry) mieszkali w Anglji;
Ambrony nad Rodanem Umbry we Wło-
szech i to iawniej iak Walchickie plemiona,
z tem wszystkiem wiążą się znowu (C) Kimbry,
iako czysto-niemieckie plemie z Teutonami,
w siedliskach swoich przy uyściach Elby
i w swoich wędrówkach przez Alpy; a
Sykambry byli uznani za Niemieckich
Franków. –

W Opowiadaniach Greckich, nigdy lud
Niemiecki ogólnem swoiem nazwaniem,
od ~~[illegible]~~ odgsiednich ludów odróżniany nie iest, ale
zawsze z niemi pomięszany bywa. Dopiero
po Chrystusie, zaczynaią Rzymianie
wyraźnie odznaczać Niemców, pod nowem
nazwiskiem Germanów. – Rzymski wyraz
germanus oznacza brata. – Wyraz ten
przecież mógł być także Niemiecki i

Oznaczá orężnego męża (Wehrmann); mnóstwo by tu blizkoznaczników przypuścić się dało: n. p. francuzkie Guerre (Wojna), Ger (lanca), Heer (Wojsko), Ehre (honor), Gewähr (broń). –

Rzymskie nazwanie zaginęło znowu w wędrownictwie ludów, po rozbiciu państwa Rzymskiego. Wystąpiły natomiast mnogie ludów nazwania, ale nie było żadnego Ogólnego nazwiska, tak dalece, że względem wielu plemion wielka pozostała wątpliwość, czy takowe do Niemieckich, czy do Sławiańskich, należały ludów. – Po owej wielkiej ludów nawałnicy, skupiły się liczne nazwania drobnych plemion w Ogólniki: Gotów, Franków, Bojów (Bawarów), Alemanów, Turyngów, Burgundów, Longobardów, Anglów, Saxonów, Dunów, Szwedów i Norwegów. Ale dopiero za Karola W. zlały się znowu te różne nazwania w jedno iedyne Niemców (Deutschen) nazwisko. – Thiot, Diet oznacza, w staro-Niemczyźnie, pospolicie lud. – Przed Karolem W. nie stanowiły Niemcy żadnego ludu: były tylko liczne, acz plemiennie spokrewnione, przecież politycznie rozdzielone Gromady (Gemeinde). I dla tego też w tedy dopiero Niemcami nazwać się mogli, kiedy się w ieden Wielki Lud spoili. –

Rozdział 4ty

Podział Niemieckich Ludów na rozmaite plemiona.

Od nayst arodawnieyszych czasów ~~Związek~~ z węzeł, spaiaiący wszystkich Niemców, bardzo był rozwolniony, i takim pozostał nawet wtedy, kiedy go naysilniey zaciśnięto. Przyczyna tego leży w charakterze Niemców. ~~Przy~~ Natura ~~rodzona~~ ich zbyt iest bogatą, ażeby iednokształtną pozostać mogła: rozpraszać ona swoią wewnętrzną okwitość na nieskończenie własn

398

Odrębności. Ztąd, w czasach przeszłych owa żelazna osada na osobistey wolności i dzikiem bohatérstwie, które na swoią rękę boiu i przygód szukało, nie oglądaiąc się na wielką Oyczyznę: ztąd, dziś ieszcze nieskończona różność duchowych sił, które z niemnieyszą gwałtownością ścieraią się iedna z drugą, iak niegdyś ciała starych Niemców. – Osobiste uczucie mocy bez owey własnomyślności istnieć nie mogło, a im ona silnieyszą była, tem bezpieczniey opuszczała się na tę dobroduszną nieoględność, którą iuż Rzymianie podziwiali w Germanach. – Kiedy w obec przemożnych Rzymian Niemcy wzaiemnie się woiowali i słabili, kiedy na uiarzmienie iednego Niemieckiego plemienia przez Rzymian inne plemiona przez długi czas obojętnie patrzyły, byłoto tylko rozdzielenie zuchwałey mocy. – Każdy sam na sobie polegał. – Nad pokonanym nikt nie miał litości. – Choćby też i dziewięciu pokonano, dziesiąty nie wątpił, że sam zwycięży. – Im potężnieyszym był nieprzyiaciel, im więcey współzawodników przez niego pokonanych było, za tem zaszczytnieyszy bóy ostatni uchodził. – Nie myślano podówczas o tem, aby sąsiada iako przyiaciela wspomagać, ale o tem, aby nad nim, iako nad współzawodnikiem, w waleczności wygórować. – Co nam dzisiay iako zdrada wydawać się musi, to wówczas powszechniey pomiędzy Niemieckiem rycerstwem cenionym i za cnotę poczytanym obyczaiem było. – Dopiero gdy Rzymianie z tego Niemców obłędu za wielką wyciągnęli korzyść, przeświadczyli się Niemcy że byli w obłędzie, i zaledwie też powinność wzaiemnego wsparcia uznali, zaraz ian też w wykonanie wprowadzili. – Ale, po odniesionem zwycięstwie, mimowolnie w ten stary i w naturze Niemców leżący obłęd na powrót opadli, i trzeba było za każdą razą iakiey nowey, wielkiey i powszechney klęski, aieby ich na nowo do zapomnianey powinności nagnać. –

W naystarszych czasach, miał też żywot w niezmiernych lasach swoie do ~~[illegible]~~ odosobnień powody. – Najbliżsi tylko sąsiedzi znali się pomiędzy sobą. – Żadna droga, żaden handel nie wiązały odległych plemion.

W pierwszem stuleciu, po Chrystusie, dway Rzymianie, wysoko niemiecki naród ceniący dziejopis Tacyt, i pilny badacz przyrodzenia Plinjusz, naszkicowali rodowe tablice plemion niemieckich. – Tacyt wymienia niemieckiego pra-oyca Thuisko, którego syn Mannus trzy główne niemieckie plemiona Ingeffonów, Hermionów i Istewonów rozrodził. – Plinjusz osadza pierwszych nad północnem morzem, drugich w pośrodku Niemiec, trzecich nad Renem; wymienia nadto dwa ~~gł~~ wielkie główne plemiona Niemców: Windilów nad wschodniem morzem i Peucenów (na Dunajowey wyspie Peuce) ~~[illegible]~~ w Węgrzech. –

Thuisko iest prawdopodobnie przydomek, pochodzący od Thuit, Thiot (lud), iak Mannisko (Mensch) od Mann (mąż); a rodowa tablica nic więcey nie powiada, iak tylko to, że z wielkiey powszechności ludowey, szczególne wyrosły plemiona. Mało na tem zależy, pod względem rodowitości ludów, czy ów Thuisko przeź tego może iako Bóg, nieco identyczny z Wodanem, cześć odbierał. – Pomięszano go z Thaut-Hermesem Egipcyan, z których niewątpliwie płodny w wynalazki Odin wiele ma wspólnego; a Rzymianie istotnie porównali niemieckiego Odina ze swoim Merkurym, który ze swoiey strony owym był Hermesem. – Na tem również iednobrzmienność nazwiska Hermionów z niemieckim Bogiem Irminem polega.

Około 1100 r. po Chrystusie, dzielił ieszcze naystarodawnieyszy ruski kronikarz,

Mnich Nestor, Waregów, to iest Skandynawskich Niemców, którzy Ruś podbili, na Swiów, Urmenów, Inglenów i Gotów. – Rozumiał-że on przez to iedynie Szwedów, Normanów, Ingermanlenderów i Gotlenderów, czy też miał na myśli nierównie starszy podział wszystkich niemieckich plemion, zgodnie z Tacytem i Pliniuszem? –

Stary rękopism Watykańskiey Biblioteki w Rzymie wymienia trzech Pra-oyców Niemieckich: Ermeniusa, Inga i Esciusa. – Anglik Nennius, w szóstym stoleciu, nazywa ich: Hisicion, Armenon i Mugio. –

W wydrownictwie ludów zniknęły iuż te stare nazwiska. – Na Północy, w miejsce Ingewonów, wystąpili Saxonowie; na Zachodzie w miejsce Istewonów, Frankowie; na Wschodzie i Południu, w miejsce Hermionów, Gotowie. – Pomiędzy wszystkiemi niemieckiemi plemionami, wymienianemi w wydrownictwie ludów, trzymaią przewagę Saxonowie, Frankowie i Gotowie i stoią względem siebie w gwałtowney nieprzyiaźni plemienney. Tę nienawiść bratnich ludów potykamy znowu w starych rycerskich Sagach Niemców, w którychto Sagach, Frankowie Nibelungów, Gotowie Wölfingów, Saxonowie Hegelingów nazwisko noszą. –

Niedawnemi czasy usiłował Gaupp z wielką bystrością sprowadzić wszystkie niemieckie plemiona do dwóch tylko Pra-plemion, to iest, do Swewów i Nie-Swewów. – Tamci obeymuią plemiona, które ieszcze dotąd ~~Wyżni~~ Wyżniemczyzną (Oberdeutsch); ci obeymuią plemiona które ieszcze dotąd Niżniemczyzną (Niederdeutsch) mówią. – Przez pierwszych rozumie on Swewów, Alemanów, Bawarów, Burgundów, Gotów,

Wyiątki z Dzieła:

L'année la plus remarquable de ma vie — (: par Auguste Kotzbuë — à Paris — 1802 — 2 vol: in 8vo:)

tyczące się pobytu Szymona Sokołowskiego na Syberyi. —

„ Czwarta iuż była z południa, kiedyśmy po raz pierwszy uyrzeli miasteczko Kurgan (a). — Jedna tylko nędzna wieża wznosiła się z pośrodka małych, niepozornych, i po większey części na wpół zniszczonych domów. — Kurgan położony iest po tamtey stronie Tobolu, na naywznioślejszym brzegu tey rzeki — na kilka werst do koła ciągną się piaski, za któremi widać góry zarosłe lasami — lasy te przerzynane są małemi iezioramí okrytemi trzciną. — ......

„ Po wielu zwrotach, iak w Labiryncie, uyrzeliśmy szczególnieyszy most pływaiący, złożony po prostu z kilku bałów związanych razem. — Most ten lubo przytwierdzony do obu brzegów Tobolu, nie mniey iednak ciągłem iest igrzyskiem wałów. — każdy powóz przechodzący po nim, musi naturalnie zanurzyć się w wodę — a naymnieysze zboczenie w prawo lub w lewo, widocznem niebezpieczeństwem zagraża. —

„ Kurgan ma tylko dwie długie, szerokie i równoległe od siebie ulice: przeszedłszy iedną z nich, zatrzymaliśmy się przed domem w którym, iak mi powiedziano, odbywały się Sądy mieyscowe. — Towarzyszący mi officer, wszedł i wrócił niebawem donieść mi że Horodniczy (: naczelnik policyi:) wyiechał i że go Prezydent tegoż trybunału zastępował. — Zrobiwszy kilka set kroków daley, przyszliśmy do iego mieszkania — oznaymiono mu moie przybycie; — po ~~kilku~~ chwili wprowadzony zostałem....

„ Tłum ciekawych wyszedł z pobliższey izby i otoczył mnie do koła. — Między innemi było kilka dorosłych dziatek, młoda i bardzo piękna osoba (: druga żona gospodarza:) iego stara matka na wpół ślepa, i mężczyzna średniego wieku, przybrany w stróy polski..... Prezydent, starzec szanowny, na którego twarzy malowała się dobroć, przedstawił mnie swoiey rodzinie, potem Polakowi, winszuiąc mu że znalazł towarzysza swoiego nieszczęścia — polecił go moiey przyiaźni: — ieden nas los połączał! —

(a) Kurgan znaczy to samo co mogiła. — Kotzbuë przybył do Kurganu 15 Czerwca — 1800.

Uściskałem nieszczęśliwego wygnańca, i uczułem równie iak on, w pierwszey
zaraz chwili, że niebawem zgodność naszych gustów i skłonności, odpowie
zgodności naszego przeznaczenia. —

Prezydent niższego sądu i pierwszy urzędnik w Kurganie, pan Gravi, o
którym mówiłem, był synem officera Szwedzkiego, wziętego w niewolą w
bitwie pod Połtawą, i posłanego wraz z innemi ieńcami na Syberyą —
gdzie się ożenił i umarł nie odzyskawszy wolności. — Syn iego wszedł w
służbę woyskową, odbył 7letnią woynę i wrócił do dzikiey swoiey
Oyczyzny, zamieniwszy stan woyskowy na Cywilny. — Żył w Kurganie,
maiąc bardzo ograniczone dochody — zawsze wesoły, zawsze kontent ze
swego losu. — Nie przypominam sobie abym go kiedyżkolwiek w
złym humorze widział: — został właśnie mianowany Radzcą Nadwor-
nym — stopień ten słusznie mu się należał. — .....

„ Ze wszystkich osób które poznałem w Kurganie, na naywiększą
bez wątpienia zasługiwał uwagę, Szymon Sokołowski, wspomniony
iuż przezemnie Polak. — Był on niegdyś właścicielem ziemi przyległey
nowym granicom Prus, nie służył nigdy, i nie wpływał nawet do re-
wolucyi. — Jeden z iego przyiaciół utrzymuiący korrespondencyą, może
z umysłu podeyrzany pozór maiąca, osądził za rzecz potrzebną, aby
dla większego bezpieczeństwa, listy do niego adresowane pod kopertą
Sokołowskiego przesyłane były. — Pierwszy list w tym sposobie pisa-
ny przeiętym został. — Co większa — Sokołowski nie był uwiadomio-
ny nawet o tym wybiegu przyiaciela swego. — Pewnego dnia, właśnie
gdy u iednego ze swoich sąsiadów, Wielohurskiego, obiadował — przy-
iechał officer, z oznaymieniem że ma rozkaz zatrzymania go, również
iak wielu innych, niewinnych czy występnych. — Naprożno Sokołowski
(odwoływał się) do zupełney niewiadomości powodów dla których ~~za~~trzymanym się wi-
dział: zaprowadzony został, wraz ze swymi towarzyszami, do Kamień-
ca Podolskiego. — Sprawa ich sądzoną była w Petersburgu — otrzymali
przebaczenie — to iest: oświadczono im że tylko na Syberyą wysłani
będą. — Wrzucono Sokołowskiego, tak iak i innych na kibitkę. — Droga
którą miał iechać oddaloną była na kilka werst od iego domu: błagał
ażeby mu wolno było raz ostatni pożegnać rodzinę i opatrzyć się w po-
trzebną bieliznę i suknie. — Prośby iego żadnego nie otrzymały skutku:

przyymu

szony był udać się do Tobolska w takim stanie, w iakim wziętym został. – Rozłączony w tem mieście z towarzyszami, zaprowadzonym został do Kurganu, gdzie iuż, iak mi opisywał swoie nieszczęście, od trzech lat naynędznieysze prowadził życie, nie odbieraiąc naymnieyszey wiadomości od swoiey żony i sześciorga dzieci. –

„Nieszczęśliwy ten Sokołowski dostawał na życie ze skarbu, dwadzieścia tylko kopiejek dziennie – pozbawiony był zatem wszelkich wygód życia. – Mieszkał, w zimie, przy gospodarzu zawsze prawie pianym, i przy kłótliwey gospodyni, w pośród kotów, psów, kur i naynieczystszych zwierząt. – W lecie, dla tego żeby mógł bydź sam, mieszkał w stayni – gdziem ia go sam często odwiedzał. – Łoże bez żadney pościeli, mały stolik, miska i Krucyfix zawieszony na murze, składały całkowitą iego własność. –

„Pomimo tey ciągłey nędzy, nie podobna go było zmusić do przyięcia iakiego daru: żył chlebem, nabiałem i kwasem; widziałem go zawsze czysto ubranego. – Był powszechnie kochany – nazywano go Wanuszka – (a) – Rodzina pana Gravi przyymowała go z widocznem ukontentowaniem, łączył bowiem przyzwoite postępowanie z rzadką słodyczą charakteru. – Częstokroć uwielbiałem niezmienność umystu iaką w nieszczęściu swoiem zachowywał stale – a do którey ia naprożno doprowadzić się chciałem. – Serce iego w tedy tylko słabnąć się zdawało, kiedy będąc sami, powtarzaliśmy sobie historyą naszych dolegliwości, kiedyśmy porównywali nasze cierpienia – a szczególniey kiedyśmy rozmawiali o naszych żonach, wymieniaiąc naprzód koleyno imiona ulubionych nam dziatek, kończąc zwykle na tem, żeśmy, iedne po drugich, wymienili wszystkie: w tedy tylko łzy wydobywały się z iego oczów równie iak z moich – w tedy równie iak ia w posępne wpadał dumanie. –

„Jaka wielka szkoda że nie umiał po francuzku, albo że ia nie mogłem mówić po łacinie, ięzykiem z którym oswoieni są wszyscy niemal Polacy. – rozmowy nasze byłyby słodsze i mniey utrudzaiące. – Sokołowski lepiey odemnie znał ięzyk ruski, lubo się go dopiero w Kurganie nauczył – ale iego akcent był powodem że go z trudnością rozumieć mogłem. – Z resztą, ieżeli usta nasze nie zgadzały się z sobą, rozumiały się nasze serca:

(a) Człowiek dobroduszny znaiący się na żartach i lubiący bawić się z dziećmi. –

powierzaliśmy sobie z łatwością wszystkie uczucia, które całość lub przyiaźń nakreśliły — wyraz naszych spostrzeżeń, ilekroć widywaliśmy się z sobą, był językiem równie szczerym, iak łatwym do poięcia; słowem, łączyła nas nayczulsza przyiaźń. — Bliźnięta nie mogą bydź ściśley złączone w łonie wspólney Matki, iak dwie osoby na łonie nieszczęścia. — . . . . .

. . . „Po skromnym obiedzie, drzymałem zwykle, albo czytałem Podróże Pallasa i Gmelina, aż do chwili w którey Sokołowski na polowanie po mnie przychodził; wróciwszy piliśmy razem herbatę — i to był czas poświęcony rozmowom o naszych rodzinach i naszych nieszczęściach — tu powierzaliśmy sobie nasze nadzieie, tu nayzmnieyszem podobieństwem do szczęścia, iakie przypuścić było można, staraliśmy się rozpędzać nasze obawy i troski . . . . .

. . . . „ Tym sposobem schodził mi czas w Kurganie, używałem zupełney wolności — nikt kroków moich nie śledził. — Towarzysz moiey podróży, stary Andrzey Iwanowicz, we dwa dni po przybyciu naszém, do Tobolska wrócił; a pan Gravi nie widział potrzeby kogo innego na mieysce iego przeznaczyć — lubo ta ostrożność tą razu względem Sokołowskiego użyta była . . . . .

„ Jakkolwiek mało mieliśmy sposobów uprzyiemniania naszego myślistwa, nie mniey iednak ta rozrywka bardzo dla mnie zbawienną była. — Mieliśmy tylko dwie złe ~~strzelby~~ fuzye, z których cztery lub pięć razy wprzódy ~~strzelić~~ trzeba ~~było~~ ^puścić spuszczać^ zanim się proch na panewce zaiął. — W całem mieyscu nie było ani iednego psa myśliwego — nie było nawet pudla którego-by ułożyć można do przynoszenia ubitey na wodzie zwierzyny: — a że cała piaszczysta przestrzeń, rozciągaiąca się w około miasta, przerżnięta była niezliczoną liczbą małych iezior, że kaczki i bekasy iedyną były zwierzyną na którą w tey porze roku polować mogliśmy, przymuszeni byliśmy sami odbywać powinność psów legawych, i brodzić po pas w wodzie, chcąc zebrać owoc z naszey pracy. — Móy Polak nie równie był śmielszym w podobnych zdarzeniach odemnie; wchodził bez ceremonji w wodę, nie zatrważaiąc się bynaymniey głębią — siedział w niey pół godziny, przebiegał ią, wypłaszał ptastwo z trzciny i szukał ubitey zdobyczy . . . . .

„....Dnia 7mego Lipca, zaięty byłem pisaniem kiedy móy służący wpadł nagle do mnie, oznaymuiąc że iakiś dragon przybył do pana Gravi z rozkazami dotyczącemi moiey osoby..... zaledwie dziesięć upłynęło minut, nadzwyczayny rozruch na ulicy, ściągnął mnie do okna. – Tłum mieszkańców biegł ku moiemu domowi, Gravi był na ich czele – radość iaśniała na iego twarzy: obok niego szedł ów dragon o którym mówił mi służący. – .... Powinienem był, chciałem wyyść na Spotkanie Prezydenta – nie podobna mi było tego uczynić. – Pomimo woli stałem niewzruszony, maiąc oczy we drzwi wlepione. – Otworzyły się: chciałem przemówić... nie mogłem! –

„Pozdrawlaju! zawołał Gravi, ze łzami w oczach – Pozdrawlaju! wy swobodni! – bądź szczęśliwy! – iesteś wolny – i iuż był w moich objęciach: – przyciskał mnie do siebie ze wszystkiemi oznakami nayżywszey, nayszczerszey przyiaźni; łzy iego płynęły po moich licach; ia, nie płakałem: nie mogłem płakać! – Spoglądałem z zadziwieniem na tych wszystkich co w około mnie powtarzali: Pozdrawlaju! – Pozwoliłem się całować wszystkim przyiaciołom wyrywaiącym mnie sobie – nawet służącemu memu, nie daiącemu się uprzedzić innym w okazywaniu mi naywiększey radości....

„Dragon oddał mi list od Gubernatora Tobolska..... a pan Gravi wydobył z kieszeni rozkaz którym polecano mu, ażeby mnie w naymnieysze opatrzył potrzeby, ażeby dano mi pieniędzy, gdybym tego żądał – a szczególniey żeby mnie iak nayprędzey przygotowano do drogi. – Oniemiałem z podziwienia i z radości; kilka łez wydobywało się z moich oczów... chciałem te łzy otrzeć... serce moie otworzyło ich źrzódło, i łzy spłynęły potokiem. – O! iakże płakać iest przyiemnie w chwili niespodziewanego szczęścia, w gronie szczerych przyiacioł którzy na łono swoie przyymuią każdą łzę, szacowne świadectwo ~~[illegible]~~ czystego i podzielonego uniesienia!....

„Trudno było, ażebym w chwili kiedy wzrok móy zmięszany był łzami, mógł rozpoznać otaczaiące mnie osoby; ale kiedy iuż nic nie przeszkadzało mi zopatrzyć się w ich rysy, iakież było ieszcze rozrzewnienie moie! – Sokołowski stał przy mnie – oczy iego spuszczone były w ziemię – posępna żałość malowała się na iego twarzy; wydawał długie westchnienia. – „znowu tedy – zawołał z rozpaczą – znowu tedy sam będę! – Okrutny losie! nie dość że mnie zatrzymuiesz w więzach, ieszcze mi moich wydzierasz przyiacioł... Przebacz, – dodał, rzucaiąc się w moie objęcia; przebacz mi te żale

pochodzące

z czułości na którą zasługuiesz.... Bóg iest świadkiem radości iaką mi wewnętrznie twoie uwolnienie sprawia!... bydź zdrów!" Oddalił się — wołałem na niego — iuż mnie nie słyszał! — .....

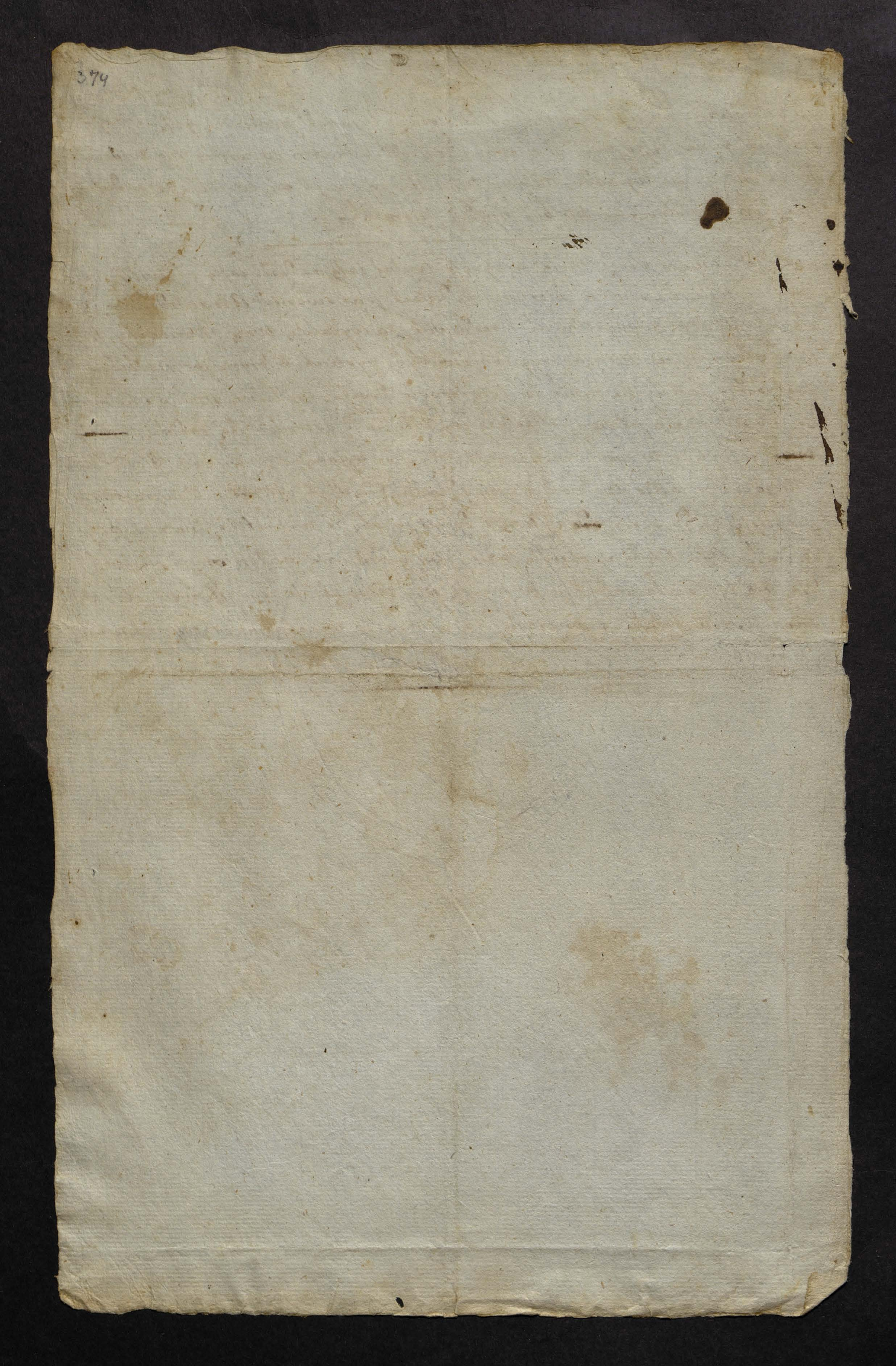
...., ~~Dog~~ [illegible]daiąc życzeniu pana Gravi wyszedłem z nim aby po raz ostatni bydź świadkiem przypadaiącey w tym dniu uroczystości — wróciwszy do domu zastałem nieszczęśliwego Sokołowskiego — oddychaiąc zaledwie, przechodził się wielkiemi krokami po izbie, iak człowiek w obłąkaniu. — Przypomniałem sobie cośmy ieszcze w wilją dnia tego mówili; że gdyby ieden z nas odzyskał wolność, drugi bardzo byłby nieszczęśliwy: — któż się mógł spodziewać że to rozłączenie tak bliskiem było? —

„ Chcąc strapionego ukoić przyiaciela, a przynaymniey na chwilę boleść iego rozerwać, chciałem coś takiego uczynić coby mu przyiemnem bydź mogło; ofiarowałem mu moią strzelbę, torbę i wszystkie myśliwskie zapasy; przyiął ten dar nie przemówiwszy ani słowa: ale co mówię? — Spoyrzenia iego przemawiały — oczy iego wyrażały tę myśl: „ Lepiey-by było gdybyś ty przy mnie pozostał." — prosiłem go aby mi ~~dał~~ powierzył listy do swoiey rodziny, zapewniaiąc go, iż poczytam sobie za nayświętszy obowiązek, przesłać ie bez zawodu — nie przystał na to. — Posuwał delikatność, wielkość swoich uczuć, aż do srogości względem siebie samego. — Odmówienie iego innego nie miało powodu iak tylko boiaźń sprzeciwiania się wydanym przeciw niemu rozkazom, iakkolwiek takowe surowe były: — był on wspaniałomyślnym w naymnieyszych swoich czynnościach: — przedsięwziął cierpieć zachowuiąc swoią niewinność. —

Myśl że móy odjazd z Kurganu nieszczęśliwszym go ieszcze uczyni, jak nim był przed moim przybyciem, zachmurzała własne moie szczęście. — Biedny ten Sokołowski ~~przyzwyczaił się~~ nawykł przy mnie do wielu wygód, do przyiemności towarzystwa, do wszystkich uroków przyiaźni; mógł na moiem łonie składać swoie cierpienia i troski — znalazł serce czułe, odpowiadaiące swoiemu; — móy wyiazd pozbawiał go nagle wszystkich tych pociech, tak drogich w przeciwnościach. — Nadto, ~~opu~~ porzucił był zadymioną swoią chatę i mieszkał ze mną — teraz musiał do niey wrócić — miał w niey zostać sam, bez przyiaciela, bez towarzysza nieszczęścia! — Przyciśniony tem wyobrażeniem, rzuciłem się w iego objęcia. — Przycisnąłem go z takiem uczuciem, że łzy puściły się nam obu z oczów — iuż się od niego oderwać nie mogłem. —

Sokołowski więcey miał mocy nad sobą — Scisnął mnie za rękę — spoyrzał na mnie — spoyrzał w niebo — i wyszedł. — Jużem go więcey nie widział. — W chwili moiego wyiazdu, wszyscy mieszkańcy cisnęli się w koło powozu — Szymon Sokołowski nie był między niemi! — ....

„Od dawna serce moie pragnęło wylać całą radość iaką ożywiły we mnie chwile szczęścia w pierwszych dniach panowania Alexandra! — .... Senat rozkazał wydrukować i rozdawać, za wyraźną wolą Monarchy, trzy listy obeymuiące imiona wygnanców Syberyyskich, którym przywrócono wolność. — Jak tylko mnie ta wiadomość doszła, wysłałem moiego służącego po ieden exemplarz. — Przebiegłem, (z chciwością) okiem zroszonem łzą radości, ~~[illegible]~~ zapisane w nim imiona — wzrok móy spoczął na imieniu Sokołowskiego. — On także wolność swoię odzyskał — użył, równie iak ia, rozkoszy przyciskaiące do serca ~~[illegible]~~ i żonę i dzieci — oby ie wszystkie znalazł przy życiu! — Oby Niebo sprawiło ażeby wspomnienie upłynionych cierpień dla tego tylko stawało mu w myśli, iżby ożywiało w iego pamięci obraz towarzyszów boleści — i przyiaźń, która nas w wspólnem złączyła nieszczęściu! —"


374

Wyiątki z Dzieła:

Mes Souvenirs de Paris en 1804 – (par Auguste de Kotzebue – 2 volum: in 8vo min: – 1805:)

Muzeum pomników Francuzkich. –

Muzeum pomników francuzkich iest bez wątpienia iednym z nayceśnieyszych zakładów w Paryżu. – Wstąpienie do tego poświęconego przybytku porusza zarazem serce, rozum, genjusz i wyobraźnię. – Alexander Lenoir iest założycielem i dozorcą Muzeum. – Łatwiąc gorliwością, ~~zebra~~ zgromadził, za rozkazem Rządu, około sześćset pomników francuzkich, z których kilka szóstego wieku sięgaią. – Wszystkie bez wyiątku iak nayżywiey zaymuią widza, iuż to doskonałością kunsztu, iuż to ~~pa~~ podaniem sposobów ~~latw~~ ~~podaią~~ rozważania iego postępu, iuż to nakoniec przywodząc na pamięć naysławnieysze wypadki, alboli też przez same uniesienie iakie w wyobraźni ciekawych wzbudzaią. – Supprymowany Klasztor (les petits Augustins:) zawiera te bogactwa; nie można było lepiey użyć tego starożytnego gmachu, również iak iego dziedzińców i ogrodów. – Niespracowany Le ~~oir~~ zbierał z naywiększą usilnością wszystko to cokolwiek bezbożny Wandalizm rewolucyi zniszczył, albo w gruzy obrócił: obecny wszędzie nic nie pominął w awadze swoiey, kiedy gwałciciele grobów targnęli się na Opactwo St. Denis. – Znaleziono iescze niektóre ciała zamknięte w kamiennych trumnach (według starożytnego zwyczaiu państwa:) w właściwych stroiach które czas oszczędził, wraz ze sprzętami i ozdobami wszelkiego rodzaiu które im za życia służyły, albo służyć mogły. – Barbaryny! rozdzierali szaty w sztuki, a drogi kruszec przebiiali w menniey. –

Wchodzi się naprzód do gmachu który był niegdyś kościołem. – Gmach ten napełniony iest pomnikami wszystkich wieków, ustawionymi tak, aże by bawiąc oko, ~~p~~ okazywały zarazem chronologiczny porządek. – Z tamtąd przechodzi się sklepioną galerją, któréy malowane szyby niepewne przepuszczaią światło. –

Tu wiek XIIIsty w niekształtnych szczątkach panuie. – Wyobrażenia Królów i ich małżonek niezgrabnie ~~ryte~~ ciosane z kamienia, spoczywaią na starych grobowcach. – Trzeba było dorobić niektórym posągom ręce, które czas albo przypadek uszkodził. – Wszystko co ie otacza, nawet sklepienia okien, przedstawiaią oddaloną i posępną starożytność – i nie podobna bez taiemney zgrozy

błądzić

błądzić w tem ciemnem mieszkaniu śmierci. – Daley iest ciemna grota, z któ-
rey wchodzi się pod gotyckie sklepienie przeznaczone dla XIV^stego wieku. –
Tu, każda kolumna, a nawet każdy kamień do samey tylko ozdoby użyty,
iest w istocie szczątkiem tych czasów, istnieiących ieszcze, że tak powiem, w po-
mnikach. – Tym to sposobem badacz przechodzi, z uprzedzaniem czasowi, z u-
czuciem niewysłowionem, z wieku do wieku aż do XVIII^stego, obłąkuie się
w cienistych aleiach nowego Elizeum, /: niegdyś ogród klasztorny :/ – zatrzy-
muie się przed stawną w dziejach osobą, albo chwil kilka prostemu Lafon-
tenowi poświęca. –

Nie spodziewam się aby mnie ktoś o rozwlekłość obwinił, ieżeli w kil-
ku rysach oddam, w szczególniey uwagę moią zwróciło. –

Za pierwszym wstępem do Kościoła, daie się widzieć po prawey ręce,
kamienny ołtarz. – Zamożni kupcy Paryża, wystawili go ku czci Jowisza,
za panowania Tyberjusza. – Między ozdobami rozpoznać można Merku-
rjusza, Wenerę i Bacha – i tu dziwić się wypada stałości Paryżanów,
którzy, od ośmnastu wieków, hołdu tym Bóstwom składać nie prze-
stali. –

Ten kamień z napisem greckim, pokrywał zapewne zwłoki dwoyga
małżonków, wzaiemną połączonych czułością, Filokaresa i Timagory. – Ża-
dna przesadzona pochwała nie rozgłasza ich małżeńskiey miłości, ale pła-
sko-rzeźba, w którey oboie podaią sobie ręce z ufnością, ażeby przyść razem
do innego życia, wzbudza proste i tkliwe uczucie. –

„Pozdrowienie Moschusowi synowi Moschusa" – te tylko wyrazy o-
znaczaią inny grobowy kamień z marmuru Paros. – Stosuią się one do
sławnego poety zmarłego w Sycylji, na 280 lat przed naszą erą. – Ża-
dne pochlebstwo pamięci iego nie kazi; ale po dwu tysiącach lat, każdy
przechodzący ochotnie powtarza: „Pozdrowienie Moschusowi!" –

Jakiż tłum wyrazów greckich zapisanych na tych dwóch wielkich
marmurowych tablicach! – Byli to waleczni mężowie z plemienia E-
rechtydów, polegli na placu bitwy. – Wdzięczność współziomków wyryła
ich imiona na tym pomniku, po śmierci Cymona, w czasach woyny
Peloponezkiey, to iest przed dwoma tysiącami trzysta lat. – Komuż z czy-
taiących te napisy nie staie przed oczami cały ten świat grecki, niekiedy
dla nas baieczny? – (a) –

Z obojętnością przechodzi się koło tego alabastrowego naczynia, niezgrabnie
wyrobionego, o którem pobożne niesie podanie iakoby służyć miało do

(a) Te dwie tablice marmurowe przeniesione zostały do Muzeum Napoleona, jako nie
należące do starożytności Kraiowych. –

uczty w Kanie Galileyskiey. – Wielcy Bogowie! – iacyż to musieli bydź ludzie ci biesiadniey, ieżeli sobie z rąk do rąk podawać mogli kubełki pięćdziesiąt przynaymniey funtów ważący! –

Z uśmiechem stałem przed tym szczególnieyszym pomnikiem, zwracaiącym mnie do VI^stego wieku. – Wzniesiony był Dagobertowi I, który zwycięztwa swoie splamił niesłychanemi okrucieństwami i rozwiozłem życiem. – Miał on trzy żony zaszczycone tytułem Królowey, nie licząc nałożnic z któremi żył publicznie. – Sądził że wszystkie swoie zbrodnie założeniem Opactwa S. Denis okupić zdoła: iakoż w istocie to pobożne dzieło zrobiło mu mieysce między świętymi. – Śmieszne płaskorzeźby zdobiące iego kamienną trumnę, przedstawiaią nam to co się z nim stało po iego śmierci. – Na samym dole widać Dagoberta leżącego na śmiertelnem łożu; daley na morzu płynie łódź napełniona diabłami trzymaiącemi, i dręczącemi duszę biednego Dagoberta. – Jeżeli zamiarem było artysty zrobić te piekielne duchy okropnymi, przeraźaiącymi – wyznać trzeba że zupełnie chybił swoiego celu. – Nie mogą bowiem bydź śmiesznieysze; na ciałach ludzkich umieścił głowy żab, psów i innych zwierząt. – Nadto, dla wyraźnieyszego oddania duszy, odiął części płci charakteryzuiące, wszystkim trzem figurom wyobrażaiącym Dagoberta w płaskorzeźbie. – Może bydź że w tem nie zbłądził tak bardzo. – Gdyby był mógł podobnym sposobem wyrazić brak żołądka, byłby był usunął to wszystko, cokolwiek przeszkadza człowiekowi bydź duszą. – Wyżey ukazuią się dway Aniołowie, Święty Dyonizy i Święty Marcin, wzywani przez Dagoberta w godzinę śmierci: przypływaią morzem aż do łodzi i wyrywaią czartom duszę Dagoberta, – duchy piekielne maiące żabie głowy, wskakuią w morze. – Wyżey, dusza Dagoberta znayduie się iuż między swoiemi wybawcami; stoi okryta całunem, a Aniołowie okadzaią ią wonnościami. – Nakoniec, na samym szczycie Święci błagaią na klęczkach Abrahama, ażeby wziął tę duszę pod swoią opiekę i przyiął ią na tamten świat. – Nie można ieszcze pominąć dwóch posągów które stały po obu stronach grobowca; ieden z nich przedstawia Nantyldę, żonę Dagoberta – drugi ich syna Klowisa. –

Znayduię się teraz z poważnem uczuciem, odzywaiące się na przemiany z przekleństwem i z błogosławieństwem, między grobowcami Fredegondy i Bertrudy – pierwsza z nich była morderczą mężą, nieprzyiaciółką Boga i ludzi – druga nie spracowanie zaięta łagodzeniem słodyczą właściwą płci swoiey, dziki humor swoiego męża, i staraiąca się usunąć każdą ofiarę przed iego srogością. – Klotarjusz II. syn Fredegondy (a) a mąż Bertrudy, kazał zro-

---

(a) Głowa tego posągu iest zupełnie zakryta. – Zdaie się iakoby artysta z umysłu oszczędził chciał potomności zgrozy w spoyrzeniu na rysy tey poczwary. –

bić oba te posągi. –

Jakiż żal ściska serce moie, kiedy wchodzę do tego polkoicu przypominaiącego wiek XIIgo budową swoią? – Ah! te kolumny, te szczątki należały niegdyś do Parakletu – a ten grobowiec co się w pośrodku nich wznosi, iest grobowcem Abellarda! – ten to sam grobowiec który Piotr (: le Vénérable :) przyiacielowi swemu poświęcił; na nim spoczywa Abellard z głową nieco pochyloną z złożonemi rękoma – przy boku iego wierna kochanka. –

Te to są same rysy, które snycerz oddał z natury – ale co nas ieszcze więcey zaymuie, że ta trumna obeymuie zmięszane popioły tych czułych kochanków! – Zdaie się że w grobie kochaią się ieszcze. – Abelard! Heloiza! – przemawia do mnie ten kamień – przykładam rękę – iuż, iuż mam wymówić: „Zimny kamień!" – ale cofam się nagle bo ten kamień zimnym nie iest! – Zdaie się że słyszę wydobywaiące się z pod marmuru westchnienia czułości, miłości; słodkie ich dźwięki rozchodzą się w powietrzu – a żałosne echo powtarza zewsząd: „Abelard! Heloiza! ... Heloiza! – Abelard! –"

Cała piękność napisu ułożonego przez Marmontela (: iak mówią :) polega na stosowney prostocie:

Hic
Sub eodem marmore jacent
Hujus monasterii
Conditor Petrus Abaelardus
Et abbatissa prima Heloisa
Olim studiis, ingenio, amore, infaustis nuptiis
Et paenitentia;
Nunc aeterna, quod speramus, felicitate
conjuncti. –

Tu
pod iednymże marmurem leżą,
tego Opactwa
Założyciel Piotr Abelard
i pierwsza Xieni Heloiza
niegdyś nauką, dowcipem, miłością, nieszczęśliwemi ślubami
i pokutą;
teraz wieczną, iak mamy nadzieię, szczęśliwością
złączeni. –

Kazia

Srogi przeciwnik więzi moią duszę —
Ani go prośbę, ani żalem wzruszę;
On wszystkie moie poniszczył nadzieie —
Im więcey cierpię — tem więcey się śmieie. —
Długo-by było — gdybym na papierze
Chciał Ci opisać, co cierpię w tey dobie:
Dla tego tylko — wyznaię Ci szczerze,
Wolałbym ustnie powiedzieć to Sobie. — (a)

Z podobną to czułością śpiewano Miłość w środku XVtego wieku. — Nieco daley, stoi posąg Izabelli z Bawarji — Znienawidzona od swego narodu, przewieziona została, w towarzystwie iednego tylko Xiędza, prostą łodką, do St. Denis. — Zatrzymaymy się racey przed popiersiem Dziewicy Orleańskiey: Naprożno upatruiemy w tych rysach niewieścich, w których maluie się słodycz, nadprzyrodzoney odwagi z iaką utrzymała chwieiący się tron swoiego Monarchy, obok niey umieszczonego. —

Wyczytać można w rysach tego całowiella nikczemność z iaką dozwolił aby wybawicielka iego padła ofiarą wielkości fanatyzmu, nie śmieiąc nic przedsięwziąść coby ią ocalić mogło. —

Kłęczący posąg Filipa de Villiers-l'Isle-Adam, Wielkiego Mistrza Zakonu Sgo Jana, zadziwia iako dzieło Kunsztu, a zaymuie okolicznością która go na tę dostoyność wyniosła. —

Dowodził on na wyspie Rhodes, kiedy ią Turcy oblegli w 1522 r. — Dowiazał tego, przez swoię odwagę i biegłość w sztuce woienney, że dwukroć-sto-tysięczne woysko nieprzyiacielskie odpartem zostało — ale zdradzony przez swego Kanclerza Amarala, poddać się musiał. — Jemu to Karol V wyspę Maltę darował: wszyscy kawalerowie po iego śmierci opłakali w nim bohatera i oyca. — Na grobowcu iego tę piękną pochwałę wyryto:

„Tu spoczywa cnota która pokonała fortunę." — (b) —

Z uszanowaniem wchodzę do kaplicy poświęconey wskrzesicielowi kunsztów, Franciszkowi I. — Franciszek i Klaudyna iego małżonka

---

(a) „Jenne, gente, plaisante et débonnaire!
Par un prier qui vaut commandement,
Chargé m'avez d'une Ballade faire: i. t. d."

(b) „C'est ici que repose la vertu victorieuse de la fortune. —

wyobrażeni są w stanie śmierci. — Te dwa posągi przechodzące zwyczayną wielkość, uderzaią doskonałością dłóta i rzadkiem podobieństwem. — Postawione są na wzniesieniu, ozdobionem płaskorzeźbami przedstawiaiącemi bitwy pod Marignan i Cerysola. — Płaskorzeźby te bardzo są szacowne przez wierne oddanie owczesnych strojów, broni i sprzętów woiennych. — Nad gzymsem podniesionym na szesnastu kolumnach Jońskiego porządku, widać znowu Królewską parę klęczącą, w gronie swoich Dzieci. — Stroie dworskie uderzaiące przedstawiaią sprzeczność z iednostaynemi ~~sz~~ szatami śmiertelnemi, któremi okryte są dolne posągi. —

Tu znowu znayduie posąg Franciszka I. w stanie śmierci — przywiązanie do króla ~~skłoniło~~ sławnego Devinci, do wyrobienia go z marmuru. —

Wiem niestety! z doświadczenia, że i w szesnastym ieszcze wieku, dziecinna żądza próżney sławy, przywodziła ludzi, równie iak dzisiay, do znieważania nayświętszych pomników, zapisuiąc na nich nieznane nazwiska; tym to obrażaiącym sposobem, nieiakiś Hugues Betault w 1580 r. i iakiś Larmet w 1584. starali się uniesmiertelnić, kreśląc pomnik Franciszka I. —

Ta piękna kolumna, uwieńczona bluszczem i laurem, na którey wznosi się posąg Sprawiedliwości, obeymowała niegdyś, z sercem Króla, nie chcącego się rozłączyć ze swoim przyiacielem nawet po śmierci, — serce tego szlachetnego przyiaciela, Hetmana (Connetable:) Momorenci. —

Napis pozbawiony iest w istocie dobrego smaku, ale nie zbywa mu na szczerości: — (a)

Tu leży serce co mężtwem pałało,
Serce zaszczytne z przymiotów i z rodu,
Serce co tysiąc serc cnotliwych miało,
Serce trzech Królów i serce narodu —
Serce co wszystkie znosiło zawady,
Co dla słuszności samey tylko biło —
Zdolne do boiu i zdolne do rady,
Które swą łaską niebo zaszczyciło —

(a) — „Ci-dessous ~~est~~ gist un coeur plein de vaillance,
Un coeur d'honneur, un coeur qui tout savait;
Coeur de vertus qui mille coeurs avait,
Coeur de trois rois &c. &c. —"

biony iest kamieniem, obeymuiącym dzieie iego w języku łacińskim, i cztery zwrotki francuzkie, w których złączono to wszystko cokolwiek pożądanem bydź może w życiu człowieka honoru:

Czciy Boga twego i rodzice twoie;
Bądź sprawiedliwym zawsze i wszędzie;
Sprawie niewinnych poświęć wszystkie znoie,
Bo Bóg twe czyny sądzić kiedyś będzie. –

Szczęsny kto w Bogu złożył swe nadzieie,
Równie go w szczęściu, iak w nieszczęściu wzywa;
Takim przeciwność nigdy nie zachwieie:
Porzuca ludzi częstokroć wątpliwa. –

Dobrych monarchów władza pożądana:
Tey co iest iednak bądźmy uległemi;
Bo lepiey znosić srogi rząd tyrana,
Niżli zaburzyć pokóy bratniey ziemi. –

Zanim pomyślisz, nie przyrzekay śmiało:
Bo gdy do dania słowa cię wciągnięto,
Z nieprzyiacielem choćby to bydź miało,
Dotrzymać – miey to za powinność świętą. – (a)

Przyimiy powitanie moie Filipie Desportes, przyiemny poeto erotyczny; byłeś kochany, szacowany, obdarzony łaskami, przez trzech Królów, i zakończyłeś życie w pokoiu na łonie obfitości! – W pokoiu! – O Boże! mógłżeś kiedy zapomnieć, że Dyanna de Cossé-Brissac, twoia piękna pryiaciołka, schwytana przez swego męża w twoich objęciach, padła ofiarą iego zazdrości i iego wściekłości. – Możeż bydź okropnieyszy dla kochanka wypadek? – niestety! – Desportes iednak zapomniał o Dyannie. – Jedna Hippolita, iedna Laura zaięły w krótce w sercu twoim mieysce nieszczęśliwey. – Nie chcę się zatrzymywać przy iego pomniku; przechodzę z uszanowaniem do tego którego pilna Muza Dzieiów zaięta iest kreśleniem wielkich czynów na tey płaskorzeźbie. – Jest to sławny dzieiopis de Thou. –

Każdy fizionomista zwróci swoią uwagę na Karolinę Katarzynę de la

(a) „Dieu tout premier, puis père et mère honore,
Sois juste et droit, et en toute saison
De l'innocent prends en main la raison;
Car Dieu te doit là haut juger encore.... &c."

Tremouille, oskarżoną o zatrucie swoiego męża, i uwolnioną za wyrokiem Parlamentu. — Ta osoba musi bydź nadzwyczaynie podobną, — i fizjonomista z łatwością osądzi czyli słusznie oskarżona była.... i uwolniona? — ia się trzymam pierwszego. — Uwielbiałem poprzednio w Sorbonnie grobowiec Kardynała Richelieu, to Arcy-dzieło Girardona. — Zaszczytem iest dla Dyrektora Muzeum, że życie swoie naraził, ~~dl~~ w ~~wydaniu~~ obronie tego dzieła Kunsztu przed barbarzyńskimi ~~wśr~~ Wandalami. — Ugodzony został bagnetem w chwili, kiedy ~~go~~ ie wydzierał żołnierstwu rewolucyynemu. —

Ten młody Irlandczyk z rodziny Douglasów umarł w dwudziestym czwartym roku życia na łożu honoru; Kobieta iedna wzniosła mu ten pomnik: umieszczony na nim krótki napis w starey francuszczyznie, wielką zawiera pochwałę:

Prou de pis, peu de pair, point de plus. —

„Wielu gorszych, mało równych, lepszych wcale /: nie ma :/"

Ta Xiężniczka Conti, której piękność i cnota w trzydziestym piątym roku światu wydarte zostały, liczyła zaledwie lat dziewiętnaście, kiedy sprzedała swoie dyamenty na ~~pod~~ wsparcie biednych w czasie panuiącego głodu. Zwróciła przez skrupuł sumienia wszystkie te dobra których nabycie podeyrzanem iey się zdawało, aż do summy 800,000 liwrów. — Nie można bez uczucia wdzięczności porzucić płaskorzeźby która ią przedstawia. —

Jnny rodzay uczucia głęboko mnie przeymuie na widok tego wspaniałago grobowca, który Karol Lebrun matce swoiey poświęcił. — Anioł płaczący nad iey trumną dmie w trąbę, z której dźwięk wskrzeszenia wychodzić się zdaie; słyszy go matka, odchyla wieko trumny i wychodzi z grobu, po długiem uśpieniu zbudzona. — Kunszt ~~pod~~ uczcił ręki miłości synowskiey; wyraz osoby iest godny podziwienia. — wyczytać z niego można gorącą chęć niebieskiey chwały. —

Dzięki tobie, biegły Girardonie, za naukę daną przez ciebie wszystkim Ministrom Stanu, ~~na~~ w pomniku Ministra de Louvois. — Historja, trzymaiąc rozwartą xięgę w ręku, zwraca oczy zalane łzami na Ministra, i zdaie się, iakoby mu pokazywała w dziejach mieysce, uwieczniaiące popełnione przez niego okrucieństwa w Palatynacie.

Te dwa francuzkie wiersze, umieszczone pod łacińskim napisem, na grobie poety Santeuil więcey są rażące, iak dowcipne:

Ci gît le célèbre Santeuil!
Muses et fous, prenez le deuil.-

„ Tu sławny Santeuil spoczywa w grobie:
Muzy i głupcy chodźcie w żałobie!"-

Oto iest zbliżenie iedyne w swoim rodzaiu.- Ta Melpomena płacząca nad popiersiem Krebillona, przywodzi na pamięć śmieszną anegdotę.- Pomnik ten przeznaczony był do kościoła S^go Gerwazego, ale proboszcz ~~miejscowy~~ oświadczył że nie zniesie ażeby obrażano świętość mieysca tak światowym pomnikiem, chyba że z niego Muza i Krebillon wyłączone zostaną.- Podobnież nie chciano zezwolić, pewnego dnia, na przedstawienie Don Karlosa, tragedyi Szyllera, w świątobliwym teatrze D..... dopókiby z niey nie wyłączono miłości iaką Don Karlos pała ~~[illegible]~~ ku swoiey ma-~~[illegible]~~cosze.-

Umieszczam tu napis tego medalu dla tego iedynie, że wyszedł z pod pióra d'Alamberta:

„ Franciszek de Chevert, Generał Leytnant i. t. d.
„ bez przodków, bez maiątku, bez pomocy,
„ sierota od dzieciństwa,
„ wszedł do służby w 11 roku,
„ i wzniósł się, pomimo zawiści, przez usilną zasługę.-
„ i każdy stopień był nagrodą świetnego czynu.-
„ nie dostawało tylko godności Marszałka Francyi
„ nie dla iego chwały,
„ ale dla przykładu tych wszystkich, którzy za wzór obiorą go sobie."-

Wszystkie te pomniki, wzniesione ku czci wielkich ludzi i znakomitych kobiet, przeymuią serce oświeconego człowieka szlachetnemi i świątobliwemi uczuciami; ale z iakiemże uniesieniem, z iakże boleśnem wzruszeniem, mimowolnie wyciągamy ręce ku tym grobom, rozrzuconym w Elizeum, a obeymuiącym popioły naszych przyiaciół, popioły tych ludzi, którychże pisma albo czyny, od lat dziecinnych, są w sercach naszych wyryte!-

Spostrzegam naprzód grobowiec ozdobiony maskami komicznemi i godłami Thalji; obeymuie on szczątki Moliera.- Prosty napis wyraża: „ Moliere i Thalja spoczywaią w tym grobie."- Cały pomnik otoczony iest mirtem, różami i cyprysem.- Tu spoczywa teraz ten którego za-

po-

pomnieć nie podobna, a któremu Arcy-biskup Paryzki przyzwoitego odmówił pogrzebu. —

Ten pomnik okrywa zwłoki Renata Deskarta, zmarłego w Szwecyi w 1650. — Przyiaciel iego Dalibert sprowadził ie do Oyczyzny. — Toż to iest grobowiec Lafontena? — dwie płaskorzeźby przedstawiaią naydowcipnieysze iego dwie bayki. — Na grobowcu, na którym z iedney strony daie się czytać: „Jan tak poszedł, iak przyszedł" — a z drugiey: „Jan Lafontaine iest w tym grobie" — Spostrzedz można lisa obracaiącego łeb swóy na tego filozofa. — Któż nie zna nagrobku który Lafontaine sam dla siebie napisał:

„Jean s'en alla comme il ~~était~~ venu,
Mangeant ~~son bien~~ le fonds avec le revenu &c."

Nasz Krasicki tak go przełożył:

„Jan tak poszedł, iak zawitał,
Zjadł intratę i kapitał;
Czas na dwoie uposobił:
Pół spał — a pół nic nie robił." —

Ów drugi grobowiec pokrywa szczątki satyryka Boileau. — Trzy wiersze, wyięte z własnych pism iego, wyryte są na tym pomniku:

„Jak troski, tak i piękne dnie iuż przeszły moie:
Już ia ~~Dawnych~~ pierwszych zapędów mey Żółci nie czuię,
I zimnym rymopisom z pranków ustępuię." — (a)

Tu spoczywa Mabillon, uczony krytyk i głęboki Dyplomata; tam Montfaucon ów sławny starożytności badacz. —

Jakiż zdołam opisać przeymuiące mnie uczucia, kiedy błądzę między cieniami tych wielkich ludzi, których te groby szacowne obeymuią kości? — Groby, posągi, popiersia przywodzą na pamięć wszystkich znakomitych ludzi których Francya wydała: — tu Michał Montaigne, Sully, Rotrou, Corneille; tam, Racine, Quinault, Fénélon, Lenostre; tu, Bossuet, oba Rousseau, Destouches; tam, Heloiza i Abelard, Ludwik XVI i Marja Antonina; tu Maurycy z Saxonji (b)

(a) „Ainsi que mes chagrins, mes beaux jours sont passés &c."
Epitre V. à Mr. de Guilleragues. —

(b) Nie wiem czemu Kotzebue pominął w tem mieyscu znakomitego Hrabiego de Lowendhal Marszałka Francyi, narodzonego w Hamburgu 1700, z krwi Królów Danji (: Fryderyka III :) a zmarłego w 1755 r. — Marmurowe iego popiersie umieszczone iest obok popiersia Maurycego. — Ścisła przyiaźń łączyła obu za życia. —

Montesqieu, Fontenelle stuletni, i Niemiec Winkelman; — tam, Helvetius, Piron z powszechnie znanym nagrobkiem:

„Ci gît Piron qui ne fut rien,
„Pas même Académicien." —

Du Belloy i Wolter. — /: Z nieśmiałością przydaiam w tem mieyscu tłomaczenie pięknego nagrobku, który Konsul Lebrun Wolterowi ułożył: / —

„Zadrżyy Parnasie z nagłey trwogi i boleści:
Rozbiycie wasze lutnie O! Muzy w żałobie!
Ty, któréy strudził skrzydła i sługzbne wieści,
Powiedz że Wolter umarł, płacz — i wytchniy sobie." — (a)

Tu leży Buffon, szlachetny Lamoignon de Malesherbes, d'Alembert i Diderot; tam, Raynal, Bailly, sławny mechanik Vaucanson, i Gluck, z tym pięknym napisem:

„Il préféra les Muses aux Syrènes."
Przełożył Muzy nad Syreny. —

Może-ż bydź większa rozkosz dla czułey i myślącey duszy, iak widzieć w około siebie uderzaiące podobieństwem rysy ludzi sławnych przez swoie czyny, pisma, lub użyteczne wynalazki; zabierać zarazem z nimi /: że tak powiem :/ osobistą znaiomość, i odkrywać stosunek iaki ~~ich~~ między ich rysami a genjuszem zachodzi. —

Bogactwa, arcy-dzieła kunsztu, zawarte w Muzeum Napoleona, są bez wątpienia szacownieysze; i sam Apollo Belwederski mógłby, pod względem kunsztu, przenieść w cenie cały Muzeum pomników francuskich; ale zadziwienia rzadko kiedy zapała serce; nigdy przynaymniey na zmysłach moich nie sprawiło podobnego wrażenia temu, iakiego doznałem znayduiąc się między grobami i pomnikami wielkich ludzi. —

Godne są pochwały trudy iakie sobie ustawicznie zadaie, gwoli pomnożeniu sławy Muzeum pomników, założyciel iego. — Cały podworzec, prowadzący do pierwszey sali, na przykład, ozdobiony iest portykami starego zamku Anet, który Henryk II dla swoiey kochanki Dyanny de Poitiers zbudować kazał. — Malowane szyby z kościołów przedsta-

(a) „O Parnasse! frémis de douleur et d'effroi;
Pleurez, Muses, brisez vos lyres immortelles. —
Toi dont il fatigua les cent voix et les ailes,
Dis que Voltaire est mort — pleure — et repose toi!"

385

wiaią w szczególności nayznamienitsze z owych czasów (i przedmioty wypadki).– Znaleźć można między temi Arcydziełami, na przykład, sławne ecce-homo Alberta Durer.–

Nie sądzę aby ktorykolwiek podróżny, maiący sposobność zwiedze-nia osobliwości Paryża, pominął Muzeum pomników francuzkich.– Wiele w niem zawartych iest iescze rzeczy godnych widzenia, o których nie uczyniłem wzmianki – A każdy pięknych kunsztów znawca ~~dumo~~-co sądzi, dwadzieścia razy więcey ~~domnie~~ powiedzieć może odemnie któ-ry tylko czułem.–

Porwanie Króla.

Ustęp z Dziejów Konfederacyi Barskiey według Rękopisma Biblioteki Poryckiey.

Było to pod koniec istnienia owey zawołaney Konfederacyi Barskiey, Konfederacyi wysoko szlacheckiey, wzniosłey, szlachetney, przedsiębierczey w celach, burzliwey, wielostronney, rozszerzoney w środkach, Konfederacyi natchnioney, zarówno żarliwością religijną, iak namiętném zamiłowaniem Wolności, i powstaiącey z tłumioną żarliwością na gwarancyą Moskwy, którą Naród brzydził, iak na wymagania dyssydentów, których też Moskwa wspierała. — Brak silney z sprężystey i skupioney władzy w dłoni iednego Naczelnika, a zatém brak ogólnego i zgodnego porozumienia w odrębnych działaniach i oderwanych wyskokach, rodowe zawiści możnieyszych, kłótliwe podeyrzliwości i krnąbrna nieuległość podrzędnych, a w powszechności płocha zarozumiałość tego zgubnego narowu oglądania się na pomoc obcych, czynniey i skuteczniey pono, iak przeważna siła iawnych nieprzyiaciół, tłumiły zwątlonego zapału wybuchy, marnowały poświęcenie, wydzierały z rąk czasowe korzyści, plątały i rwały patryotycznych związków osnowę. — Magnaci sprzyiaiący konfederacyi, iedni, w politycznych swoich zawiedzeni rachubach, lub chwilowém niepowodzeniem zrażeni, o ratowaniu własnego mienia myślić poczęli; drudzy, uchodząc za granicę, nadstawiali iedynie ucha Wersalskim przechwałkom i Rakuzkim kłamstwom. Już naydzielnieysi przywódzcy cząstkowych powstań krwią swoią i męczeństwem wypłacili resztę długu Oyczyznie, albo w Sybirskich śniegach krótką i zapomnianą grzebali zasługę. — Obwarowane przez Konfederatów mieysca, magazyny, działa przechodziły w ręce nieprzyiaciela. Zniechęcony Dumouriez odjechał do Francyi, a przysłani po nim Viomenil, Kellerman, i inni ani męstwem swoiém ani zdolnością wysilonego i słabnącego powstania podnieść nie zdołali. — Trzymał się wszakże Kazimierz Puławski i szczupłym ale dzielnym i wytrawionym przywodząc zastępom, zarzewie płomieni poświęcenia w szlachcie rozżarzał i wrogów Polski niepokoił. —

W takim stanie były rzeczy, kiedy ieden z Konfederatów, Strawiński, człowiek przedsiębierczy i śmiały, tenże sam co Akt Konfederacyi spisany w Cieszynie, którym Stanisława Augusta za przywłaszczaiącego sobie tytuł Królewski uznano, do osobistego stawienia się wezwano, a w przeciwnym razie z pod prawa wyięto,(a) urzędownie Królowi w stolicy na Zamku wręczył, powierza Kazimierzowi Pułaskiemu myśl swoią uwięzienia Poniatowskiego z Warszawy i przyprowadzenia go do Częstochowy. — Puławski nie zbija wyraźnie przedsięwzięcia, ale żąda po Strawińskim zapewnienia, że będzie szanował życie Królewskie. „Wnatenczas go tyle razy mógł zabić, odpowiada Strawiński: powściągnąłem moią rękę, abym Konfederacyi nie ohydził." — Atoli skutkiem przezorności czy niedowierzania, Pułaski wzbrania się od wszelkiego udziału w tey sprawie, żadnych rozkazów dać nie chce, zastrzega sobie nawet aby inni sprzysiężeni z którymi mógł się porozumieć Strawiński o tey ich rozmowie nic nie wiedzieli. Strawiński kilkakrotnie nalegania swoie ponawia i z towarzyszem swoim Kosińskim zmówiony, coraz natarczywiey podobieństwo i skuteczność przedsięwzięcia swego przekłada: Pułaski mieni ie niebezpiecznem, nawet zuchwałem; a gdy mu środki swoie i sposoby wyłuszczyć pragną, uwagi swoiey odmawia, pokąd mu oba w Kaplicy, według przepisaney przez niego roty, na dochowanie taiemnicy, przysięgi nie złożą. Po takiem zabezpieczeniu, które ostatecznie i uroczyście zastrzegało życie Królewskie, wchodzi z nimi w bliższe porozumienie i plan wyprawy wspólnie z nimi układa. Sprzysiężeni żądaią 1000 [illegible], zobowiązuiąc się dostawić Króla do obozu. Pułaski daie im pismo do Kapitana Łukaskiego, aby ich w tak ważnem przedsięwzięciu wspierał. Nowicki Pułkownik miał im wskazać łatwy przystęp do Zamku i innych mieysc w stolicy. Puławski wraz z Kossakowskim, podsuwaiąc się pod Warszawę i z oddziałami swemi w różnych ukazuiąc się mieyscach postanowili odciągać uwagę i rozrywać siły załogi Moskiewskiey. Sprzysiężeni dostaią pięćdziesiąt czerwonych złotych zadatku: dobór osób ich woli zostawiony; dzień 3 Listopada 1771 na wykonanie zamysłu tego oznaczony. Zdaie się, że to sprzysiężenie innym Naczelnikom Konfederacyi wiadomém nie było. —

Kiedy się iuż czas przybliżał, spiskowi spowiadali się i powszechnego rozgrzeszenia błagali. — Przebrani, broń ukrywszy w sianie i zbożu, różnemi drogami do Warszawy weszli; w Klasztorze Dominikanów, po większey części, przytułek i pomoc znayduią. Czterdziestu było spiskowych: przywódzcami ich Strawiński, Łukaski i Kosiński (właściwie Kuźma, z Wołynia rodem). Nadeszła noc umówiona: część spiskowych stanęła koło Arsenału, reszta upatrywała Monarchę, który często z małym orszakiem przeieżdżał się w stolicy i spokrewnione z sobą lub przyiaźnią iego zaszczycone osoby nawiedzał. Na trzy oddziały konne podzieleni, iedni w Kapitulney, drudzy w Koziey ulicy, inni nareszcie koło posągu Zygmunta czatowali, ubiorem i mową naśladuiąc patrole Moskiewskich Kozaków, i tym sposobem przechodzących odwracaiąc uwagę. Mieyscem zbioru, na przypadek rozproszenia, naznaczony las Bielański. —

Zawiadomiony o słabości zdrowia X. Czartoryskiego W. Kanclerza Litewskiego, Stanisław August nawiedzić go umyślił: dwóch pazików poprzedzało karetę; przy Królu siedział Adjutant iego: dwóch haydukow i dwóch lokai stało za powozem, za którym postępowała mała garstka pocztowych i dworzan. — Była iuż blizko dziesiąta, kiedy Król do zamku powracał; zaledwie między pałace Biskupa Krakowskiego i Branickiego Hetmana W. Koronnego wiechał, uderzaią ze wszech stron spiskowi. Część oddziela iadących przodem, inni strącaią forysia i konie płoszą; śmielsi obskakuią karetę.

(a) Manifest Konfederacyi, w obozie pod Konieczną 9 Sierpnia 1770 r. wydany, kończy się temi słowy: „Stanisława Poniatowskiego Intruza, Uzurpatora i Tyrana (: ieżeliby ieszcze utrzymywać się, partię iaką gromadzić i w Narodzie mieszać ważył się :) [illegible] oraz wszystkim otwartą lub taiemną mocą, przeciwko niemu powstawać dozwalamy, bez względu na życie iego lub stronników."

~~266~~

W pośród zgiełku i wrzawy, spiskowi dali kilkokrotnie ognia, ~~[illegible]~~ który widząc za przybyciem straży [illegible] odgłos tych strzałów, oddział Gwardyi przy arsenale pierzchnął, sądząc że się zamach nie udał. — Kule spiskowych przeszyły powóz i futro Monarchy; jednak nich śmiertelnie ugodziła hayduka Beckowa, który Monarchę piersiami swemi zastaniał. Drugi hayduk Szymon Mikuski ciężko pałasz raniony. Pod Pniatowskim dworzaninem i Przytuskim Podkoniuszym, postrzelane konie; Szymon Chmielewski i Walenty Ihnowski pocztowi pokaleczeni. Tymczasem spiskowi wywlekaią adjutanta z karety, biorąc go za Króla: wnet pomyłkę swoią poznaią i puszczaią go z gniewem. Stanisław August, korzystaiąc z zamięszania, wymknąć się z pośród spiskowych podołał; spieszy ku pałacowi, z którego przed chwilą wyiechał i w zamkniętą uderza bramę: ten odgłos sprowadza spiskowych: chcąc się przekonać że się i tą razą nie mylą, ieden z nich z pistoletu wystrzela i przy tym błysku poznaią że iest nim w istocie; rzucaią się na niego, wyrywaią szpadę, szablami przecinaią futro i lżane zadaią mu cięcia: ieden z tych ciosów silniey wymierzony ręką Jana Wołyńskiego Wachmistrza, szeroką u wierzchu głowy zadaie ranę która kość nawet poruszyła. — Zwątlonego przez kilkaset kroków włoką pomiędzy końmi: tu się Król odezwał: „Nie szarpcież mnie, iuż sam póydę tam gdzie zechcecie: wszak iestem w waszym ręku!" — Król był w iedwabnych pończochach i w trzewikach; głowa iego była odkryta: tak przybranego zmuszaią wsiąść na konia i ciągnąc za cugle ku okopom lecą: przesadzaiąc ie, koń królewski łamie nogę; futro z niego spada: innego spiesznie poddano mu konia. — Wypadłszy za obwód miasta, w okropney ciemnicy, przerażeni odgłosem moskiewskich straży, rozlegaiącym się opodal błąkaią się po różnych mieyscach, grzęzną w błotach. Król gubi trzewik: iadą daley na oślep, to znowu przelęknieni zsiadaią z koni zatrzymuią się, podsłuchuią; niespokoyność i trwoga oddalaią iednego po drugim; rozpraszaią się nareszcie tak dalece że siedmiu z nich tylko zostaie. — ~~[illegible]~~ Nayzapalczywi, a pułkownik Wasilewski namagaią się kilkakrotnie, żeby więźnia rozsiekać; ale przewódzca nie pozwala, przekładaiąc że go żywcem doprowadzić przyrzekli. Nadbiegaią pod wieś Buraków: Król ich ostrzega, że tam oddział moskiewski stoi. Osłabiony znoiem i krwi płynieniem, kiedy się żalił, że o iednym trzewiku iść mu trudno, przewódzca któremuś ze swoich bót zdiąć rozkazał i królewską przywdziano nim nogę. — Nabłąkawszy się po polach, dopadaią Bielańskiego lasu: tu, nikogo ze swoich, odgłos tylko moskiewskiego szyldwacha słyszą: przerażeni, składaią radę ~~[illegible]~~: iey wypadkiem, czy sprawą strachu, czterech pierzchnęło: pozostali włeką Króla coraz daley w głąb lasu: w krótce dwóch znowu w bagniskach zagrzęzło. Przywódzca tylko nie puszcza Króla: i on iuż konia swego porzucił i Królowi pieszo postępować kazał: wodzi go po różnych manowcach lasu: więzień upadł na siłach: Jeżeli mnie chcesz żywego doprowadzić — słabym ozwał się głosem, dopuść, niech trochę odpocznę." — Ten mu pozwolił i daley iść zmuszał, upewniaiąc, że powóz czeka za lasem. Głucho do koła milczenie: oni idą a idą: wyszli z gęstwiny, przez iednego drzewa; i szerokie obwody ~~[illegible]~~ Bielańskiego Klasztoru narysowały się w ciemnościach nocy. Stanął głęboko zadumany Kuźma: widok świątyni młodocianą ożywił w nim wiarę? czy uroczysta powaga nocy umęczone w burzliwych uczuć zgiełku wywołała upamiętanie? — Któż zgadnie! — Stał i dumał i mimowolnie głos serca wyrwał się przez usta iego: „Oycieżto Król mój!" — wyrzekł sam do siebie: — „Jak iest" odpowie Stanisław August — „i Król dobry, który ci nic złego nie życzy." — Gwałtowne uczucia stoczyły w piersi przewódzcy walkę toczyły: pomięszanie iego rosło widocznie; iuż i drogi rozeznać nie mógł i w obeyściu swoim z więźniem z surowey wymagalności sprzysiężenca na czułą staranność wiernego sługi przechodził. Król mówił daley: „Dopuść niechże idę." — „Nie mogę, odrzekł wahaiący się Kuźma, bom przysiągł, albo WKMość zabić, albo do komendy doprowadzić." — Błąkali się daley; po różnych błędnych zawrotach do Marymontu dochodzą: iuż bliżey Warszawy. — Król osłabiony mocno prosi przewodnika swego, aby mu chwilę spocząć dozwolił. Usiedli razem: słodkiemi i przekonywaiącemi słowy przekładał Król Kuźmie że przysięga iego też będąc zbrodnią, zobowiązywać go w żaden sposób nie może. Słuchał z uwagą Kuźma: odezwał się wreszcie: „Kiedy WKMość zaprowadzę do Warszawy, mnie wezmą i życie stracę." — Uręczał go Monarcha, aby się tego nie lękał; a widząc w nim ieszcze niciąką wątpliwość: „Jeśli nie wierzysz obietnicy mojey, rzecze: więc uchodź, ratuy siebie, póki masz czas po temu. Pikiety moskiewskie są po lewey stronie, uday się w prawo, abyś ie ominął. Jeżeli mnie spotkaią, upewniam, że wcale inną pokażę im drogę, nie tę którą póydziesz." — Łzami zalany Kuźma, rzucił się do nóg królewskich, całował ie z uniesieniem, za zbrodnię swoią przepraszał i wieczną poprzysięgał wierność. Stanisław August pocieszał go i królewskie dał zaręczył słowo, że się mu nic złego nie stanie. Powstali z mieysca i zbliżyli się do młyna, pomiędzy Marymontem a Burakowem. Długo przewodnik do drzwi i okien pukał, nim ie otworzono. — Pod słomianym dachem, spokoyny krzepił snem ubogiego mieszkańca, kiedy Władzca Polski, nawałem przygód i walką rozlicznych uczuć tey okropney dla niego nocy zgnębiony, przed progiem chaty o przytułek błagał. — Otworzono nakoniec: gościnność ludu polskiego nigdy nie chybiła potrzebie: Król mieni się podróżnym, przez rozboyników odartym: pisze do Jenerała Kokcei, Pułkownika Gwardyi pieszey Koronney: „Droblinwszym cudem Boskim iestem wybawiony z rąk zbóyców. Zostaię teraz w młynku przy Marymoncie: przyieżday WPan tu po mnie. Jestem raniony, ale nie bardzo." — Z tą kartką wysyła parobka młynarskiego do stolicy. Gospodyni domku utrudzonemu i przeziębłemu kimnem obwiązawie ranę, oficerowie własną swą pościel: usnął Król spokoynie, a Kuźma z dobytą szablą stanął przed młynem na straży. Dziwnem zrządzeniem Opatrzności, ten co na życie Monarchy swego nastawał, iego osoby sam strzeże. —

Kiedy ~~ciężko dzielo~~ Król polski przez tak odmienne koleie losu przechodził, w Warszawie rozruch i okropna trwoga. — Stanisław August młody, urodziwy, przystępny, słodkiem obeyściem i uprzeymem słowem umiał sobie iednać serca mieszkańców wielkiego stopnia. Za iego staraniem otwierały się szkoły, krzewił się przemysł, upięknięła ~~[illegible]~~ stolica i ~~[illegible]~~ mieyski wzrastał dostatek. Lud Warszawski kochał Stanisława. Wieść smutna, wieść trwożliwa o porwaniu Króla pędem błyskawicy obiegła stolicę: ieden drugiemu udzielał iey z zadziwieniem i boleścią. Nikt nie wiedział, nikt zbadać nie mógł, iaki duch podniecił tę sprawę, kto zamach ułożył, czyia wykonała go ręka? — Jak wielka liczba spiskowych? gdzie szukać Monarchy? iak mu dawać ratunek? Zdumiewał się każdy nad zuchwalstwem przedsięwzięcia: iak można się było ośmielić, w śród stolicy, w śród woysk i przywiązanego ludu, Monarchę napadać, uwozić! Nikt nie

aeżby iescze przy życiu zostawał. W mieyscu napadnienia, znaleziono Kapelusz Królewski, worek od włosów, dalej złamane pochwy od szpady. Kiedy każdy przemyśliwał, zastanawiał się, radził a nikt nic działał, X. Adam Czartoryski Jenerał Ziem Podolskich, z kilku Kunastu przyiaciołmi, udał się w pogoń. Podobnież w drugą stronę pobiegł X. Poniatowski Podkomorzy Koronny. Poskoczył również Ożarowski Pisarz Koronny z Radońskim Pułkownikiem Korpusu Kadetów Poniatowskim Jenerał Adjutantem i kilku innymi: ci, u okopów znaleźli futro Królewskie pocięte, kulami przestrzelone, krwią zlane. Król nie żyie. Tysiączne dziwne, potworne wieści rozbiegaią się, krzyki, płacz. W zamku Królewskim, w gabinecie pełnomocników obcych, na ulicach stolicy, zgiełk, zamieszanie i trwoga. — Tymczasem pismo Królewskie dostaie się do rąk Kokcei: nie tracąc chwili czasu, Kokcey z oddziałem Gwardyi udaie się na wskazane mieysce; i wnim się wieść nowa, wieść tłumiąca wszystkie powzięte ~~[illegible]~~ trwogi, po ~~[illegible]~~ wieść o uratowaniu Króla, po stolicy rozeszła, iż Stanisław August na zamek powrócił. —

Młynarz i żona iego, przyzwani na Królewski podwórzec, maiąc sobie dozwolone aeżby o iaką chcą łaskę prosili, życzą sobie tylko nowego młyna, lepszey chatki: spełnia Król ochotnie skromne ich życzenia. Mielnik otrzymał 100 #: postawiono mu młyn nowy od wszelkich danin wolny i przystoyne pomieszkanie. Haydук ranny, troskliwie doglądany i do zdrowia przywrócony; ~~[illegible]~~, co w obronie Pana swego poległ, pochowany wspaniale na Cmentarzu Luterskim i uczczony nadgrobkiem, który poświęcenie się iego potomności podał: los matki iego i żony na całe życie Król opatrzył. — Strawiński z innymi spiskowymi wzięty i pod sąd oddany. Ciągnęła się długo i powolnie sprawa: Król osobiście przed sądem stanął i piękną obroną spiskowych, mianowicie Kuźmy który mu życie ocalił, wszystkich obecnych rozrzewnił. ~~[illegible]~~ Surowość sądu przemogła szlachetność Monarchy. Łukaski i Cybulski ścięci: Kuźma zaś z Kraiu tylko wygnany, do śmierci z hoyności Królewskiey wyznaczoną pensyą pobierał która mu przystoyne i wygodne we Włoszech zapewniła życie. —

Wszyscy współcześni zgadzaią się na to, i sąd historyi zdanie to potwierdził, że niepomyślny obrót przedsięwzięcia Strawińskiego, ostateczny cios Konfederacyi zadał. Naród nasz, cnotą i łagodnością obyczaiów słynący, nie ~~[illegible]~~ znaydował w pamięci swoiey podań owych srogich mordów i wyszukanych okrucieństw, którymi ~~[illegible]~~ karty obcych dzieiów skrwawione zostały; nie wyrobił w sobie Królobóyczey myśli. A ieśli, w dawnieyszych czasach, Piekarski podniósł rękę na Króla i cios morderczy wymierzył który przytomność Królewicza Władysława od oycowskiey odwróciła głowy, było to skutkiem szaleństwa iego raczey, nie zapalczywości osobistey, lub ustronnych

podmów. Kilkoletnia woyna domowa do naywyższego stopnia podburzyła namiętności: snadno zapalić mogła głowy zuchwalszych: wpadli w samem uknowaniu i wykonaniu spisku na osobę Stanisława. Dobitnie wykrywa się tutay narodowy charakter. — Wstręt do zbrodni nieznaney w kraiowych dziejach i potępiony opinią publiczną, wywołał ze strony samychże Naczelników Konfederacyi uroczyste oświadczenia, że Królobóystwo nie było nigdy ich myślą, tylko otwarta woyna. — Korzystała z tego usposobienia narodowego chytra i zręczna ciemięzców naszych polityka, ohydząc przed sądem Polski nayżarliwszych obrońców iey niepodległości. Upadła Konfederacya: czego nie dokazał oręż licznieyszych zwykle nieprzyiaciół, czego nie dokazały okrutne zabiegi wyrodnych synów Oyczyzny to sprawiło obrzydzenie zbrodni. Odtąd nikt nie mógł poczytywać sobie za chlubę mieścić się w Konfederacyi szeregach, i nie chcąc być dotkniętym plamą iakoby do Królobóyców należał i iedno z nimi myślał, opuszczał ostawione znaki i do swego powracał siedliska. —

(2)

Charette.

par Edouard Bergounioux.

Paris – 1832. –

Robespierre – Le Dieu n'était pas beau: figure pâle, nez gros et camard aplati à sa racine et à sa base, cheveux blancs de poudre, habit vert à large collet rabattu sur la poitrine. Il paraissait plongé dans de graves pensées; il ne laissait pas échapper un sourire, quoique sa lèvre supérieure contractée par la vanité, sentiment bien pardonnable à un dieu, découvrît des dents assez blanches, où deux seules manquaient à l'appel. Son oeil, gris-verdâtre, tombait doucement sur les objets qui l'environnaient, n'exprimant ni la menace ni la bienveillance mais beaucoup de satisfaction intérieure, une quiète béatitude. Il tenait dans une de ses mains la main gauche de Catherine Théot et il la caressait d'un léger frottement – comme un chat qui passe et repasse en vous faisant sentir la colonne vertébrale à travers sa robe d'hermine – mais sans se regarder mutuellement, par un mouvement machinal et habituel. En le voyant, vous ne saviez si vous deviez le craindre, l'admirer, ou bien lui rire au nez: à coup sûr l'envie de l'aimer ne vous serait jamais venue. – C'était un dieu de l'espèce de ceux que les Tartares adorent, la tête courbée quelquefois sous le joug de la peur. – Ch. 1. p. 7. –

Couthon – Le premier, déjà vieux, cassé, usé, semblait souffrir

violemment par intervalle, des accès d'un mal périodique. Une béquille toute simple, en bois jaune, se reposait entre ses jambes qu'il tenait horizontalement appuyées sur un petit banc garni de coussins. Il avait l'air riant, l'oeil doux, le front pur; vous ne lui auriez pas cru assez de force pour voir mourir un pigeon, et, dans votre opinion, le récit de quelque infortune eût certes mouillé ses paupières. Parfois, cependant, un sourire moqueur venait relever sa lèvre quand il jetait les regards sur la tête blanche et le nez camard du dieu; sourire presque aussitôt comprimé, soit que la crainte ou le respect lui en fissent une loi, soit qu'il fut dans sa nature de ne sourire que par éclairs. <u>Ch. 1 - p. 8.</u> -

<u>Danton</u>. Dans la maison située au coin gauche de la Cour du Commerce, rue de l'École-de-Médecine il devait y avoir un grand dîner. La salle, où les convives allaient être réunis, n'était ni belle ni splendide; mais le maître du lieu avait un nom, qui parlait à l'esprit et au coeur en frappant les oreilles.

C'était un homme de haute taille, ayant des formes athlétiques et paraissant propres aux luttes du pugilat. Ce ne sont pas celles-là qui firent sa renommée. Le désordre de ses vêtemens annonçait qu'il se souciait peu de la régularité dans les choses domestiques; et ses cheveux dérangés, ses traits heurtés, son regard mobile, sa lèvre frémissante, disaient qu'il y avait dans son âme vingt passions en germe, qu'elles pouvaient éclore toutes à la fois, et lui,

les subir

sans en être démonté.

Il souriait par intervalle, en caressant une petite fille qui se jouait dans ses jambes; car il était assis auprès du feu. – Une jeune femme entra, bien jolie, bien fraîche, parée avec un goût exquis. – Ch. 4 – p. 41. –

Robespierre – L'ameublement était simple. Une table en bois noir, de nombreux cartons, beaucoup de papiers, une bibliothèque, quelques fauteuils, le tout symétriquement rangé; tels étaient les ornemens du lieu où se réglaient parfois les plus hauts intérêts de la république. –

~~Il~~ Desner songea à cette puissance de popularité que Robespierre devait à un enchaînement de circonstances si singulières. Ce n'était pas certes à l'homme seul qu'elle avait été acquise; il ne possédait ni la grâce qui captive, ni l'éloquence qui subjugue, mais c'était bien à l'idée qu'il représentait cet homme; et comme on le voyait intègre, incorrompu, pauvre, sage, austère, et comme il n'avait point assez de force pour faire profit de cette idée à son ambition, il était à lui seul, avec ses discours, ses habitudes, sa modeste fortune, – il était la république de fer prêchée par la Montagne, et idolâtrée des prolétaires.

Et lorsqu'il se figurait Robespierre assis la nuit, près de cette table éclairée par la douce lumière d'une lampe, méditant, au milieu d'un profond silence, sur les chances diverses de ses utopies politiques, pouvait-il avoir en lui l'homme cruel, impitoyable, dont le nom chaque jour était cent fois maudit

8

par les victimes que le terrible tribunal envoyait à l'échafaud? Mais non, certainement: la cruauté consiste à être témoin des douleurs d'autrui, à les entendre, à les comprendre et à y rester insensible; lui, politique, sectaire, logicien, avait-il jamais contemplé les souffrances de ceux qu'il faisait souffrir! Une sentence de mort, — c'était le résultat positif, nécessaire, indispensable, d'une idée principale qu'il avait émise, expliquée à la tête de la page, et arrivait à la fin de cette page le décret fatal, preuve irrécusable de la vérité qu'il avait avancée, décret écrit d'une main sûre quoique la plume eût été trempée dans le sang.

Ch. 5 – p. 54.

Mort – Les morts ne reviennent pas vivans, mais ils reviennent morts; et il n'est confession, messe ou philosophie qui puisse les chasser. Bon gré mal gré il faut les subir face à face; et fermez-vous les oreilles, s'il vous plaît, vous n'entendrez pas moins leur bouche sanglante crier: Assassin! – Idem. –

Roi – Les rois n'ont de mémoire que pour les offenses. Idem

Terreur – Du théâtre où les grandes choses se faisaient on ne voyait que des têtes séparées du tronc dans une mer de sang. Horrible spectacle et qui dura si long-temps! – Ch. 6. p. 69. –

Vendée (la) n'était terrible que dans la Vendée; elle s'est noyée en passant la Loire. Ce ne sont plus ces hommes qui sortirent la première fois de leurs chaumières

101

(2)

Que pourrai-je ajouter à ~~ce~~ ~~cette~~ cette vivacité des sentiments, à ces élans de reconnaissance, à cet enthousiasme jusqu'alors inconnu au malheur, que je trouve empreints sur chaque page de ce livre précieux, de ce monument sublime ~~élevé~~ dans sa simplicité même, élevé à la noblesse, ~~à~~ aux lumières, à la générosité, en un mot à toutes ces qualités rares qui se sont fondues pour ainsi dire dans le caractère des Citoyens d'Ulm. — Ce livre servira d'exemple et de leçon à vos petits-fils; il entretiendra dans les siècles futurs le feu sacré de l'amour des hommes. — Le malheureux y trouve une consolation, le brave ses plus doux souvenirs, le patriote l'espoir d'un meilleur avenir. — Pour moi, j'y ai puisé une nouvelle preuve que ~~le grand~~ l'immense holocauste de toute une nation n'est pas perdu pour l'humanité, car elle a fait mûrir le fruit de tant de travaux, de tant d'effors et de tant des sacrifices des siècles passés: la fraternité des peuples. ~~Je ne saurais mieux exprimer~~ C'est cette même ~~complete~~ cette idée qu'~~en me servant~~ qu'a si bien exprimé l'honorable Président de votre Comité Polonais:

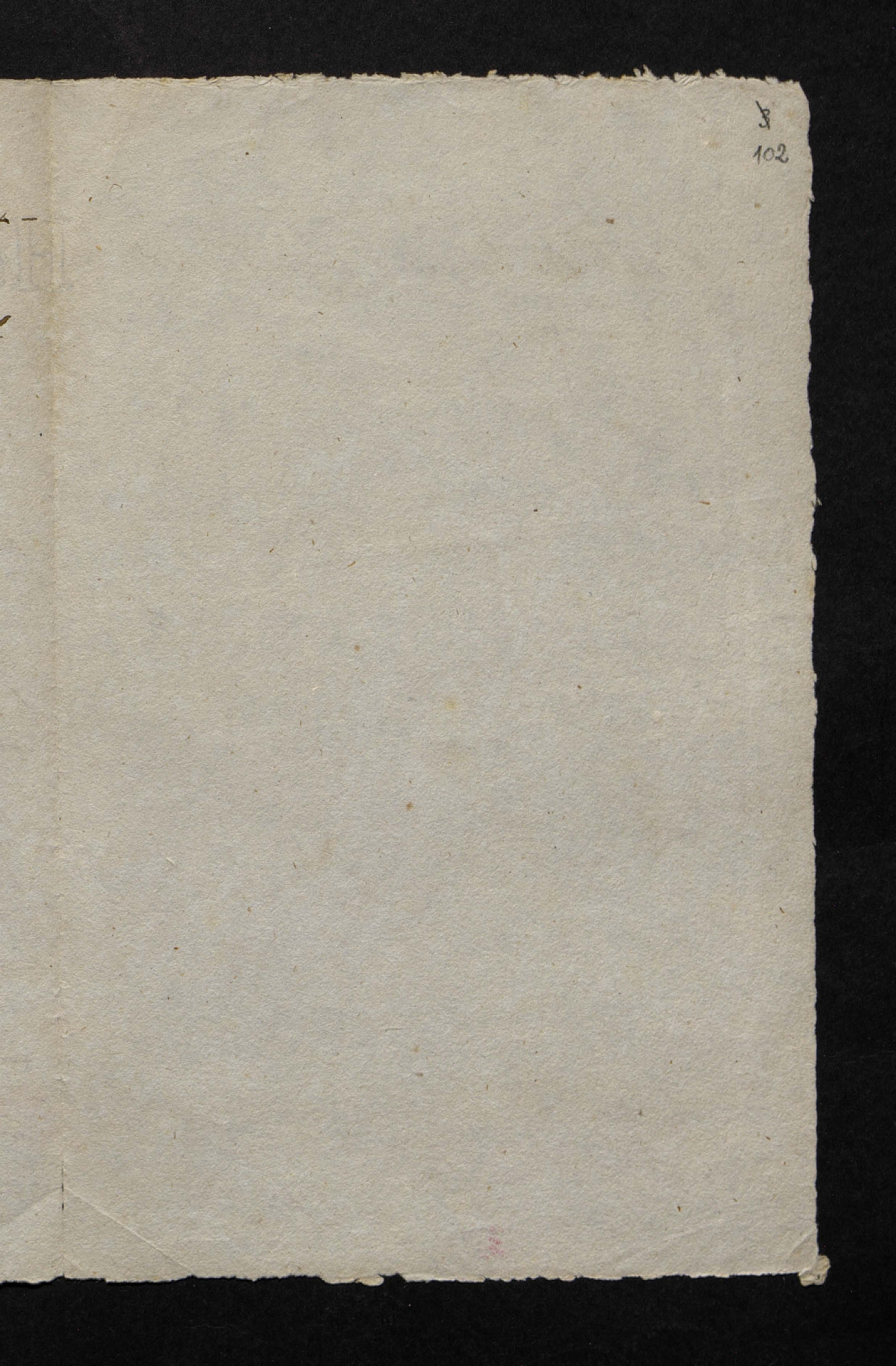
~~Ist bitteres Unglück nur ein Bruderband,~~

Und

2.

Und in des Unglücks in des Elends Tiefen
Erwachen edle Kräfte die sonst schlieffen. —
~~Und in der Menschenliebe hohen Flammen~~
~~Schlägt Alter rasch und jugendlich zusammen~~ —

Napisałem w Aydze wspomnieniu Komitetu Pol-
skiego w Ulm — 25 Września 1832. —



×

Vivent les braves Citoyens d'Ulm!

Lucine

List poetyczny

Do
Xawerego Godebskiego

pisany – w dniu wspólnych naszych Imienin
dnia 3go Grudnia 1848 roku

— — —

Kiedy z pamiętnych w Lutym barykad
Piorun ludowy z łoskotem wypadł;
I tron Filipa obronny spiżem
Przed rozjątrzonym ukląkł Paryżem;
I wrogów Polski dwa stare trony
Podrył wolności potok spieniony,
(Narodom losy zwiastujące nowe);
I Polski pękło wieko grobowe;
A Matka nasza z cierniem na skroni
Omdlałym głosem jękła „do Broni!"
Któż w tej cudownej zdarzeń kolei
Nie poczuł w duszy górnych nadziei?
Kto nie kładł na karb płonnej chimery,
Że święto wspólne zacny Xawery
Tu święcić będziem, w murach Paryża?...
Potężna szałem myśl nasza chyża,
Rzekła: „nad Wisłą już nam zaświeci
„Grudnia dzień trzeci!...

Przecież pomimo cudownych zdarzeń
Byliśmy wtedy w krainie marzeń:...
Bo Dziecie-Olbrzym zrodzony w Lutym
W kartów pieluchy został obsnutym;...
Bo Dziecie-Olbrzym co ręce obie
Do Polski-Siostry wyciągał w grobie,
I Ludów wszystkich chciał rwać okowy
I świat spleśniały chciał odzielenić;...
Z pieluch mierności niemógł wznieść głowy,
Z Olbrzyma w karła musiał się zmienić!...

Jednak na odgłos jego urodzin
Kilka olbrzymich wybiło godzin:...
Wstrzęsły się Ludy Franków przykładem;
Sprea z Dunajem i Tyber z Padem
Odbiły echo śmiałej Sekwany,
Krusząc kajdany.
Ale w połowie;... bo Olbrzym-dziecię
W ciężkie pieluchy będąc zasnutym;
Niemógł wolności poprzeć ~~[illegible]~~ ~~po~~ na świecie
Skinieniem ze stali kutém!...
Pełen w młodzieńczych siłach otuchy
Dwakroć on zaczął ~~rwać~~ drzeć swe pieluchy;...
Próżne zapasy!... za drugim razem
Ciężko zraniony bratniem żelazem,
Piastunom swoim w walce niesprostał,
I jeszcze silniej spowitym został!...
Królowie widząc nowe spowicie
Zdradne zamachy zaczęli skrycie
Przeciwko ludom przęckniomym knować;

Zwolnione strachem pęta nitować;
Waśnić lub głaskać by łacniej zdradzić;...
Z przyrzeczeniami, z prawdą się mijać;
I swe podrostki (a.) także spowijać
Stalą, ołowiem a siarką kadzić!!...
Już Naddunajski Cezar w tej chwili
Bohaterskiego Wiednia ruiny,
W stare okowy ująć się sili;
Krwią męczenników znaczą godziny
Na strasznym Królów zegarze,
Brozonym stale łzami, krwią bratnią:!...
Drżyjcie Mocarze!
Ten zegar wkrótce godzinę wskaże,
Dla Was ostatnią...
Skartowaciała Rzecz-pospolita (b.)
W niedługich czasów zakresie;
Dawną Olbrzyma głowę podniesie;
Czynem nie słowem ludy powita;
Na ostrzu miecza wolność zaniesie!
I o rachunek Królów zapyta...
Próżno mędrkują Franków Ministry
" Niskie sojusze wiążąc z Królami;
" Potok wolności wywróci bystry
" Mędrków z tronami!...
" W tym nieśmiertelnym ludów zapale
" Czyż zawsze bydłem będą Moskale?...
" W tej nadzwyczajnej wzburzeń zamieci
" Dwóch wrogów Polski trony się chwieją;
" I wkrótce runą... a też koleją
" Runie i trzeci!!...
" Płomień Zachodu silny, wszechmocny
" Niebawnie zatli pożar pół-nocny;
" Zbyt odwlekana podkopie kara,
" Potęgę Cara!...

(a.) Ludy Austryi i Prus po raz pierwszy probujące sił swoich w zawodzie wolności nazywam podrost=kami.—
(b.) Rzeczpospolita francuzka.—

I Polska znowu zagrzmi „do broni!"
Już nie z cyprysem — lecz z mieczem w dłoni;
Z szablą Czarnieckich, z mieczem Żołkiew=
=skich
Z laurem Sobieskich!..

I my, po tylu nieszczęść obiegu,
Do życzeń naszych dobijem brzegu;
Odetchniem wreszcie polskiem powietrzem:
A gdy się z wroga hufcami zetrzem
I w krwawej walce, zrządzeniem bożem,
Za sprawę Polski głowę położym;
Umierającym będzie nam miło,
Ledz pod rodzinną Ojców mogiłą;
Zwierzyć o świętej sprawie wolności
Olbrzymie kopce mścicieli kości;..

Zasnąć snem prawych, zbrodni nieznanym,
Snem nieprzespanym!

Dość już przewlekać żywot tułaczy
Truty bezczynnej tęsknoty jadem
W smutku, w rozpaczy!..
By
(I po przewlekłej nieszczęścia probie
Zniknąć wapienno-śpiesznym rozkładem
W powszechnym grobie!..) (c.)

Tego Ci życzę — razem i sobie:
Zgodę w dniu, w którym w młodości wiośnie
Spojeni węzłem przyjaźni błogiej,
Takeśmy trwali niegdyś radośnie;..
W dniu, w którym w chatce mojej ubogiej
Grono młodzieży — pisarzów grono
Chwil kilka żyło górnie, wesoło.

Szukając prawdy głośno i z cicha
Na dnie kielicha!...

Szepcąc do ucha Ojczystym Bogom
Nieubłaganą zemstę ku Wrogom,
Z której grom wypadł na niecne głowy
W pamiętnej Nocy Listopadowej. —

Fr: Xawery Gr.

Po burzach życia ledz w Ojców grobie;
Ujrzawszy Polskę strojną wawrzynem:
Nie próżnem słowem lecz szczerym czynem
Lejącą balsam wolności i zgody,
Między rozkute Sławian Narody.

(c.) Na głównych cmentarzach paryskich jest grób obszerny nazywany przez Francuzów „La fosse commune" — w którym grzebią biedaków — i ciała ich posypują wapnem aby się prędzej rozłożyły, znikły i dały miejsce licznym następcom. —

13

(4) 105

Tułactwo nasze nową stratą dotknięte zostało. W d. 14 b. m. i r. zszedł z tego świata, w Paryżu, Stanisław Żorawski, dawny officer Xtwa Warszawskiego, Major w ostatniem Narodowem powstaniu, w 54 roku życia, po długiej piersiowej chorobie. Żorawski na wstępie swojego żołnierskiego zawodu, w pierwszej bitwie pod Raszynem, uniósł z pobojowiska swojego dowódzcę ~~[illegible]~~ śmiertelnie rannego Cypryana Godebskiego: dziwnem rozporządzeniem taiemniczych wyroków Opatrzności, wypadło synowi Godebskiego zamknąć na tułactwie oczy temu który tej posługi względem Ojca ~~jeg~~ dokonał. — Zwłoki Żorawskiego pochowane ~~[illegible]~~ zostały na smętarzu Montmartre: z licznego zakładu Paryskiego czterech tylko Polaków szło za trumną: liczny orszak pogrzebowy składał się z samych Francuzów: dwoch z nich przemówiło nad grobem w prostych, ale czułych wyrazach: Godebski dopełnił bolesnej swojej powinności, żegnając po raz ostatni zmarłego przyjaciela: dziękuje obecnym za ten nowy dowód gorliwości i braterstwa wiążącego oba narody. —

20
7 50
50
27
75
2

109 50

XH

Katolicy 1853

w Rossyi — 2,800,000

Archid. Mohil. — 650,000
Dyec. Wilen. — 750,000
Zmudz. — 450,000
Łucka — 160,000
Kamien. — 200,000
Mińska — 250,000
Chersońska i Azya — 400,000

Mohil. powinno mieć Arcyb. 3 Sufrag. a żadnego nie ma — Prałatów powinno być 4 Kanon. 4 i 6 Wikaryuszów — zaledwie kilka osób.
w Akad. duch. Petersb. i Semin. Mohilew. 80 młodzieńców.
Kościołów i Kaplic 300
Xięży świeckich 320.

Wiln. Jest Biskup — nie ma Sufrag. a powinno być 1
Kleru przy Katedrze mało.
Kościoł. i Kaplic 500
Xięży świeckich 200.
Młodzieży w Semin. 20.

Zmudź — Jest Biskup — nie ma Sufrag. a powinno być 3. Kleru mało.
Kościoł. i Kaplic 200.
Xięży 400.
Młodzieży w Semin. nie ma 30.

10

Łuck. Jest Biskup – nie ma Sufrag. a powinno być 2 –

Kościoł. i Kapl. 200.

nie więcey Xięży

w Semin. 20.

Kamien. Biskupa nie ma ani Sufrag.

Kościoł. i Kapl. 150

Xięży 150.

w Semin. — 20.

Mińsk – Nie ma Biskupa, ani Sufrag.

Kościoł. i Kap. 260

Xięży 200.

w Semin. — 20.

Dieceza Chersońska usrem nieurządzona i nie obeymowań Katolików Azyi.

W Krol. polsk.

Archid. Warsz.	780,000
Dyec. Krakow.	570,000
Kujaw.	770,000
Płock.	580,000
Lubel.	440,000
Augus.	590,000
Sandom.	570,000
Podlas.	350,000
Dyec. Chełmiń. Unjac.	250,000
	4,900,000.

XI 107

Przed suppress. Klasztorów w Rossyi było
Klaszt. w Rossyi 300, Zakonnik. 4000. Klasz. żeń.
: 5) Zakonnic 600.

przed 1839 było Unjatów 4,000,000, Kościoł. 2000 -
byłci Xięży świeck. - Klaszt. męzk. 100. - Zakonn. 1000
Żeń[sk]. Kilkanaście i przeszło 100 Zakonnic.

Archid. Warsz. nie ma ani Arcyb. ani Sufrag. a powinno być
2 - Kapituła powinna mieć 4 Prał. 8 Kanon.
wszystkich Członk. ma ledwie 5.

Kościoł. paraf. 252. Xięży 420
w Akad. duch. ucz. 100.

Krak. nie ma ani Biskup. Sufrag. ani Kapituły
Kościoł par. 234. Xięży 380
w Semin. 30.

Kujaw.-Kalisk. nie ma Biskup. tylko Sufrag.
Kapituła dobrze obsadzona
Kościoł. par. 345 - Xięży 500.
Semin. 30

Płock - ma Bisk. i Sufrag. ten ostatni administruje
Archidyecezyą - Kapituła dobrze obsadzona
Kościoł. 239 - Xięży 450 - Semin. 40.

Lublin - nie ma ni Biskup. ni Sufrag. - w Kapitule ledwie 3
osoby - wikarych tylko 4. przy Katedrze, a
Kościoł. 179 - Xięży 270 - Semin. 20.

X12

Augustow. nie ma Bisk. ani Sufrag. Kapituła ma tylko 3 członków, Katedra 4 Wikarjów

Kościoł. 121 – Xięży 330 — Semin. 30.

Sandom. ma Bisk. nie ma Sufrag. – Kapituła w komplecie

Kościoł. 109 – Xięży 360 – Semin. 20.

Podlas. Biskupa nie ma – Sufrag. niedołężny.

Kapituła w połowie – Katedra prawie bez Kleru.

Kościoł. 118. Xięży 250.

Klaszt. męz. w Król. 100 – Zakonnik. 1000.

Żeńsk. Kilkanaście – Zakonnic 200 licząc Siostry Miłos.

w Polsce powinno być 3 kolegjat z Kapitułami.

dla braku Biskupów niekompletne

w Rosji nie ma kolegjat ani Infułatów

żadnych Beneficjów simplitia zwanych dla starych Xięży

Ks. Pieńkowski świeżo namaszcz. Biskupem Lubelskim

Przysłowia.

Bardziey boli od języka niż od miecza.
Prędzei dobre iak złe minie.
Bez ochoty nie spore roboty.
Cudze ręce lekkie ale nieużyteczne.
Co się prędko wznieci nie długo się świeci.
Czego oko nie widzi, tego sercu nie żal.
Dobry chleb gdzie nie ma kołacza.
Gdzie złe przypadki, tam przyiaciel rzadki.
Dla ścieszki gościnca nie opuszczay.
Głupi kiedy milczy za mądrego uyidzie.
Chodzi iak owieczka, a bryka iak baran.
Karanie słuszne lekarstwo duszne.
Kto się dotyka smoły, zmaże się od niey.
Kto dość dopiie, ten ~~sow~~ rozum nie tyie.
Lepsza cnota w błocie, niż niecnota w złocie.
Nie każdy kpią, co węgrami trzęsia.
Nie pomoże krukowi mydło ani umarłemu kadzidło.
Poznać z mowy, iakiey kto głowy.
Trudno tego wodzić, co sam nie chce chodzić.
Poranna chmura nie straszy piechura.
W pustkach naywiększe echo.
Dobra rada, nie zawada.
Znać ptaka po pierzu, pana po cholewach.
Znać dobrze po mowie, co się dzieie w głowie.
Modli się pod figurą a ma diabła za skórą.
Po źdźbełku ptaszyna uściele sobie gniazdko.
W młodym wieku czerstwość rzeźwi, w podeszłym rostropność (Bion)
Kray taki ginąć musi gdzie poczciwych od łotrów rozeznać nie można
(Antisthenes)

Młodzież powinna w domu starszych szanować, za domem spotkanych, w osobności siebie. (Demetryusz z Faleru)
To Bogów od ludzi różni, iż niczego nie potrzebuią: to mądrego od głupich, iż naymniey mu potrzeba. (Dyogenes)

466

Kto strzeże ust swoich, strzeże duszy swojej; lecz kto nierozmyślny na mówieniu, poczuje szkody (Z ksiąg Przypowieści)

Serce mądrego szuka nauki, a usta głupich karmią się nieumiejętnością. (Idem)

Dla zimna leniwiec orać nie chciał; przetoż będzie żebrał w lecie, a nie dadzą mu (Idem)

Kto się kocha w używaniu, w niedostatku będzie: kto miłuje wino i tłuste kąski, nie zbogaci się. (Idem)